
U d'/of OTTAWA
39003003458337



P. GENOLHAC

AMBASSADES

DU COMTE

DE CARLISLE

Paris. Imprimé par GUIRAUDET et JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

LA RELATION
DE TROIS
AMBASSADES
DE MONSEIGNEUR
LE COMTE DE CARLISLE

De la part du Sérénissime et très puissant prince Charles II roi de la Grande-Bretagne, vers leurs Sérénissimes Majestés Alexey Michailovitz, czar et grand duc de Moscovie; Charles, roi de Suède, et Frédéric III, roi de Danemark et de Norvége

Commencées en l'an 1663 et finies sur la fin de 1664

NOUVELLE ÉDITION
revue et annotée

PAR LE PRINCE AUGUSTIN GALITZIN



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVII



PRÉAMBULE.

Le peuple le moins connu en Europe est celui qui occupe les deux tiers de cette partie du monde. Né pour la liberté, façonné à la servitude, ingénieux au-delà de toute expression, si doux qu'encore païen il rejetoit le dieu de la guerre, son nom demeure, pour la plupart, synonyme de celui de barbare. Ceux qui l'ont visité à la hâte en ont rapporté des notions incomplètes, l'ont confondu dans leur critique systématique avec le joug auquel il étoit soumis. Puis, toutes choses y sont si secrètes, pourroit-on répéter avec un voyageur de 1606, qu'il est fort difficile d'en apprendre la vérité d'une chose, si on ne l'a vue de ses propres yeux (1). Lui-même il se dément et

1. Estat de l'empire de Russie, par le capitaine Margeret.

ne parle pas (1); il n'a ni encre ni plume; son chant n'est qu'un gémissement. Le géant est étendu par terre, des enfants peuvent l'insulter; quelques rares passants s'en étonnent, de loin on s'en effraie; mais, tant qu'il n'est pas levé, on ne se rend pas aisément compte de ses forces. Ensuite, il sommeille depuis si long-temps, qu'on ne sait s'il se réveillera jamais. Ce peuple, qui va enfin se prévaloir de ses avantages à l'appel puissant de son loyal Souverain, est le peuple russe; c'est cette nombreuse, mystérieuse famille slave, dont les destinées doivent être prodigieuses si elles sont la récompense de ses vicissitudes et de l'énergie avec laquelle elle les a endurées sans altérer sa nationalité : car ainsi que les hommes, observe Karamzin, les empires sont soumis par la Providence à de rigoureuses épreuves avant d'arriver à un but glorieux; et nous ne méritons de parvenir au bonheur que par la fermeté courageuse avec laquelle nous savons surmonter les revers de la fortune (2).

Les presses ont récemment gémi sous le poids des publications qui ont paru sur la Russie; mais ces publications, sauf quelques brillantes exceptions, natu-

1. La racine du mot *slave* n'est pas *slava* (*gloire*), mais *slovo* (*parole*). Le slave veut donc dire *l'homme qui parle*, comme l'oiseau qui chante par excellence, le rossignol, s'appelle en bohême *slavik*, en polonois *slovik*, en russe *soloveï*, et de là le bon peuple donne encore à tous les étrangers, à tous ceux qui sont pour lui comme *ne parlant pas*, la désignation générale de *niemtzi* (*muets*).

2. Histoire de Russie, t. 5, p. 5.

rellement inspirées par l'émotion du moment, ont quelques chances d'être oubliées avec l'intérêt qui les a provoquées, et ce n'est que maintenant qu'il s'ouvre réellement pour la Russie, avec la paix et l'équité, une ère de vérité et de splendeur. Or, pour apprécier l'état présent d'un pays, pénétrer son avenir, il importe, préalablement, de jeter un coup d'œil sur son passé, et les ouvrages de longue date sur la Russie sont aussi curieux que difficiles à rencontrer. Rassembler quelques uns de ces ouvrages disséminés, essayer de les rendre dignes de l'attention des bibliophiles françois, les offrir comme documens aux travaux civilisateurs qui vont rapidement transformer la Russie sous l'égide tutélaire de son jeune Monarque, telle est la pensée qui me guide en donnant une nouvelle édition de *La Relation de l'ambassade de Monseigneur le comte de Carlisle, de la part du sérénissime et très puissant prince Charles II, roy de la Grande-Bretagne, vers sa sérénissime Majesté Alexey Michailovitz, czar et grand duc de Moscovie.*

La figure de Pierre Ier se lève dans l'imagination de tous en abordant l'histoire de Russie. Il semble qu'elle ne commence qu'avec ce héros, qui peut bien forcer les respects et l'admiration, comme tout objet extraordinaire, mais ne gagne pas les cœurs. Je voudrois dissiper cette erreur. En arrière de l'Occident par sa situation topographique, par les traces profondes qu'y avoient laissées les Tatars, détournée de ses voies premières par un esprit religieux resserré, qui n'y répandit pas les bienfaits que le christianisme a semés si largement dans d'autres contrées, la Russie

ressentoit déjà, sous le règne du père de Pierre, ces frémissemens qui annoncent une époque nouvelle. Petit-fils du patriarche Philarète, véritable et vénérable fondateur des Romanof, le tzar Alexis fut un des meilleurs princes qui aient gouverné la Russie et qui aient su en porter le drapeau bien haut (1). Ce fut lui qui, en soumettant les Kosaques, acquit à la Russie les plus riches provinces dont elle jouit actuellement. Avant d'aider Sobiesky à refouler les antiques ennemis du nom chrétien, il força la Pologne, toujours divisée, à lui restituer Kief et Smolensk pour ne plus les reprendre, et augmenta ainsi son empire de 10,000 milles carrés. Il fut le premier tzar qui entretint une correspondance suivie avec les principales puissances de l'Europe, et prit immédiatement un rang glorieux parmi elles en protestant, mieux qu'elles, devant l'échafaud de Charles Ier. Tandis que Louis XIV mandoit à M. le Protecteur « qu'il avoit toute la joie que l'on peut avoir de ce que la divine Providence l'avoit élevé à la grandeur où il étoit, et qu'il n'y avoit rien qu'il

1. Voici ce qu'en dit une précieuse chronique du temps : *Princeps decenti affabilitate, naturalibus dotibus corporis præditus necessariis, cui si lumen veræ fidei accederet, sane princeps multorum numerorum non immerito diceretur* (Sebastianus Glavinich, *De rebus Moschorum*). Tous les contemporains confirment ce jugement. *The present emperor of Russia*, dit Collins, *is a pious, conscientious, clememt, merefull and good prince as any in the world* (*The present state of Russia*. London, 1667, p. 125).

désiroit davantage que de lui faire connoître par effet jusqu'à quel point ses intérêts lui étoient chers (1) », le czar de Russie, dit M. Guizot, *seul* entre les souverains de l'Europe, rompit tout lien avec la république révolutionnaire, et chassa les négociants anglois de ses Etats (2). Clément envers son peuple, le tzar Alexis se rendoit à ses vœux légitimes, cherchoit constamment à améliorer sa position, à mettre un frein à ses vices. Sévère uniquement pour défendre toute parole contraire à la décence et au bon ordre, il avoit coutume de dire, quand on présentoit à sa signature une sentence de mort : « *Je ne suis pas souverain pour faire périr mes sujets, mais pour les conserver.* » Il a une tache dans sa vie, et elle est effrayante ! Après s'être prosterné aux pieds de Nicon et l'avoir conjuré avec larmes d'accepter le gouvernement de l'Eglise russe (3), dès que cet homme supérieur voulut la réformer, il le fit descendre de son siége par l'astuce et la violence, et rendit ainsi facile à son fils le moyen d'anéantir, avec le patriarcat lui-même, tout ce qui restoit dans l'Eglise russe de valeur, d'indépendance et d'avenir. Mais, malgré ce crime, que d'autres que moi tenteront d'atténuer, je crois, comme l'a savamment exposé le comte de Sal-

1. V. les lettres de roi à Cromwell, du 21 février 1654 et du 19 juin 1658.

2. Histoire de la république d'Angleterre et de Cromwell, l. 2. L'illustre historien y avance ce fait sur l'autorité de Wicquefort, de Clarendon et de Whitelocke.

3. Histoire des hérésies dans l'Eglise russe, par Ignace, évêque de Voronège. Saint-Pétersbourg, 1849, t. 1, p. 167.

vandy, que le tzar Alexis a été trop effacé dans l'histoire par le règne éclatant de Pierre Ier, et que c'est lui qui constitua et dégrossit réellement la Russie, tandis que celui-ci n'eut plus qu'à la montrer au monde, et souvent la faussa pour la policer à l'européenne.

Il n'est pas inutile de rappeler que « la Russie, même à l'époque de sa division en petites principautés, se regardoit toujours comme un seul corps vivant, dont le centre attractif étoit moins l'unité de langue que l'unité de conviction, fondée sur l'unité de croyance dans les commandemens de l'église. Son immense territoire étoit entièrement couvert, comme d'un filet, par une innombrable quantité de monastères isolés, mais liés entre eux par les liens mystérieux d'une fraternité spirituelle. C'est de ces monastères que se répandoit la lumière de la science dans toutes les principautés et les tribus séparées. C'est de là que surgissoient non seulement les idées religieuses du peuple, mais même toutes ses idées morales, sociales et juridiques; les moines leur imprimoient un caractère mystique, les faisoient servir à une utilité générale, leur donnoient une seule et même direction. Indistinctement composé de toutes les classes de la société, tiré également de ses plus hauts et de ses plus infimes degrés, le clergé propageoit partout sa civilisation supérieure, qu'il puisoit au centre même de la civilisation contemporaine, résidant alors à Constantinople, en Syrie et au mont Athos. Et cette civilisation fit en Russie de si prompts et éclatants progrès, que nous sommes maintenant frappés de stupeur quand nous nous souvenons que certains princes du XIIe et du XIIIe siècles possédoient déjà

de si considérables bibliothèques, que c'est à peine si celle de Paris, la plus renommée du temps, pouvoit lutter avec elles (1), et que plusieurs d'entre eux conversoient en grec et en latin aussi facilement que dans leur propre idiome (2). »

D'après cette citation d'un écrivain de Moscou, honorable entre tous, nous voyons qu'en Russie, comme en tout lieu, c'est du christianisme que jaillit la lumière. Mais soit que sa foi ne s'alimentât qu'à une source devenue infidèle, car le mont Athos n'est pas fait pour inspirer une confiance complète, soit qu'elle eût à subir une trop forte épreuve par l'invasion prolongée des Mongols, quand le tzar Alexis monta sur le trône c'est à peine si parmi ses boyards il en trouva encore un seul qui possédât la langue diplomatique de l'epoque (3). Il s'appliqua avec grande ardeur à faire

1. Schloetzer, Remarques sur Nestor, t. I.

2. Lettre de M. Kiréevski au comte Komarovsky, sur la civilisation en Europe et ses rapports avec la civilisation russe.

3. *Clerus Moscoviæ ac nobilitas universim rudis, neque novi ex clero aliquem, quam unicum Epiphanium chioviensem monachum, eruditum hominem, qui græcas latinasque litteras non modice coluit, et ex nobilitate Theodorum Michailowitz Ertisceu, supremum aulæ czareæ præfectum, sane (hunc Hollandi mercatores vocant Jesuitam, siquidem suavis est et modestus in omni actione) virum capacem, qui à dominicano jam subdiacono, latinum idioma adeo edoctus fuerat, ut discursum quemcunque intelligeret, lingua sua responsa recta daret, siquidem exercitium linguæ necdum perfecte possidebat.* (S. Glavinich.)

renaître l'amour des lettres. Il fit traduire en russe un abrégé de diverses sciences; il rassembla en un seul corps tous les us et coutumes des différentes provinces de son empire; il fit imprimer à Moscou le premier catéchisme qui ait paru en langue vulgaire; il donna une grande extension aux livres d'église, qui ne laissèrent pas de préparer beaucoup de gens au goût de la lecture et de l'instruction.

Ce fut sous son régne que naquit l'art dramatique en Russie. — Le premier drame slavon fut representé vers 1645 par les séminaristes de Kief, sous les yeux de leur métropolite Pierre Mohila. Ces séminaristes alloient, durant leurs vacances, visiter les grandes cités russes; ils y représentoient leūrs pièces, et l'élite de la société y trouvoit autant de charme que le menu peuple. Le clergé lui-même non seulement ne s'opposa pas à ce qu'on mît en action les événemens rapportés dans l'histoire sainte, mais encore l'autorisa, et à l'eglise, au milieu du service divin, l'histoire des trois enfants jetés dans les flammes étoit dramatiquement célébrée dans ce qu'on appeloit la pièce du *Four,* pour laquelle on simuloit un four ardent devant l'autel. En 1671, le tzar Alexis fit monter un ballet mêlé de chœurs. La représentation eut lieu devant toute la cour émerveillée; des danseurs, des musiciens, avoient été amenés de fort loin tout exprès; un prologue à la louange du tzar, péniblement appris, récité, bien entendu, par Orphée en personne, avant qu'il vînt danser entre deux pyramides mouvantes, fit tant d'honneur au poète que la meilleure production théâtrale n'en eût été nullement déparée. En 1676, des étrangers

égayoient le tzar en représentant devant lui *Comment la princesse royale Judith trancha de sa main la tête au roi Holopherne,* et *Comment Artaxercès pendit Aman.* Mais les œuvres pour lesquelles on avoit le plus d'estime étoient les drames du moine Siméon de Polotsk, grandement soupçonné de catholicisme, qui, joués d'abord dans les couvents de Moscou, le furent aussi à la cour (1). Plus tard la fille de ce bon tzar Alexis, la tzarevna Sophie, plus calomniée que coupable, jouoit elle-même *le Médecin malgré lui* au Kremlin, et écrivoit des tragédies qu'elle destinoit à la scène.

Ainsi ce n'est pas à un titre seulement que l'époque qui a précédé Pierre Ier est des plus intéressantes à observer. La *Relation de l'ambassade du comte de Carlisle* en peint naïvement les mœurs, parfois avec sarcasme; mais la Russie n'en est plus à redouter l'épigramme, et c'est précisement parce que le narrateur ne la ménage pas dans son récit qu'on peut l'en croire lorsqu'il dit en la terminant: « A dire *le vrai*, la cour du tzar de Moscovie est si belle, si magnifique et si bien réglée, que je puis dire franchement qu'entre tous les princes chrétiens c'est lui qui l'emporte en gloire et en magnificence (2). »

1. L'authenticité de ces détails peut être contrôlée dans un travail sur le *Genre de vie des Russes, depuis* 1584 *jusqu'à* 1689, par Orlof, d'où je les ai tirés, et surtout dans la première partie des admirables études sur *la régence de la tzarevna Sophie*, de *M. Stchebalski*, insérées dans le *Messager russe* de 1856.

2. P. 345.

Cette *Relation*, qu'un juge excellent a récemment signalée comme une des œuvres les plus importantes qui aient trait à la Russie [1], peut servir à indiquer combien elle a avancé depuis le XVIIe siècle, et, en même temps, combien il lui reste de progrès à faire, car ce qu'elle nous révèle quelquefois, touchant sa dévotion par exemple, semble n'être tracé que d'hier. Lecture agréable, elle peut être consultée avec profit au point de vue historique, et j'espère que mon amour patriotique ne m'aura pas trop égaré en l'intercalant dans une série de sérieuses études pour lesquelles je ne présume peut-être pas trop de l'aménité et de l'hospitalité françoises en réclamant impartialité et indulgence.

Après avoir signalé l'importance du règne du père de Pierre Ier, il me reste à déterminer celle de cette œuvre qui s'y rapporte. — Je venois d'élaborer péniblement un catalogue de ses différentes éditions, qui toutes sont rares, lorsque M. le baron Korf a eu la bonté de me faire communiquer son travail. Comme il

1. Le baron Korf, membre du conseil de l'empire, a publié dans les *Annales de la patrie* de 1855 une excellente monographie de la *Relation de Carlisle*, que nous ne saurions louer assez à notre gré, et dans laquelle, comme on va le voir, nous avons largement puisé.

est impossible de traiter ce sujet avec plus d'autorité et d'agrément que le directeur de la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, il ne me reste plus qu'à traduire ses observations, et j'avoue que je le fais avec un grand sentiment de joie.

« Les bibliographes les plus renommés, dit-il, mentionnent les éditions suivantes de *Carlisle* :

Stück (1) :

Une édition angloise, Londres, 1669.
— françoise, Amsterdam, 1672, in-12.
— — — 1700, in-12.
— allemande, Francfort et Leipzig, 1700, in-12.

Meiners (2) :

Une édition françoise, Amsterdam, 1672. Il ajoute que, n'ayant pas sous les yeux ni la 1re édit. angloise, ni la 1re édit. françoise, il ne sauroit en indiquer les dates.

Boucher de la Richarderie (3) :

Une édition angloise, Londres, 1659, in-8.
— françoise, Rouen, Namp, 1672, in-12.

1. Verzeichniss von altern und neuern Land-und Reisebeschreibungen. Halle, 1784-1785, n. 261 und 2109.

2. Vergleichung des alteren und neueren Russlands. Leipzig, 1798, bd. 1, 26.

3. Bibliothèque universelle des voyages. Paris, 1808, 1, 408.

Beckmann (1) :

Une édition angloise, de 1659, qu'il cite d'après Boucher.

Une édition angloise, de 1669, qu'il cite d'après Stuck.

Une édition françoise, Amsterdam, J. Blaeu, 1670, in-12.

Une édition françoise, Amsterdam, 1672, in-12.

— — — 1700, in-12.

— allemande, Francfort et Leipzig, 1701.

Beckmann avoue que, de toutes ces éditions, il n'a vu que celle d'Amsterdam de 1672.

Watt (2) :

Une édition angloise, Londres, 1669.

La *Biographie universelle* (4) indique l'édition angloise précitée, les éditions françoises et l'allemande dont parle Beckmann.

Brunet (3) :

L'édition angloise de Watt.

Une édition françoise, Rouen, Maurry, 1670, in-12.

1. Litteratur der ælteren Reisebeschreibungen. Gœttingen, 1809, 2, 205.

2. Bibliotheca britannica. Edinburgh, 1824.

3. Paris, 1817, XX, 625, art. *Howard*, par *Eyriès*.

4. Manuel du libraire et de l'amateur de livres. Paris, 1843, III, 389.

Une édition françoise, Amsterdam, J. Blaeu, 1670, in-12.

Enfin *Adelung* (1) mentionne :

Une édition angloise, Londres, 1668.
— — — 1669.
— françoise, Rouen, 1700, in-12.
— — seconde édition revue et corrigée, Amsterdam, 1672, in-12.

Une édition françoise, Amsterdam, 1700, in-12.
Et l'édition allemande citée par tous les auteurs.

Or, nous affirmons hardiment que : l'édition angloise citée par Boucher et Beckmann, celle de 1668 citée par Adelung, et l'édition françoise de Rouen de 1700, également citée par ce dernier, n'ont jamais existé, et nous allons en fournir la preuve.

I

L'ambassade de Carlisle a eu lieu en 1663 ; sa relation n'a donc pu être mise au jour en 1659 ! Il est évident que l'indication de Boucher, d'ailleurs assez superficielle, provient d'une faute d'impression, et que le chiffre impossible de 1659 s'est glissé dans la composition à la place du chiffre réel de 1669. Beckmann

1. Kritisch-literarische Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700. S. Petersburg, 1846, II, 335.

a répété cette faute par inadvertance et a été malheureusement cause qu'elle est entrée dans plusieurs ouvrages modernes qui jouissent d'une estime méritée (1).

II

Il n'y a qu'Adelung qui parle d'une édition angloise de 1668, sans en présenter aucune preuve. Tous les autres bibliographes, parmi lesquels se trouve Watt, regardé à juste titre comme une autorité, disent que c'est en 1669 qu'en a été donnée la première édition. Rien n'indique dans cette édition de 1669 qu'elle fût une seconde édition. Bien loin de là, l'autorisation du comte de Carlisle, datée du 30 novembre 1668, qu'elle contient, ne permet pas de supposer qu'un livre de 461 pages ait pu être composé et imprimé dans le seul mois qui restoit de cette année, et l'autorisation de la censure, datée du 26 mars 1669, permet encore moins de présumer, vu le peu de développement que le commerce des livres avoit à cette époque, qu'une nouvelle édition ait pu devenir nécessaire en trois mois (2).

1. Tels que les suivants : Fortsetzung und Ergænzungen zu Jœchers Gelehrten-Lexicon, angefangen von J. Ch. Adelung und fortgesetzt von H. W. Rotermund. Bremen, 1813, 4, 1710. — Gæsse, Handbuch der allgemeinem Literargeschichte. Leipzig, 1850, 4, 1063.— Et Das siebzehnte Jahrhundert in seinen Schrifstellern und ihren Werken. Leipzig, 1853, 187.

2. Ayant toujours plus de confiance dans les catalogues

III

L'édition françoise de Rouen, de 1700, mentionnée également et uniquement par Adelung, est une manifeste erreur. 1700 remplace ici fautivement 1670; car, sans cela, comment Adelung auroit-il pu dans la même page dater la première édition françoise de 1700 et la seconde de 1672? Quant à l'édition françoise de Rouen, Namp, 1672, il n'y a que Boucher qui en parle, et il ne fait pas partie des bibliographes qui jouissent d'une autorité incontestable. Sa *Bibliothèque universelle* fourmille de fautes; nous en avons ici la preuve en ce qu'il ne cite que l'impossible édition angloise de 1659, et garde le silence sur toutes les éditions françoises reconnues. Ainsi, jusqu'à ce qu'il se présente un témoin plus digne de foi que Boucher, nous nous croyons en droit de classer cette édition de Rouen, non seulement dans les éditions douteuses, mais encore dans les éditions complétement chimériques.

faits le livre en main que dans les ouvrages bibliographiques, qui répètent souvent les fautes et les inventions des autres, nous avons consulté ceux des bibliothèques de Londres et d'Oxford pour être plus amplement édifié sur les éditions angloises de Carlisle; mais, à notre extrême surprise, nous n'en avons pas trouvé une seule édition dans la bibliothèque royale de Londres, et celle d'Oxford ne possède que l'édition françoise d'Amsterdam de 1672!

Pour toutes les autres que nous venons d'énumérer, nous pouvons affirmer qu'elles existent, car la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg en possède la précieuse collection.

Reste à savoir quel est l'auteur de cette *Relation?*

La Relation de l'ambassade du comte Carlisle, dit Adelung, a été écrite en détail par un de ses compatriotes, du nom de Smith.

Cette allégation d'Adelung ne sauroit être acceptée sans examen. — Trois écrivains nomment ce Smith, mais un seul d'entre eux le désigne positivement comme auteur de la Relation.

Stück dit : L'auteur de cette Relation n'est pas Carlisle, mais Smith.

Meiners dit : Coxe (I, 194) l'attribue à un Anglois appelé Smith, mais il confond peut-être sir Thomas Smith, que le roi Jacques avoit envoyé en 1604 comme ambassadeur au tzar Boris, avec l'auteur de la Relation de l'ambassade de Carlisle.

Et Beckmann : Il est certain que Stück s'est trompé en désignant Smith comme son auteur.

D'après cela, c'est donc Coxe qui le premier fait mention de Smith, et il est clair que Stück n'a fait que le répéter. Le *Voyage de Coxe en Pologne et en Russie,* qui a paru en anglois en 1784, a été traduit en allemand et en françois. Le renvoi de Meiners se rapporte à la traduction allemande : je me suis empressé de la consulter, et quelle n'a pas été ma stupéfaction, en confrontant d'abord le texte allemand avec le françois et puis celui-ci avec l'anglois, de découvrir que cette assertion avoit été mise tout à fait gratuitement sur le

compte de Coxe. Coxe parle des Anglois qui ont écrit à différentes époques sur la Russie, et en nomme quelques uns dans une note. Cette note a été ainsi traduite en allemand : *Besonders der Kanzler Fletcher ; Smith, der Verfasser der Nachricht von der Gesandschaft des Lord Carlisle ; Perry ; Bruce, etc.* Or, l'original porte : *Chiefly Chancellor, Fletcher, Smith, the autor of Lord Carlisle Embassy, Perry, Bruce, etc.* Une faute dans la ponctuation a converti pour les Allemands *quatre* personnes en *deux* (1) ; Smith est devenu pour Stück et Adelung l'auteur d'un livre écrit soixante ans après son voyage (2) ; et Meiners et Beckmann se sont crus obligés de réfuter très sérieusement un fait qui n'a existé que sous la plume d'un traducteur malhabile. Cette immense confusion bibliographique a plus d'un côté risible. Le traducteur françois n'est pas tombé dans la même bévue à l'égard de Smith, mais en revanche, laissant aussi échapper une virgule, il a vu un titre dans un nom de famille et a transformé en *chancelier* Fletcher, qui n'a jamais eu cette qualité et étoit simplement docteur en droit, quoique ambassadeur de la reine Elisabeth près de la cour de Moscou.

Smith n'est donc pas l'auteur de *la Relation*.

1. La bibliographie, dit avec raison le baron Korf, est une sœur des mathématiques : chaque chiffre, chaque lettre, ont pour elle une signification ; rien n'est pour elle de peu d'importance.

2. Ce Smith dont Coxe entendoit parler est auteur d'un livre de toute rareté, intitulé : *Voyage and entertainement in Russia, by Thomas Smith. London*, 1605, in-4.

Voyons si la *Relation* elle-même ne nous mettra pas sur la voie de son auteur et ne nous le révélera pas aisément.

L'édition angloise est dédiée au comte de Carlisle; la françoise à son fils, le vicomte de Morpeth. La dédicace angloise est signée *G. M.;* la françoise *Guy Miége*, et commence ainsi : « Après avoir dédié depuis peu cet ouvrage en anglois à son Excellence monseigneur le comte de Carlisle, ce seroit de mauvaise grâce de chercher maintenant pour cette édition françoise un autre protecteur que vous, Monseigneur. Et, puisque par la première édition je me suis efforcé de rendre mes devoirs à monseigneur votre père, il étoit bien juste que par celle-cy je fisse aussi paroître d'une façon particulière le respect que j'ay pour vous. » Par conséquent l'auteur du texte anglois et celui du texte françois n'est qu'une seule et même personne, et nul autre que Guy Miége. Les changemens que nous remarquons dans la dédicace de la deuxième édition viennent encore corroborer cette opinion. G. Miége y dit : « Bien que cet ouvrage ait premièrement paru en anglois, sous les auspices de monseigneur votre père, j'ai cru néanmoins que c'étoit du devoir et de la bienséance de vous dédier cette édition en françois. Elle a cet avantage sur l'angloise, qu'elle en est l'original, et que pour n'avoir pas été si précipitée elle en est beaucoup plus correcte; enfin, qu'elle est couchée dans une langue particulièrement chérie de toutes les nations qui aiment la politesse. » Adelung a donc commis deux erreurs en écrivant : 1. *L'éditeur de cette deuxième édition françoise est Guy Miége*;—il en est l'édi-

teur et l'auteur, aussi bien que des précédentes; 2. *Miége dit dans sa dédicace au fils du comte de Carlisle que l'édition originale est la françoise;* — il dit précisément le contraire.

Mais qui étoit ce Guy Miége qui a accompagné le comte de Carlisle et décrit son voyage? Genzelmann, traducteur d'un autre ouvrage de Miége, nous fournit des renseignements à ce sujet (1). M. Guy Miége, dit-il dans sa préface, est un Suisse qui a habité trente ans en Angleterre: différentes publications angloises, son profond attachement pour la maison protestante de Hanovre, lui acquirent parmi les Anglois les plus distingués et les mieux intentionnés la renommée d'un homme érudit et honnête. En effet, plusieurs recueils bibliographiques en font mention, et nous possédons à Saint-Pétersbourg plusieurs ouvrages de cet auteur, la plupart lexicographiques, qui attestent que l'anglois lui étoit aussi familier que le françois.

En quelle qualité se trouvoit-il près du comte de Carlisle?

Cette dernière question est plus difficile à résoudre.

Beckmann présume qu'il servoit de *compagnon* au jeune vicomte de Morpeth, mais on ne sauroit partager cette opinion avec lui. Miége dit, à diverses reprises, qu'il a eu l'honneur non seulement d'accompagner le comte, mais encore d'être employé dans sa

1. Des Herrn Guy Miege Geist-und Weltlicher Staat von Gross-Britanien und Irlard. Leipzig, 1781, in-4.

négociation, et sur le titre anglois il s'appelle : *an attendant on the embassies.* Dans le récit du retour de l'ambassade de Copenhague en Angleterre, il raconte que le vicomte de Morpeth prit les devants avec quatre gentilshommes, outre sa suite, et que lui, Miége, resta auprès de l'ambassadeur, ce qui prouveroit encore qu'il n'appartenoit pas à la suite de son fils. Le *Messager de l'Europe* (ancienne Revue russe, 1805) a donné à Miége le titre de secrétaire, mais c'est inexact, car la Relation spécifie que cette charge étoit remplie par André Marvel, et nos Annales de la cour (*Dvortzovii Razriadi*) le confirment. Quand Miége raconte que Carlisle fit partir le vaisseau marchand qui étoit à ses ordres avec « vint et deux de ses domestiques, du nombre desquels il estoit », le terme de domestique ne peut pas, sans doute, être pris dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui; mais il nous semble, toutefois, ressortir de tous les documens russes contemporains qu'il ne faisoit pas partie des membres les plus marquans de l'ambassade. Il prétend avoir été admis au festin du tzar, mais nos Annales, en mentionnant, outre l'ambassadeur et son fils, seize gentilshommes royaux, ne nomment ni Miége ni aucun nom qui puisse être pris pour le sien, à moins que ce ne soit celui de *Gioums*, qui ressembleroit, du reste, presqu'autant à G. Miége que celui de *Pridamsk,* qu'elles ont donné à l'ambassadeur de Cromwell, ressemble à *Prideaux.*

Pour préserver ceux qui nous suivront des fautes et des inconséquences dans lesquelles sont tombés nos

devanciers, nous terminerons cette dissertation par une liste chronologique de toutes les éditions et traductions de la *Relation*.

I. *A Relation of three embassies from his sacred Majestie Charles II, to the great duke of Muscovie, the King of Sweden, aud the King of Denmark. Performed by the right ho-ble the earle of Carlisle in the years* 1663 *et* 1664. *Writen by an attendant on the embassies, and published with his l-ps approbation. London, printed for John Starkey, at the Miter, in Fleet-Street, near Temple-Barr,* 1669. In-8, 475 pages, dont 14 non numérotées, qui contiennent : la dédicace, 4 ; la préface, 5 ; un errata, l'autorisation du censeur et celle de Carlisle, ainsi conçue : « Having seen the Relation of my embassies into Moscovy, Sweden, and Denmark, writen by G. M., I do hereby give him leave to print and publish the same », 1, et enfin la table, 4, où le dernier renvoi est incorrect. Lowndes (the Bibliographer's Manual, London, 1828) signale dans cette édition un portrait du comte de Carlisle par Faithorne (le père), mais il ne s'y rencontre pas souvent [1].

II. *La Relation de trois ambassades de monseigneur le comte de Carlisle, de la part du sérénissime et très puis-*

1. Quelques exemplaires de cette édition, mais encore plus introuvables, ont aussi un portrait du tzar Alexis, qui étoit d'une remarquable beauté, beauté qu'il a transmise à ses héritiers, surtout au jeune fils de l'Empereur actuel, qui porte son nom.

sant prince Charles II, roy de la Grande-Bretagne, vers leurs sérénissimes Majestés Alexey Michailovitz, czar et grand duc de Moscovie, Charles, roy de Suède, et Frédéric III, roy de Dannemarc et de Norvège, commencées en l'an 1663, *et finies sur la fin de l'an* 1664. *A Amsterdam, chez Jean Blaeu, M.DCLXX* (1). In-12, 452 pages, dont 18 non numérotées, qui renferment : la dédicace, 5 ; la préface, 8, et la table, 5. Cette traduction, si on peut l'appeler ainsi, Miége ayant déclaré avoir originairement tracé son journal en françois, ne diffère de l'édition angloise que par sa dédicace et la conclusion de sa préface, où l'auteur « asseure que, s'il paroist en quelque façon partial, ce n'est que par le respect qu'il porte à la vérité », tandis qu'il termine la préface angloise en prévenant le public qu'il en fera incessamment paroître une édition françoise, dont le manuscrit est déjà prêt. On y rencontre dans le texte quelques légères différences, surtout au commencement ; mais la table prouve que son contenu et sa distribution sont complétement identiques. Beckmann, qui n'a pas vu cette édition, la confond avec celle de 1672. Et le patriarche de la bibliographie contemporaine, le classique, le presque infaillible *Brunet*, a commis également une faute en parlant de cette édition. Il avance

1. Un bibliophile distingué de Moscou, le prince M. Obolenski, a révélé au baron Korf une édition françoise de 1669. Celui-ci a immédiatement reconnu son unique erreur avec cette bonne grâce des écrivains qui ne travaillent pas pour briller, mais, mieux que cela, pour être utiles à leurs compatriotes.

qu'elle a été faite *d'après celle de Rouen;* nous allons voir que c'est, bien au contraire, celle de Rouen qui a été faite sur celle-ci.

III. Même titre que le précédent, avec cette addition : *Sur l'imprimé à Amsterdam. A Rouen, chez L. Maurry. M.DCLXX.* Cette édition est si littéralement conforme à la précédente, que, si elle ne présentoit pas quelques différences dans l'enjolivement des majuscules et le réglet, nous la considérerions comme ce que les Allemands nomment une *Titelausgabe*, c'est-à-dire un reliquat d'une édition ancienne affublé d'un nouveau titre; mais elle n'est simplement qu'une contrefaçon, une publication faite certainement sans le concours de son légitime propriétaire, car sans cela le numéro suivant auroit été désigné comme une 3e, et non comme une 2e édition.

IV. Même titre; seulement, au lieu de : *Commencées en l'an* 1663 *et finies sur la fin de l'an* 1664, on a imprimé : *Commencées au mois de juillet* 1663 *et finies au mois de janvier* 1665, et on a ajouté : *La seconde édition, reveue et corrigée. A Amsterdam, chez Jean Blaeu. MDCLXXII.* In-12, 404 pages, dont 22 non numérotées. Cette édition est la meilleure(1); elle a été amplement amendée, complétée, et distribuée d'une nouvelle manière, par l'auteur lui-même; mais elle a peut-être moins

1. C'est aussi celle que nous avons ponctuellement suivie.

de valeur aux yeux d'un bibliomane, parcequ'elle est moins difficile à rencontrer. Elle diffère des précédentes éditions par quelques changements dans la dédicace au vicomte de Morpeth; par la préface, où l'auteur dit qu'il s'est efforcé d'être aussi concis que possible, tout en présentant plus de faits, et par une tout autre distribution de matières. Dans les précédentes, la *description de la Moscovie* est insérée après la *réception qui fut faite à Archangel à M. l'ambassadeur;* ici elle est renvoyée à la fin de la Relation, qui se termine dans toutes les autres par l'apologie de Carlisle; on y remarque aussi quelques corrections dans les dates.

V. *Les trois ambassades du comte de Carlisle, ambassadeur de Charles II, roy de la Grande Bretagne, vers Alexey Michailovitz, czar et grand duc de Moscovie, Charles XI, roy de Suède, et Frédéric III, roy de Danemarc et de Norvège, commencées au mois de juillet* 1663, *et finies au mois de janvier* 1665. *Où l'on voit quantité de choses remarquables touchant les opinions, les coutumes et le gouvernement des peuples du Nord. A Amsterdam, chez Henry et Jean Boom. MDCC, in*-12. Cette édition est conforme au n. IV au point de porter également: *Seconde édition*, tandis qu'elle est réellement la quatrième édition françoise (voire même la cinquième, puisque nous en avons trouvé une de 1669) et la troisième publiée à Amsterdam. Son titre, orné de caractères rouges, est le seul qui ait cette recherche parmi les éditions françoises.

VI. *Des Graffen von Carlisle Nahmens Sr. Kœnigl. Maj. von Gross-Britannien abgelegte Drey Gesandtschafften, an Alexium Michaelowitz, Czaaren und Gross-Fürsten, in Mosskau, etc., Carl den Eilfften, Kœnig in Schweden, etc., und Friedrich den Dritten, Kœnig in Dennemarck, etc. Sambt einer curieusen Beschreibung des Landes Moscovien, ingleichen Liefflands und deren beyderseits Einwohner; aus dem Frantzœsischen übersetzet, auch in der Beschreibung hin und wieder vermehret. Franckfurt und Leipzig, verlegt von Joh. Gabriel Ehrt.* 1701, in-12, 753 p., dont 16 n. n. La substance de cette traduction, pareillement rarissime, comme son plan, prouve qu'elle a été faite sur celle d'Amsterdam de 1672, ou peut-être sur la précédente. La dédicace de Guy Miége et sa préface y sont remplacées par une préface du traducteur anonyme et une dédicace de l'éditeur, libraire d'Erfurt, à un syndic altenbourgeois, receveur des tailles de Freyesleben, qui la lui avoit demandée. Ces deux pièces nous révèlent que ni le traducteur ni l'éditeur n'avoient connoissance de l'édition angloise. Ils prétendent que la *Relation* a primitivement paru en françois, et ils ne se donnent pas la peine d'en chercher l'auteur. Ils disent que cette édition allemande a été provoquée par l'intérêt que prêtoit à ce livre la guerre qu'il y avoit à cette époque entre la Russie et la Suède, et qu'ils se sont empressés de la faire paroître pour aider à l'intelligence de la Gazette hebdomadaire. Les augmentations que promet le titre ne nous ont pas frappé, et si cett édition renferme le double de pages des autres, cela

ne provient que du triste choix de ses caractères. Le titre de cette traduction, orné de lettres cramoisies, a cela de singulier qu'il est imprimé transversalement sur deux pages en commençant par celle de l'envers.

La narration de Miége de la réception solennelle du comte de Carlisle au Kremlin est insérée, mais en abrégé et sans ses épigrammes, dans le célèbre *Corps universel diplomatique du droit des gens de Dumont et Rousset, Amsterdam*, 1726, t. 2, p. 648. Beckmann et Adelung disent que cette *Relation* est imprimée, sans doute fort sommairement, dans la première édition de *Harris, navigantium atque peregrinantium bibliotheca*, London, 1705. Nous n'avons pas pu le vérifier (1), mais elle ne se trouve pas dans la quatrième édition de Harris. »

Quand un ouvrage a paru sept fois, il peut risquer une huitième apparition. Je me figure donc ne m'être pas livré à une œuvre oiseuse en faisant entrer la *Relation du comte de Carlisle* dans une *Bibliothèque* digne en tout point du nom gracieux qu'elle a ressuscité; je

1. La 1re édition de cet ouvrage est excessivement rare, la Bibliothèque impériale ne la possède même pas; mais, si nos souvenirs ne nous trompent pas, nous croyons que cette fois Adelung n'a pas tort.

veux même espérer que les annotations que j'y ai jointes n'entraveront pas trop son succès, parcequ'elles sont empreintes, à défaut d'érudition, d'un sentiment toujours estimable, sous quelque forme qu'il se manifeste, et quand même il se trompe, je veux dire celui de l'amour du sol où l'on est né. Ce n'est pas ce sentiment qui choquera jamais des lecteurs françois.

Доброе дѣло, правду говоритъ смѣло.





A MONSEIGNEUR EDOUARD HOWARD

Vicomte de Morpeth, etc.

ONSEIGNEUR,

Bien que cet ouvrage ait premièrement paru en anglois sous les auspices de monseigneur votre père, j'ai cru néanmoins que c'étoit du devoir et de la bienséance de vous dédier cette édition en françois. Elle a cet avantage sur l'angloise qu'elle en est l'original, et que, pour n'avoir pas été si précipitée, elle en est beaucoup plus correcte; enfin, qu'elle est couchée dans une langue particulièrement chérie de toutes les nations qui aiment la politesse. Ce ne sont pas là pourtant les raisons qui me font espérer, dans cette rencontre, l'honneur de votre protection; mais c'est dans cette vue ici que je l'espère principalement, parceque c'est à la mémoire éternelle de monseigneur votre père que j'ai consacré cet ouvrage, car c'est lui surtout qui en fait le sujet et l'ornement tout ensemble; et, comme la vertu porte toujours sa récompense avec soi, c'est à lui à en tirer la gloire qu'il mérite. Ce n'est pas, Monseigneur, que je prétende vous priver du droit que vous y avez, et je n'ignore pas que la police, suivant en cela les ordres de la nature, communique souvent aux enfants ce qui appartient à leur père. Il suffit que Son Excellence soit la source de cette gloire et qu'elle s'épande en ses divers canaux, dont vous êtes le principal, puisque vous avez le bonheur d'être l'aîné de son illustre maison. Mais ce seroit trop peu, Monseigneur, de ne vous imputer qu'une gloire par réflexion; vous avez dans vous-même une source féconde de vertu, comme si c'étoit quelque chose d'hé-

réditaire dans votre maison. Cette vertu paroîtra sans doute dans son temps avec éclat, et, puisque l'exemple des autres a d'ordinaire beaucoup de force sur notre esprit, je ne doute pas que cette relation ne vous fasse éprouver ce qu'un poète a dit élégamment :

> Auditæ laudes et clara parentum
> Facta movent animos, generosaque corda nepotum
> Sollicitant...

Il est vrai, Monseigneur, que vous avez été vous-même témoin de ce qui s'est passé dans ces trois ambassades dont il s'agit maintenant, et qu'ainsi vous n'apprenez rien de nouveau par cet ouvrage. Mais je m'assure que le souvenir ne vous en sera ni fâcheux ni inutile, et que vous ne prendrez point en mauvaise part que je me serve de cette occasion pour vous témoigner publiquement que je suis,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GUY MIEGE.



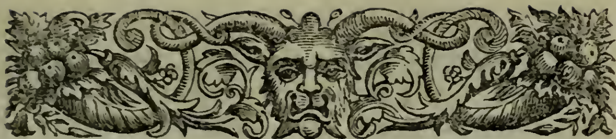


LA PRÉFACE AU LECTEUR.

Il y a trois choses principalement qui sont requises dans l'histoire : la méthode, l'éloquence et la vérité. La méthode sert à ranger les matières dans un ordre naturel et convenable ; l'éloquence sert à les embellir et à leur donner la grâce nécessaire ; et la vérité en est l'âme : comme a dit un grand philosophe, c'est ce qui donne la vie à l'histoire. Les relations étant un genre d'histoire, il faut que ces trois conditions s'y rencontrent aussi, mais avec cette différence que, ce que nous appelons ordinairement *histoire* étant quelque chose de plus sublime que ce qui passe sous le nom de *relations*, celles-ci demandent un style à proportion du sujet. Il est bon que le style en soit clair et poli ; mais il faut que ce soit une politesse familière et qui s'accommode à la nature du sujet. Voilà les règles que je me suis efforcé de suivre dans ce petit ouvrage que je présente au public ; et, si je n'ai pas réussi dans les deux premières, au moins je suis persuadé de n'avoir rien avancé dont je ne sois moi-même assuré par ma propre expérience ou par des témoignages que j'ai crus dignes de foi. Sur toutes choses, j'ai affecté d'être succinct, particulièrement dans cette seconde édition, où il y a plus de choses et moins de paroles que dans la première, de sorte que je l'ai raccourcie en l'agrandissant. Et, comme il est constant que le bel ordre abrége fort les matières, j'ai suivi pour cet effet celui qui m'a semblé le plus clair et le plus convenable. Je sais bien que c'est la coûtume de grossir les volumes plutôt que de les raccourcir, et j'avoue qu'il m'étoit bien plus aisé de le faire au regard de celui-ci. Mais à quoi bon employer mal à propos le papier et l'imprimerie, rendre les livres chers, ennuyants et incommodes, quand, au lieu de faire de peu de chose un grand livre, avec beaucoup de choses

l'on en peut faire un petit? Ce sont ces considérations qui m'ont fait examiner de près ma première édition, afin qu'en y ajoutant de nouvelles matières, le livre n'en fût pas plus grand. Et pourvu que la chose (comme j'espère) agrée au public, je croirai ma peine assez bien récompensée.





LA RELATION
DE
TROIS AMBASSADES
De la part de Sa Majesté Britannique
CHARLES SECOND.

Le sérénissime prince Charles II, roi de la Grande-Bretagne, ne fut pas sitôt rétabli dans ses royaumes, dont la malice de ce siècle l'avoit injustement privé, que les autres princes chrétiens firent comme à l'envi qui le féliciteroit plutôt de son rétablissement et qui auroit le premier l'avantage de son alliance. C'est pourquoi ils lui envoyèrent d'abord leurs ambassadeurs avec une pompe extraordinaire, chacun selon sa dignité et selon la grandeur de celui que Dieu venoit de remettre sur le trône. Le czar de Moscovie entre autres, le roi de Suède et celui de Danemark, dépêchèrent les leurs à sa cour avec beaucoup de

splendeur et d'éclat [1]. Et Sa Majesté, pour leur rendre l'honneur de leurs ambassades, leur envoya, peu après, celles qui serviront maintenant de matière à notre histoire, dont la première s'adressoit au czar [2] et grand-duc de Moscovie, la seconde au roi de Suède et la troisième au roi de Danemark.

Pour faire ces ambassades, Sa Majesté nomma le comte de Carlisle, une personne ornée de toutes les perfections qui peuvent rendre un homme agréable, et principalement de celles qui sont requises pour se bien acquitter d'un emploi si important :

Gratior est pulchro veniens e corpore virtus.

(Virgile.)

Sa suite fut composée d'environ quatre-vingts personnes, dont il y avoit seize gentilhommes, six pages, deux trompettes et douze valets de

1. Ces ambassadeurs du tzar étoient : le prince Prozorofski, Ordinnachiokin et le diacre Almaz Tvanof, que nous allons voir figurer dans la Relation.

2. C'est improprement qu'on écrit *czar*. Les Russes nomment leur souverain *tzar*, et l'écrivent par un caractère qui se prononce *tzi*, et ne sauroit se rendre en françois que par les lettres *tz*. L'étymologie de ce mot n'est ni orientale ni romaine, mais biblique. Ceux qui le font dériver du mot persan *sar*, trône, prétendent que Jean le Menaçant ne prit ce titre qu'après la conquête de Kazan. Or, cette conquête a eu lieu en 1552, et ce titre se trouve dans le cérémonial de son sacre en 1546. Nestor, père de l'histoire russe, le donnoit déjà au XIe siècle à S. Vladimir, notre Clovis. Les plus anciennes Bibles slavonnes se servent du terme *kézar* pour désigner l'empereur romain, et elles appellent tzar les rois de Judée. La signification réelle est donc roi, mais *roi par excellence :* car, observe Margeret, « les Russes disent que zar estoit encore plus grand que empereur. »

pied, outre le portier et les gens d'écurie. Pour sa dévotion, il avoit un chapelain; pour sa récréation, un fort beau concert de musique; et pour suppléer à diverses nécessités, un chirurgien, des interprètes et plusieurs gens de métiers. Son Excellence mena aussi madame la comtesse sa femme avec lui, ce qui augmenta sa famille de six ou sept femmes pour le service de madame. Et, entre tous ses enfans, il n'y eut que le vicomte de Morpeth, qui étoit pour lors son fils unique, âgé de dix-sept ans.

Il se fit en tout le voyage dix-huit cents lieues pour le moins, et j'entends des lieues dont l'une fait environ trois milles d'Angleterre ou d'Italie, qui sont une lieue et demie de Paris. Premièrement nous fîmes sept cent cinquante lieues de Londres à Archangel sur la mer Septentrionale, et d'Archangel à Vologda, à travers la Moscovie, sur les rivières de Duina et Sucagna, deux cent cinquante lieues. Après cela nous fîmes cent lieues pour le moins par terre, de Vologda à Moscou, qui est la ville métropolitaine de toute la Moscovie. De Moscou l'on fit deux cent cinquante lieues, la plupart par terre, jusqu'à Riga, la capitale de la Livonie, qui dépend du roi de Suède. De Riga nous fîmes cent lieues sur la mer Baltique, jusqu'à Stockholm, la capitale de Suède, et de Stockholm il se fit cent lieues davantage, sur la mer Baltique, jusqu'à Copenhague, la métropolitaine de Danemark, où Son Excellence acheva ses ambassades. De là nous revînmes à Londres, et fîmes un tour de deux cent cinquante lieues pour le moins. Cependant nous ne fûmes que dix-huit mois à faire tout ce voyage, non-

obstant les longs séjours que nous fîmes en plusieurs endroits.

De notre voyage de Londres à Archangel.

La longueur du voyage et le grand nombre des domestiques de monsieur l'ambassadeur firent qu'il y eut deux vaisseaux employés pour nous transporter par mer jusqu'à Archangel, dont l'un étoit un navire de guerre qui s'appelloit *Kent,* portant quarante canons, et l'autre un vaisseau marchand de quatre cents tonneaux pour le moins. Celui-ci partit le premier avec une vingtaine des domestiques de Son Excellence, et je fus un de ce nombre. Il y avoit pour lors avec nous dans le vaisseau une bonne partie du bagage, huit chevaux de carrosse et la plupart des présens que Sa Majesté envoyoit au grand duc.

Le 15 de juillet 1663 nous partîmes de Gravesend, où les deux navires mouilloient, à sept lieues de Londres, et le vaisseau de guerre nous suivit dans huit jours. Pendant ces huit jours nous eûmes fort peu de vent, hormis le 19 du mois, auquel il nous fut contraire. Enfin, le 22, après une profonde bonace[1] d'un jour entier (à l'occasion de laquelle nous eûmes le plaisir de voir quantité de grands poissons qui prenoient leurs ébats sur la surface de la mer), le vent se tourna nord-est, comme auparavant, redoubla ses forces et continua long-temps dans cet état, telle-

1. Calme de la mer, qui se dit quand le vent est abattu ou a cessé.

ment que la mer, qui nous avoit paru comme une campagne azurée, où les poissons même s'étoient venus égayer, devint tout à coup un lieu hideux de montagnes et d'abîmes, qui s'entre-poussoient par l'orage, ce qui nous mit tous dans une grande consternation, et particulièrement ceux qui n'étoient pas encore accoutumés aux horreurs et fatigues de la mer.

Cependant nous vînmes en vue de la Norvége, et de là nous prîmes occasion de solliciter le maître du navire à nous mener dans un havre qui n'étoit pas loin de nous, pour y demeurer jusqu'à ce que le vent nous fût favorable; mais le maître le refusa, sous prétexte que nous étions partis d'Angleterre fort tard pour faire un si long voyage, et que par conséquent il valoit mieux se tenir toujours en mer, pour être d'abord prêt à suivre la première opportunité, que d'aller prendre nos divertissemens à terre. Là dessus je vis d'abord que l'humeur du maître étoit bien différente de celle d'Acessaus, qui, pour différer ses voyages, cherchoit toujours des prétextes et ne cessoit jamais d'accuser la lune de quelque mauvaise influence. Celui-ci, au contraire, vouloit toujours devancer les occasions, et, malgré le ciel et la terre, aimoit mieux s'exposer à l'extrémité que de céder à la violence du temps. C'étoit un vieux marinier, qui aimoit tellement l'air de la mer qu'il ne pouvoit vivre sur terre que par contrainte; et comme il étoit alors dans son élément, ce n'est pas merveille qu'il fît difficulté d'en sortir.

Néanmoins, il fut enfin obligé de céder à la tempête et de chercher un havre pour raccommo-le vaisseau, que la tourmente venoit de réduire à

un état lamentable. Car le 25 du mois, à une heure après midi, la force du vent abattit et brisa en pièces la hune du grand mât, déchira la grande voile et en même temps renversa un des petits mâts. Ce désastre, pour terrible qu'il nous parut du premier abord, ne laissa pas de nous donner de la joie, voyant que le maître se disposa là dessus à relâcher pour s'en aller à Newcastle en Angleterre; et quoique nous l'eussions passé de soixante lieues, néanmoins nous y allions avec autant de contentement que si c'eût été le port même d'Archangel.

Mais toute cette joie se convertit bientôt en tristesse, car nous fûmes misérablement frustrés de nos espérances, et il arriva que nous fîmes quelque cinquante lieues seulement pour nous faire voir terre : car le vent, qui avoit été si fort à nous tourmenter, nous laissa croupir le lendemain dans un profond calme, et cessa plutôt de souffler que de nous être utile en quelque façon. Ainsi nous attendîmes le vent tout l'après-midi, étant à quelque six ou sept lieues de terre, du côté des montagnes de Cheviot, dans la province de Northumberland. Enfin, sur le soir il se leva un petit vent du sud-ouest, qui étoit bon pour Archangel, ce qui fit que le maître se disposa aussitôt à se servir d'une occasion si rare, et résolut malgré nos inclinations d'exposer son vaisseau, tout delabré qu'il étoit, à la fureur de cet Océan. Il est vrai que ses charpentiers lui avoient mis dans l'esprit qu'ils pourroient assez bien radouber son navire sur mer pour servir jusqu'à Archangel.

Cependant le vent changea peu après et se fit

nord-est encore avec sa vigueur ordinaire, comme s'il ne nous eût quittés que pour ramasser ses forces. Le maître, nonobstant, demeure dans le dessein de se tenir en haute mer, et continue encore à nous faire le jouet des vents et à exposer nos vies et les biens du roi et de son ambassadeur, dans un vaisssau tout brisé, à la merci des tempêtes, ce qui nous irrita tellement que nous résolûmes d'obtenir par force ce que nous ne pouvions avoir par raison ni par faveur. Mais, comme nous étions sur le point de mettre le dessein en exécution, le 29, il arriva un nouveau désastre au navire, ce qui obligea le maître de tourner voile encore une fois pour Newcastle, dont nous étions éloignés pour lors de quelque cinquante lieues; mais le vent nous obligea de passer plus loin et de faire vingt lieues davantage : si bien qu'enfin nous vînmes jusqu'à Burlington, un havre en la province d'York ; et là nous n'eûmes pas sitôt jeté l'ancre que nous nous fîmes mettre à terre pour y prendre quelques rafraîchissemens. Mais, aussitôt que nous fûmes abordés, nous apprîmes les nouvelles du soulèvement qui s'étoit fait alors par les fanatiques en la province d'York, de sorte que le pays étoit sous les armes, les rebelles faisant beaucoup de ravage, jusqu'à ce qu'enfin ils furent heureusement supprimés. Cependant il y eut deux des nôtres qui, craignant plutôt les tourmentes sur mer que cette tempête sur terre, nous quittèrent et prirent la fuite ; et comme nous étions sur le point de nous rembarquer pour partir du havre, un de nos gentilshommes reçut ordre du général Monck de s'en retourner à Londres.

Ainsi, le 8 d'août, nous partîmes de Burlington en plus petit nombre; mais, au lieu que nous avions déjà employé plus de trois semaines à ne faire que quatre-vingts lieues, nous eûmes le bonheur d'achever le voyage en quatre semaines de temps. Il est vrai que nous n'eûmes en tout que neuf jours de bon vent; mais il nous fut si propice que dans cinq jours consécutifs (à savoir, depuis le 11 d'août jusqu'au 16) nous fîmes près de quatre cents lieues.

Le 12, nous passâmes devant l'île de Shetland, et le lendemain il y eut une si grande tourmente qu'une de nos antennes fut brisée par le milieu en deux pièces. Le 20 et 21, il y eut des brouillards si épais que nous avions de la peine à nous savoir discerner l'un l'autre dans le vaisseau; au lieu que, quand le temps étoit clair, nous avions si peu de ténèbres que, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ce n'étoit presque qu'un crépuscule continuel. Néanmoins, nous ne laissions pas d'être alors extrêmement incommodés du froid, qui fit que l'eau-de-vie nous devint très nécessaire, surtout après que nous eûmes découvert les îles de Rust et Tromsondt, toutes couvertes de neige. Enfin, le 26, nous passâmes à côté du Nord-Cap en allant sud-est, après avoir laissé à notre main droite diverses îles montagneuses. Ainsi nous côtoyâmes quelque temps le Lapland, et de là nous vînmes, peu de jours après, à côtoyer la Laponie.

Le 2 de septembre, nous eûmes pendant quelques heures le divertissement de nous voir environnés d'un nombre prodigieux de grands poissons qui jouissoient du plaisir de la bonace; et

à quelque trois lieues de nous, il y avoit une baleine qui causoit une fort grande émotion sur l'eau. L'après-midi, il se leva un petit vent, à la faveur duquel nous aperçûmes un vaisseau de guerre venant du côté d'Archangel; et par le moyen de nos lunettes d'approche, nous conjecturâmes d'abord que c'étoit le *Kent*, que nous avions laissé à Gravesend. Là-dessus, le maître envoya son pilote avec quatre ou cinq matelots dans l'esquif pour aller au devant du vaisseau, et il se trouva en effet que c'étoit la frégate où monsieur l'ambassadeur avoit fait son voyage. Sur le soir, elle passa tout auprès de notre navire, et, après quelques salutations de part et d'autre, nous apprîmes de ceux qui étoient allés dans l'esquif que monsieur l'ambassadeur étoit arrivé depuis long-temps à Archangel; qu'il étoit fort en peine de nous, et que, si nous ne prévenions son départ par notre arrivée, il partiroit dans peu de jours d'Archangel pour Vologda. Ces nouvelles nous donnèrent véritablement beaucoup de joie d'un côté; mais, de l'autre, il nous fâchoit fort de nous voir à soixante lieues d'Archangel, exposés à la merci d'un vent qui reprenoit déjà ses forces pour nous repousser. Et, de fait, il se renforça tellement que le lendemain nous fûmes obligés de jeter l'ancre vers la pointe d'Orlogones, en Laponie, pour éviter plus sûrement le danger des écueils et des bancs de sable dont nous étions presque environnés. Cependant cinq ou six des nôtres, avec quelques matelots, firent parti pour aller à terre, à dessein de voir un peu ce pays inhabité; et en cas qu'ils vinssent à rencontrer quelques bêtes farouches, ils

prirent des armes avec eux. Ils demeurèrent à terre cinq ou six heures; mais, comme ils étoient incommodés d'un orage fort froid et qu'il n'y avoit rien pour se mettre à l'abri, ils furent contraints de se tenir près de la mer et de ne s'écarter pas. D'abord ils trouvèrent de grandes croix de bois, que l'on avoit apparemment érigées depuis peu, et qu'ils ne firent pas difficulté d'abattre pour en faire du feu pour s'échauffer[1] : car ils n'osoient pas encore se hasarder de revenir au navire, à cause de la tempête, et s'ils avoient demeuré là si long-temps sans feu et sans aucun couvert, dans une rase campagne, il n'y a point de doute qu'ils ne s'en fussent trouvés tout à fait mal. Enfin, sur le soir, le vent n'étant pas si fort, ils vinrent à bord du navire et amenèrent avec eux les reliques de leurs croix, qui vinrent en fort bon temps, car nous avions presque consumé tout notre chauffage.

Le lendemain matin à deux heures le vent changea, mais peu s'en fallut que nous ne fissions naufrage : car, comme on levoit l'ancre à dessein de faire voile, nous nous vîmes tout à coup poussés contre les écueils par la force du vent et de la marée, de sorte que le maître, désespérant d'en relever, ne cessa pour quelque temps de crier : *Vaisseau perdu!* avec une voix lamentable. Et cette alarme nous ôta tellement toute espérance de surmonter ce danger qu'il y en avoit déjà qui se mettoient en posture de sauver leur vie à la nage, se voyant si près de terre. Cependant Dieu nous délivra de cette ex-

1. Des Russes ne l'auroient jamais fait.

trémité, de sorte qu'ayant gagné le dessus contre toute apparence, nous fîmes environ quarante lieues ce jour-là sur la mer Blanche.

Enfin, le lendemain, qui étoit le 5 de septembre, nous arrivâmes à Archangel; mais, avant que d'y venir, nous courûmes grand risque à l'embouchure du Duina, où nous vîmes un vaisseau marchand hollandois qui avoit depuis peu fait naufrage. C'est que la mer y étoit si basse que notre navire n'avoit le plus souvent qu'un pied ou deux d'eau de reste; et nous fûmes tellement réduits à cette extrémité que, dès que nous fûmes entrés dans la rivière, le navire échoua sur terre, ce qui nous obligea d'attendre la marée du soir. Mais, comme le vaisseau n'étoit pas bien avant en terre, il se dégagea d'abord que la marée monta, et sur le soir nous vînmes à Archangel. Là nous fûmes reçus dans la maison de Son Excellence avec toute la joie imaginable, si bien qu'il eût été malaisé de juger qui vouloit avoir plus de part au bonheur de notre arrivée, nous qui étions arrivés, ou bien les autres domestiques.

De l'entrée de monsieur l'ambassadeur à Archangel, et du séjour qu'il fit en cette ville.

Bien que je n'eus pas le bonheur d'être présent à l'entrée de monsieur l'ambassadeur à Archangel, cependant, comme je suis bien informé des circonstances de cette solennité, je ne ferai pas scrupule d'en donner une briève description. Premièrement, Son Excellence étant arrivée à la barre d'Ar-

changel, où la frégate vint mouiller, elle envoya M. Marvel son secrétaire au voyvod ou gouverneur de la ville, pour le complimenter de sa part, et lui donner avis de son arrivée, afin qu'il lui plût de mettre ordre pour sa réception. M. Marvel étant arrivé en ville, le gouverneur donna ordre qu'il fût conduit au château par six gentilshommes, avec un régiment de six cents soldats rangés en haie depuis son logis. Après qu'il eût délivré son compliment, il fut reconduit avec le même respect, et le lendemain le gouverneur envoya avec lui seize bateaux avec deux ou trois compagnies pour l'entrée de l'ambassadeur, laquelle se fit de cette manière, le 23 d'août :

Monsieur l'ambassadeur étant venu avec sa suite jusqu'à demi-lieue de la ville, on vint au devant de lui avec un bateau bien paré, où il entra. Il vint aussi quantité d'autres bateaux de la Compagnie angloise, tous tapissés, qui l'accompagnèrent jusqu'à la ville; et, à mesure qu'il avançoit, il y avoit dans la rade grand nombre de navires anglois et hollandois qui le saluoient, comme par émulation, avec le bruit de leurs canons, ce qui n'est pas encore en usage parmi les Moscovites, qui ne se servent des canons que pour la guerre. Enfin Son Excellence prit terre à un pont de bois, où elle fut complimentée par un certain colonel nommé Bogdan[1], à qui elle répondit avec toute la civilité requise. Mais, comme elle fit la première démarche du côté du logis qu'on lui avoit préparé, le colonel

1. Ce colonel, affublé ici du nom de *Bogdan*, étoit Ivan Bogdanovich Miloslafski, parent de la tzarine.

eut bien la présomption de prendre la main sur elle. Là-dessus monsieur l'ambassadeur s'arrête tout court, et lui dit « qu'il avoit reçu de grandes civilités jusques là, mais qu'il ne pouvoit point lui céder cet avantage, qui lui étoit dû; que Sa Majesté Britannique l'envoyoit à l'Empereur pour lui rendre tout l'honneur possible, toutefois sans déroger à soi-même, beaucoup moins au roi son maître. » Bogdan lui répondit que ce qu'il faisoit étoit par ordre du voyvode; c'est pourquoi il le pria d'avoir un peu de patience, et cependant il envoya un messager au voyvode pour l'avertir de la résolution de monsieur l'ambassadeur. Ainsi Son Excellence fut obligée de se tenir là debout sur le pont plus d'un quart d'heure en la présence de toute la ville, en attendant la réponse du gouverneur; il est vrai qu'il étoit couvert, au lieu que le colonel se tint toujours tête nue. Enfin le différend fut décidé à l'avantage de Son Excellence, qui fut conduite de là droit à son logis, Bogdan marchant à sa main gauche. Au reste cette incivile façon d'agir des Moscovites, en anticipant (comme ils font) sur le droit des ambassadeurs, est quelque chose de si commun parmi eux, qu'il ne faut pas s'étonner de cet exemple.

Pour ce qui est d'Archangel, comme c'est l'un des plus fameux ports de mer qui dépendent de la Moscovie et que ce sont les Anglois qui l'ont rendu tel, ce seroit de mauvaise grâce de n'en donner qu'une description légère et superficielle. C'est pourquoi je prétends de faire voir ici premièrement à quelle occasion, quand et comment ce passage du Nord par mer fut découvert par les

Anglois; ensuite, nous ferons quelque réflexion sur l'état d'Archangel depuis cette découverte. Ce fut du temps d'Edouard VI, roi d'Angleterre, et du tyran Jean Basilovitz [1], czar et grand-duc de Moscovie, que les marchands anglois, voyant que leur commerce s'abâtardissoit tous les jours, pendant qu'au contraire les Espagnols et les Portugois jouissoient des richesses des Indes à la faveur des pays qu'ils y avoient nouvellement découverts, résolurent de tenter du côté du Nord le passage du Levant. Pour cet effet l'on fit équiper trois navires, que l'on pourvut de vivres pour dix-huit mois, et on donna la conduite de cette flotte à un chevalier nommé Hugh Willoughby, qui partit de Londres avec la flotte le 20 de mai 1553. Mais, quelque temps après, elle fut tellement dispersée par une prodigieuse tourmente qui la surprit, que depuis ce temps-là les navires ne se rejoignirent plus. Il est vrai qu'auparavant ils s'étoient donné rendez-vous à un havre de Norvége; mais il n'y en eut qu'un, dont le capitaine s'appeloit Richard Chancelier, qui vint y mouiller en attendant les deux autres. Là il demeura sept jours sans apprendre aucune nouvelle de l'état des autres navires; et cependant le capitaine et ses mariniers prirent à tout hasard la résolution de suivre la route qu'ils s'étoient proposée, plutôt que d'avoir la honte de relâ-

1. *Basilovitz* veut dire fils de Basile. C'est de Vsévolod [1078] que date cette coutume, également puisée dans l'Ecriture, d'ajouter le nom de son père au sien, qui est en vigueur jusque aujourd'hui dans la plupart des races slaves et en révèle un des caractères distinctifs : la déférence absolue des enfants envers leurs parents.

cher sans s'être exposés plus avant pour l'intérêt de leur patrie. Les sept jours étant expirés, ils partirent du havre, et, après avoir long-temps flotté sur la mer Glaciale dans une route inconnue, ils arrivèrent enfin au golfe que l'on appelle aujourd'hui la baie de Grandvic ou de Saint-Nicolas, tout près d'Archangel. Après qu'ils eurent jeté l'ancre, ils aperçurent de loin un bateau de pêcheur qui prenoit la fuite à l'occasion de ce navire anglois, qui parut aux pêcheurs comme un nouveau prodige sur l'eau. Là-dessus le capitaine prit son esquif, avec quelques uns de ses gens, pour atteindre ces pêcheurs, et fit si bonne diligence qu'enfin il les joignit avant qu'ils pussent prendre terre. Sur cela, ces pauvres barbares, de peur de tomber entre ses mains, se jetèrent à ses pieds; mais le capitaine, refusant leur soumission, tâcha de leur persuader, par beaucoup de signes d'amitié et de courtoisie, qu'il n'étoit point là (comme ils croyoient) à quelque mauvais dessein. Eux, tout surpris d'un traitement si civil et si obligeant, changèrent leur crainte en joie, et, après avoir pris congé du capitaine, s'en allèrent informer de leur aventure les plus proches voisins. La populace, ayant appris ces nouvelles, accourut d'abord pour voir ces nouveau-venus, à qui elle témoigna toute sorte de faveur, leur offrant librement des vivres et tout ce qui étoit en son pouvoir pour leur accommodement. Cependant, le capitaine découvrit que ce pays étoit la Russie; et lui, de son côté, fit entendre aux habitans que lui et ses gens étoient Anglois de nation; qu'il avoit été envoyé par son roi dans cette route à dessein de

découvrir quelque pays inconnu pour y établir le commerce, et que, puisque la providence de Dieu l'avoit conduit dans ces terres, il souhaitoit avec passion d'avoir le bonheur de saluer, de la part de son prince, le czar Jean Basilovitz et de lui communiquer quelque chose pour le bien des deux couronnes. Là-dessus on envoya un courrier à la ville capitale pour donner avis à Sa Majesté czarienne de ce qui s'étoit passé et pour recevoir ses ordres à ce sujet. Enfin il fut ordonné que le capitaine fût conduit à la cour avec sa suite et qu'ils fussent bien entretenus et défrayés durant leur voyage. Pendant ce temps-là, les deux autres navires vinrent jusqu'à Kegor, en Laponie, à près de 200 lieues d'Archangel, et là ils mouillèrent à dessein d'y passer l'hiver, parceque la mer commençoit à se glacer. Sur cette résolution, le sieur Willoughby envoya trois de ses gens à terre pour faire quelques journées de chemin du côté du sud-sud-ouest, afin de découvrir quelques habitans. Mais, comme ils s'en revinrent sans aucun succès, il en envoya trois autres du côté ouest, qui, dans quatre journées de chemin qu'ils firent de ce côté-là, n'aperçurent, non plus que les trois premiers, ni peuple, ni bâtimens. Enfin, il en envoya trois autres au sud-est, qui ne réussirent pas mieux que les précédens, de manière qu'ils furent tous réduits à passer l'hiver dans une affreuse solitude, parmi l'horreur des ténèbres, dont ce pays est tellement couvert dans cette saison, qu'à peine y a-t-il d'autre clarté que celle que la blancheur de la neige peut fournir. Il est vrai que cette horreur des ténèbres ne leur fut pas si sensible que la rigueur extrême du

froid, qui surmonta tellement leur chaleur naturelle qu'ils en moururent tous, comme on l'a conjecturé depuis par un testament qui fut trouvé dans un des navires.

Cependant le capitaine Chancelier, qui avoit eu le bonheur d'aborder en Russie, y reçut toutes les caresses possibles, et le czar même ne manqua pas de lui faire un fort bon accueil à Moscou. Ce fut là que Sa Majesté s'informa pleinement de son voyage et du moyen qu'il avoit trouvé pour établir le commerce dans les terres de la Moscovie par la voie d'Archangel : car, depuis que les Suédois se mirent en possession de Narva, sur la mer Baltique, du côté de la Livonie, il ne reste plus de port de mer aux Moscovites de ce côté-là pour le négoce avec des étrangers; de sorte qu'ils avoient été contraints de transférer le commerce à Novogorod-la-Grande, à quelque cinquante lieues de la mer, du côté de Narva; au lieu que, par ce nouveau passage, le commerce pouvoit être infiniment plus libre et plus commode, puisque le voyage étoit aisé à faire pendant cinq ou six mois de l'année que les vaisseaux marchands pouvoient venir jusqu'à Saint-Nicolas et Archangel, et qu'il y avoit la commodité du Duina et du Sucagna pour faire transporter les marchandises par eau à travers une grande partie des terres de la Moscovie. La chose étant fort plausible, le czar Jean Basilovitz s'en trouva extrêmement satisfait, car il considéra, d'ailleurs, qu'en attirant le commerce à Archangel, il le détourneroit en même temps de Narva, au préjudice du roi de Suède. C'est pourquoi il écrivit là-dessus au roi d'Angleterre, et, pour récompense, il

donna de grands priviléges à la compagnie angloise, dont le principal étoit que les marchands de cette compagnie auroient un libre commerce en Moscovie sans payer aucun impôt. De là vient qu'il y a toujours eu, depuis ce temps-là, une si grande union et sympathie entre les couronnes d'Angleterre et de Moscovie, qu'à peine pourroit-on alléguer aucun exemple d'une amitié si sincère et constante entre deux Etats si différens ; et il est certain que, de toutes les nations étrangères qui ont fréquenté depuis lors la Moscovie (hormis peut-être les Grecs à quelques égards), les Anglois ont toujours été les mieux venus et les mieux traités, non seulement parceque ce sont eux qui ont introduit le commerce à Archangel, au grand avantage de toute la Moscovie, mais aussi parceque leur humeur s'accommodoit le mieux à celle de cette nation et que l'Angleterre y étoit en grande estime, surtout depuis le temps de la reine Elisabeth, comme l'on en peut juger par ces deux exemples : car, au lieu que Jean Basilovitz fit clouer le chapeau sur la tête d'un ambassadeur étranger pour n'avoir pas voulu se tenir tête nue en sa présence, il traita M. Smith, l'ambassadeur d'Angleterre, avec toute la faveur imaginable. Et, comme le jésuite Possevin tâchoit de lui persuader que la religion de l'Eglise romaine étoit la véritable religion, d'abord qu'il fut informé par l'ambassadeur d'Angleterre que le pape étoit un prélat orgueilleux qui faisoit baiser sa pantoufle aux rois, le czar s'emporta tellement contre ce jésuite qu'à peine le laissa-t-il vivre[1].

1. Cette narration de la découverte d'*Archangel* réclame

Le commerce étant ainsi établi à Archangel par le moyen des Anglois, comme nous venons de le dire, il ne faut pas douter, non seulement que la ville n'en ait ressenti des avantages signalés,

un éclaircissement. En 1553, l'Angleterre, jalouse, comme toujours, de l'extension que prenoit le commerce espagnol, résolut de chercher un passage vers la Chine et les Indes par la mer Glaciale. Sur trois bâtimens qu'elle nolisa dans ce but, un seul, *the Edward Bonadventura*, monté par Richard Chancellor, parvint au monastère de Saint-Nicolas, que trois siècles plus tard une flotte angloise se donna la satisfaction de bombarder. De là, Chancellor, *vir ob multa ingenii documenta spectabilis*, dit *Clément Adam* (*Anglorum navigatio ad Moscovitas*), se rendit à Moscou, et Jean le Menaçant l'y accueillit avec une aménité qui ne lui étoit pas habituelle. Son instinct national fit pressentir à Chancellor que les négociants de la Cité pourroient avantageusement échanger leurs étoffes de rebut contre le lin et le chanvre de cette contrée où il étoit tombé par hasard. De retour à Londres, il y fonda, avec l'agrément de Marie Tudor, une compagnie dite de Moscovie, qui réalisa de gros bénéfices sous l'odieuse Elisabeth, et dont les intérêts furent le motif réel de l'ambassade qui nous occupe. Mais le fier Carlisle avoit tort de réclamer pour elle de spéciales immunités, car je remarquerai avec plaisir que le commerce françois en Russie remonte à une date tout aussi ancienne que celui de la Grande-Bretagne. Avant l'expédition de Jehan Sauvage, dont le Mémoire vient d'être *réimprimé*, Théodore Ier *advertissoit son très louable frère bien-aimé Henry III*, qui lui avoit dépêché Françoys de Carle, *que ses marchands pouvoient fréquenter ses estats avec toute espèce de marchandise, sans aulcune perte ny empeschement.* (V. les savantes notes que M. L. Paris a jointes à sa *Chronique de Nestor.*) Sur la foi de cette parole, plusieurs François tentèrent fortune en Russie, et on peut s'assurer qu'il y en avoit déjà un certain nombre du temps d'Henri IV par la lettre qu'il adressa, en 1589, *à très illustre et très excellent prince nostre très cher et bon amy le grand duc de Russye, Vollodomire et Moscowie, cesard de Cassan et Astracan*, qui a été insérée dans le tome 3 du précieux recueil des *Lettres missives de Henri IV.*

mais même tout le pays, et particulièrement cette partie du nord qui est arrosée du Duina. Et de fait, au lieu qu'auparavant cette partie n'étoit qu'un misérable pays presque inhabité, il est arrivé depuis l'établissement du commerce de ce côté-là qu'on en a beaucoup défriché les terres, que les habitans y vivent assez à leur aise, et qu'enfin il s'est rendu fort peuplé. Mais, s'il est vrai que le négoce ait versé de si bénignes influences sur tout ce pays, à plus forte raison faut-il croire qu'Archangel s'en soit prévalu, puisque c'est comme le centre du commerce et le rendez-vous des marchands. J'avoue que son climat est toujours le même; que, comme il y a fort peu de nuit l'été, aussi il n'y a presque point de jour l'hiver, et que par conséquent il y fait un froid si âpre qu'à peine est-il habitable en cette saison. De là vient que son terroir est extrêmement ingrat et stérile, et qu'il n'y croît presque point de blé. Ses bâtimens sont aussi faits de même qu'auparavant et comme ils se font encore dans tout le pays, avec des rondins de sapin entassés les uns sur les autres et de la mousse entre deux; et, au lieu de pavement, il n'y a que de ces rondins joints ensemble à travers les rues. Il est vrai que le fleuve qui arrose cette ville et les forêts qui l'environnent la rendent tout à fait agréable. Le fleuve, outre qu'il produit quantité d'excellent poisson en été, est fort beau, large et profond; il a son flux et reflux, et n'est pas si rapide qu'on ne le puisse aisément monter. Si on le comprend avec le Sucagna, qui a sa source au delà de Vologda, il a plus de deux cent cinquante lieues de longueur jusqu'à son embouchure, qui est à cinq ou six

lieues d'Archangel, dans la mer Blanche. Il prend le nom de Duina près d'une ville qui s'appelle Duine, vis-à-vis d'Ustiga, qui est environ à moitié chemin d'Archangel à Vologda, et l'étymologie de ce nom est apparemment du mot latin *duo*, c'est-à-dire deux, parcequ'il est formé du confluent de deux rivières, à sçavoir Jug et Sucagna [1]. Pour ce qui est des forêts, c'est une chose si commune, non seulement à Archangel, mais même par tout le pays, que l'on peut dire proprement que ce n'est qu'une forêt continue, nonobstant tout ce qu'on en a défriché. Ainsi, le pays étant plat d'ailleurs et embelli d'un grand nombre de lacs et de rivières, cela ne peut que plaire fort à la vue, particulièrement l'été, quand les forêts sont couvertes d'une belle verdure et qu'on les voit prêter leurs ombres aux rivières. Mais, pour venir à l'utilité qu'Archangel a reçue par le moyen du commerce, c'est qu'il s'est fort agrandi en richesses et en nombre de maisons et d'habitans. En été, pendant que la mer est navigable de ce côté-là, c'est une chose prodigieuse de voir la foule de monde qu'il y a ordinairement et dans la ville et sur la rivière, tant des gens du pays que des étrangers, et surtout des Anglois, Hollandois, Hambourgeois et autres : de manière que c'est proprement une foire continue d'environ trois ou quatre mois, car c'est alors que ces marchands étrangers font venir leurs marchandises une ou deux fois l'an, particulière-

1. Il ne faut pas confondre la *Dvina*, qui reçoit la *Soukhona*, avec la seconde rivière de ce nom, qui se jette dans la mer Baltique.

ment du drap, des étoffes de soie, de l'étain, plomb, vin, eau-de-vie et épices ; et ils les troquent d'ordinaire contre les marchandises du pays, comme fourrures, lin, chanvre, huile de poisson, miel, cire, suif, poix, résine, blé et cavayar [1], et l'on fait venir la plupart de ces marchandises, par la commodité du Duina, jusqu'à Archangel.

Après ce que je viens de dire d'Archangel, il est temps de passer à la description du séjour que nous y fîmes. Et premièrement, pour ce qui est de notre entretien ici, comme c'est la coutume du czar de défrayer tous les ambassadeurs étrangers dès qu'ils sont entrés dans les terres de son obéissance jusqu'à ce qu'ils en soient sortis, de là vint que nous eûmes ici des provisions et des vivres au-delà de nos souhaits. Il est vrai que nous ne pouvions pas prétendre autre chose après l'accueil extraordinaire que Sa Majesté britannique avoit fait aux trois ambassadeurs du czar, qui étoient depuis peu arrivés à Archangel, et en étoient déjà partis pour Moscou. Cependant toutes nos viandes étoient apprêtées par les cuisiniers de Son Excellence, et tout le pain qui se mangeoit à sa table se faisoit par son propre boulanger.

Touchant nos divertissemens, il ne faut pas douter, puisque l'esprit de l'homme aime tant la nouveauté, que nous ne trouvassions à Archangel assez de quoi nous divertir, à considérer cet étrange pays où nous étions nouvellement arrivés, à voir Archangel avec ses maisons et son pavement

1 Caviar, œufs d'esturgeon.

de bois, et surtout à remarquer l'humeur et la façon de vivre des Moscovites, puisque ce fut là que nous eûmes la première occasion d'apprendre l'une et l'autre. D'ailleurs nous eûmes le plaisir de voir les Samoïèdes, dont le pays est situé sous la zone froide, près du fleuve Oby et de certaines hautes montagnes, qui sont apparemment celles que les anciens appeloient les monts Ryphées ou hyperboréens, où le soleil ne paroît que six mois de l'année. Le pays, tout misérable qu'il soit à cause de son climat, a été néanmoins conquis par les Moscovites, qui les ont fait embrasser leur religion; mais, comme il est plus propre à nourrir des bêtes que des hommes, il ne faut pas trouver étrange si les hommes y sont comme à demi bêtes. Pour ce qui est de l'extérieur, ils sont de fort basse taille; leur visage est large et plat, avec un front qui avance, et ils portent les cheveux longs, au lieu que les Moscovites les portent extrêmement courts. Ils ne sont pas moins ridicules, ou plutôt horribles, dans la façon de leurs habits, comme j'aurai bientôt l'occasion d'en parler; et, s'il en faut venir à l'âme raisonnable, ils en ont si peu de teinture que les bêtes d'Afrique semblent des hommes au prix de ces animaux, et plus ils sont voisins du pôle arctique, plus il semble qu'ils approchent de la nature de l'ours et qu'ils diffèrent de celle de l'homme[1]. L'on en amena trois par curiosité à monsieur l'ambassa-

1. *Glavinich (de rebus Moschorum)* a dit avec bien d'autres : *Szamojeda, ita dicta quia olim in ea se invicem homines comedebant.* Souverainement inculte, mais innocente, cette peuplade ne s'est jamais rendue coupable que de dévorer de la chair crue.

deur, à sçavoir un homme avec sa femme et un enfant, avec qui il s'entretint quelque temps par diverses questions qu'il leur fit touchant leur pays. Après cela, ils se mirent à danser en sa présence d'une manière la plus ridicule du monde. Enfin, Son Excellence tâcha de persuader le père et la mère de remettre leur garçon entre ses mains pour l'envoyer au roi d'Angleterre ; mais il ne fut pas possible de les gagner.

Au reste, pendant que nous prenions ainsi nos rafraîchissemens sur terre après notre voyage sur mer, et que nous nous divertissions à la vue de tant de nouveaux objets, nous ne laissions pas de prendre tout le soin nécessaire pour hâter le voyage que nous avions encore à faire par eau sur les rivières de Duina et Sucagna ; et, de fait, la longueur du voyage et la saison où nous étions nous obligeoient de faire toute la dépêche possible, de peur que les rivières ne fussent glacées avant que d'être arrivés à Vologda. Il est vrai que monsieur l'ambassadeur avoit auparavant résolu de partir d'Archangel le 8 de septembre, si le vaisseau marchand qu'il croyoit être perdu n'avoit prévenu son départ ; mais, comme il avoit maintenant tout son train et tout son bagage ensemble, il ne put de moins que de renvoyer son départ, en attendant qu'il se fît davantage de préparatifs. Ainsi nous eûmes en tout six grands bateaux, comme des barques, et dans le plus grand l'on avoit fait quantité de cabinets pour l'usage de Son Excellence et de ceux qui devoient voyager avec lui dans le même bateau. Il y en avoit un autre pour la cuisine, un qui devoit servir d'écurie, et les trois autres pour porter les pro-

visions et la plupart du bagage et du train. Et tout cela se fit aux dépens du czar, sous la conduite de Bogdan, qui commença ici sa charge de pristaf, que le voïvode lui avoit donnée pour nous conduire jusqu'à Vologda. C'est pourquoi il y eut, outre ces six barques, un autre bateau pour lui et pour sa famille.

Cependant, comme la rigueur du froid s'augmentoit tous les jours, nous ne manquâmes pas de précaution pour avoir des habits fourrés, afin de résister d'autant mieux aux injures de l'air. Les uns firent fourrer les leurs avec les plus précieuses fourrures, comme de martre zibeline, de castor et de petit-gris; les autres avec des fourrures médiocres, comme de renards, de martres communes, de lièvres, etc.; et, parceque les bonnets à la polonoise sont beaucoup plus commodes et plus chauds que nos chapeaux, la plupart de nous s'en pourvurent pour le voyage, comme font presque tous les étrangers l'hiver. Au reste, le gouverneur d'Archangel fit présent aux inférieurs domestiques de Son Excellence de quelque trente grandes robes de peau de mouton à la mode du pays, avec autant de belles peaux de daims pour se coucher dessus en lieu de matelas. Et tout cela se trouva fort de saison, nonobstant que nous eussions tous apporté des lits d'Angleterre, sçachant bien que cette commodité n'étoit presque point en usage en Moscovie [1].

1. « Le meuble dont on se sert le moins en Russie, c'est le lit. » (Custine.)

Du voyage d'Archangel à Vologda, de deux cent cinquante lieues.

Le 12 de septembre, un samedi, monsieur l'ambassadeur partit d'Archangel avec toute sa suite, et le samedi 17 d'octobre, justement cinq semaines après, nous arrivâmes à Vologda.

Nous ne pouvions pas aisément nous rendre à Vologda plus tôt, parceque nous allions contre le courant de l'eau, qui est assez rapide, et qu'au lieu de chevaux pour tirer nos bateaux à la corde (comme c'est la coutume en d'autres pays de l'Europe), nous n'eûmes que des bateliers. Il est vrai qu'ordinairement ils n'étoient pas moins de trois cents ; mais ce qui les rendoit tardifs, outre leur propre paresse, c'est que dans tout le voyage il y eut simplement six relais où nous pussions changer de bateliers : à savoir Colmogro[1], Arsinoa[2], Yagrish[3], Ustiga[4], Tetma[5] et Shousca[6]. C'est pourquoi monsieur l'ambassadeur, voyant que nous courions risque de ne pouvoir pas achever notre voyage par eau, partoit de ces relais d'abord que nous pouvions avoir des bateliers frais ; et, afin que cela se fit par avance, pour ne perdre point de temps, il s'avisa d'envoyer le pristaf devant pour mettre ordre à chaque relais qu'il y eût de nouveaux bateliers tout prêts à partir

1. Kholmogory, autrefois ville, aujourd'hui pauvre bourgade, transformation fréquente en Russie.

2. Morgegorskaia. — 3. Krasnoborsk. — 4. Oustioug. — 5. Totma. — 6. Tschutschovskaia.

dès que nous serions arrivés. Mais ce soin fut très mal secondé par nos pilotes, qui nous faisoient si souvent échouer sur terre et parmi les écueils que nous avions quelquefois bien de la peine à nous dégager. La nuit les bateliers n'avoient la plupart d'autre gîte que le bord de la rivière, où ils faisoient de grands feux dans la forêt, comme s'ils eussent voulu mettre le feu à la Moscovie.

Pour nous autres, comme nous n'eûmes d'autre logement que nos barques dans tout ce voyage, aussi ce fut là seulement que nous prenions nos repas. Les cuisiniers apprêtoient dans leur cuisine les provisions qu'on leur donnoit, et nous avions la boisson des barques où étoient la bière, l'hydromel, le vin et l'eau-de-vie, dont nous avions fait bonne provision à Archangel.

Ce pays étant généralement fort plat et orné (comme j'ai dit ci-devant) de grandes forêts, arrosées par une infinité de lacs et de rivières, il ne se peut faire qu'il n'y ait bien du plaisir à y voyager, soit par eau ou par terre. Pour ce qui est de ce voyage par eau, nous nous y plûmes tellement pour quelque temps qu'il nous sembloit impossible de voyager avec plus de plaisir et contentement ; et, quoiqu'à peine nous vîmes dans toute la route aucune ville d'importance, mais seulement une grande quantité de villages dispersés de côté et d'autre, cependant nous eûmes d'ailleurs assez de quoi nous divertir pendant que le temps nous fut favorable, car alors nous ne manquions pas d'aller de temps en temps à terre ; et, à mesure que nos bateaux alloient tout doucement, nous nous promenions dans les bois

le long du fleuve, où nous ne manquions pas de chasse pour nous divertir, comme de canards sauvages, de faisans, etc. Nous prenions même la liberté, quand nous passions par quelque village, de tirer à des pigeons domestiques, dont les paysans sont si bien pourvus qu'ils ne se mettoient pas fort en peine si nous les tuions ou non. Nous eûmes aussi l'avantage de voir quelques églises, bien que les Russiens s'imaginent qu'elles soient profanées quand une personne qui n'est pas de la religion grecque, dont ils font profession, y met le pied : d'où vient qu'à Moscou, où ils sont plus scrupuleux, ils ne permettent pas à quel étranger que ce soit d'entrer dans leurs églises. Entre Archangel et Ustiga (qui est la plus belle ville que nous vîmes dans toute la route) nous rencontrâmes sur le bord de la rivière quantité de grands rochers d'albâtre ou marbre blanc.

Mais ce qui rendit enfin ce voyage ennuyeux et insupportable, ce fut la rigueur du froid, qui devint tout à coup si âpre que la rivière commença de geler lorsque nous étions encore à Ustiga, qui n'est qu'à moitié chemin d'Archangel à Vologda; et, bien que nous allassions sud-est, comme nous avions toujours fait depuis le cap Nord, néanmoins l'hiver étoit si fort avancé (car c'étoit le 3 d'octobre lorsque nous partîmes d'Ustiga sur le Sucagna) que nous craignions fort d'être pris dans la rivière avant que de pouvoir arriver à Vologda. Cependant, quoiqu'il nous fût malaisé d'avoir du feu dans nos barques pour nous échauffer, nous ne laissâmes pas de nous défendre assez bien contre la rigueur du

froid par le moyen de nos fourrures et de l'eau-de-vie, sans laquelle il ne seroit pas possible de voyager l'hiver dans cette zone glaciale. Alors on vit la plupart de nous quitter leurs habits à l'angloise et porter des robes fourrées avec des bonnets à la polonoise, ce qui nous sembla d'abord fort étrange, et particulièrement à ceux qui portoient les longues robes de peaux de moutons, dont les manches, semblables à celles des vieilles sempiternelles Parques, venoient jusques aux talons. Mais, entre toutes les diverses postures où le froid nous engagea, il n'y en eut point qui parût si ridicule et qui nous surprît si fort que celle de deux domestiques qui portoient alors des habits de Samoïède qu'ils avoient achetés par hasard à Archangel, et qui étoient faits de peaux de daims fort blanches et épaisses. Pour chaque habit, il n'y avoit qu'une casaque et des bottines, la casaque étant faite également large partout et d'une telle façon que le dessus servoit de bonnet pour la tête, dont il avoit justement la forme. Sur le devant elle n'avoit d'autre ouverture que pour le visage, et l'on ne pouvoit la mettre que par dessous. Au bout des manches il y avoit des manchons à moitié cousus, pour avoir le choix de les laisser pendre ou de s'en servir au besoin. Les bottines étoient aussi toutes faites de fourrures blanches, avec le devant du pied fort pointu, et toute cette fourrure, tant des bottines que de la casaque, étoit tournée au dehors, comme les Samoïèdes s'en servent dans leur pays : tellement que (si je ne me trompe) il seroit malaisé à qui que ce fût de n'avoir pas d'abord de l'horreur pour une per-

sonne qu'il verroit ainsi habillée en bête sauvage avec de grosses fourrures de pied en cap. Néanmoins, il y eut deux de nos domestiques qui ne firent pas quelquefois difficulté de porter de ces sortes d'habits dans leurs voyages d'hiver par la Moscovie ; et, quoique la fourrure fût tournée au dehors, elle ne laissoit pas de conserver si bien la chaleur qu'il ne falloit pas être beaucoup en action pour y suer.

Voilà de quelle manière ce voyage se fit ; voyons maintenant quelques circonstances de ce qui s'y est passé.

Premièrement, c'étoit la coutume, quand nous passions devant quelque village, de recevoir du prêtre un présent de pain de seigle, de poisson, ou de quelque autre chose de peu d'importance, qui ne laissoit pas pourtant de coûter assez cher à monsieur l'ambassadeur, outre le débit qu'il faisoit de son eau-de-vie parmi ces sortes de gens : car, à moins que de les avoir soûlés tout-à-fait d'eau-de-vie, c'eût été reconnoître leurs présens de mauvaise grâce, tant l'ivrognerie est commune en Moscovie, que les gens d'Eglise y sont fort adonnés, aussi bien que les laïques. Il y en avoit aussi qui, pour gagner quelque argent, venoient à nos barques pour faire le signe de la croix aux bateliers, avec des crucifix de bois qu'ils apportoient tout enveloppés dans une pièce de linge ; et, comme ils sont assez superstitieux pour s'imaginer qu'il y ait quelque efficáce interne attachée, ces pauvres gens faisoient des efforts pour récompenser la peine du prêtre par quelque pièce d'argent ; autrement ils auroient peut-être cru que la cérémonie auroit été plus

dangereuse qu'utile, tant ce peuple a de respect pour le signe de la croix, que c'est l'un des plus grands extérieurs de leur religion.

Les femmes en Moscovie étant fort retirées et ne paroissant que rarement en public, c'est une grande faveur quand un homme marié fait voir sa femme à un autre et lui permet de la saluer; et ce fut sans doute à cette considération que le pristaf Bogdan amena sa femme avec lui à dîner dans la barque de monsieur l'ambassadeur, le lendemain de notre départ d'Archangel. Elle étoit d'une taille médiocre et assez bien faite, mais si visiblement fardée à la mode du pays, que ce ne fut pas peut-être sans quelque aversion lorsque Son Excellence la salua d'un baiser. Cependant elle étoit fort bien mise et richement ornée de perles et de pierreries, qui sont l'ornement ordinaire des gens de qualité en Moscovie. Son Excellence l'ayant saluée, madame l'ambassadrice et le vicomte de Morpeth la saluèrent aussi; et sur cela on fit boire à elle et à son mari, selon la coutume du lieu, une coupe d'eau-de-vie. Après cela, on leur fit beaucoup de civilités et de caresses à dîner, au son d'une agréable musique, qu'ils écoutèrent avec bien du plaisir. Deux ou trois jours ensuite, monsieur l'ambassadeur avec madame et monsieur de Morpeth allèrent leur rendre visite dans leur bateau, où la femme du pristaf leur fit présent de quelques mouchoirs de sa façon, ornés de broderies d'or avec de la soie de diverses couleurs. C'est ce qui fait la principale occupation des femmes de qualité dans leur solitude, et elles entendent beaucoup mieux la broderie que l'économie.

Quelques jours après, nous arrivâmes à Arsinoa, le second relais; où nous fûmes fort surpris de trouver un gouverneur si brutal que, bien loin d'en recevoir quelque faveur particulière, il refusa (nonobstant les ordres qu'il avoit reçus) de nous pourvoir de gens frais pour tirer nos bateaux jusques à Yagrish : de sorte qu'il nous faloit ou demeurer là, ou prendre des gens aux dépens de Son Excellence. Et de fait, après avoir langui deux jours entiers sans pouvoir tirer raison du gouverneur, Son Excellence fut obligée enfin de prendre des gens à ses propres frais, et le lendemain nous laissâmes le gouverneur à son humeur rustique et barbare. Mais, avant notre départ, nous aperçûmes sur le bord du fleuve un grand loup, après lequel nous lâchâmes quelques chiens; mais il disparut d'abord, ce qui donna occasion à quelqu'un de s'imaginer que c'étoit peut-être le gouverneur lui-même qui s'étoit ainsi travesti pour nous voir.

Il est vrai que, si nous fûmes mal traités par ce gouverneur, quelque temps après nous trouvâmes celui d'Ustiga, et ensuite celui de Tetma, aussi civils et obligeans que nous aurions su souhaiter, et surtout celui de Tetma : car nous n'y fûmes pas sitôt arrivés, que le gouverneur lui-même (quoiqu'il fût nuit close) vint saluer Son Excellence en sa barque, ce qui est quelque chose de si extraordinaire que ce fut le seul gouverneur dans tout le pays qui fit cet honneur à Son Excellence ; et, bien que ce soit contre leur maxime d'Etat d'avoir aucune conférence avec un ambassadeur étranger, de peur qu'en mangeant et buvant ensemble ils ne vinssent

à lui découvrir quelques uns de leurs mystères d'Etat, cependant celui-ci, pour satisfaire à son humeur, ne fit point de scrupule de violer cette coutume, pourvu qu'il n'offensât pas la raison d'Etat sur quoi elle étoit fondée. Ainsi il s'en vint librement à monsieur l'ambassadeur, et avec beaucoup de civilité lui fit offre de ses services. Son Excellence, de son côté, le reçut selon son mérite avec tout l'accueil possible, et le traita si bien ce soir-là dans son bateau qu'il s'en retourna fort gaillard et satisfait.

Le lendemain matin, monsieur l'ambassadeur lui envoya par le docteur Taylor, son maître d'hôtel [1], un présent de trois aunes de fine écarlate, dont la noblesse du royaume a accoutumé de porter des bonnets. Il accepta le présent avec beaucoup de ressentiment, en témoignage de quoi il d nna au maître d'hôtel une fort belle paire de martres zibelines, qui valoient dix ou douze écus pour le moins; mais, comme c'étoit un homme fort jovial, il témoigna franchement qu'il vouloit se réjouir encore une fois avec nous. C'est pourquoi (monsieur l'ambassadeur étant déjà parti) il s'en vint à la barque du maître d'hôtel, où il y avoit d'autres gentislhommes, qui lui firent de leur côté toutes les caresses possibles; et, parcequ'ils savoient bien qu'à moins que d'avoir bien à boire ce n'est pas traiter comme il faut un Moscovite, ils résolurent à tout hasard

1. Cette charge de maître d'hôtel tient d'ordinaire le premier rang entre les gentilshommes des seigneurs anglois, parceque le maître d'hôtel, ayant la conduite et le soin de la maison, représente par cet emploi la personne de son maître.

de ne rien épargner en faveur du gouverneur, quoiqu'au fond ce fût un grand corps et qui avoit un fort gros ventre à remplir. Ainsi ils burent ensemble assez gaillardement pendant quelque deux heures; mais le gouverneur, qui étoit si bien fait à la boisson qu'il avaloit l'eau-de-vie avec plus de facilité que les autres ne buvoient le vin, se sentit fort peu de cette débauche, et vint aisément à bout de tous ses conspirateurs.

Tantalus in media garrulus aret aqua.

(OVID.)

Au reste, entre tous les accidens de ce voyage, je mettrai au premier rang le malheur qui arriva le 26 de septembre à quinze de nos bateliers, qui, s'étant tous jetés en foule dans un bateau pour venir à une des barques de provision, se laissèrent tellement emporter au courant de l'eau, qu'ils donnèrent contre la barque, de sorte que le bateau renversa, et de quinze qu'ils étoient il y en eut sept noyés. Une autre fois, un des bateliers de la barque de Son Excellence, ne sçachant pas nager, tomba du tillac, de nuit, au milieu de la rivière; mais, comme il plongeoit encore, on lui dépêcha un esquif qui le sauva, et, étant de retour, il but deux ou trois grands coups d'eau-de-vie, qui le remirent d'abord si bien qu'à peine étoit-il sensible au malheur d'où il venoit de sortir, ce qui me fit imaginer que, si l'eau du fleuve eût été de l'eau-de-vie, il eût peut-être pris plaisir à s'y noyer, et qu'il eût mieux aimé mourir dans cette abondance que de vivre sans cette liqueur. Et, de fait, les Moscovites sont tellement

adonnés à cette boisson qu'à peine peuvent-ils la boire avec mesure, et qu'ils s'en trouvent quelquefois si fort incommodés par l'abus qu'ils en font qu'il leur en coûte la vie. Avant que nous fussions venus à Ustiga, un des gentilshommes de monsieur l'ambassadeur, qui n'entendoit pas mieux la nage que celui dont je viens de parler, eut aussi le malheur de tomber dans la rivière, et avoit déjà plongé deux diverses fois, lorsque, revenant sur l'eau, il attrapa le même bateau d'où il s'étoit laissé tomber. Ce bateau étant fait tout d'une seule pièce d'un tronc d'arbre creusé, et par conséquent fort sujet à renverser, le batelier et un autre qui étoient demeurés de reste, bien loin de lui donner la main pour le retirer, faisoient tous leurs efforts pour le contre-balancer, de peur qu'autrement le bateau ne renversât et qu'ils ne fussent tous trois réduits à la même extrémité. Ainsi, chacun d'eux tenoit bon pour sa vie, jusqu'à ce qu'enfin un des autres domestiques, qui sçavoit bien nager, voyant cet étrange spectacle, se jeta d'abord dans l'eau, et, après avoir pris le gentilhomme par les cheveux, le fit nager avec lui jusqu'à une barque. C'étoit environ ce temps-là que nous apprîmes les tristes nouvelles de l'embrasement total d'Archangel, qui arriva peu après notre départ ; et bientôt après, Bogdan, le pristaf, tomba tellement mala e à Ustiga que là il trouva la fin de sa vie et de son voyage. C'est pourquoi le gouverneur de la ville nous fournit un autre pristaf. Entre Shousca et Vologda, nous rencontrâmes la rivière si glacée pour l'espace de six ou sept lieues, que nous fûmes obligés de faire rompre la glace devant la pre-

mière barque pour frayer le chemin aux autres : si bien qu'enfin nous vînmes à Vologda, quoiqu'avec bien de la peine, et nous y fûmes reçus de la même manière dont nous l'avions été tout le long de la route, sans aucune solennité.

Du séjour de Son Excellence à Vologda.

Cette ville est la capitale de la province qui porte le même nom, et est une des principales villes de tout l'empire du czar, tant au regard de sa grandeur, de sa force et de sa situation, qu'au regard du commerce. Elle est d'une assez grande étendue, et (ce qui est fort rare en Moscovie) elle est enceinte d'une muraille de pierre ; mais ce qui la rend encore plus remarquable, c'est sa situation sur le bord de la rivière, dans le chemin d'Archangel à Moscou et comme au cœur du pays. De là vient qu'elle est toujours fort peuplée, et surtout au commencement de l'hiver, quand les marchands font venir leurs marchandises d'Archangel par eau, jusqu'à ce qu'ils les fassent transporter l'hiver de Vologda à Moscou par la voie des traîneaux.

Monsieur l'ambassadeur fut logé dans un faubourg près de la rivière ; mais, comme il n'avoit qu'un petit corps de logis, la plupart de son train fut obligé d'être dispersé çà et là dans le voisinage. D'abord nous commençâmes d'échauffer nos chambres, comme font les Moscovites, avec des fourneaux de pierre, qui sont sans doute fort commodes pour un pays froid, mais nous les faisions échauffer avec plus de modération qu'eux, qui les échauffent excessivement. Voilà l'état au-

quel nous devions séjourner dans cette ville, en attendant que les chemins d'hiver fussent propres pour passer de là à Moscou par la voie des traîneaux, tellement qu'à notre arrivée nous espérions de partir dans peu de temps. Mais peu après le temps devint si humide et si pluvieux que l'on vit bientôt la terre toute découverte et la rivière navigable; et, quand il commença de regeler tout à bon, alors il fallut attendre de certaines personnes de qualité que Sa Majesté czarienne devoit envoyer de Moscou pour y conduire monsieur l'ambassadeur en qualité de pristafs. Et tout cela traîna si long-temps que nous demeurâmes trois mois entiers dans cette ville avant que d'en pouvoir partir.

Cependant nous eûmes, durant deux mois, sous la conduite d'un nouveau pristaf, un fort bon ordinaire, tel que monsieur l'ambassadeur lui-même avoit jugé convenable. Mais, après cela, il fut tellement retranché qu'il ne se pouvoit rien voir de plus bas et de plus mesquin; et ce fut par le soin de ces nouveaux venus de Moscou, qui, bien loin de rendre notre séjour plus heureux qu'auparavant, nous firent tomber tout à coup de l'abondance dans la disette.

Touchant nos divertissemens pendant le temps pluvieux que nous eûmes, nous nous servîmes de ceux que la maison nous pouvoit fournir, comme la musique, la danse et les jeux domestiques. Le concert de musique étoit composé de cinq violons et un luth, et elle étoit gouvernée par un musicien très habile, qui de temps en temps composoit de nouveaux airs. Son Excellence la faisoit jouer ordinairement à dîner; et alors, cepen-

dant, les trompettes sonnoient aussi à leur tour: d'où vient que les habitans, charmés d'un concert si agréable, y venoient quelquefois en foule pour l'écouter, ce qui me fit souvenir de la musique d'Orphée. Ils se plaisoient aussi fort à voir notre manière de danser avec tant de bienséance, au lieu que toute leur danse ne consiste d'ordinaire qu'en des postures malséantes et brutales. Mais, aussitôt que la gelée revint, nous commençâmes à fréquenter la ville et à nous divertir quelquefois à la chasse. C'est pourquoi monsieur l'ambassadeur fit faire un traîneau pour soi, et monsieur de Morpeth un autre, car c'est la seule voiture dont on se sert là en hiver; et, toutes les fois qu'ils sortoient, chacun d'eux avoit (à l'imitation des grands du pays) une peau d'ours pendant par ornement sur le derrière du traîneau, celle de Son Excellence étant une belle peau d'ours blanc de grand prix; pour ce qui est des gentilshommes et pages qui alloient à la suite de Son Excellence, on leur fournissoit des traîneaux de louage. Ainsi nous allions fort souvent à la chasse du lièvre dans les forêts, où nous en trouvions quantité, qui étoient tous alors aussi blancs que la neige même, au lieu qu'en été ils sont de la même couleur que les nôtres. Nous eûmes aussi, deux diverses fois, chez Son Excellence, le divertissement de voir ses dogues se battre avec un grand ours, et une autre fois avec un loup. Au reste, ceux qui sçavoient marcher sur la glace avec des patins, comme l'on fait en Hollande, se divertissoient aussi quelquefois par ce moyen sur la rivière, qui, étant une fois glacée de trois ou quatre pieds d'épais, devint assez ferme pour porter aisément quelle

charge que ce fût, comme il en est toutes les années des plus grands lacs et fleuves de Moscovie. D'ailleurs, nous eûmes pendant ce séjour quantité de réjouissances et de festins extraordinaires, tant dans la maison que dehors. Mais la plus grande réjouissance que nous eûmes fut le 5 de novembre, un jour de fête que les Anglois observent annuellement, à la mémoire de l'heureuse délivrance que Dieu donna ce jour-là au roi Jacques et aux deux chambres de Parlement assemblées à Westminster, dont les catholiques romains doivent bien sçavoir l'histoire. Ce fut de nuit que nous commençâmes la solennité, par des feux d'arti ce qui furent faits par un Anglois avec beaucoup de succès, après que Son Excellence donna à souper à tous les marchands anglois qui étoient pour lors en ville. Après souper, il se fit une fort plaisante farce de mascarades, et pour la fin il y eut comme un petit bal où l'on se divertit fort long-temps à la danse. Depuis lors, le pristaf traita monsieur l'ambassadeur hors de la ville dans une maison de campagne, et il s'en démêla si bien que nous en fûmes fort surpris.

Ce fut là à peu près notre façon de vivre pendant notre séjour pour ce qui est de notre logement, de notre nourriture et de nos divertissemens. Voyons un peu maintenant ce qui s'y est passé d'ailleurs à notre égard.

Les bains étant communs en Russie comme ils l'etoient du temps des anciens, nous nous en servîmes fort souvent, à Vologda surtout. Ce sont des chambres renfermées où il y a un fourneau que l'on échauffe excessivement quand quelqu'un y doit aller; et il y a plusieurs bancs larges à

quelque distance les uns sur les autres, pour y recevoir divers degrés de chaleur, selon que chacun le trouve convenable. Nous nous étendions tout de notre long tout nus sur ces bancs, pendant que l'homme (ou la femme) qui servoit au bain jetoit de temps en temps un peu d'eau froide sur le fourneau, ce qui causoit d'abord une si grande diffusion de vapeurs chaudes que cela nous mettoit tout aussitôt en sueur. Ayant ainsi sué quelque temps, nous nous levions et l'on nous lavoit le corps par tout avec de l'eau chaude ou quelque autre liqueur, et puis on nous frottoit avec une poignée d'herbes médicinales. Après cela nous buvions ordinairement, avant que de sortir du bain, un verre de vin ou un trait d'eau-de-vie, pour réveiller nos esprits tous abattus; et, comme c'étoit la nuit que nous allions au bain, de là nous nous mettions au lit. Ainsi nous nous en trouvions si bien que l'usage des bains nous devint enfin à peu près aussi familier qu'aux Moscovites, qui ne se servent presque d'autre remède pour prévenir ou guérir les maladies [1].

Bien que le tabac soit défendu aux sujets de Moscovie depuis plus de trente ans, néanmoins, parcequ'on n'est pas présentement fort exact en la recherche et en la punition de ceux qui en font

1. Nestor, dont nous ne saurions trop recommander l'érudite traduction de M. L. Pâris, met les paroles suivantes dans la bouche de saint André, de retour à Rome après avoir prêché la parole de Dieu à Kief: « J'ai vu, dit-il, *l'admirable pays des Slaves*, et me suis plu à visiter leurs étuves. Elles sont construites en bois; ils ont soin de les chauffer le plus qu'il est possible, puis ils jettent leurs vêtements et se plon-

le trafic, l'on commence de s'y adonner[1]. Et même, du temps que nous étions parmi eux, il y en avoit plusieurs qui, sçachant que nous en avions fait bonne provision pour nous-mêmes, s'adressèrent à quelques uns de nos domestiques et les sollicitèrent secrètement de leur en vendre, à quelque prix que ce fût : car les Moscovites en sont tellement amateurs qu'il n'y a presque rien qu'ils ne fassent ou donnent pour du tabac, et ils l'aiment d'autant plus passionnément parcequ'il leur est défendu, tant est vrai le dire du poète : *Nitimur in vetitum.* La manière dont ils le prennent fait bien voir la passion qu'ils ont pour cela, car ils le fument d'une façon si brutale que j'étois surpris de voir ceux qui servoient d'ordinaire dans notre maison le fumer comme ils faisoient quelquefois. Au lieu de pipes ils se servoient d'une corne de bœuf, au milieu de laquelle il y avoit un petit trou, dans lequel se mettoit un vase un peu large, tenant pour le moins deux pipes de tabac. Ils mettoient de l'eau dans la corne pour adoucir la fumée, puis ils allumoient le tabac avec un tison également partout, et n'en faisoient que

gent tout nus dans une eau savonneuse; ils ont des verges dont ils se flagellent mutuellement et jusqu'à s'ôter la respiration; après quoi ils se plongent dans l'eau froide. C'est un exercice qu'ils réitèrent plusieurs fois par jour. Et voilà comme, *à l'abri de la tyrannie*, les Slaves se tourmentent eux-mêmes et font du bain, non point un plaisir, mais un véritable supplice. »

1. Il existe une ordonnance du patriarche Nicon à ce sujet, je l'avoue à regret, qui condamnoit ceux qu'on surprenoit à prendre du tabac en poudre à avoir les narines fendues. Jusqu'à présent, les sectaires russes, évalués à treize millions, ont l'usage du tabac en abomination.

deux ou trois traits; de sorte que, quand ils jetoient la fumée par la bouche, elle se formoit (par manière de dire) en nuée, et couvroit tout leur visage. J'en ai vu cinq ou six à la fois fumer ainsi le tabac l'un après l'autre, et, à mesure que l'un avoit fumé son tabac, il laissoit la corne au suivant, et tomboit d'abord à terre comme un homme mort. Dans cet état ils demeuroient chacun d'eux un demi-quart d'heure, immobiles et insensibles à quoi que ce fût, pendant que le tabac faisoit son opération. Après cela ils se levoient tout à coup, frais et gaillards, et se mettoient à faire des éloges sur le tabac, disant qu'il n'y avoit rien de tel dans le monde pour bien purger le cerveau.

Pendant notre séjour ici, il y eut une des demoiselles de madame l'ambassadrice qui, étant mariée, accoucha d'un garçon dont elle étoit grosse avant son départ d'Angleterre. Mais comme le père et la mère faisoient tous deux profession de la religion catholique romaine, et que l'enfant y devoit être élevé, notre chapelain fit d'abord quelque scrupule de le baptiser, quoique les parens y fussent tout disposés. Cependant, après quelque consultation là-dessus, il fut résolu que l'enfant seroit baptisé par le chapelain, vu qu'il n'y avoit point d'apparence de trouver un prêtre papiste dans un pays d'où les catholiques romains et les juifs sont également bannis. Il est vrai que, par le droit canon de l'Eglise romaine, les parens étoient en ce cas en pouvoir de baptiser leur enfant; mais c'est un pouvoir que peut-être ils ignoroient.

Au reste, si la famille de monsieur l'ambassa-

deur s'augmentoit par ce moyen, elle étoit aussi en danger d'autre côté de diminuer par les querelles et disputes qui arrivoient de temps en temps entre quelques uns de ses gentilshommes, comme il arriva le jour que le pristaf traita Son Excellence à une lieue de Vologda. Car, en revenant en ville, il y eut un de ses gentilshommes qui prit occasion de chercher querelle avec un autre, qui par son arrogance et sa mauvaise conduite s'étoit rendu odieux à toute la maison; si bien qu'il l'obligea enfin de dégaîner et de sortir de son traîneau pour se battre. Mais Son Excellence ne les eut pas plutôt aperçus qu'elle sauta du sien, et, se jetant sur eux, les traita si sévèrement que depuis ce temps-là ils eurent plus de discrétion et de respect pour sa personne que de se battre en sa présence.

Le 12 de décembre, Nestrof et Davidof[1], lesquels Sa Majesté czarienne envoya de Moscou à monsieur l'ambassadeur, arrivèrent à Vologda: le premier étant un Stolnic, c'est-à-dire un de ceux qui servent à la table du czar; et l'autre un Diack, ou vice-chancelier. Davidof étoit d'assez bon naturel, d'une humeur civile et paisible; mais Nestrof, au contraire, étoit un homme impérieux, un incivil et un insolent, comme nous le remarquâmes d'abord. Car, la première fois qu'il vint avec Davidof vers Son Excellence, il parut avec des sourcils si froncés qu'il faisoit peur, de sorte que nous le prîmes pour un homme de mauvais augure. Et de fait nous le trou-

1. Athanase Nestérof et Ivan Davidof étoient tous deux issus de bonnes familles encore existantes.

vâmes tel qu'il sembloit être, et, s'il y avoit quelque chose d'honnête en lui, c'est que c'étoit un homme à ne point dissimuler et à ne se point contrefaire absolument. Voici en peu de mots le compliment qu'il fit de la part du czar à monsieur l'ambassadeur lors de sa première visite : « Le sérénissime, dit-il, et très-puissant Prince, Grand Seigneur, Czar et Grand Duc Alexis Michailovitz (avec une grande énumération de ses titres, sans laquelle il eût cru être coupable de lèse-majesté), a été fort joyeux d'apprendre que vous, le grand ambassadeur de Sa Majesté Britannique, etc., soyez heureusement arrivé jusqu'ici, et a commandé que nous et Votre Excellence allions de compagnie à Moscou. » Remarquez que dans ce compliment il fut assez incivil pour se préférer avec son associé à la personne de monsieur l'ambassadeur, quand il dit que le Czar avoit commandé qu'eux et Son Excellence allassent de compagnie à Moscou. Il est vrai qu'en même temps il semble un peu radoucir son style, quand il fait au moins monsieur l'ambassadeur leur compagnon de voyage, lorsqu'il dit « que nous allions de compagnie à Moscou » ; au lieu qu'il pouvoit dire « que vous veniez à notre suite », comme il l'avoit mis à leur suite en le nommant. Mais, si sa mine étoit fière et son langage arrogant, il n'étoit pas moins insolent dans ses actions, car en toutes choses il étoit semblable à soi-même. Ce fut lui qui entreprit d'abord de régler notre ordinaire, et qui se piqua tellement de nous rogner toutes choses que rien ne put échapper son économie. Et, quand monsieur l'ambassadeur lui fit demander que ses gentils-

hommes eussent de meilleurs traîneaux pour voyager à Moscou que ceux que les paysans fournissoient, il répondit brusquement que cela ne se feroit point. Si bien qu'après beaucoup d'aigreur là-dessus de part et d'autre, Son Excellence fut enfin obligée de fournir des traîneaux aux gentilshommes à ses propres frais.

Du voyage de Vologda à Moscou, de cent lieues pour le moins.

Monsieur l'ambassadeur, ayant prévu quelle seroit l'incommodité du voyage s'il marchoit avec tout son train, en envoya une partie devant avec soixante traîneaux jusqu'à Yeroslaf, à moitié chemin de Moscou. Et huit jours après, qui étoit le 15 de janvier 1664, il partit lui-même avec quelque cent quarante traîneaux; de sorte qu'en tout il y eut deux cents traîneaux. Le 6 de février suivant, il fit son entrée solennelle à Moscou, ayant demeuré trois semaines en chemin, au lieu qu'en des traîneaux de poste l'on peut faire ce voyage en trois fois vingt-quatre heures.

Cette façon de voyager sur des traîneaux n'étant en usage que dans les pays du nord, il ne sera pas mal à propos de faire voir ce que c'est. Pour ce qui est des traîneaux de Moscovie, ils sont faits carrés, sur deux petites planches de bois, polies par-dessous pour glisser sur la neige. Ils sont hauts d'environ trois pieds et d'une longueur et largeur nécessaires à un homme pour s'y coucher de son long; mais on y laisse le dessus tout ouvert, et les côtés ne sont faits que d'écorce

d'arbre. C'est pourquoi la plupart de nous fîmes doubler nos traîneaux d'un gros feutre qui se vend pour cet usage ; et, pour avoir la tête à l'abri du vent et de la neige, nous fîmes faire des petits couverts de drap sur deux ou trois cercles, qui faisoient ressembler nos traîneaux à des berceaux. Les castanazes, dont les dames de qualité se servent pour voyager, sont faits d'une autre façon, quoiqu'au fond ils glissent comme les autres traîneaux sur la neige. On les fait aussi hauts et aussi larges qu'un carrosse, avec des ais de sapin que l'on couvre de drap tout autour et une portière à chaque côté. Dans ce voyage nous eûmes trois de ces castanazes, l'un pour madame la comtesse et les deux autres pour les femmes de service : car il y avoit place en chacun pour deux ou trois personnes, au lieu que des autres traîneaux il en falloit à chacun le sien. Et là nous nous tenions couchés comme dans un lit, sur des matelas et fourrures, avec de bonnes couvertes pour nous tenir chaudement. Ainsi la posture où nous étions, notre solitude et le mouvement aisé de nos traîneaux nous invitoient tellement à dormir que nous ne fîmes autre chose la plupart de notre voyage. Au reste nous ne manquions pas de temps en temps de boire de l'eau de-vie, pour nous conserver la chaleur interne ; c'est pourquoi chacun de nous avoit toujours sa bouteille d'eau-de-vie auprès de soi. Autrement nous aurions bien eu de la peine à résister aux injures de l'air et à voyager (comme nous faisions) à minuit aussi bien qu'en plein midi, au lieu qu'avec nos fourrures et notre eau-de-vie, nous nous trouvions quelquefois presque aussi

chauds que si nous eussions été près d'un feu. Voilà de quelle manière se fit ce voyage, chacun de nous ayant un cheval à son traîneau et un homme pour le conduire, qui, n'ayant d'autre couvert que le ciel, s'échauffoit en courant de temps en temps à côté de son traîneau, et à la fin de sa course demandoit le plus souvent un peu d'eau-de-vie pour se remettre en haleine et se conserver la chaleur. Pour ce qui est des relais, nous n'en eûmes dans tout ce voyage que trois, où les uns prirent seulement des chevaux frais, et les autres furent obligés de changer aussi de traîneaux. Ce fut à Yeroslaf[1], Peroslaf[2] et Troitza, qui sont les principales villes de cette route.

La plus grande incommodité que nous eûmes dans ce voyage fut à l'occasion de notre nourriture : car, comme il n'y a point d'hôtellerie dans toute la Moscovie, nous étions contraints de prendre nos repas dans des wisbys[3] ou maisons de paysans, telles que les fourriers moscovites (qui alloient toujours devant avec la cuisine) nous pourvoyoient par avance. Et, pour dissiper un peu la puanteur de leurs chambres, avec la chaleur étouffante de leurs poèles, nous n'étions pas sitôt arrivés qu'il nous falloit ouvrir les fenêtres. Outre que la plupart de ces wisbys n'avoient qu'un fourneau sans cheminée, de sorte qu'on y mettoit le feu par dedans la chambre, et la fumée

1. *Iaroslaf.* Cette ville porte le nom de son fondateur, le pieux Iaroslaf [1025], célèbre par son zèle à construire des églises et à propager la foi chrétienne. Il passoit son temps sur les livres, rapporte Nestor, et lisoit nuit et jour, sans relâche.

2. *Pereslafi-Zaliekoi.* — 3. *Isba.*

sortoit par la fenêtre dans la rue. Ainsi, nos cuisiniers n'ayant d'autre commodité que ces fours pour apprêter nos vivres parmi un chaos de fumée, il ne falloit pas espérer d'en être bien servis. Il est vrai qu'à Yeroslaf, où nous fûmes très bien logés, nous eûmes aussi de ce côté-là toutes choses à souhait[1], et le gouverneur de la ville nous y reçut et entretint avec tant de civilité que nous trouvâmes bon d'y séjourner quatre ou cinq jours pour nous rafraîchir un peu; et cependant la plupart de nous y couchâmes en des draps, ce qui ne se fit point dans tout le voyage, hormis là.

Pour ce qui est des divertissemens de ce voyage, il est aisé de juger que nous ne pouvions pas fort bien nous divertir dans l'état où nous voyagions, chacun dans son traîneau comme dans un monde à part, autant la nuit que le jour, parmi la neige et dans la rigueur d'un hiver qui nous étoit fort sensible, bien qu'il semblât extraordinairement favorable aux gens du pays.

1. Tel est également le témoignage des Anglois venus récemment de Russie. Si le principe de la liberté de la presse a permis aux écrivains anglois d'énoncer contre la Russie les suppositions les plus malveillantes, le noble usage de cette liberté leur a aussi permis de réparer ce tort. Parmi les documents authentiques qui serviront de matériaux au futur historien de la guerre d'Orient, le récit que le colonel Atwel Lake (*Kars and our captivity in Russia*) vient de faire d'un de ses plus importants épisodes l'aidera certainement à tracer une page aussi brillante qu'honorable pour les deux pays. A peine l'épée remise dans le fourreau, un des officiers qui s'y sont le plus distingués prend la plume uniquement pour déclarer, avec l'autorisation de sa souveraine, que ceux qu'il a combattus sont un peuple généreux et hospitalier. Ce fait, nouveau dans les annales guerrières, est bien digne d'être signalé.

Alors (comme je viens de dire) notre principale occupation étoit de dormir. J'avoue que, si la Moscovie eût été, comme d'autres pays, ornée de belles villes, nous aurions pu au moins nous divertir à les voir. Mais à peine vîmes-nous dans ce voyage aucune ville de remarque, hormis Yeroslaf, qui est sans doute une des plus agréables villes de la Moscovie. Elle est située sur une colline, avec un fort bon terroir tout autour, arrosé du fleuve Volga, qui passe devant la ville, d'où vient que c'est un lieu de commerce et par conséquent bien peuplé. Ce fleuve ou cette rivière, que les Moscovites appellent Volga, s'appelle Edel par les Tartares, et est apparemment le Rha des anciens, sans contredit le plus beau fleuve de l'Europe : car, depuis sa source, qui est dans la Moscovie, jusqu'à son embouchure dans la mer Caspie, près d'Astracan (en Tartarie), il fait un cours de mille lieues pour le moins; outre qu'il est si large, à cause du grand nombre des rivières qui s'y jettent, que (si nous en croyons Olearius) il a quatre mille et six cents pieds géométriques de largeur à Nise [1]. Cependant il étoit si bien glacé, quand nous vînmes à Yeroslaf, que nous le traversâmes avec tous nos traîneaux. A Troitza

1. Ce *Nise* veut dire Nijni-Novogorod. Le Volga a 2,880 kilomètres. Les Tatars l'appellent, dans leur langage figuré, *Atel* (richesse, abondance). Semblable au Nil, ses inondations même fructifient les terres qu'elles envahissent annuellement; mais la Russie, jusqu'à présent, n'a guère su tirer des sources de richesses placées par la nature sous sa main tous les avantages qu'elles devroient lui fournir. «Les bords du Wolga sont d'une fertilité si extraordinaire que les asperges y croissent d'elles-mesmes en abondance, et cela d'une grosseur et d'une qualité toute particulière, sans parler des truffes et de

nous vîmes le plus beau et le plus riche couvent de la Moscovie, tout bâti de pierre et fortifié d'une belle muraille, et si riche qu'il maintient trois ou quatre cents moines. Il y a un prétendu saint, nommé Serge, qui, après avoir fait longtemps la profession de soldat, se mit enfin dans ce couvent, où il vécut si religieusement (comme disent les gens du pays) qu'enfin il eut le don de faire quelques miracles. On nous dit qu'il étoit mort il y avoit plus cent ans, et que néanmoins il paroissoit encore tout frais, comme s'il eût été vivant; mais on ne voulut pas nous permettre de le voir, ni même de mettre le pied dans le monastère. Le czar y vient une ou deux fois tous les ans en pèlerinage ; il vient à cheval jusqu'à demi-lieue de la ville, puis il fait le reste du chemin à pied.

Pour ce qui est de notre entrée à Moscou, il arriva premierement qu'après plusieurs longues pauses que nous avions faites dans le voyage (pendant que les préparatifs se faisoient à Moscou pour l'entrée), étant enfin venus au Yaze, un petit village à une lieue et demie de Moscou, Nestrof fit savoir peu après à Son Excellence que le 5 de février étoit le jour destiné pour sa reception, et le pria en même temps de se préparer pour partir de bon matin. Là-dessus chacun

quantité d'herbes potagères que la nature toute seule y produit abondamment, sans aucun secours des hommes, en sorte qu'on peut assurer sans se tromper que la plus belle contrée de la Russie est quasi tout-à-fait déserte, tandis que des provinces tout autrement ingrates y sont bien cultivées.» (*Histoire généalogique des Tatars*. Leyde, 1726, p. 22.) Cette vieille remarque est encore exacte.

de nous se mit dans son plus bel equipage, si bien que nous fûmes tous prêts à partir à l'heure précise. Mais, bien loin de le faire en ce temps-là, on nous fit languir jusqu'au soir, sans aucuns vivres, parmi la fumée et la puanteur des wisbys de ce village. Enfin, au coucher du soleil, lorsque nous désespérions tout à fait d'être reçus ce jour-là, deux courriers arrivèrent avec les ordres pour partir. Mais quand nous fûmes venus à moitié chemin de Moscou, il vint de nouveaux ordres à Nestrof pour nous conduire dans un village qui étoit à notre main gauche, sous prétexte que c'étoit trop tard pour faire l'entrée. Monsieur l'ambassadeur, se voyant ainsi moqué, en fit d'abord connaître son ressentiment à Nestrof, et, tout transporté d'une juste colère, lui protesta qu'il ne feroit point son entrée qu'on ne lui fît une reparation formelle pour cet affront. Cependant, pour une marque de son indignation, il donna ordre d'abord que ses trompettes se tussent, qui avoient fait jusque là retentir ces vastes forêts de leur agréable harmonie. Ainsi ce jour, qui devoit être un jour de pompe et de magnificence, fut un jour fatal de jeûne et de fâcherie ; ce jour, auquel Son Excellence devoit recevoir des marques extraordinaires de la plus grande amitié qui fût entre deux monarques, fut un jour où elle ne receut que des marques de mépris et d'une moquerie tout à fait inexcusable. Il est vrai que monsieur l'ambassadeur ne fut pas sitôt arrivé dans le village, qu'un diack (qui s'appeloit Loukian Golozof) arriva de la part du czar pour excuser ce desorde, et dit que c'étoit la faute des courriers que l'on avoit envoyés avec

les ordres de partir et qui s'étoient égarés de leur chemin ; qu'à cause de cela Sa Majesté czarienne n'ayant pas jugé convenable que monsieur l'ambassadeur fît son entrée si tard, elle avoit jugé à propos que cela fût renvoyé jusqu'au lendemain, pour lui faire une réception digne de son caractère. Mais Son Excellence, qui savoit bien que cet égarement des courriers n'étoit qu'un prétexte, et que la véritable cause de tout ce désordre étoit que l'on n'avoit pas été prêt à le recevoir, bien loin d'être satisfaite de ce message ou de cette apologie, elle se choqua de la personne du diack et lui dit franchement que, sans le mépriser, c'eût été plus à propos d'envoyer une personne de plus grande qualité que lui pour excuser un si grand affront. Je laisse au lecteur à voir en particulier ce que monsieur l'ambassadeur lui dit davantage sur cette matière dans la lettre qui suit, laquelle il envoya au czar le lendemain matin, craignant que Golozof n'eût déguisé sa réponse à Sa Majesté czarienne. La lettre fut écrite en latin par son secrétaire, et en voici les propres termes.

ILLUSTRISSIME ATQUE EXCELLENTISSIME IMPERATOR.

Novum hoc et inusitatum ad imperatoriam Vestram Majestatem scribendi, antequam optatissimo ejus conspectu frui liceret, consilium expressit hesternæ diei infortunium dicam an opprobrium. Quippe, post tot in itinere a Vologda moras et tertiæ diei quatuor tantum ab aula vestra imperatoria milliaribus expectationem, quum

multo mane surrexissem, et, Offonarii Evano-Vizi Nestrof monitu, ante horam diei[1] *tertiam ad iter me comparassem, ultra decimam tamen inter fumosi gurgustii sordes et angustias sine cibo aut potu detentus marcebam et macerabar. Quæ quidem omnia, quamvis serenissimi regis mei majestate, imperatorio vestro fastigio et nostra dignitate indignissima, utcunque metropolin vestram intrandi et ad Majestatem Vestram imperatoriam appropinquandi et justissimas querelas nostras exponendi spe tolerabam. Tandem quum jam advesperasceret, signum proficiscendi datum. Tunc vero postquam, quod ignes fatui solent, per camporum et noctis errores me circumduxissent, pronuntiatur in ignobili hoc pago, ubi cum omnibus incommodis et (honor sit auribus) cum vilissimis insectis conflictor pernoctandum. Accepi quidem ab imperatoria Vestra Majestate per quemdam procancellarium nuntium humanissimum qui rem excusaret et in angarorum et veredariorum negligentiam culpam derivaret. Cui ego tunc quidem respondi, et idem jam (ne optimo homini per viam aliquid interciderit) ad Majestatem Vestram imperatoriam perscribo, me imperatoriæ Vestræ Majestati quam maximas gratias persolvere et nullo modo de imperatoria vestra humanitate dubitare, sed neque hanc rem tam parvi momenti esse ut tam facile dilui possit et deleri; neque ab angaris aut veridariis procul dubio hoc crimen profectum, sed ab aliis qui majori in ministerio eodem tamen in numero haberi mereantur; neque tam impune sere-*

1. Tertia diei hora apud Moscovitas tum erat nobiscum circiter nonam; ut enim primam noctis horam ab occasu solis, sic primam diei horam ab ejus ortu numerant.

nissimi regis mei honori, imperatoriæ Vestræ Majestati aut nostræ dignitati posse illudi; serenissimum regem meum, qui summus et præcipuus est imperatoriæ Vestræ Majestatis amicus, ne quidem inimicorum, multo minus amicorum, legatos ita accipere; et, si modo aliquid hujusmodi in suo regno evenire potuisset, serenissimum regem meum (quod sine procancellarii ignominia dicitur) nobilissimum e magnatibus aliquem missurum fuisse qui rem excusaret, neque antea destiturum priusquam reorum sanguine, quantacunque gratia aut nobilitate pollentium, tam barbarum et inhumanum facinus expurgasset; rem hanc fabulæ et ludibrio toti mundo futuram; me igitur, quamvis imperatoriæ Vestræ Majestatis conspectu fruendi cupientissimum et in hoc loco pessime habitum, nullo tamen modo hinc exiturum donec de eorum corio mihi satisfieret quicunque quantum in se erat serenissimi regis mei Majestatem, imperatoriam Vestram Majestatem et sanctissimam legatorum dignitatem violassent, proculcassent, profanassent. Hæc uti facta et dicta erant imperatoriæ Vestræ Majestati exposui, ut in gravissimo hoc negotio quod imperatoria vestra magnitudine et prudentia dignum est constituere possit. Interpreti meo mandavi ut responsum vestrum imperatorium in hac re expectaret. De cætero imperatoriæ Vestræ Majestati summam fælicitatem voveo et exopto.

6 februarii anno Domini 1664.

Carlisle.

L'adresse fut ainsi couchée : *Magno domino imperatori et magno duci Alexio Michaïlovicio, totius magnæ, minoris, et albæ Russiæ autocratori,*

et multarum aliarum ditionum et regionum orientalium, occidentalium et septentrionalium, hæredi earum à patre et avis, domino et monarchæ.

Voici la même en françois :

TRÈS ILLUSTRE ET TRÈS EXCELLENT EMPEREUR.

Votre Majesté impériale ne trouvera pas étrange que je lui écrive maintenant, avant que d'avoir le bien de jouir de sa présence, puisque c'est sur le sujet d'une infortune ou plutôt d'un affront que je reçus hier. Car, après être venu fort lentement de Vologda et après avoir attendu trois jours à une lieue seulement de votre Cour, il est arrivé que, m'étant préparé pour partir avant neuf heures selon la parole d'Offonassy Ivanovitz Nestrof, je fus néanmoins détenu jusqu'à quatre heures du soir parmi les incommodités d'une sale cabane, étant dépourvu de toutes les choses nécessaires pour la vie. Cependant, bien que ce fût une chose indigne de Votre Majesté impériale, et qui choquât la grandeur du roi mon maître et l'illustre caractère que je porte, je la souffris patiemment, dans l'espérance que j'avois de faire mon entrée dans votre ville capitale, de m'approcher de Votre Majesté impériale et de vous adresser mes plaintes sur ce sujet. Enfin sur le soir on reçut les ordres pour partir. Mais, après que l'on m'eût mené quelque temps de côté et d'autre dans les ténèbres de la nuit (comme font ces feux follets qui conduisent dans le précipice), on me fit sçavoir qu'il falloit passer la nuit dans ce village, où

je me trouve environné de mille incommodités, jusqu'à être tourmenté (s'il est séant de le dire) des plus infâmes insectes. Il est bien vrai que j'ai reçu de la part de Votre Majesté des excuses sur ce sujet par la bouche d'un certain diack, qui imputoit toute la faute à la négligence des courriers. A qui je répondis là-dessus, comme je fais maintenant à Votre Majesté impériale (si par hazard il étoit arrivé dans le chemin quelque chose à cet honnête homme), que je rends grâce infiniment à Votre Majesté impériale, et que je ne doute point de la bonté de Votre Majesté; mais que ceci n'est pas une chose de si peu d'importance qu'elle puisse s'effacer si légèrement : car, sans doute, les courriers ne sont pas les auteurs de ce crime, mais d'autres qui, possédant de plus grands emplois, méritent toutefois d'être mis dans le même rang; et on ne peut pas ainsi se moquer impunément de l'honneur de Sa Majesté sérénissime mon maître, de Votre Majesté impériale, ni de notre dignité. Le roi mon maître, qui est le plus grand et le principal ami de Votre Majesté, ne reçoit jamais de la sorte les ambassadeurs même de ses ennemis, beaucoup moins ceux qui viennent de la part de ses amis. Et, si par hasard quelque chose de semblable étoit arrivé en son royaume, Sa Majesté sérénissime mon maître (ce que je ne dis pas par quelque mépris que j'ai pour la personne du diack) auroit envoyé quelqu'un de la plus haute qualité pour excuser ce désordre, et auroit mis toute diligence à faire en sorte que ceux qui en eussent été coupables eussent expié par leur propre sang une action si inhumaine et si barbare, quelque dignité

et quelque faveur qu'ils eussent dans sa Cour. C'est une chose qui servira de moquerie et de farce à tout le monde. C'est pourquoi, bien que je souhaite passionnément de jouir de la présence de Votre Majesté, et que je sois fort mal accommodé dans ce lieu, je n'en sortirai point pourtant que je n'aie reçu satisfaction de ceux qui par cet affront ce sont rendus coupables d'avoir offensé, profané et foulé aux pieds la majesté de mon prince, votre grandeur impériale et le sacré caractère des ambassadeurs. Je représente ces choses à Votre Majesté comme elles se sont passées, afin qu'elle ordonne sur un sujet de telle importance quelque chose qui soit digne de sa prudence et de sa grandeur. J'ai commandé à mon interprète qu'il attendit sur ce sujet la réponse de Votre Majesté. Au reste, je souhaite à Votre Majesté impériale toute sorte de bonheur.

Le 6 de février 1664.

CARLISLE.

L'adresse fut écrite en cette forme : *Au grand seigneur empereur et grand-duc Alexey Michaïlovitz, absolu souverain de toute la grande, de la petite et de la blanche Russie ; seigneur et monarque de plusieurs autres seigneuries et provinces orientales, occidentales et septentrionales, dont il est héritier de père en fils*[1].

1. Quoique ne cherchant que les moyens de pointiller, l'ambassadeur anglois ne fait aucune difficulté de traiter le tzar de majesté impériale. Il a semblé au comte de Salvandy, dans son éclatante Histoire de Sobiesky, que ce n'est qu'en 1675 que le titre de majesté est donné pour la première fois au knès des Moskowites et le nom de Russie à son empire.

Comme cette lettre partoit, voici une personne de grande qualité, le diack du cabinet du czar, Damien Bachmakof, qui arrive de la part de sa Majesté au wisby de Son Excellence pour la persuader de faire son entrée. Monsieur l'ambassadeur insiste là-dessus sur l'affront qu'il avoit reçu et ne veut point absolument faire d'entrée à moins d'une réparation formelle sur ce sujet. Enfin le diack lui promet au nom du czar toute sorte de satisfaction, et sur cette promesse Son Excellence se dispose à partir. Le diack s'en retournant fort content, l'interprète de monsieur l'ambassadeur revint avec cette réponse de celui entre les mains de qui il avoit rendu la lettre, que Sa Majesté czarienne venoit d'envoyer le diack de son cabinet à Son Excellence pour lui donner satisfaction touchant le désordre du jour précédent. Sur cela nous partîmes d'abord, ayant déjà par bonheur repris les forces que nous avions perdues le jour devant, à faute de vivres.

Je crois qu'on peut se convaincre du contraire en consultant l'Epître de S. Grégoire VII à Isiaslaf [1074], que citent Baronius [1] et Voltaire, et surtout un précieux manuscrit de la Bibliothèque vaticane, intitulé : *Instruzione per monsignor Giovanni Giraldo Veneziano, mandato da papa Pio IV al duca di Moscovia, al quale Sua Santita' diede il titolo di re di Moscovia nel soprascritto del breve,* inséré par Tourguénief dans ses *Historica Russiæ monimenta.* Ces documents, et bien d'autres, accordent toujours à nos anciens tzars le titre de rois de Russie.

1. Discours sur l'origine des Russiens. Paris, Techner, 1856.

De l'entrée de Son Excellence à Moscou.

Il y eut quelque chose de si grand et de si magnifique dans cette entrée solennelle qu'elle mérite bien de faire un sujet à part; et, comme il y eut des marques bien illustres de la grandeur du czar, aussi n'y eut-il rien du côté de monsieur l'ambassadeur qui ne répondit à la dignité de son caractère et à la majesté de son prince. Il avoit un grand train, si l'on considère la distance du lieu, et tous ceux qui le composoient étoient, chacun selon sa qualité, dans un fort bel équipage. Sa livrée étoit de drap couleur d'écarlate doublé de bleu, et étoit si bien garnie de rubans et de passemens d'argent que chaque habit de page revenoit à 30 livres sterling (qui font environ 130 écus de France), et le reste à proportion.

Ainsi nous partîmes du village à deux heures après midi, les trompettes de Son Excellence marchant les premiers à cheval avec leurs trompettes d'argent, qu'ils sonnoient de temps en temps à mesure que l'on marchoit. Ils étoient immédiatement suivis des gentilshommes, qui alloient l'un après l'autre, les derniers marchant les premiers, chacun dans son traîneau, avec une peau d'ours pendante à moitié sur le derrière du traîneau. Les serviteurs des deux pristafs suivoient ceux-là deux à deux, étant tous fort bien couverts et faisant cinq rangs à cheval. Les pristafs alloient ensuite, chacun dans son traîneau; et monsieur l'ambassadeur suivoit Nestrof dans le sien, tiré par deux chevaux blancs. La couverte

étoit d'écarlate, ses bords pendant fort bas à chaque côté, et tout autour il y avoit des couronnes faites, selon la livrée, avec des petites bandes de panne couleur d'azur, bordées de passemens d'argent. Le couvert sur la tête étoit fait de la même façon, et le derrière du traineau étoit orné d'une peau d'ours toute blanche. Au côté droit il y avoit le premier truchement de Son Excellence, assis, tête nue, sur un petit ais qui traversoit le traîneau, et sur le derrière il y avoit deux pages qui se tenoient debout sur un autre ais, avec de beaux bouquets de plumes sur leurs chapeaux, qui, avec leurs trousses et manteaux courts tous doublés de panne couleur d'azur et richement couverts de passemens d'argent au dehors, attiroient particulièrement la vue des Moscovites. Au reste, les douze valets de pied marchoient fixe à chaque côté de monsieur l'ambassadeur, tous tête nue, avec chacun sa pertuisane à la main, garnie selon la livrée. Après Son Excellence, c'étoit monsieur de Morpeth, son fils, qui venoit dans un beau carrosse vitré, tiré par six chevaux noirs ayant des housses d'écarlate bien garnies de passemens et de franges d'argent, et sur le derrière du carrosse il y avoit deux autres pages. Ce carrosse étoit suivi du caftanaze de madame l'ambassadrice, couvert de velours cramoisi avec de larges passemens d'or et d'argent et doublé de damas couleur d'azur, y ayant à chaque côté une grande fenêtre qui servoit de portière, outre des petites fenêtres par où madame regardoit sans qu'elle pût être vue. Une de ses demoiselles lui faisoit alors compagnie dans son caftanaze, et sur le derrière il y avoit deux

autres pages dans le même état que les premiers, pendant que trois laquais marchoient à côté. Le traîneau de monsieur de Morpeth et ensuite tout le reste du train et du bagage suivoient ce caftanaze; tellement qu'il y avoit en tout (comme nous avons déjà dit auparavant) environ 200 traîneaux.

Peu après que nous fûmes partis en cet ordre, nous rencontrâmes la cavalerie du czar dans un fort bel équipage. Il y avoit, entre autres, grande quantité d'archers avec leurs arcs et leurs carquois, dont cette nation se sert encore aujourd'hui dans l'armée, particulièrement quand elle se bat contre les Tartares. Et, pour la musique, il y avoit un nombre incroyable de trompettes, de timbaliers, de joueurs de hautbois et d'autres semblables instrumens de musique militaire, lesquels on avoit si bien dispersés par bandes dans toutes ces troupes, que la musique ne nous manqua point tout le temps qu'on fut en marche. Mais ce qu'il y eut encore de plus surprenant, quand nous eûmes fait quelque espace de chemin, ce fut le grand nombre de boyars[1], de stolnics et d'autres personnes de la Cour, qui vinrent au-devant de monsieur l'ambassadeur avec une magnificence incroyable. Car, pour ce qui est de leurs habits, il y avoit tout l'éclat que peuvent donner le drap d'or et d'argent, le velours, l'écarlate, le satin, le damas, les pierres précieuses et les riches fourrures. Et ce qui nous surprit d'ailleurs, ce fut de les voir la plupart avec de grands bonnets sur la tête, faits en forme de manchon, de renard

1. C'est ainsi que s'appelle la principale noblesse, comme les bassas en Turquie.

noir, que l'on tient pour la plus précieuse fourrure. Ils étoient tous montés sur de fort beaux chevaux pompeusement harnachés avec des housses de velours ou de broderie, dont les unes étoient couvertes de pierreries qui mêloient agréablement leur précieuse lumière avec celle du soleil. Enfin il y avoit encore ceci de remarquable, les brides et croupières de leurs chevaux, lesquelles étoient d'argent en façon de chaînes, dont les chaînons étoient fort larges et minces, si bien que, quand les chevaux marchoient, cela faisoit un bruit majestueux. Pour ce qui est de leur suite, elle étoit belle à proportion; mais ceux qui la composoient étoient tous à pied, hormis les palefreniers qui montoient les chevaux de relais, qui contribuèrent aussi à cette bravoure par les belles peaux de tigre et de léopard qu'ils avoient en lieu de housses.

Etant ainsi venus parmi toute cette gloire jusqu'à un quart de lieue de la ville, Pronchissof, un des conseillers du czar, et Cosmevitz [1], un diack, qui étoient tous deux établis pour être les pristafs de monsieur l'ambassadeur pendant son séjour à Moscou, vinrent pour lui faire le compliment de la part de Sa Majesté czarienne. Pour cet effet, Pronchissof, étant arrivé à quelque distance de monsieur l'ambassadeur, le fit avertir premièrement du sujet de son arrivée, et lui fit entendre en même temps qu'il prétendoit que Son Excellence sortît le premier de son traîneau. Mais monsieur l'ambassadeur lui fit réponse par son interprète que ses prétentions étoient trop mal

1. Grégoire Bogdanof.

fondées, qu'elles choquoient le droit universel et la prérogative des ambassadeurs étrangers, et que, par conséquent, il n'étoit pas juste qu'il eût cette déférence pour lui. Là-dessus Pronchissof répliqua qu'il représentoit la personne du grand seigneur son maitre, et sur cette raison il prétendoit au moins d'aller de pair avec monsieur l'ambassadeur; si bien qu'il demeuroit toujours immobile comme auparavant, et l'on eût dit que, pour représenter la Majesté de son prince, il avoit pris la forme d'une statue. Ainsi ils contestèrent long-temps qui sortiroit de son traîneau, jusqu'à ce qu'enfin (après beaucoup de piquantes répliques de part et d'autre) monsieur l'ambassadeur voulut bien tomber d'accord avec lui, pour ne différer plus l'entrée, qu'ils sortiroient tous deux de leurs traîneaux en même temps. Sur cela, Son Excellence mit franchement pied à terre sans aucun scrupule, pendant que Pronchissof, voulant faire le fin, demeuroit pendu en l'air entre les bras de ses serviteurs, sans vouloir toucher la terre du bout des piedsqu'il ne vît monsieur l'ambassadeur à pied ferme par terre; et, quoiqu'au fond la chose fût ridicule aux yeux de tous les étrangers, cependant Pronchissof, sans doute, ne laissa pas d'en faire un sujet de triomphe, et d'avoir la sotte ambition de croire qu'il avoit acquis par ce moyen un grand crédit à son prince et à soi-même, tant la noblesse russienne est rustique et impertinente dans de semblables occasions. Enfin Pronchissof, s'étant laissé couler peu à peu sur terre, s'approcha de Son Exclence, et, s'étant abordés, ils se saluèrent l'un l'autre. Cela fait, Pronchissof, avec ses sourcils froncés, com-

mence son compliment à monsieur l'ambassadeur, à peu près comme celui de Nestrof à Vologda, avec un catalogue ennuyeux de tous les titres du czar, capable d'enrouer une personne. Car (comme nous le verrons dans la suite), il y en a un si grand nombre, selon la quantité des provinces et pays qui sont sous l'empire du czar, que Pronchissof n'auroit pas mal fait de boire un coup ou deux d'eau-de-vie pendant qu'il faisoit ce grand tour des dominions de son prince. Ainsi il auroit pu épargner la peine à ses serviteurs de le soutenir par les bras, comme ils firent pendant qu'il s'en retournoit dans son traîneau, comme étant tout fatigué de ce grand voyage, hormis que cela ne se fît de peur qu'étant trop enflé d'orgueil et de présomption (comme il l'étoit sans doute), il ne vînt à succomber sous ce grand fardeau. Cependant Son Excellence, après avoir répondu (selon sa coutume) en peu de mots et de bonne grâce, se retira aussi dans son traîneau; et là-dessus Nestrof et Davidof, ses vieux pristafs, prirent congé d'elle.

Après cette cérémonie, l'écuyer du grand duc s'en vint avec deux de ses traîneaux de ville à monsieur l'ambassadeur et en présenta un à Son Excellence et l'autre à monsieur le vicomte, et chacun se mit dans le sien. En même temps on amena aussi quantité de chevaux de selle de l'écurie du czar pour les gentilshommes de Son Excellence, qui quittèrent là-dessus chacun son traîneau et montèrent à cheval. Mais, au lieu que l'on étoit allé en file auparavant, Son Excellence marcha depuis ce temps-là au milieu de ses deux pristafs, et monsieur de Morpeth entre deux au-

tres gentilshommes, si bien qu'ils faisoient deux rangs avec trois traîneaux de front. Les gentilshommes de même se trouvèrent tous montés chacun entre deux gentilshommes de la cour; et, en comptant plusieurs marchands anglois qui se joignirent alors avec eux, ils firent environ trente rangs à cheval, marchant trois de front.

Cependant la lenteur ordinaire de notre démarche et le grand nombre de pauses qu'il y eut de temps en temps firent que la nuit nous surprit avant que d'entrer dans la ville; ce qui nous eût jetés dans l'appréhension d'être remis comme nous l'avions déjà été le jour précédent, si nous n'eussions sçu que cette nuit devoit, en effet, partager avec le jour la gloire de cette entrée. Ainsi nous vînmes enfin dans les faubourgs, les troupes de cavalerie marchant pour lors devant nous, et à chaque côté des rues il y avoit les gardes à pied du czar, rangés en haie jusqu'à l'hôtel que l'on nous avoit préparé. Et, pour suppléer à la clarté du soleil, il y eut tant de cierges postés de côté et d'autre que nous fûmes presque aussi visibles la nuit que le jour, sans faire mention du brillant éclat des pierreries qui, comme autant d'étoiles dans les rues, dardoient abondamment les rayons de leur lumière. Mais, quand nous fûmes venus jusqu'à la porte de la muraille de brique, il se fit encore une chose qui nous surprit fort : c'est qu'à mesure que monsieur l'ambassadeur eut passé la porte, tous les trompettes se mirent tout à coup à sonner ensemble et firent un bruit si confus et si surprenant que l'on pourroit le comparer à celui que firent les oies du Capitole de Rome lorsque les Gaulois

grimpoient sur les murailles. Après cette étrange alarme, nous fîmes encore une halte d'un demi-quart d'heure, sous prétexte de quelque petit accident, au lieu que c'étoit à dessein que le grand duc, qui étoit dans un lieu secret, près de la porte, avec la grande duchesse sa femme et les deux princes ses fils, eût le temps de bien remarquer Son Excellence et son train. C'est pourquoi il y eut dans cet endroit un nombre extraordinaire de cierges, rangés en ordre à chaque côté de la porte, qui nous découvrirent assez clairement le dessein. Enfin nous arrivâmes à l'hôtel destiné pour notre demeure, n'ayant pas employé moins de trois heures à ne faire que trois quarts de lieue, et tous les gentilshommes de la chambre du czar firent l'honneur à Son Excellence de l'accompagner jusques chez elle.

Voilà quelle fut la solennité et la pompe de son entrée, qui fut telle que l'on disoit par tout Moscou qu'il ne s'y étoit jamais vu une pareille entrée d'ambassadeur si belle et si glorieuse. De là vint que les rues étoient alors tellement remplies de spectateurs que les toits mêmes des maisons en étoient couverts, pour ne pas perdre l'avantage de voir cette magnificence.

Du séjour de monsieur l'ambassadeur à Moscou.

Avant que de commencer la narration de notre séjour à Moscou, il est bien juste de faire premièrement une description de la ville, et de la faire d'autant plus exactement parceque c'est la ville capitale de tout ce vaste continent.

Moscou tire son nom de la rivière Mosca, qui l'arrose. C'est une fort belle rivière, qui a sa source dans la province de Twere et se jette dans le Volga près de Columna. Il est bien vrai qu'il y a à Moscou deux autres rivières, à savoir la Neglina et la Yaguza ; mais ce ne sont que des petites rivières qui se déchargent dans la Mosca tout près de la ville. Pour ce qui est de ses bâtimens, ils sont tous de bois, hormis quelques maisons de remarque ; et, au lieu d'un pavé de pierre, il n'y a que, comme dans les autres villes, des gros rondins de sapin joints ensemble à travers les rues. Du temps que nous y étions, sa forme étoit presque circulaire, et elle avoit pour le moins quatre lieues de circonférence, mais, comme elle est fort sujette aux embrasemens, sa forme ou son étendue ne demeure pas longtemps dans un même état. Elle est divisée en quatre parties, que l'on appelle Czargorod[1], Cataygorod[2], Scoradom[3] et Strelitza Sloboda[4], qui sont séparées par trois diverses murailles, l'une de pierre, l'autre de brique, et la troisième de bois. La ville a ceci de remarquable en général, qui lui sert de grand ornement : je veux dire les clochers, qui, étant tous couverts les uns de cuivre et les autres de fer blanc, brillent si fort qu'à peine oset-on les regarder quand le soleil luit, de peur d'en être ébloui, tant ils redoublent la clarté qui vient du soleil. Et ceci est d'autant plus remarquable parceque l'on croit qu'il y a dans Mos-

1. La ville du tzar.
2. La ville chinoise ou des marchands.
3. Semlanoïgorod, la ville des paysans.
4. Faubourg des strélitz.

cou environ deux mille églises ; il est vrai qu'elles sont fort petites et qu'elles ressemblent plutôt à des chapelles qu'à des églises[1]. Dans Cataygorod, Scoradom et Strelitza Sloboda, à peine y a-t-il quelque autre chose considérable. Mais, comme Czargorod est le quartier où le czar, le patriarche et la noblesse ont leurs palais et maisons, il ne sera pas mal à propos de nous y arrêter un peu. Ce quartier est comme une ville à part, ayant un grand fossé, avec une bonne muraille de pierre tout autour, qui fortifie ce quartier et le sépare du reste de la ville ; de sorte qu'étant d'ailleurs tout à fait bien pourvu de canons, l'on tient ce quartier pour une place assez forte. Le czar y a deux palais : l'un de pierre, bâti à l'italienne, et l'autre de bois, où il demeure ordinairement, comme étant le plus sain des deux. Il y a aussi quantité de grandes maisons tant de pierre que de brique, où le patriarche et plusieurs boyars demeurent. Les églises y sont aussi toutes bâties de pierre, et il n'y a que celles-là dans Moscou dont les clochers soient couverts de cuivre, qui paroît si beau et si approchant de l'or que cela même a donné occasion de croire que c'est la chaleur du soleil qui lui a donné ce degré de perfection. Entre ces églises il y en a une dédiée à saint Michel, où sont les tombeaux des czars. Il y a aussi deux couvents, l'un de religieux et

1. En 1730, Weber en comptoit 1500 ; 48 ans plus tard, Coxe n'en signale que 484 ; aujourd'hui Moscou possède 293 églises, dont 6 cathédrales, 21 églises conventuelles et 30 temples pour les cultes non chrétiens. Cette multiplicité d'églises s'explique en ce qu'astreintes à une forme consacrée, elles sont ordinairement peu spacieuses.

l'autre de religieuses ; et sur une petite tour il y a une grande croix d'or massif. Au commencement de notre séjour à Moscou, nous y vîmes dans une des basses cours une cloche d'une grandeur prodigieuse et depuis peu fondue par un Moscovite ; elle avoit environ neuf toises de circonférence, et par conséquent trois toises de diamètre, si bien que quarante ou cinquante personnes pouvoient se ranger sous la cloche.

Pour ce qui est des étrangers à Moscou, il y en a quantité de diverses nations, et surtout de Tartares, Grecs et Persans. Mais, entre tous les étrangers, les Grecs y sont les mieux venus, comme étant conformes aux Moscovites en beaucoup de choses, particulièrement en ce qui est de la religion [1]. Les Anglois et les Flamands ont un sloboda ou un grand bourg à part près de la ville, où ils vivent ensemble chacun à sa mode, et ont tous la liberté (pourvu qu'ils soient de la religion réformée) de s'assembler publiquement pour l'exercice de leur religion ; au lieu qu'ils ne souffrent point de juifs ni de catholiques romains, et qu'ils semblent avoir également une aversion particulière pour eux [2].

L'hôtel où nous fûmes logés dans cette ville

1. Il est vrai que la Russie se souvient d'avoir reçu de la Grèce le bienfait du christianisme ; mais, comme l'a inséré le *Nord* (10 juin 1856), s'il s'est établi entre le Grec et le Slave une certaine solidarité de croyance et d'intérêt, il faut bien se garder de la prendre pour une fusion complète. Le Slave et le Grec sympathisent entre eux ; mais leurs *principes*, leurs *caractères*, leurs *tempéraments*, diffèrent de la manière la plus essentielle.

2. On comptoit dès lors à Moscou plus de 1000 Allemands, rapporte Karamzin. Tous portoient l'habit russe. Une fois

étoit un des plus commodes qu'il y eût[1] : car c'étoit un grand bâtiment de pierre, assez près de la cour, et qui étoit fait à l'épreuve du feu, vu que toutes ses chambres étoient voûtées, que chaque fenêtre avoit son parevent de fer et que

le patriarche Joseph, passant dans les rues, donnoit, des portières de sa voiture, sa bénédiction au peuple; il remarqua plusieurs individus qui, mêlés dans la foule, restoient debout, tandis que tous les autres s'agenouilloient devant lui. C'etoient des étrangers. Le patriarche, offensé de leur fierté, *exigea* du tzar qu'il leur ordonnât de porter l'habit allemand, afin qu'on pût les distinguer des vrais croyants. « Je ne veux plus me tromper, dit le patriarche, et bénir des gens qui manquent de foi. » Deux jours après, ils durent paroître tous vêtus à la mode de leur pays ; mais, n'ayant pas eu le temps de commander des habits, ils prirent les premières vieilles nippes qu'ils retrouvèrent dans leurs greniers, et c'étoit un vrai carnaval de voir des enfants de dix ans affublés du vieux surtout de leur grand-père, et les autres à l'avenant. Ils furent alors rigoureusement tenus d'habiter *extra muros*, et depuis ce temps les étrangers, reconnoissables par leur costume, osoient à peine se montrer dans la ville : les enfants les suivoient, les outrageoient par des mots indécents, et les nommoient *koukouï* pour comble de disgrâce. A la fin, ils perdirent patience, et, dans une supplique qu'ils adressèrent au tzar, ils lui dirent que, s'efforçant d'être utiles à la Russie, ils se voyoient douloureusement en butte à la haine du peuple ; que leurs pères avoient été heureux, jouissant de la faveur de Mikhaïl Fédorovitch, qui, malgré son zèle pour la communion grecque, ne permettoit pas aux enfants de les opprimer. Le bon tzar Alexis les fit assurer de sa protection. Défense fut signifiée aux Russes de jamais insulter en aucune façon les Allemands. Les tzars défendirent aux catholiques *seuls* l'exercice de leur culte. Pour ceux-là, l'Eglise russe commandoit d'étranges précautions : *Wan jemand wissentlich mit einem Lateinisch n esse*, *der soll mit reinem Gebett gereiniget werden*. J'évite d'en dénoncer d'autres, et renvoie le lecteur à la *Moskowitische Chronika*, imprimée à Francfort en 1576, p. 37.

1. Cet hôtel, appartenant aux Davidof, étoit situé à la Pokrovka.

les portes mêmes des allées étoient de fer, ce qui donna occasion à quelqu'un de dire que nous étions véritablement dans un siècle de fer, quoi qu'au fond ce soit un métal assez rare dans toute la Moscovie. Au reste les chambres étoient assez mal garnies, car il n'y avoit pour toute tapisserie que de la sarge et du drap rouge, avec des bancs en lieu de chaises, sans aucun lit. Il y avoit entre autres deux grandes sales, dont l'une fut faite la chambre d'audience, où monsieur l'ambassadeur fit mettre un fort beau dais de damas rouge, bordé de franges d'or et d'argent mêlées, avec les armes du roi d'Angleterre au dossier en broderie d'or et d'argent, et une grande chaise sous le dais avec un marchepied. L'autre sale fut disposée en faveur de sept ou huit des principaux gentilshommes de Son Excellence; c'est pourquoi il en fallut faire depuis notre arrivée divers appartemens distincts. Car Almaze, le diack du bureau des ambassades, qui avoit eu la charge de préparer l'hôtel, avoit refusé de le faire auparavant; et, quand on lui dit que les gentilshommes de monsieur l'ambassadeur ne pourroient pas ainsi coucher ensemble comme dans un hôpital, et qu'ils n'étoient pas accoutumés à cette sorte de vie, il se mit à bouffonner là-dessus et dit hardiment qu'il étoit bon qu'ils couchassent tous ensemble, de peur qu'autrement les rats ne les emportassent. Cette réponse mit d'abord quelques uns en peine, pour savoir de quelle grandeur les rats étoient à Moscou ; pour moi, je crus que, pour faire un semblable exploit, il falloit qu'un rat fût pour le moins aussi gros que deux boyars.

Pour ce qui est de notre table, il faut avouer que nous fûmes ici extrêmement bien pourvus, et que nous avions bien sujet à Vologda, depuis que Nestrof y vint, de soupirer pour Moscou. Car ici nous n'eûmes pas moins de quarante-quatre roubles, qui sont près de cent écus, à dépenser par jour, nonobstant que les denrées du pays s'y vendissent alors, comme de coutume, à fort bon compte.

Pour ce qui regarde notre dévotion publique, nous avions les prières deux fois le jour, et un sermon tous les dimanches au matin. C'est ce que nous observions toujours ponctuellement, hormis quelquefois lorsque nous étions en voyage. Et, comme nous avions déjà reçu le saint sacrement de la Cène à Vologda à la fête de Noël, nous le reçûmes aussi à Moscou à celle de Pâques, et depuis lors nous communiâmes encore deux autres fois, l'une à Stockholm, en Suède, et l'autre à Copenhague.

Au reste, nous ne manquâmes pas de divertissemens à Moscou : car, outre ceux que nous avions d'ordinaire chez nous, nous eûmes d'ailleurs le plaisir de voir la ville, et principalement la cour, où, en effet, il y a (comme il paroîtra dans la suite) la plus grande splendeur et magnificence qui se puisse voir auprès d'aucun prince chrétien. Nous allions aussi fort souvent au sloboda des étrangers, où nous recevions beaucoup de caresses, particulièrement parmi les Anglois. D'ailleurs nous eûmes plusieurs considérables festins et réjouissances, tant dans la maison que dehors; nous eûmes aussi quelques bals, et un jour il se fit dans la maison une comédie qui nous divertit

fort bien pendant quelques heures. Sur la fin de l'hiver, il se fit entre douze de nos domestique, un défi au jeu du ballon, à la façon d'Angleterre, et la chose se fit publiquement dans une campagne près la ville, avec beaucoup de divertissement, en la présence de monsieur l'ambassadeur. Quand le printemps fut venu, nous fimes plusieurs courses de chevaux, et quelquefois même nous nous allions divertir aux champs à courir la bague. Pour ce qui est de la chasse, qui faisoit à Vologda notre plus grand divertissement, nous nous y adonnâmes fort peu à Moscou. Mais, au lieu de cela, il y avoit plusieurs de nos domestiques qui s'en alloient quelquefois aux bains publics pour y voir, à la faveur de quelque trou ou fente dans la paroi, les assemblées de femmes qui s'y voient ordinairement l'été, de toute sorte d'âge et toutes nues, lorsque, après avoir sué quelque temps, elles vont se rafraîchir dans la rivière ou dans quelque étang près du bain. A demi-lieue de Moscou, il y a un petit lac que nous eûmes la curiosité d'aller voir, à l'occasion d'une île flottante qu'il y avoit, comme les anciens ont cru celle de Delos, et même quelques uns de nous y abordèrent.

Après avoir ainsi décrit notre façon de vivre à Moscou, voyons maintenant quelques circonstances de ce qui s'y est passé de plus remarquable, outre la négociation de monsieur l'ambassadeur, laquelle fera un sujet à part pour la fin de ce chapitre.

Premièrement, depuis notre arrivée à Moscou jusqu'au jour de l'audience, nous fûmes tous prisonniers, par manière de dire. car il ne nous fut point

permis de sortir de la maison pendant ce temps-là. Et ce qui nous rendit cette étrange coutume d'autant plus fâcheuse, c'est qu'on ne souffrit pas non plus qu'aucun étranger nous vînt voir ; de sorte que monsieur l'ambassadeur lui-même ne put jamais obtenir que les femmes des marchands anglois eussent accès vers madame l'ambassadrice. Après l'audience, nous eûmes bien la liberté de sortir ; mais il falloit alors que chacun de nous, en quel lieu que l'on s'en allât, prît avec soi un ou deux des gardes à pied du czar, que l'on appelle strélitz en moscovite. Il est vrai que c'étoit en partie pour notre avantage et sûreté, afin d'être moins en danger par ce moyen de recevoir des affronts ; c'est pourquoi les strélitz nous suivoient toujours armés, et pour cet effet il n'y en avoit pas moins de cinquante ordinairement chez nous, ayant leur corps-de-garde à la porte ; si bien que l'on y faisoit fort régulièrement la garde jour et nuit, et qu'ainsi l'on sauva la peine au portier de s'acquitter de sa charge.

Cependant, le lendemain de notre entrée, les deux pristafs Pronchissof et Cosmevitz vinrent de la part du czar à monsieur l'ambassadeur pour s'enquérir de sa santé et lui offrir audience dans deux jours, ce qu'ils exagérèrent d'abord comme une marque toute particulière de la faveur du czar, d'avoir si tôt audience de Sa Majesté. Là-dessus monsieur l'ambassadeur voulut s'informer de toutes les cérémonies qui s'y devoient observer selon la coutume de la cour, et entre autres choses demanda à Pronchissof s'il falloit qu'il se tînt découvert en la présence du czar. On lui répondit que, puisque les ambassadeurs de Sa Majesté

czarienne s'étoient tenus découverts en la présence du roi d'Angleterre, il étoit fort raisonnable que Son Excellence le fût en parlant au czar. Sur cela Son Excellence avoua que le roi son maître le lui avoit commandé, et qu'elle étoit obligée de le faire par cette raison. Autrement il semble, en effet, que la raison de Pronchissof ne fût pas équipollente, parceque, tous les sujets du czar étant ses esclaves, depuis le plus grand jusqu'au moindre, ce caractère fait que ses ambassadeurs ne sauroient si proprement représenter la personne de leur prince que s'ils étoient nés libres. Son Excellence demanda aussi la liberté de saluer la grande duchesse et les deux jeunes princes, dont l'aîné n'avoit que dix ans ; mais Pronchissof lui répondit, pour ce qui étoit de la duchesse, qu'elle n'avoit pas accoutumé de se faire voir à aucun ambassadeur. Et, quand Son Excellence lui eut répliqué que les derniers ambassadeurs du czar en Angleterre avoient eu souvent audience de la reine, il ne sçut dire autre chose sinon que l'on ne donnoit pas la même liberté dans cette cour et que ce n'étoit pas leur coutume[1]. Ce fut la même raison qu'il donna pour les

1. « L'épouse du tzar (ordinairement choisie parmi les filles de boïards) dînoit de loin en loin avec son auguste époux ; mais, du reste, elle vivoit strictement éloignée de la vue des hommes. Le tzar Alexis permettoit à son médecin de visiter son épouse malade ; mais on rendoit la chambre bien obscure à cet effet, et il ne tâtoit le pouls de la princesse qu'à travers son vêtement. » (Orlof, *Vie des Russes, depuis* 1584 *jusqu'à* 1689.) L'héritier présomptif étoit invisible pour tous, excepté pour cinq boïards, qui en avoient la responsabilité jusqu'à l'âge de 12 ans, époque à laquelle il étoit solennellement présenté au peuple. La *grande duchesse* dont il est ici ques-

deux princes, que l'on ne pouvoit pas voir avant l'âge de douze ans, parceque autrement c'eût été contre leur coutume; et c'est là le plus beau prétexte dont les Moscovites se servent pour justifier toutes leurs absurdités. Le lendemain matin les pristafs revinrent à monsieur l'ambassadeur pour remettre l'audience de deux jours, tellement que cette grande faveur prétendue de Sa Majesté czarienne s'étoit déjà exténuée d'autant par ce renvoi. Mais ce qui me surprit fort, c'est qu'ils ne l'excusèrent pas comme ils l'auroient pu faire en disant que c'étoit leur coutume, et alors c'eût été de fait une fort bonne raison, car de toutes les cours je pense que celle-ci est la plus sujette à l'incertitude.

Enfin, le jour de l'audience étant venu, qui fut le onzième de février, cinq jours après l'entrée, on envoya de bonne heure les présens au palais du czar, en bon ordre, et il y eut (outre soixante traîneaux) cent trente personnes des gardes de pied qui les portèrent publiquement par les rues. Le tout consistoit en vaisselle d'or et d'argent, en velours, satins, damas, draps et étoffes de diverses couleurs, avec du beau linge de table, outre des montres d'or, des horloges, pistolets, fusils, carabines, canons de fonte, avec une grande quantité d'étain et de plomb;

tion étoit la première femme d'Alexis, Marie Miloslafski, qu'il épousa, n'ayant que 18 ans, en 1647, et dont il eut cinq fils et sept filles. De sa seconde femme, Nathalie Narichkin, il eut une fille et le fils qui fut Pierre Ier. Il avoit aussi trois sœurs, *quæ in aula privata degunt perpetuo*, dit Glavinich, *nullique dantur in connubium*, *nisi aliquis princeps exterus Ruthenicum scisma amplexurus*, *veniret*.

de là vint qu'il y eut soixante traîneaux pour porter ces trois derniers. Après cela on envoya deux traîneaux du czar chez nous, l'un pour Son Excellence et l'autre pour monsieur de Morpeth, et en même temps quelque vingt chevaux pour les gentilshommes. Sur cela, les pristafs vinrent avec deux des plus éminens boyards querir l'ambassadeur; mais, au lieu d'avoir mis leurs riches robes avant que de venir, ils les firent porter chez nous, où ils les vêtirent.

Ce fut sur les dix heures de matin que nous partîmes, les gentilshommes de M. l'ambassadeur marchant les premiers, à cheval, deux à deux, et tous dans un bel équipage, y ayant d'ailleurs quantité de marchands anglois qui s'étoient joints avec eux dans le même ordre. M. de Morpeth les suivoit dans un traîneau, au milieu des deux pristafs, qui étoient chacun dans le sien. Ensuite les deux trompettes marchoient à pied, leurs trompettes pendantes à leur côté, et après eux les six pages marchoient aussi à pied deux à deux. M. l'ambassadeur suivoit immédiatement ses pages, dans le traîneau du czar, ayant son chapeau orné d'un riche cordon de diamans. Il y avoit dans le même traîneau son secrétaire et son premier truchement (qui se tenoient tous debout et tête nue devant lui), le secrétaire portant en ses mains, avec une aune de damas rouge, les patentes du roi de la Grande-Bretagne, qui étoient de parchemin, et si larges que l'adresse contenoit tous les titres du czar, écrits en lettres d'or. A ses côtés il y avoit les deux boyards, chacun dans son traîneau, et ses douze laquais qui marchoient à pied tête nue, comme

à l'entrée, et la pertuisane à la main. Derrière Son Excellence il n'y avoit que son écuyer, à cheval.

Ainsi nous passâmes tout le long entre les gardes du czar, qui étoient rangés en haie à chaque côté de nous; et, à l'entrée du Czargorod, nous en trouvâmes deux compagnies en rang. Peu après nous rencontrâmes au dedans du Czargorod, dans une des basses-cours, plusieurs autres compagnies, avec un grand nombre de fort beaux canons rangés de côté et d'autre, avec les canonniers, qui paroissoient comme tout prêts à les faire jouer contre nous de toutes parts. De là nous vînmes à une autre cour, près du propre palais du czar, où nous trouvâmes encore d'autres compagnies. Et ce fut là que tous ceux qui étoient à cheval ou en des traîneaux mirent pied à terre, et de là nous marchâmes tous à pied à la salle d'audience, sinon les trompettes et les valets de pied, qui n'eurent pas la permission de passer plus avant pour cette fois. Mais, avant que de monter au palais du czar, nous fûmes obligés de quitter nos épées, hormis Son Excellence et M. de Morpeth, qui, pour s'exempter de cette cérémonie, n'en portèrent point avec eux[1]. Ainsi nous passâmes par une allée à la main gauche (qui est le chemin destiné pour les ambassadeurs chrétiens, car les infidèles sont conduits par un autre endroit), et, dès que nous eûmes fait quelques pas dans cette allée, voici

1. « Omnes nostri familiares erant, quomodo et nos, inermes; etenim non liceat alicui armato intrare ad czarum, sed arma ad aulæ januam deponere debeat. » (*Relatio humil.* de Meyern)

une personne de qualité qui vient au devant de Son Excellence et lui porte un compliment de la part du czar. Cela fait, nous montâmes à une grande galerie de pierre, où M. l'ambassadeur reçut un autre compliment; et de là nous entrâmes dans une salle où Son Excellence fut complimentée pour la troisième fois, et ce fut par le propre cousin du czar. Dans cette salle nous passâmes à travers quelques gardes du corps de Sa Majesté ayant tous des robes de velours fourrées de zibelines, des bonnets ornés de perles et pierreries et des pertuisanes couvertes de velours avec de larges dentelles d'or et d'argent, si bien que sans contredit ils étoient dans un très splendide équipage.

De cette salle nous entrâmes immédiatement dans la salle d'audience, qui étoit d'une fort belle étendue, voutée et soutenue au milieu par un grand pilier de pierre, le pavé étant tout couvert de tapisseries, mais les murailles n'étant ornées que de quelques vieilles peintures. Là nous fûmes d'abord tout surpris de voir l'extraordinaire splendeur et magnificence qui environnoit la personne du czar : car il étoit assis sur un trône d'argent doré [1], se terminant au dessus en divers ouvrages et pyramides, et, comme il étoit élevé de sept ou huit marches par dessus le pavé, cela

1. Ce trône est encore celui sur lequel s'asseoit l'empereur de Russie dès que l'huile sainte a coulé sur son front. Il fut offert en 1660 par une société de négociants arméniens d'Ispahan. On lit sur son dossier l'inscription suivante : « Au très puissant et invincible Alexis, tzar des Moscovites, qui règne heureusement sur la terre. Puisse ce trône, chef-d'œuvre de l'art, lui être un gage de sa félicité céleste et terrestre! »

rendoit la personne de ce prince majestueuse jusqu'au dernier point. Il avoit sa couronne sur la tête, son sceptre à la main et un grand hausse-cou, qui étoient tout couverts de pierres précieuses; sa robe d'ailleurs en étoit si bien parsemée qu'il brilloit de pierreries partout, et, comme un soleil de gloire, dardoit de tous côtés des rayons d'une lumière précieuse. Pour ce qui est de sa personne, il avoit pour lors trente-quatre ans; il etoit d'une belle taille et d'un port assez majestueux; mais il portoit une grande barbe et les cheveux extrêmement courts, à la mode du pays [1]. Un peu au dessous du trône il y avoit quatre gentilshommes bien faits qui se tenoient debout, deux à chaque côté de lui, et

1. « Alexis étoit un grand homme. Digne devancier du tzar Pierre Ier, son fils, il a été trop effacé dans l'histoire par ce règne éclatant. Plus tempérant que Pierre le Grand, plus humain, plus enclin aux vertus de la royauté et non moins appliqué aux affaires, il hâta les hautes destinées de sa maison et de son empire par son zèle pour la civilisation et les arts aussi bien que par son habile ambition. Les Yvan avoient étendu la Moskowie des confins de la mer Baltique au delà de la mer Caspienne; ce fut lui qui la mit en communication avec le reste du monde par ses ambassades fréquentes, lui qui y créa un ordre régulier en introduisant la police dans les villes et la discipline dans l'armée, lui encore qui propagea les lettres latines sans abjurer le génie russe, réforma les mœurs, affermit enfin, par des traités et des conquêtes, par des bienfaits et de la gloire, l'héritage chancelant des Romanoff. Il sut l'agrandir autant que le pacifier; toutes les frontières furent reculées par ses armes. On peut dire qu'il constitua la Moskowie et la dégrossit; son fils n'eut qu'à la montrer au monde, et souvent, pour la policer à l'européenne, il la faussa. » (*Histoire de Jean Sobieski*, par le comte de Salvandy, l. 3.) J'avois besoin de citer à l'appui de mon foible commentaire ce jugement d'un des plus excellents écrivains de nos jours.

tous quatre vêtus de blanc avec de l'hermine, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, ce qui nous parut fort étrange. Chacun d'eux portoit de grandes chaînes d'or à plusieurs tours, avec des haches sur l'épaule, et tous quatre jetoient de temps en temps la vue sur nous et ensuite sur le czar avec un profond respect, comme en nous invitant à admirer sa grandeur. Mais ce qu'il y eut outre cela d'admirable et de surprenant, ce fut le splendide équipage de sa cour : car il y avoit environ deux cents boyards et autres, assis en ordre tout autour de la muraille, portant la plupart des robes de drap d'or et d'argent abondamment semées de pierreries ; et tous ces gens-là n'étoient que comme autant de rayons de ce soleil qui étoit éle comme dans son char de triomphe, et qui n'avoi d'éclat que pour en faire hommage à leur prince. Néanmoins, afin qu'il y eût encore plus de bravoure, l'on fit venir à l'entrée de la salle un grand nombre des goses [1] ou facteurs du czar, avec de riches robes que Sa Majesté leur fournit pour paroître en ces occasions. Au reste, je laisse à penser de quelle manière nous fûmes surpris au premier abord de voir tant de splendeur et de magnificence. En effet, cela nous ravit tellement en admiration, et l'éclat des joyaux (qui sembloit y disputer l'avantage avec la clarté du soleil) nous éblouit si fort que nous nous perdîmes à peu près parmi cette confusion admirable de lumière et de gloire.

1. Gosti, principaux négociants faisant le commerce avec l'étranger.

Cependant M. l'ambassadeur, étant entré dans la salle, fit d'abord une profonde révérence à Sa Majesté, dont le trône étoit vis-à-vis de la porte; et, s'étant avancé de quelques pas, il s'arrêta à côté du pilier, où, après avoir fait une seconde révérence, il commença de parler tête nue au czar en ces termes : « Le sérénissime, dit-il, et très-puissant prince Charles II, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre, d'Ecosse, France et Irlande, défenseur de la foi, etc.; à vous, très-haut, très-puissant et très-illustre prince, grand seigneur, empereur et grand duc Alexy Michaïlovitz, absolu souverain de toute la grande, la petite et la blanche Russie, de la Moscovie, Keavie, Volodimerie; empereur de Cazan, empereur d'Astracan, empereur de Sibérie; seigneur de Pscove; grand duc de Lithuanie, Smolensco, Twersco, Volinsco, Podolsco, Ughorsco, Permsco, Veatsco, Bolgarsco, etc.; seigneur et grand duc du petit Nofgorod, de Chernigo, Resansco, Polotsco, Rostofsco, Yeroslafsco, Beloozarsco, Oudorsco, Obdorsco, Condinsco, Wetepsco, Mstiflasco et d'autres pays septentrionaux; seigneur du pays d'Iversco, des czars de Cartalinsco et Gruzinsco, du pays de Cabardinsco et des ducs de Chercasco et Igorsco; seigneur et monarque, par légitime succession de père en fils, de plusieurs autres seigneuries et provinces orientales, occidentales et septentrionales[1]; par moi Charles, comte de Carlisle, vicomte Howard de Morpeth, baron Dacre de Gillesland, lieutenant de Sa Majesté britannique

1. A tous ces titres, l'empereur *heureusement* régnant ajoute ceux de : roi de Pologne, grand-duc de Finlande, Livonie, Courlande, etc.

dans les comtés de Cumberland et Westmorland, conseiller de sa majesté en son conseil privé, et son ambassadeur extraordinaire, envoie ses salutations; et m'a commandé de délivrer cette lettre (à savoir les patentes du roi qu'il tenoit entre ses mains) à Votre Majesté impériale. » Cela étant interprété d'anglois en moscovite à haute voix par le principal truchement de monsieur l'ambassadeur, Son Excellence monta vers le trône pour donner la lettre au czar, qui la prit et la mit d'abord entre les mains de son chancelier.

Monsieur l'ambassadeur étant revenu à sa place, le czar se leva de son trône, et en même temps toute la vénérable assemblée se leva, dont les robes de brocard qui s'entretouchoient firent alors un bruit sifflant par la salle qui nous surprit fort. Cet agréable murmure étant fini, Sa Majesté czarienne prit la parole et s'informa de monsieur l'ambassadeur touchant la santé du roi. Mais, comme il y avoit une bonne distance entre le czar et monsieur l'ambassadeur, le chancelier avoit le soin de venir répéter à Son Excellence ce que le czar avoit dit. Après cela on l'interprétoit à monsieur l'ambassadeur, qui répondit au czar en ces termes : « Le sérénissime et très puissant prince Charles II, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre, d'Ecosse, France et Irlande, défenseur de la foi, etc , étoit en parfaite santé le 20 de juillet 1663, lors que j'eus l'honneur de lui baiser la main sur mon départ. » Cette réponse étant interpretée au czar, il se leva encore une fois, et s'enquit fort obligeamment de la reine mère en ces termes : « Comment se porte (dit-il) la désolée veuve de ce glorieux martyr Charles I ? »

A quoi monsieur l'ambassadeur répondit conformément. Ensuite il commença le discours suivant, dont chaque période fut interprétée à part, à mesure que Son Excellence l'avoit prononcée en anglois : car l'on trouva cette voie plus propre pour entretenir l'attention du czar et de l'assemblée. C'est pourquoi Son Excellence avoit devant soi une copie de la harangue en anglois et son interprète une autre en la langue du pays, et chacun lisoit de temps en temps dans la sienne. Au reste, en voici la teneur :

« *Très illustre et très excellent Empereur,*

Le roi mon maître reçut il n'y a pas long-temps, de la part de Votre Majesté impériale, une ambassade très honorable, dont l'éclat répondoit parfaitement à la magnificence du prince qu'elle représentoit, dont le sujet aussi étoit très conforme aux désirs de celui à qui elle étoit adressée : car, outre qu'elle apportoit l'agréable nouvelle de la santé de Votre Majesté impériale et de la prospérité de son empire, elle exprimoit d'ailleurs la joie que Votre Majesté impériale ressentoit du glorieux rétablissement de Sa Sérénissime Majesté dans ses royaumes et du souverain bonheur qu'elle goûte en gouvernant en paix ses florissants états ; elle renouveloit aussi la mémoire de l'ancienne amitié que les augustes ancêtres de Vos Majestés avoient liée ensemble, et promettoit qu'à l'avenir vous en serreriez plus étroitement les nœuds. Ainsi, les nobles sentiments de votre cœur, étant exprimés et embellis par l'honneur d'une si pom-

peuse ambassade, ressembloient au brillant éclat d'une pierre précieuse qui, ayant éprouvé les derniers efforts de la nature, tient sa perfection de l'art; ou, pour me servir de la pensée que le plus sage des rois emploie pour exprimer un mot dit à propos, cette ambassade impériale, dans une conjoncture si opportune, pouvoit être heureusement représentée par des pommes d'or embellies de figures d'argent. Il y a pourtant une chose dont Sa Sérénissime Majesté se plaint, et non sans raison : c'est qu'elle n'ait pas eu la commodité d'exécuter le dessein qu'elle avoit formé il y a long-temps, et que Votre Majesté impériale, en la prévenant, lui ait ôté le moyen de vous saluer la première avec la magnificence et la pompe que l'amitié et la dignité de l'une et de l'autre demandoient. Il est vrai que, si l'on considère l'égalité qui se trouve au nombre des années de Vos Majestés, la conformité des sentiments que vos communs intérêts vous inspirent, et le merveilleux accord de vos inclinations, qui ne semblent être animées que par un même esprit, il ne sera pas difficile de juger qu'il n'y a point de primauté à chercher dans cette rencontre; mais que vos deux grandes âmes, étant émues par les mêmes causes, ont formé en même temps des semblables résolutions. Mais qui ne sait que l'influence des astres, qui sont les éclatantes images de Vos Majestés, est suspendue et retardée suivant la diverse disposition des corps qui se rencontrent entre deux? et qui ignore que les plus intimes amis, dont Vos Majestés sont l'illustre modèle, étant dans des pays différents, bien qu'ils conçoivent les mêmes choses, n'ont pu encore trouver le secret de se communi-

quer leurs pensées au moment de leur conception, la distance des lieux leur dérobant ce doux plaisir? Ainsi l'avantage du temps devant être d'un côté, Sa Sérénissime Majesté n'est point fâchée qu'il soit à Votre Majesté impériale, pourvu que la sincérité et la constance de son affection ne soient point pour cela révoquées en doute : car c'est en cela principalement qu'elle fait gloire de ne reconnoître point de supérieur. Et usant de la franchise qui se pratique parmi les vrais amis, elle veut bien vous informer de ses actions et vous découvrir ses légitimes excuses, qui peuvent la mettre à couvert de tout blâme, en vous assurant qu'il n'y a eu que l'important fardeau de ses affaires domestiques qui l'ait obligée à retarder de reconnoître l'honneur qu'elle a reçu de Votre Majesté impériale et qu'elle vous rend par cette présente ambassade; et, quoique plusieurs princes moins éloignés de ses états que n'est Votre Majesté impériale l'aient honoré de leurs ambassadeurs, elle n'a pas laissé de vous rendre avant qu'à eux des témoignages de sa reconnoissance, parce qu'il n'y en a pas un qui lui soit plus joint par amitié et par bienveillance; enfin, bien loin d'avoir voulu différer de payer une dette si légitimement due, qu'elle a embrassé la première occasion favorable que le ciel lui a fournie pour vous satisfaire : car, encore que Sa Sérénissime Majesté n'ait pas accoutumé de faire dépendre ses desseins du mouvement des astres ni d'attendre superstitieusement le succès de ses affaires de la disposition des globes célestes, elle suit toutefois les voies que lui marque la sage providence de Dieu tout-puissant, qui a donné l'être

à ce vaste univers et de la main de qui elle confesse de tenir la félicité royale dont elle jouit. Après donc que par un soin particulier de la bonté divine elle s'est vue affermie sur l'auguste trône de ses prédécesseurs, environnée de toute la gloire et comblée de tout le bonheur où son ambition avoit droit d'aspirer, elle a choisi ce temps comme le plus propre pour saluer un si illustre empereur, un si cher frère et un si tendre ami, pour déclarer à Votre Majesté impériale les vœux ardens qu'elle fait pour la continuation de votre haute fortune et vous protester qu'elle vous en souhaite une plus grande que n'est la sienne, qui est pourtant si élevée qu'il semble que rien ne lui puisse être ajouté : car, la fermeté et la principale force d'un trône royal consistant en ces trois choses, d'être la terreur de ses ennemis, les délices de ses peuples, et d'avoir plusieurs amis dont la fidélité ne soit point suspecte, je puis avancer avec vérité que Sa Sérénissime Majesté, qui a fait briller sa constance dans les épaisses ténèbres de sa disgrâce, a été, par un favorable contre-coup et par un miracle surprenant, élevée au plus haut faîte de bonheur où un grand roi se puisse voir.

« Pour ce qui est de ses ennemis, il n'y en a point eu qui ait entrepris de le provoquer et d'éprouver ses forces, hormis ces infâmes pirates d'Alger, qui, non contens de faire voir leur impiété en combattant la croix à la faveur du croissant, montrent qu'ils ont dépouillé les sentimens de la nature en ce qu'ils en veulent à tout le genre humain. Mais, bien qu'ils fussent éloignés des terres de Sa Sérénissime Majesté d'environ sept cents

lieues, cette distance n'a pas été un obstacle assez puissant pour l'empêcher de châtier leur audace; elle les a assiégés dans leur propre caverne, elle a pris une partie de leurs vaisseaux, elle en a submergé l'autre, elle a rendu la liberté aux misérables captifs qui gémissoient sous la pesanteur des chaînes et a contraint ces abominables brigands de se soumettre aux conditions qu'il lui a plu leur prescrire. Pour ses sujets qui avoient été aveuglés par les subtils artifices des tyrans et qui avoient si longtemps ployé sous leur indigne joug, ils ont vu avec joie l'ignominie dont ces traîtres ont été couverts et la peine qu'ils ont soufferte pour un attentat si horrible que la postérité aura de la peine à le croire, et ils se sont rangés plus étroitement sous les lois de l'obéissance pour mieux effacer la tache de leur rébellion. Et, pour ce qui regarde ses amis, comme il n'a point de différend avec aucun prince chrétien, aussi lui ont-ils presque tous envoyé des ambassadeurs pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à son miraculeux rétablissement et pour lui demander d'être unis avec lui plus étroitement qu'ils n'étoient; mais avant toutes choses ils s'engagèrent librement que, s'ils savoient que quelques uns de ces monstres de rébellion qui trempèrent leurs mains dans le précieux sang de son glorieux père fussent cachés dans les terres de leur obéissance, ils ne manqueroient pas de les livrer en son pouvoir, et l'événement à fort bien justifié leur promesse. Au reste, s'il étoit nécessaire de déployer par discours l'étendue de l'empire que Sa Sérénissime Majesté possède, je pourrois dire qu'outre

les puissans royaumes qu'elle tient de ses immortels ancêtres dans l'Europe par droit d'héritage, elle a soumis à ses lois plusieurs provinces dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, et que, nonobstant ses malheurs passés, elle a reculé les bornes de sa domination et se voit maîtresse de plus de pays que ses prédécesseurs ne lui en ont laissé. L'Océan lui sert de pont pour joindre ses provinces si éloignées, et elle fait voir toutes les fois qu'il lui plaît ses redoutables pavillons aux plus reculées parties du monde habitable. Cependant, bien que ses sujets mettent leur souverain bonheur à obéir aux ordres que sa prudence et sa justice leur prescrivent, bien que ses ennemis se voient sans regret soumis à sa vaillance et que l'étendue de son empire soit peu pour son grand cœur, néanmoins, ayant autrefois senti les cruelles atteintes de la mauvaise fortune, comme elle goûte maintenant les attrayantes délices de la bonne, elle pouvoit avoir du dégoût pour la victoire, et cela parce que les glorieux lauriers qu'on cueille dans le champ de Mars sont toujours teints du sang humain; et elle aimeroit mieux relâcher de son pouvoir que l'employer à renfermer la liberté du genre humain dans des bornes trop étroites. Et, bien loin que sa grandeur soit capable de l'aveugler ou de l'enfler d'orgueil pour en abuser avec insolence, elle n'a pas de plus grands soins que d'adorer la bonté de Dieu, qui a orné sa main d'un si puissant sceptre, et de témoigner avec humilité à ce libéral bienfaiteur qu'il n'a pas obligé une âme méconnoissante. Par conséquent, quoique l'avantage de n'avoir point d'ennemis à redouter, la gloire de possé-

der un vaste empire et le bonheur de gouverner paisiblement ses états soient des choses très considérables, elle trouve plus de plaisir en la fidélité et en la constance des amitiés : car la nature l'a formée à ce généreux sentiment et l'expérience l'y a absolument confirmée. Je me serois bien pu passer de tracer une narration si imparfaite des choses si claires et si connues, n'eût été que le récit de sa présente grandeur servoit à rendre son amitié plus estimable et qu'il étoit joint à la reconnoissance qu'elle a pour ses fidèles amis, dont le secours a rendu le pesant fardeau de son affliction plus supportable et qui lui font maintenant goûter avec plus de plaisir la douceur de sa prospérité. Et parmi ce nombre il n'y en a pas un qui doive être, je ne dirai pas préféré, mais même comparé à Votre Majesté impériale : car, soit qu'on regarde la majesté de votre trône, soit que l'on considère l'antiquité de votre bienveillance, soit qu'on examine le prix de vos nouveaux bienfaits, on n'a point vu d'arbre dont l'ombre ait été plus fraîche et plus étendue ni qui ait produit une plus grande quantité de fruits et plus agréables au goût.

« Comme j'ai l'honneur d'approcher de près la personne de Sa Sérénissime Majesté et d'entendre les oracles qui sortent de sa bouche, je vous dirai qu'elle a de coutume de raconter avec des transports de joie comme un de ses augustes ancêtres, Edouard sixième, par une héroïque entreprise, équipa, il y a cent ans, une flotte pour reconnoître les dernières limites du monde et pour établir quelque commerce avec les nations inconnues; comme ces hommes hardis décou-

vrirent heureusement les secrets et les détours de la mer septentrionale, qu'on n'avoit pas crue navigable, et comme, étant conduits par la colonne d'un jour continuel à travers les déserts de cet océan, ils touchèrent enfin les bords de votre empire. Sur ce propos on pourroit dire avec raison que ce sont eux qui ont inventé le vrai usage de l'aimant : car ce fut la première fois que cette aiguille, dont les effets ont si long-temps travaillé les philosophes, se reposa après avoir trouvé votre septentrion, qu'elle avoit marqué en vain pendant tant de siècles. Mais, ayant surmonté les difficultés de la mer, il y avoit encore deux non moins considérables périls à essuyer : ou de défaillir dans le pénible voyage qu'ils avoient entrepris de faire par vos terres, ou de ne pouvoir supporter la surprenante lumière de la Majesté qu'ils alloient aborder, et qu'ils ne s'étoient point attendus de trouver hors de leur pays. Toutefois ils ne furent pas seulement réjouis par l'humanité inespérée du prince qui tenoit alors les rênes de cet empire, mais ils reçurent aussi de sa libéralité, pour récompense du commerce qu'ils avoient introduit ici, des priviléges dont l'une et l'autre nation a ensuite éprouvé l'utilité et les avantages. Et c'est de cette source que cette héréditaire et sincère amitié, cultivée par des bienfaits réciproques, est descendue de père en fils jusques à Vos Majestés. Or environ ce temps-là, il y eut aussi d'autres princes qui furent poussés du désir de découvrir quelque pays inconnu. Les Portugais trouvèrent dans les Indes Orientales des parfums et des perles, non des parfums dont l'odeur mérite d'être comparée ni

des perles dont la blancheur fût égale à ceux dont Sa présente Majesté de Portugal a depuis peu fait présent au roi mon maître. Les Espagnols découvrirent dans les Indes occidentales les mines d'or et d'argent. De manière que, ne restant rien qui semblât être digne de la conquête des rois d'Angleterre, ils trouvèrent pourtant ce qui est le plus capable de contenter les désirs des princes qui n'ont pas besoin des royaumes et qui ne sont pas convoiteux d'en posséder davantage, je veux dire un fidèle ami. Et Sa Sérénissime Majesté a accoutumé de dire qu'elle a été la mieux partagée des trois et qu'elle ne voudroit pas changer un si grand ami pour tous les riches trésors des Indes, ajoutant pour raison l'expérience qu'elle en a faite : car, lorsque ses sujets s'étoient détachés de l'obéissance qu'ils devoient à leur légitime souverain, que ses amis l'avoient presque tous méconnu étant enveloppé d'un épais nuage d'affliction, et que le ciel et la terre sembloient avoir conspiré sa ruine, Votre Majesté impériale ne rejeta pas seulement les prières du tyran qui avoit envahi la souveraine autorité, elle ne refusa pas seulement sa protection à ceux qui étoient soupçonnés d'être criminels d'Etat, mais aussi elle lui fit sentir les obligeans effets de sa bienveillance. C'est pourquoi Sa Sérénissime Majesté, qui a librement remis entre les mains de votre ambassadeur la somme d'argent que Votre Majesté impériale lui avoit prêtée, tiendra toujours précieux le souvenir de vos bienfaits et aura soin d'en faire passer la mémoire jusqu'à la plus éloignée postérité. Et Sa Sérénissime Majesté, attirée par ces nouvelles

raisons et appuyée sur ce solide et ancien fondement, employant les mêmes termes dont Votre Majesté impériale s'est servie comme plus efficaces et plus conformes à ses désirs, déclare que, considérant le florissant état de ses royaumes et la sincère amitié que son auguste père, de glorieuse mémoire, Charles Ier, et votre auguste père, de glorieuse mémoire, Michel Federovitz, empereur et grand duc de toute la Russie, ont eue l'un pour l'autre et ont conservée inviolablement, et faisant réflexion sur les avantages que leur correspondance apportoit à leurs peuples, elle souhaite de tout son cœur que cette affection ne soit pas seulement continuée, mais aussi qu'elle soit rendue plus intime, plus ferme et vraiement fraternelle, et qu'elle soit soigneusement cultivée par un fréquent commerce. Elle prie enfin Dieu tout-puissant et tout-bon, son souverain monarque et le vôtre, d'accorder à Votre Majesté impériale une vie longue, un règne tranquille et des constantes amitiés, de vous combler de plus de bonheur que n'ont possédé vos immortels ancêtres et de faire que Votre trône impérial soit toujours occupé par des successeurs de votre auguste tige jusques au grand rétablissement de toutes choses.

« Sa Sérénissime Majesté rend son très affectionné salut aux deux grands princes Alexis Alexiovitz, héritier de l'empire, et Théodore Alexiovitz[1] (à ces deux flèches du carquois impérial,

1. Monsieur l'ambassadeur ne récita pas ce qui est enfermé dans cette parenthèse et celle qui suit peu après, parceque les princes ne parurent point du tout à cette audience. (*Note de l'auteur.*)

qui, quelque glorieux but que Sa Majesté Impériale se propose, ne manqueront pas de donner dedans; ces jeunes heros que vos sujets regardent comme un double gage de la paix, et que vos ennemis redoutent comme deux foudres de la guerre). Il y a long-temps que le bruit de leurs nobles inclinations et de leur sublime vertu digne de l'illustre tige dont ils sortent, est parvenu aux oreilles de Sa Sérenissime Majesté C'est pourquoi elle a pris un singulier plaisir d'entendre de la bouche de vos ambassadeurs que leur affection pour lui imitoit celle de leur père, et elle ne regarde pas seulement ce sentiment d'amitié comme un signalé bienfait, mais elle veut le conserver pour ses successeurs comme un précieux trésor (conjecturant avec raison que ces deux aiglons de l'aigle moscovitique, qui exercent et qui fortifient leur vue en contemplant les rayons de Votre Majesté impériale, etant parvenus à un âge parfait, s'élèveront au plus haut faîte de grandeur où la vertu et le travail continuel peuvent porter les plus magnanimes héros).

« Pour ce qui me regarde en particulier, comme Sa Sérénissime Majesté ne me fait point de commandement qui ne me soit un nouvel honneur, aussi reconnois-je que je ne pouvois être honoré d'aucun qui flattât tant mes ambitieuses pensées que celui de remplir la charge d'ambassadeur extraordinaire vers Votre Majesté impériale. Il est vrai que la main liberale de Sa Sérénissime Majesté et de ses augustes prédécesseurs m'a comblé de biens et m'a eleve à de hauts degrés héréditaires de dignité, en quoi j'avoue que j'ai des égaux. Mais cette ambassade qui a été com-

mise à mes soins m'élève si haut que j'oserois dire (si l'envie ne tâchoit à mordre sur mes paroles) que je ne vois au dessus de moi que le rayonnant ambassadeur du ciel qui porte sans interruption sur un char pompeux les richesses du jour à vos deux florissans empires. Etant donc participant et témoin de la gloire qui brille en Votre Majesté impériale, dont je souhaite la continuation, la seule chose que je désire avec passion est que Votre Majesté Impériale m'accorde les désirs de Sa Sérénissime Majesté, pour l'intérêt de vos deux couronnes et pour le bien de votre postérité. A mon particulier, j'emploierai tout le zèle et toute la diligence possible à ce qu'une si louable entreprise soit conduite à une heureuse fin, comme j'y suis obligé par toute sorte de raisons; et je ne doute point que Votre Majesté Impériale n'y contribue de son côté en députant des personnes qui auront assez de sincérité, de zèle, d'affection et de promptitude à manier les affaires pour accomplir et couronner un si grand ouvrage. »

Monsieur l'ambassadeur ayant achevé sa harangue, qui fut fort approuvée, sa Majesté czarienne lui fit savoir qu'elle lui faisoit l'honneur de lui présenter la main; c'est pourquoi il remonta vers le trône et lui baisa la main, selon la coutume des ambassadeurs chrétiens. En effet, c'est une cérémonie qu'il est malaisé d'éviter dans cette cour, quoiqu'elle semble tout à fait indigne d'un ambassadeur, qui devroit sous ce caractère égaler plutôt sa personne dans ces occasions solennelles à la majesté du prince à qui il s'adresse que de se ravaler jusqu'à des soumis-

sions si basses ; et je ne doute point que monsieur l'ambassadeur n'eût préféré l'avantage des ambassadeurs infidèles, qui ne sont pas sujets à cette cérémonie, dont le czar ne prétend d'honorer que les chrétiens. Il fit aussi savoir qu'il faisoit le même honneur à la suite de Son Excellence, si bien que monsieur le vicomte et tous les gentilshommes lui baisèrent la main par ordre, et cependant monsieur l'ambassadeur demeura assis sur un banc que le czar lui fit apporter. Mais, de peur que Sa Majesté ne se lassât à tendre la main si long-temps, un boyard lui soutenoit la main droite, qu'on baisoit, pendant que la gauche portoit tout le fardeau du sceptre. Monsieur l'ambassadeur se servit de cette occasion pour recommander de la part du roi à Sa Majesté czarienne un chevalier anglois nommé Jean Hebdon, qui accompagna Son Excellence en cette ambassade. Il avoit depuis peu servi le czar en qualité d'agent en la cour d'Angleterre, où il ménagea si bien les intérêts communs des deux couronnes que Sa Majesté Britannique ne put pas se dispenser de faire connoître au czar par monsieur l'ambassadeur l'estime qu'elle avoit pour sa personne. Ce qui paroît entre autres dans ce peu de mots que Son Excellence prononça en sa faveur comme il s'avançoit pour baiser la main du czar après monsieur le vicomte : « Ce gentilhomme (dit-il), monsieur Hebdon, est sans doute assez bien connu de Votre Majesté impériale : il a rendu de fort bons services à Votre Majesté impériale dans la cour d'Angleterre ; c'est pourquoi Sa Majesté a une estime particulière pour lui, et m'a donné ordre exprès de

le recommander plus particulièrement la première fois que j'aurois l'honneur d'être admis à votre présence. »

Les gentilshommes ayant baisé la main du czar, on fit entrer les présens, qui étoient portés par les gardes : de sorte qu'ils passèrent tous par ordre d'un côté du pilier, et s'en retournèrent de l'autre dans une antichambre. Sur cela, monsieur l'ambassadeur se leva et fit ce compliment au czar : « Sa Majesté Sérénissime (dit-il) a envoyé ce présent à Votre Majesté Impériale pour un gage de son affection. C'est pourquoi elle espère que Votre Majesté l'acceptera de bon cœur, et c'est de là surtout qu'elle en fait dépendre le prix et la valeur. » La première chose qui passa fut un fusil du roi Charles Ier, sur quoi monsieur l'ambassadeur reprit la parole et dit : « Sa Majesté m'a délivré de sa propre main ce fusil, qui est d'une excellente sorte. C'est celui dont le roi son père, de glorieuse mémoire, se servoit pour tirer ; et Sa Majesté a cru qu'étant une relique de cet illustre prince, elle ne pouvoit mieux être conservée qu'entre les mains de Votre Majesté Impériale. » Ce fusil étoit suivi d'une paire de pistolets, dont Son Excellence parla en ces mots : « J'ai reçu (dit-il) de la main propre de Sa Majesté cette paire de pistolets, avec ordre d'en excuser la vieillesse, et elle a cru qu'ils n'en seroient pas moins agréables à Votre Majesté Impériale quand vous sçauriez que ce sont les mêmes pistolets qu'elle avoit lorsque, après sa longue adversité, elle fit son entrée à cheval dans la ville de Londres, capitale de ses Etats. » Après ces pistolets, le reste des présens passa

sans interruption, et en premier lieu la vaisselle, dont la première pièce étoit un grand bassin d'argent doré que deux personnes portoient. Au reste, entre tous ces présens, il y en avoit une partie pour les deux princes, une autre de la part de la reine pour la grande duchesse, et enfin le présent que Son Excellence faisoit du sien propre au czar[1].

Ainsi finit l'audience, qui dura pour le moins deux heures ; et de là monsieur l'ambassadeur fut conduit à sa maison avec le même respect qu'il avoit reçu en allant à l'audience. D'abord qu'il fut de retour, on lui envoya son diner de la cour, apprête à la moscovite, avec une particulière personne de qualité pour régler le festin[2]. Il y eut pour le moins cent plats de viande, que l'on apporta publiquement en ordre par la grande rue, avec une quantite prodigieuse de boisson, particulièrement d'hydromel, de vin et d'eau-de-vie. Le dîner se fit sous le dais dans la grande salle, et ce fut Son Excellence qui pourvut le linge de table et la vaisselle, qui étoit toute d'argent. La viande étant sur la table (qui étoit carrée et mise à travers sous le dais), monsieur l'ambassadeur prit place au milieu de la table, du côté de la muraille, sur sa chaise de parade, et de son côté il n'y eut que monsieur le vicomte à sa droite, et monsieur

1. De tous ces présens, le grand bassin d'argent doré que deux personnes portoient, sur lequel est representé le siege d'Athènes, deux cruches, deux coupes et deux chandeliers, sont encore conserves à l'arsenal de Moscou.

2. Cette particulière personne de qualite etoit le stolnik Nikita Cheremetef, d'une famille alliee aux Romanof ; le narrateur l'appelle plus loin *Schelimitoff*.

le chevalier Hebdon à sa gauche, tous deux à chaque bout de la table, et la compagnie des Moscovites s'assit tout ensemble de l'autre côté. Cependant monsieur l'ambassadeur se fit servir, lui seul, par ses gentilshommes, avec une douzaine d'assiettes d'argent doré qu'il avoit, ce qui sembla rendre les boyards un peu jaloux; néanmoins, il leur fit tenir bonne mine, tant par la douceur de sa conversation que par celle de sa musique, qui chatouilloit assez plaisamment leurs oreilles, qui (comme je m'imagine) étoient fort enrouillées. Enfin, l'intendant du festin sortit un billet où étoit la liste des santés qui se devoient boire dans le même ordre que le czar lui avoit prescrit; et, conformément à cela, il ne manqua pas à commencer d'abord la santé de son grand seigneur. Après cette santé, il but celle du roi d'Angleterre, laquelle (si je ne me trompe) il trouva bien plus agréable, parceque Son Excellence lui fit present de la coupe où il la but, qui étoit de vermeil doré, dont il fut si ravi qu'il sembloit ne boire les autres santés que par imagination, et peu après il s'éclipsa tout d'un coup avec sa coupe.

Deux jours ensuite, monsieur l'ambassadeur eut encore audience du czar, où nous allâmes dans le même ordre et de la même manière que la première fois; mais Son Excellence fut conduite dans une autre salle qui n'étoit pas si grande, mais qui étoit beaucoup plus belle que la première, car elle étoit richement garnie, et le lambris étoit tout doré, avec d'excellentes peintures. Et, au lieu que les trompettes et les valets de pied de monsieur l'ambassadeur n'eurent pas la liberté d'être admis à la première audience, ils eurent la satisfac-

tion de voir le czar à celle-ci. Il est vrai qu'il n'étoit pas si haut monté que la première fois, car il n'étoit que sur un petit trône élevé simplement d'un degré ou deux sur le pavé ; néanmoins, il ne laissa pas d'avoir, comme l'autre fois, sa couronne sur la tête et son sceptre à la main, et, sur une fenêtre, il y avoit à son côté droit la boule impériale, qui étoit d'argent doré. Cette audience étant plus familière que l'autre, il n'y eut pas tant de boyards ni de bravoure, et monsieur l'ambassadeur s'approcha à deux pas du czar; mais il se tint toujours découvert en sa présence, comme auparavant. D'abord le czar s'enquit de la santé de monsieur l'ambassadeur, et lui dit ensuite qu'il avoit nommé six commissaires d'entre ses principaux boyards et conseillers pour traiter avec lui touchant le sujet particulier dont le roi lui faisoit mention dans sa lettre[1]. Au reste, Son Excellence, qui avoit des ordres particuliers du roi en faveur de monsieur le chevalier Hebdon (comme elle l'avoit déjà donné à entendre au czar à la première audience), fut néanmoins refusée de remettre entre les mains propres de Sa Majesté czarienne une lettre de recommandation qu'il y avoit de la part du roi en faveur du chevalier, et elle fut contrainte de la donner aux commissaires. Enfin, après avoir demeuré un quart d'heure avec le czar, monsieur l'ambassadeur fut conduit de là à la chambre destinée pour les conférences, et dans son chemin il fut rencontré et com-

1. Ces commissaires (au nombre de cinq, et non de six) étoient : le prince Nikita Odoefski, le prince George Dolgorouki, Bazile Volinski, Ivan Pronchichef et le diaire Almaz Ivanof.

plimenté deux diverses fois par quelques personnes de la cour portant de grandes chaînes d'or à quatre ou cinq tours, ce qui me fit souvenir de ces prisonniers ou esclaves d'Ethiopie que l'on enchaînoit (comme dit l'histoire) avec des chaînes d'or massif. Quand il fut entré dans la chambre de conférence, il s'assit avec les commissaires, et Son Excellence leur donna pour lors par écrit deux propositions, dont je prétends de rendre un compte fidèle dans son lieu. La conférence étant finie, nous fûmes reconduits à la maison, comme la première fois, avec un grand dîner qui fut envoyé du palais, car c'est toujours la coutume aux jours d'audience.

Six jours après, à savoir le 19 de février, le czar nous fit un festin public dans son propre palais, et nous y fûmes conduits avec le même respect et les mêmes cérémonies que l'on observoit lorsque monsieur l'ambassadeur alloit à l'audience. En entrant dans la salle où le festin se fit (qui étoit la salle de la première audience), nous vîmes le czar qui étoit assis sur son trône, avec un grand bonnet de renard noir, comme ceux dont j'ai fait mention à notre entrée à Moscou, et il avoit sa table mise devant lui ; mais, au lieu que Son Excellence y devoit recevoir des marques extraordinaires d'honneur et de civilité, au contraire, elle y fut traitée, à divers égards, tout à fait desobligeamment : car, quand elle entra dans la salle, le czar ne daigna pas seulement lui tirer son bonnet, comme si la civilité étoit au dessous d'un prince et quelque chose indigne des trônes. Il est vrai qu'aussitôt que monsieur l'ambassadeur fut assis, il mit bas son grave bonnet, et demeura toujours

tête nue comme nous, quoique ses cheveux fussent si extrêmement courts qu'un de nous prit la liberté de dire qu'il s'étonnoit qu'un si grand monarque n'eut par seulement des cheveux pour lui couvrir les oreilles. D'ailleurs, bien loin de recevoir monsieur l'ambassadeur à sa propre table, il le fit mettre à une table à part, fort éloignée de lui, et à sa main gauche, pendant que ses principaux boyards avoient une table à sa droite et moins éloignée de lui[1]. Au reste, il s'assit tout seul, d'un côte, contre la muraille, et, de l'autre, il y eut un conseiller du czar et un de ses stolnics pour lui faire compagnie[2]. En droite ligne, et tout proche de sa table, on placa monsieur le vicomte, et ensuite (par ordre exprès du czar) non seulement les gentilshommes et les pages, mais même les valets de pied : car ce fut le bon plaisir de Sa Majesté czarienne de nous régaler tous ensemble. Ainsi nous demeurâmes assis près de demi-heure avant le premier service, et cependant nous nous divertîmes à considérer le pilier de la salle, qui, par parade, étoit alors garni tout autour d'une admirable quantité de vaisselle d'or et d'argent, où il y avoit beaucoup de pièces curieuses. Enfin l'on commença de servir, et ceux qui apportèrent le service avoient tous de grands bonnets de renard noir, comme celui que le czar avoit sur sa tête quand nous entrâmes dans la salle. Le czar étant servi le premier, les boyards l'étoient après lui, et ensuite monsieur l'ambassadeur et son train.

1. Ces boyards étoient : les princes Odoefski, Dolgorouki, Volinski, Ivanof, Theodore et Daniel Strogonof.

2. Ce conseiller etoit Pronchichef, et ce stolnic Chérémétef.

Le premier plat fut de cavayar, que nous mangeames en salade; après, nous eûmes de certain potage fort doux et plusieurs sortes de poissons, tant en pâte que frits et bouillis; mais nous n'eûmes point de viande, parceque c'etoit en carême[1]. Pour boire, nous eûmes de fort bonne bière, de l'hydr mel blanc et rouge, du vin d'Espagne et de Grèce, et assez d'eau-de-vie; et nous n'etions servis, jusqu'au moindre, que par des gens de qualité, qui le faisoient bien paroitre par leur equipage[2]. Mais ce qu'il y eut d'incommode et qui fut de mauvaise grace, c'est que nous n'eûmes point de serviette, non pas même Son Excellence, et la nappe, d'ailleurs, étoit si etroite qu'elle ne passoit point la largeur de la table. Enfin, nous n'eûmes ponctuellement que chacun une assiette tout le long de ce festin, et monsieur l'ambassadeur lui-même n'eut point d'avantage en cela sur ses serviteurs. Cependant nous eûmes au moins la faveur de n'être pas obligés (comme nous apprehendions) de boire avec excès; seulement, de temps en temps on nous avertissoit de n'oublier pas de boire la santé du czar. Au reste, d'abord que l'on eut commencé de servir, on fit entrer douze des gardes du corps avec leurs riches habits, et ils se rangèrent avec leurs pertuisanes vers la porte de la salle, vis-à-vis de Sa Majesté.

1. Ce n'étoit pas en carême, mais le vendredi de la semaine de carnaval, appelee semaine de fromage, dans laquelle on s'abstient dejà de viande.

2. C'etoient le prince Ivan Kozlofski et Grégoire Boïachef, qui avoient eté chargés par le tzar de faire les honneurs de son festin à Carlisle, et le jeune prince Jacques Bariatinski faisoit auprès de lui les fonctions de chambellan.

Après cela, deux seigneurs entrèrent avec les épées royales, et, s'étant approchés du trône avec un profond respect, ils se mirent à chaque côté du czar, où ils se tinrent debout fort long-temps, l'épée sur l'épaule, jusqu'à ce qu'ils fussent changés [1]. La nuit s'approchant, après beaucoup de services que l'on avoit déjà apportés, on garnit tous les lustres de bougies, et quelque temps après on fit sçavoir de la part du czar à Son Excellence qu'il souhaitoit de s'entretenir quelques momens avec elle. Là-dessus, monsieur l'ambassadeur sortit de table, et, ayant approché le czar, il se tint debout devant lui d'un côté de la table, tellement qu'il se parloient face à face. D'abord ils s'engagèrent à boire diverses santés, et la première que le czar porta à Son Excellence, dans un grand gobelet d'or ou d'argent doré, fut à la mémoire du roi Charles Ier, en ces mots : « A la mémoire (dit-il) de ce glorieux martyr Charles Ier, qui, comme il a souffert de grandes afflictions dans ce monde, aussi je ne doute point qu'il ne jouisse maintenant dans l'autre d'une grande mesure de gloire. » — Ensuite il but la santé du roi régnant, et donnoit toujours de sa main propre le gobelet à monsieur l'ambassadeur. Son Excellence commença aussi à son tour la santé des deux jeunes princes, et, comme le czar sembloit l'oublier ou la négliger, elle prit son temps pour lui en faire souvenir. Cependant ils eurent ensemble des discours sérieux, tantôt touchant la guerre que le czar avoit

1. Ces deux seigneurs étoient les princes Pierre et Bazile Prozorofski.

pour lors avec le roi de Pologne, et tantôt sur le sujet de la négociation de monsieur l'ambassadeur, qui y fit venir le czar fort adroitement. Sur cela, le dessert entra, qui n'étoit composé que de beignets, de gaufres et quelques autres bagatelles de pâtisserie à la mode du pays. Et par ornement l'on fit venir trois petits arbres, l'un pour la table du czar, l'autre pour celle des boyards, et le troisième pour celle de monsieur l'ambassadeur, tous trois étant bien garnis de branches bien proportionnées, toutes couvertes de pâte cuite et dorées à chaque bout. Là-dessus, le czar fit entendre à monsieur l'ambassadeur qu'il se remît encore pour quelque temps à table afin de goûter du dessert. Demi-heure après, Son Excellence quitta sa table et remonta pour la seconde fois vers le czar, si bien qu'ils se mirent encore à boire d'assez bel air. Les gentilshommes mêmes de monsieur l'ambassadeur eurent pour lors l'avantage d'être de la partie, et le czar lui-même leur distribuoit le vin de sa main propre, comme il faisoit à monsieur l'ambassadeur. Mais Son Excellence, remarquant la facilité avec laquelle le czar vidoit de grands gobelets, s'imagina que la boisson de Sa Majesté n'étoit pas si forte que celle qu'on lui donnoit[1] : si bien qu'il lui dit franchement et de bonne grâce *qu'il eût bien souhaité d'être un peu son échanson;* et le czar,

1. Ce soupçon de Carlisle, observe le baron Korf, étoit légitime, car nous lisons dans Samuël Collins, qui a été pendant neuf ans médecin du tzar : *The czar is temperate in his diet, drinks very little wine, sometimes he drinks at meales a little cinnamon water, or oyl of cinnamon in his smal beer.* (The present state of Russia, London, 1671.)

qui étoit de bonne humeur, ne répondit là-dessus à Son Excellence qu'en riant de fort bon cœur. Neanmoins, il se trouva peu après si échauffé qu'il se mit à saigner du nez, et ce fut alors que monsieur l'ambassadeur prit congé de lui. Ainsi, nous nous en revin es à onze heures de nuit, ce festin n'ayant pas duré moins de neuf heures entières, pendant lesquelles on servit apparemment cinq cents plats pour le moins[1].

Le 17 de mars étant le jour de la naissance du czar, Sa Majesté nous envoya un grand diner de son palais, avec trois ou quatre boyards pour célébrer la fête avec monsieur l'ambassadeur. Quelque dix semaines après, à savoir le 29 de mai, nous solennisâmes aussi, avec beaucoup de réjouissance, le jour de la naissance du roi, qui n'est que de ces dix semaines plus jeune que le czar, car ils naquirent tous deux l'an 1630: si bien qu'alors ils étoient tous deux dans leur trente et quatrième année. Son Excellence (qui étoit aussi de même âge) traita, ce jour de fête. entre autres personnes, le premier des trois ambassadeurs que le czar avoit envoyés au roi d'Angleterre; mais, parceque c'eût été un crime presque capital pour un homme de sa qualité d'avoir quelque conversation avec un ambassadeur étranger sans la permission ou l'ordre de Sa Majesté czarienne, Son Excellence fut obligée de demander la permission du czar par avance, et même elle eut bien de la peine à l'obtenir : de sorte que, nonobstant l'amitié que ces deux ambassadeurs avoient contractée en Angle-

1. L'énumération de ces 500 plats prend, dans les *Dvorzovoï Razriadi*, plus de sept grandes pages d'impression.

terre, ce fut ici la seule occasion qu'ils eurent de se rejouir ensemble en Moscovie.

En ce temps-là, il y avoit à Moscou un résident de Suède, qui fit souvent visite à monsieur l'ambassadeur et eut diverses conferences d'Etat avec lui. Son Excellence le traita diverses fois avec tout l'accueil possible.

Le 3 d'avril, qui étoit le jour des Rameaux, nous vîmes la belle procession qui se fait tous les ans à Moscou, huit jours devant Pâques, pour représenter l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Le czar invita monsieur l'ambassadeur à voir cette cérémonie, et pour cet effet lui envoya son carrosse, car les traîneaux n'étoient plus alors en usage, parceque la glace étoit la plupart fondue; mais, comme Son Excellence voulut entrer le premier dans le carrosse, un stolnick que le czar lui avoit envoyé pour lui faire compagnie prit si bien son temps qu'il s'y fourra le premier. Monsieur l'ambassadeur, voyant sa témérité, le laissa dans le carrosse, et, comme il s'en alloit remonter les degrès, voici le stolnick qui sort tout confus du carrosse pour l'assurer qu'il avoit reçu cet ordre, et que c'étoit leur coutume. Son Excellence répliqua qu'elle sçavoit bien que cette incivilité ne se faisoit point ailleurs, et qu'on n'en avoit jamais agi de la sorte en Angleterre avec les ambassadeurs de Sa Majesté czarienne. Là-dessus, le stolnick, voyant la résolution de Son Excellence, dépêcha d'abord un courrier pour informer le czar de ce qui s'étoit passé: si bien que Sa Majesté révoqua l'ordre, et sur cela monsieur l'ambassadeur partit. Mais, avant que nous fussions venus au lieu destiné pour lui et pour sa suite, le czar

étoit déjà sorti de l'église qu'on appelle de Jérusalem, d'où il venoit de faire sa dévotion. Ainsi, nous le vîmes marchant à pied sur du drap, avec sa couronne sur la tête, au milieu d'une grande assemblée de boyards et de gens d'église, parmi lesquels étoit le patriarche, avec une espèce de tiare sur la tête et une grande croix d'or à la main[1]. Le reste du clergé portoient leurs habits d'église, avec des livres, des bannières, des croix et des images. Dans cet état, ils vinrent jusqu'à une plate-forme qui est dans une place où se tient le marché, près du Tzargorod, et, étant venus là, le patriarche présenta des palmes au czar, et ensuite à tous les autres. Cela fait, il ôta la couronne de dessus la tête du czar, la mit sur une assiette d'argent, puis il présenta sa croix d'or à Sa Majesté czarienne pour la baiser, ce qu'elle fit avec un profond respect. Après cela, le Patriarche se mit à guinder la croix de tous côtés en signe de bénédiction; et là-dessus toute l'assemblée, tant dans la plate-forme que dehors, se courboit comme le jonc pour se prosterner jusqu'à terre. Ensuite l'on chanta plusieurs hymnes, si bien que cette dévotion dura une bonne heure. Cependant il arriva une plaisante bévue à l'occasion d'une des filles de service de notre maison, laquelle, souhaitant de voir cette pompeuse procession, s'étoit glissée parmi la suite de monsieur

1. Ce patriarche étoit le célèbre Nicon, le plus grand homme peut-être que la Russie ait jamais produit, dit l'excellent auteur de *La Russie sera-t-elle jamais catholique,* tandis que M. Mouravief (*Lettre à M. Bautain*) lui reproche risiblement d'avoir été cause de sa chute par son caractère, car il n'avoit jamais su se plier aux circonstances.

l'ambassadeur; et, comme elle se mit derrière Son Excellence (qui néanmoins ne l'avoit point aperçue), le czar, qui levoit souvent les yeux de notre côté, la remarqua, et, s'imaginant que ce fût madame l'ambassadrice, envoya un de ses boyards pour la complimenter. Monsieur l'ambassadeur, tout surpris de ce compliment, remercia le czar pour sa bonne intention, et lui fit sçavoir en même temps qu'il s'étoit mépris et que madame étoit à la maison. Là-dessus, il fit retirer la fille avec une âpre censure, et elle, toute étonnée d'une aventure si étrange et si inopinée, s'en alla dans un profond silence, toute confuse de l'honneur et de la honte que l'on venoit de lui faire en même temps. Peu après, on amena au patriarche un cheval tout couvert de linge blanc, avec de grandes oreilles qu'on lui avoit fait par artifice pour le déguiser en âne; et cela se fit faute d'un âne réel, car c'est un animal si rare dans la Moscovie qu'à peine s'en voit-il quelqu'un; mais ce défaut est merveilleusement bien suppléé par le grand nombre d'ânes métaphoriques qu'il y a. La selle de ce cheval étant couverte de plusieurs riches housses ou couvertures, le patriarche y monta par le moyen d'un marchepied et s'y assit (comme faisoient autrefois les femmes) tout d'un côté. De là, il bénissoit le peuple avec sa croix à mesure qu'il marchoit; et le czar, ayant repris sa couronne, marchoit à pied devant lui et menoit par la bride son cheval métamorphosé[1]; mais, dès

1. Le fils d'Alexis ne voulut pas se soumettre à mener le patriarche par la bride de son cheval; il abolit cette cérémonie, puis le patriarcat lui-même, dont la puissance contrebalançoit la sienne, et donna, en 1721, une forme toute

qu'ils eurent commencé de marcher vers le palais, il y eut un chariot de six chevaux, tous couverts de toile blanche comme celui du patriarche, qui prit l'avance. Ce charriot portoit un arbre que l'on avoit garni de pommes, de figues et de raisins, et parmi les branches il y avoit cinq ou six personnes qui chantoient le *Hosanna*.

Huit jours après cette procession, nous eûmes la fête de Pâques, et alors les Moscovites ont accoutumé (à l'imitation de l'Eglise grecque) de se présenter les uns aux autres des œufs colorés : car, quand deux amis se rencontrent, l'un dit à l'autre : *Christos wos Chrest,* c'est-à-dire : « Christ est ressuscité » ; et l'autre répond : *Wostin wos Chrest*, c'est-à-dire : « Certainement, il est ressuscité. » Et là-dessus ils se baisent et se présentent un œuf l'un à l'autre[1]. Cette cérémonie dure pour le moins toute la semaine de Pâques. De là vient que pendant ce temps-là on a de coutume de

moderne et anti-nationale à l'Eglise russe. Il ne se contenta pas, dit le marquis de Custine, d'être la raison de son peuple, et en a voulu être la conscience ; il a osé faire le destin des Russes dans l'éternité, comme il ordonnoit de leurs démarches dans ce monde. — Le souverain qui n'a pas reculé devant une telle responsabilité, et qui, malgré ses longues hésitations, apparentes ou réelles, a fini par se rendre coupable d'une si exorbitante usurpation, a fait plus de mal au monde par ce seul attentat contre les prérogatives du prêtre et la liberté religieuse de l'homme, que de bien à la Russie par toutes ses qualités guerrières, administratives, et par son génie industrieux. » (L. X.) Ici, il faut le reconnoître, notre sévère critique est dans le vrai, mais il ne s'y maintient pas toujours.

1. Le moindre paysan qui rencontre Sa Majesté l'empereur de Russie le jour de Pâques a le droit de l'embrasser et l'embrasse. Naguère les tzars se rendoient ce jour, après Matines, dans les prisons de la ville : « C'est aussi pour

porter avec soi des œufs bouillis durs, colorés en rouge ou en cramoisi. Le czar lui-même s'en sert pour ses officiers de guerre qui sont à Moscou, leur donnant à chacun d'eux un œuf avec une courte bénédiction pour le succès de leurs armes.

La ville de Moscou étant fort combustible, comme j'ai dit ci-devant, nous en vîmes trois preuves pendant le peu de séjour que nous y fîmes. La plus grande de toutes fut le jour même de Pâques; mais, comme il n'y eut que quelque cent maisons brûlées, cela ne fit pas grand bruit : car, à moins qu'il ne se brûle cinq ou six mille maisons à la fois, l'on n'y fait pas grand compte d'un incendie. Tout le remède que les habitans emploient dans ces occasions, pour éteindre la rage du feu, est d'abattre d'abord les maisons voisines, afin de lui donner de l'espace pour s'éteindre en lui ôtant la matière dont il se nourrit; mais, comme cela ne réussit pas toujours, surtout quand il fait du vent, il arrive quelquefois qu'une grande partie de la ville s'ensevelit sous ses cendres en fort peu de temps. Cependant ils se consolent aisément dans ces malheurs, par la facilité qu'ils ont de se rétablir : car, outre que les maisons y sont à fort bon marché, n'étant bâties que de bois fort légèrement, elles sont faites de telle façon que, quand un homme achète une

vous, disoient-ils aux condamnés, que le Christ est ressuscité »; et ils donnoient à chacun d'eux une pelisse neuve, après quoi le geôlier étoit chargé de leur servir le *réveillon*. Bien des personnes ont conservé cette touchante coutume et descendent encore aujourd'hui dans les prisons ou y font descendre leurs bienfaits.

maison, en quel endroit de Moscou que ce soit, il peut la faire transporter là où bon lui semble en faisant démonter les pièces et les remettre en leur place, ce qui se fait dans fort peu de temps.

Pour ce qui est de notre maison, bien qu'elle fût assez assurée contre le feu matériel, néanmoins elle n'étoit pas tout à fait exempte du feu de la dissension ; et, puisque les grandes maisons sont sujettes à avoir des serviteurs qui le portent haut, comme dit fort bien Juvénal :

Maxima quæque domus servis est plena superbis,

il ne faut pas trouver étrange qu'il y eût quelquefois de la division entre nous, et particulièrement parmi les gentilshommes de monsieur l'ambassadeur. Mais Son Excellence y mit si bon ordre qu'il leur fit bientôt quitter la passion qu'ils avoient eue souvent à se donner des défis. Il est vrai qu'il se fit un duel, mais ce fut avec un Ecossois qui avoit quelque office dans la milice du czar, et leur querelle fut qu'étant ensemble en compagnie, celui-ci soutenoit la gloire et la puissance du czar au désavantage du roi, de quoi l'autre étant choqué, ils remirent tous deux à leurs épées la décision de leur différend ; et si la prééminence de l'un ou de l'autre prince eût dépendu de l'événement du combat, Sa Majesté Britannique auroit emporté le prix, car le domestique de Son Excellence désarma l'Ecossois et s'en revint à la maison avec son épée.

Au reste, si même, parmi tant de domestiques de monsieur l'ambassadeur, il s'en trouva quelques uns d'un esprit de contention, il y avoit une concorde très grande parmi le reste, jus-

que là même qu'il se fit à Moscou un mariage avec la même femme qui avoit eu l'avantage, le jour des Rameaux, d'être publiquement complimentée de la part du czar. Le mariage fut célébré chez nous par le chapelain, qui trouva dans notre maison, aussi bien qu'il auroit pu faire dans une paroisse, de quoi remplir toutes les fonctions d'un ministre.

Voilà ce que j'avois à dire touchant les choses les plus remarquables qui se passèrent à Moscou pendant que nous y séjournâmes; il reste maintenant que nous finissions ce chapitre par la négociation de monsieur l'ambassadeur.

La première conférence qu'il eut avec ses commissaires fut (comme nous avons déjà remarqué ci-devant) le 13 de février, qui fut justement sept jours après l'entrée. Mais, avant que d'entamer le sujet de son ambassade, il leur donna premièrement par écrit une demande fort modeste touchant la réparation qui lui avoit été promise pour le désordre qu'il y eut à son entrée. La substance de cette demande étoit qu'on lui donnât une description parfaite, en la manière la plus authentique, de la raison de ce désordre, des noms des personnes criminelles, tant principales qu'accessoires, et quelle sorte de châtiment l'empereur leur avoit fait subir, et que cette description fût signée de la main et scellée du sceau des commissaires pour sa justification. Ensuite de quoi, pour leur faire voir que son dessein n'étoit pas de s'engager dans d'autres affaires d'Etat avant que d'avoir reçu la satisfaction promise, il leur déclara qu'il attendoit cette réparation avec toute l'impatience imaginable, afin

qu'après cela il pût s'appliquer entièrement à cette négociation d'amitié qui lui avoit été commise, et que pour cet effet il avoit passé sous silence beaucoup d'autres choses dont il auroit pu se plaindre, puisqu'il n'étoit pas venu pour chercher querelle, mais au contraire pour affermir la plus parfaite union qui eût jamais été entre les couronnes d'Angleterre et de Moscovie.

Cependant, sur la sollicitation des commissaires, qui passèrent tous leur parole qu'ils lui feroient avoir une due réparation, Son Excellence leur donna en même temps un autre papier, touchant le rétablissement des priviléges de la compagnie des marchands anglois en Moscovie qui furent généreusement cassés par le présent czar, l'an 1649, à cause de la rébellion d'Angleterre. Mais, comme cette rébellion avoit maintenant pris fin, Sa Majesté britannique demandoit par son ambassadeur que ces immunités fussent rétablies; et monsieur l'ambassadeur y insista d'autant plus fortement, parce que (comme il le dit dans son papier) ces priviléges étoient le premier fondement de cette heureuse correspondance et de cette grande amitié qui avoit si long-temps continué entre les monarques d'Angleterre et Moscovie; que c'étoit un don gratuit qui avoit été fait par les empereurs de Moscovie aux marchands anglois, parcequ'ils avoient introduit le commerce en ce pays par la voie d'Archangel, et que non seulement les sujets de chaque couronne (et particulièrement de celle de Moscovie) en avoient tiré de grands avantages, mais que les princes mêmes avoient eu souvent occasion, par ce moyen-là, de recevoir mutuellement beaucoup d'assi-

stance et plusieurs autres témoignages d'amitié. Enfin, Son Excellence déclara qu'après qu'on lui auroit accordé ces priviléges il feroit, de la part du roi son maître, une ouverture toute particulière touchant la grande affection qu'il portoit à Sa Majesté Impériale.

Quatre jours après cette conférence, monsieur l'ambassadeur en eut une autre au même lieu que la première, et il y fut conduit avec presque autant de respect et de solennité que quand il avoit audience du czar. Dans cette conférence, les commissaires lurent à monsieur l'ambassadeur leur réponse à ses deux papiers ; mais ils ne voulurent pas lui en donner pour lors une copie. Cependant monsieur l'ambassadeur, voyant qu'il n'y avoit rien qui ne fût tout à fait contraire à l'espérance qu'il avoit d'obtenir une réponse favorable, commença de leur parler un peu rudement ; et sur cela il arriva qu'une grande fenêtre de la chambre où ils étoient assemblés tomba à terre avec un bruit si horrible bue les commissaires en furent tout étourdis, et eussent bien souhaité que Son Excellence eût parlé plus doucement. Quelqu'un qui leur servoit là d'interprète dit quelque temps après, sur ce sujet, assez plaisamment : « Si (dit-il) deux ou trois mots d'emportement de monsieur l'ambassadeur sont capables d'ébranler si fort la maison, en quelle peine seroient-ils s'ils entendoient le roi Charles tonnant à leurs oreilles avec une juste colère ? »

Enfin, le 26 de février, Pronchissof (qui étoit un des commissaires) apporta une copie de leur réponse à Son Excellence. Mais, de peur de m'étendre trop et d'ennuyer le lecteur avec un dis-

cours mal tissu, je me contenterai d'en dire la substance en peu de mots. Premièrement, pour ce qui est de la réparation, après qu'ils ont bien exagéré la pompe qui parut à la réception de Son Excellence à Moscou, comme étant la plus belle et la plus magnifique qui eût été faite dans cette cour à aucun ambassadeur, ils disent que le désordre du jour précédent étoit arrivé par le moyen des courriers qui avoient perdu leur chemin; qu'au reste il n'étoit pas à propos que Son Excellence fît son entrée de nuit, et que, pour cette raison, le czar avoit donné ordre qu'elle logeât cette nuit plus près de Moscou, afin que le lendemain elle pût être reçue de bonne heure avec un apparat digne de sa qualité, et qu'ainsi tant d'étrangers qu'il y avoit à Moscou vissent par cette réception combien étoit grande l'amitié que le czar portoit au roi, et qu'ils en pussent discourir chacun dans sa patrie. Après cela, ils disent à monsieur l'ambassadeur qu'il tarda aussi fort long-temps le lendemain, après qu'on lui eut envoyé plusieurs messages. Ensuite ils prennent la liberté de lui dire qu'il ne devoit pas demander réparation là où il étoit. Enfin ils se contentent de lui déclarer, sans autre formalité, que les courriers qui avoient manqué accidentellement leur chemin avoient été châtiés.

La réponse qu'ils firent à l'autre écrit, touchant les priviléges de la compagnie angloise, n'étoit pas plus raisonnable; et, quoiqu'ils ne les refusèrent pas positivement, néanmoins ils s'y disposoient assez sous ces prétextes qu'ils vouloient faire passer pour des raisons légitimes. Premièrement, ils allèguent que ces priviléges

avoient été cassés à cause de la rébellion d'Angleterre, et que la compagnie d'Archangel y avoit trempé ; puis ils affirment que le roi défunt avoit envoyé un certain Luc Nightingale à Sa Majesté czarienne pour lui donner avis de cette infâme rébellion et pour la conjurer d'abolir les priviléges des marchands anglois, puisqu'ils s'étoient aussi révoltés de son obéisance; et, pour faire valoir cet argument, ils disent que ce Nightingale avoit apporté des patentes du roi, et qu'il étoit un de ses plus grands confidens ; qu'il avoit averti les Boyards qui traitoient avec lui d'un mauvais dessein que les facteurs de la compagnie avoient fait de piller, sous la conduite d'un nommé Jean Cartwrite, qui en étoit membre, les sujets de Sa Majesté czarienne du côté de l'Orient, et que peu après ledit Cartwrite ne manque pas de mettre ce dessein en exécution ; et, comme si monsieur le chevalier Hebdon (dont nous avons parlé ci-devant) eût été un de ses complices, ils disent qu'il étoit son facteur. Ensuite ils accusent hautement les marchands de la compagnie de n'avoir pas fourni le magasin du czar de leurs marchandises (comme ils y étoient obligés) au même prix qu'elles se vendoient en Angleterre; d'avoir vendu des marchandises de contrebande, comme le tabac; d'avoir fait passer quantité de marchandises étrangères qu'ils achetoient, ou qu'ils faisoient passer sous leur nom, pour les exempter d'impôts. Après ils disent que tous les marchands s'étoient plaints que les Anglois avoient tout le trafic entre leurs mains, et que d'abord ils se faisoient riches, mais qu'au contraire eux s'appauvrissoient tous

les jours. Enfin, ils allèguent que les premiers marchands qui avoient été nommés pour les priviléges étoient morts, comme si ces priviléges eussent dû mourir avec eux.

Après cette réponse, il plut à messieurs les commissaires d'ajouter une grande plainte contre monsieur l'ambassadeur pour s'être servi du titre de *très illustre* pour le czar, au lieu de *sérénissime* ; et ce qui leur donna principalement cette jalousie, c'est que (comme ils avoient remarqué) Son Excellence avoit toujours donné le titre de *sérénissime* au roi son maître, et non pas à Sa Majesté czarienne. Ce mystère fut découvert par le moyen d'une copie en latin de la harangue que monsieur l'ambassadeur avoit faite au czar à sa première audience, et que Son Excellence avoit prêtée par hasard à Pronchissof, qui avoit envie de la faire traduire en la langue du pays. Et parceque là il appeloit le czar *illustrissimus*, à l'imitation du roi, les commissaires s'en choquèrent si fort qu'ils en firent une invective où il y avoit beaucoup plus de passion que de raison. En un mot, ils requirent tout à bon que Son Excellence donnât désormais le titre de *sérénissime* au czar, comme elle faisoit au roi son maître, et qu'elle en donnât avis au roi, afin que, quand il lui plairoit d'écrire à leur grand seigneur, il en usât de même. Enfin, pour faire voir la justice de leur plainte, ils déclarèrent que tous les autres princes chrétiens le qualifioient *sérénissime*, selon son mérite, et entre autres l'empereur d'Allemagne : en témoignage de quoi ils avoient dejà fait voir dans la dernière conférence une des lettres de Sa Majesté Impériale s'adres-

sant au czar. Voilà quelle fut l'occasion et la manière de leur invective à cause d'*illustrissimus*, dont ils firent une grande affaire d'Etat, comme s'il ne s'agissoit d'autre chose parmi eux que de chercher querelle.

Le 29 février, trois jours après que cette réponse fut donnée à monsieur l'ambassadeur, il répondit amplement et solidement à chaque point dans une autre conférence, où il donna aussi sa réplique par écrit. Et premièrement, voici de quelle manière il insiste sur la réparation promise : « J'ai peine (dit-il) à comprendre, puisque [1] Sa Majesté czarienne peut à son absence, par le bon ordre de ses généraux, faire lever promptement de grandes et triomphantes armées, dans ses pays même les plus reculés, pour surprendre un ennemi, qu'après être venu si lentement de Vologda et après avoir logé trois jours entiers si près de la ville capitale, ceux qui sont continuellement à la cour, où ils voient tous les jours le plus bel ordre qui soit, ne pussent dans un jour entier se mettre en état de recevoir l'ambassadeur d'un ami. D'ailleurs, je trouve fort étrange que les postes de Sa Majesté czarienne, qui courent tous les jours par ses ordres à travers un si grand pays, et qui ne voudroient pas même, au milieu de la

1. Son Excellence commence ici de se servir de ce titre : car, comme il fit dessein, après l'invective des commissaires à l'occasion d'*illustrissimus*, de donner le titre de sérénissime au czar, ainsi il résolut de ne l'appeler désormais que czar et Sa Majesté czarienne, comme il remarqua que le César faisoit dans sa lettre, selon la langue du pays ; si bien qu'il ne le qualifia plus empereur, comme il avoit fait jusque alors, selon la coutume d'Angleterre.

nuit, s'égarer d'un pas dans les plus vastes déserts de la Tartarie, eussent perdu leur chemin, en plein jour, à une lieue de Moscou. Et je suis pourtant très assuré que Sa Majesté czarienne avoit résolu de me faire ce jour-là tout l'honneur qui, selon la coutume de sa cour, se doit au caractère que je porte de la part du roi mon maître. Tellement qu'il est vraisemblable que ce désordre n'arriva pas tout-à-fait par accident. Outre que ce même jour ceux qui furent envoyés au même lieu, pour un sujet fort incivil, à M. Hebdon, gentilhomme de la chambre de Sa Majesté et de mon train, trouvèrent fort bien le chemin de bon matin, au lieu que ceux qui furent envoyés pour ma réception s'égarèrent jusqu'au soir. C'est pourquoi, puisque tant d'étrangers qui demeurent en cette ville furent témoins d'une si grande indignité, et qu'ils en ont discouru et même en discourront encore selon leurs sentiments, ici et ailleurs, au désavantage du roi mon maître et même de Sa Majesté czarienne, hormis que sa prudence ne paroisse en sa justice, j'ai demandé qu'on me satisfît là-dessus. Mais, au lieu de cela, l'on me dit que je tardai moi-même fort longtemps, le lendemain, après qu'on m'eut envoyé plusieurs couriers. A quoi je réponds que, si l'on m'envoya ce jour-là plusieurs courriers, ils s'égarèrent, comme les autres avoient fait le jour précédent. Et de fait, il étoit plus malaisé de me trouver là, parcequ'il semble que plus on est près de Moscou, moins on en sache le chemin. Il est vrai que je reçus ce jour-là un message, à une heure après midi, par une personne très considérable, le diack du cabinet de Sa Majesté cza-

rienne; mais, aussitôt que nous eûmes parlé ensemble et qu'il m'eut promis toute sorte de satisfaction (ce qu'il ne devoit point faire, si, comme l'on prétend, je faisois mal de la demander, au lieu que, la chose étant une fois promise, on est obligé de la mettre en effet), je fus prêt à partir dans un quart d'heure, bien que ce ne fût pas encore tout à fait deux heures, selon le compte d'Angleterre, et qu'il n'y eût que deux verstes[1] de chemin à faire jusqu'à Moscou. Il est vrai qu'en faisant réflexion sur le jour précédent, je prévis ce qui arriva, que, pour être plus près de Moscou, je n'y entrerois pas pour cela de meilleure heure. Cependant, quoique j'eusse bien souhaité d'y entrer de jour, comme il étoit convenable, et que peut-être j'en fusse venu à bout le troisième jour, je ne laissai pas pourtant, puisque c'étoit le bon plaisir de Sa Majesté czarienne, de me servir de la nuit, à tout hasard. Et ce que j'aperçus (avant qu'il fût nuit) de l'honneur que Sa Majesté me fit, outre ces sincères témoignages d'amitié que j'avois à lui donner de la part du roi mon maître, me fit prendre cette obscurité pour splendeur et me fit préférer cette belle nuit qui m'amena si près de Sa Majesté czarienne à ce beau jour qui m'avoit privé de cet avantage. Mais on me dit que je ne devois pas demander en ce village d'être satisfait pour ce retardement. Je réponds, après avoir premièrement protesté, que je n'ai rien dit ci-dessus à mon égard touchant le second jour de mon entrée; que, par un pur désir

1. Quatre verstes de Moscovie font environ trois milles d'Angleterre ou une lieue commune de France.

que j'ai de conserver, par tous les moyens honorables, la bonne opinion de Sa Majesté czarienne, comme étant un si grand prince et ami de Sa Majesté royale, et dans les bonnes grâces de qui j'espère de pouvoir pénétrer avant mon départ, à moins que d'autres personnes n'y apportent quelque obstacle fatal; je réponds, dis-je, qu'il n'y a que le roi mon maître qui sache ce que je devrois avoir fait; c'est pourquoi je requiers que l'on ne parle plus en ces termes à l'avenir. Cependant, il faut que j'avoue, si l'on ne me donne aucune réparation, que j'ai fait véritablement ce que je ne devois point faire, lorsque, sur la promesse d'une personne si éminente qu'est le diack du cabinet de Sa Majesté czarienne, je me suis laissé persuader à faire mon entrée, et que, sous les belles espérances que m'en ont donné messieurs les commissaires, sur l'honneur de qui je me suis entièrement reposé, j'ai bien voulu passer de cette plainte aux autres affaires que Sa Majesté m'a commises. Or je puis bien dire qu'en effet je n'ai point encore reçu de satisfaction, puisque tout ce que l'on m'allègue à ce sujet, c'est qu'en ma réception on m'a fait de grands honneurs; ce qui n'est rien si, pour ne m'avoir pas reçu le jour précédent, on m'a fait un grand déshonneur : car les actions de Sa Majesté czarienne sont toutes réglées sur un même modèle, et il n'est pas possible qu'un prince si généreux manque tellement de courtoisie que, pour donner de l'éclat à celle-là, il ait été contraint le jour devant de me faire un si grand mépris. Enfin, puisque messieurs les commissaires se contentent de dire simplement que l'on a châtié ceux qui ont

été la cause de ce désordre, j'en appelle à eux-mêmes, et je voudrois bien savoir, en cas qu'ils eussent à répondre d'une affaire de cette nature, s'ils se contenteroient d'une excuse si légère et si superficielle, s'ils croiroient que Sa Majesté czarienne en fût satisfaite et que ce fût une décharge suffisante pour eux-mêmes. C'est pourquoi j'insiste sur ma demande, comme elle est contenue dans mon premier papier du 13 de février. »

Pour ce qui est des objections de messieurs les commissaires touchant les marchands et leurs anciens priviléges, Son Excellence les réfuta toutes par ordre, de cette manière :

« Premièrement, dit-il, pour ce qui regarde le bannissement des marchands anglois hors des terres de la Moscovie, et tout ce qui s'est passé sur ce sujet en public ou en particulier, le Roi mon maître en est suffisamment informé, et, selon la bonne opinion qu'il a de Sa Majesté czarienne, l'a toujours pris en bonne part. C'est aussi suivant ces sentiments que j'en ai toujours fait mention tant au conseil privé du roi maître qu'ici publiquement, à l'avantage de Sa Majesté czarienne. Néanmoins il est très certain que, bien que toute la nation angloise ait été enveloppée dans le malheur de la dernière rébellion, cependant la meilleure partie l'a souffert innocemment, que la plupart des Anglois qui étoient ici portèrent le deuil en détestation d'un si horrible parricide, et qu'ils avoient des certificats signés de la propre main et scellés du sceau de monsieur Culpeper, que Sa Majesté mon maître envoya dans cette cour en qualité d'ambassadeur, par où ils étoient déclarés fidèles sujets du roi : ce qu'ils firent pa-

roître, entre autres, par le soin qu'ils eurent de fournir des sommes d'argent considérables qu'ils mirent entre les mains de monsieur Culpeper pour le service de Sa Majesté. Cependant il faut avouer que Sa Majesté czarienne fit une action généreuse lorsque, dans le mauvais soupçon qu'elle conçut des marchands anglois, elle les bannit de ses terres, se saisit de leurs maisons et des obligations qu'ils avoient contre ses sujets. Et sans doute le roi mon maître ne sauroit assez reconnoître une action si obligeante, surtout si cela se fit à la requête de son père, d'heureuse mémoire, par le moyen de Luc Nightingale, comme les boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne le rapportent dans leur réponse.

« Mais il est certain que ce Luc Nightingale n'avoit point apporté de lettres privées de Sa Majesté, car la lettre qu'il avoit étoit ouverte ou sans cachet. Elle ne venoit pas non plus de Sa Majesté, comme il sera fort aisé de faire voir quand il plaira aux principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne de montrer celle dont il fait mention; ce que je demande au nom du roi mon maître. Et, bien loin que ce Nightingale fût si assidu auprès de Sa Majesté royale, comme il est rapporté dans l'écrit des principaux boyards et conseillers, il n'étoit pas seulement connu d'elle, et Sa Majesté n'ouït jamais parler de cet homme que lorsque le bruit des crimes qu'il avoit commis ici parvint à ses oreilles : car il n'étoit qu'un marchand ruiné, un parjure et un infâme imposteur. Ce qui paroîtra plus clairement s'il plaît aux principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne de se ressouvenir

que Sadite Majesté dans une lettre datée de l'onzième de juillet 7155[1], s'adressant au père de Sa Majesté royale, fit le même rapport que font maintenant les principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne touchant ce Luc Nightingale, et de la confronter avec celle que je leur offre maintenant, tirée (par ordre du roi) du bureau des secrétaires d'Etat, et étant une copie de la réponse que son père d'heureuse mémoire faisoit à cette lettre là, et que sa mort précipitée ne lui donna pas le temps d'envoyer. « Votre Majesté impériale, dit-il, nous ayant fait savoir qu'un certain Luc Nightingale a pris la hardiesse de traiter à notre nom avec Votre Majesté impériale et vous a présenté un écrit, nous espérons que, cet écrit étant faux et tournant à notre déshonneur, Votre Majesté impériale nous en fera tenir une copie, afin que, quand cet imposteur reviendra sur nos terres, nous puissions le mettre entre les mains de la justice, comme étant coupable de lèze-majesté en abusant de notre nom, en traitant d'affaires d'Etat sans notre commission royale, et en proposant des choses contraires à notre intention. 1648. » Cette lettre fait bien voir quelle étoit la commission de Nightingale; c'est pourquoi, bien qu'il soit mort, et qu'ainsi il ait évité la justice du roi mon maître, je demande au nom de Sa Majesté que cette lettre de Nightin-

1. Selon notre époque, c'étoit l'an 1647, au lieu que les Russiens comptent depuis la création du monde, depuis laquelle jusqu'à la naissance du Christ ils comptent, selon les Grecs, 5508 ans, à quoi si l'on ajoute 1647 ans depuis la naissance du Christ, cela fait justement le nombre de 7155 ans.

gale me soit délivrée, et que je puisse savoir avec quels boyards il traita de cette matière, soit de bouche ou par écrit, afin que j'en puisse donner une claire information à Sa Majesté royale. Et quoique ce que je viens de dire suffise pour faire voir que tout ce que Nightingale a pu dire sur ce sujet est très faux et ne mérite plus d'avoir lieu parmi des gens d'honneur et de jugement, néanmoins je ne saurois cacher ce que les principaux boyards ajoutent à son occasion touchant M. le chevalier Hebdon : car je ne puis pas comprendre à quel dessein on l'a mentionné dans ce lieu, puisqu'il avoit quitté le service de Cartwrite dix ans auparavant, et que ce fut lui qui fit ramener Nightingale de Novogorod et le fit arrêter ici quelque temps, jusqu'à ce qu'il s'en alla aussi secrètement qu'il étoit venu ; et comme il n'osoit pas retourner dans sa patrie de peur du feu roi d'heureuse mémoire ou du roi mon maître, il mourut quelque temps après, d'une mort infâme, à Riga. Au reste, il faut avouer que les principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne en agirent prudemment lorsque, voulant me faire passer cette affaire pour une chose effective et indubitable, ils firent difficulté de recevoir dans notre conférence ledit chevalier Hebdon, nonosbstant que je le requisse avec beaucoup d'instance selon le désir du roi mon maître, et qu'en ce même temps là il y eut des étrangers tout le long de la conférence pour épier les discours que je tenois touchant les affaires de Sa Majesté royale. Et de fait, les principaux boyards savoient bien que monsieur Hebdon pourroit leur rendre un compte parfait de toutes les impostures de

Nightingale, et en deux minutes de temps leur découvrir la nudité de tout ce faux bruit, qui, faute d'audience, tout ce temps ici a passé pour une vérité incontestable. Pour ce qui est de Cartwrite, s'il est vrai que, pour se venger du mauvais traitement qu'il avoit reçu de quelques uns des officiers de feu Sa Majesté czarienne de glorieuse mémoire, il a cherché quelque réparation ailleurs à l'insu ou contre l'intention de Sa Majesté royale d'heureuse mémoire, je n'ai rien à dire maintenant en sa faveur.

« Mais après cela on allègue diverses fraudes dont on noircit les marchands anglois au regard de leur commerce. C'est ce qui me surprend fort et qui semble donner à connoître (ce que je ne saurois pourtant me persuader) que ce ne fut pas tant par un principe généreux que Sa Majesté czarienne cassa leurs priviléges que par d'autres raisons particulières ; ce qui est si contraire au sentiment qu'en a toujours eu le roi mon maître, et que Sa Majesté czarienne ellemême lui a inspiré par diverses lettres, que je ne puis de moins que de couper court là-dessus. Cependant il faut que je dise quelque chose en faveur des marchands, après avoir averti les principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne que leurs allégations auroient eu beaucoup plus de poids s'ils eussent nommé quelques particuliers coupables de ces fraudes dont ils accusent les marchands en général, comme premièrement de n'avoir pas fourni selon leur devoir le magasin de Sa Majesté czarienne. Il est certain que les marchands n'ont jamais manqué, jusqu'au temps qu'on leur ôta

leurs priviléges, de fournir ledit magasin de drap, étain, plomb et toutes autres marchandises et manufactures que l'Angleterre produit ; et cela à beaucoup meilleur marché que les Flamans ou Hambourgeois ne pouvoient donner les leurs, quand elles égaloient en bonté celles des Anglois. D'ailleurs la compagnie angloise affirme que leurs serviteurs et facteurs se sont souvent offerts de faire porter des marchandises au magasin pour le même prix qu'elles coûtoient en Angleterre, sans qu'on voulût les accepter ; et que quand on les acceptoit, les facteurs ne pouvoient presque jamais retirer leur argent, à moins qu'avec de grands présens ils ne fissent la cour aux officiers, et que même il y en a eu plusieurs qui n'ont jamais rien reçu. Tellement que, bien loin que les marchands anglois se soient rendus coupables de n'avoir pas voulu fournir le magasin de Sa Majesté czarienne, ils ont beaucoup perdu pour n'avoir pas été payés des marchandises dont ils l'ont fourni. Pour ce qui est d'avoir fait trafic de tabac, il y a fort peu d'apparence, puisque la compagnie avoit établi cet ordre, à l'observation duquel chaque membre étoit obligé par serment, qu'en cas qu'il se trouvât quelqu'un d'eux qui eût du tabac, on s'en saisiroit d'abord pour le brûler publiquement en la présence des sujets de Sa Majesté czarienne, de quoi l'on pourroit produire divers exemples. Mais les principaux boyards se contentent de dire la chose sans la prouver, et n'allèguent pas seulement un exemple d'aucun membre de la compagnie franche qui ait été coupable de ce qu'ils imputent au corps en général. On les accuse aussi d'avoir

acheté des marchandises des autres nations étrangères à dessein de les exempter d'impôts comme les leurs propres ; mais, bien loin de cela, les marchands ont fait de temps en temps entre eux des ordres si exacts pour prévenir cette tromperie que, si quelqu'un d'eux s'en trouvoit coupable, on l'abandonnoit à la justice de Sa Majesté czarienne, sans aucune protection soit de l'agent ou de la compagnie. Il n'y a pas même fort long-temps que la compagnie prit un si grand soin qu'il ne se fît point d'abus à cet égard, que pour cet effet elle fit défense expresse qu'aucun de ses membres n'eût quel traffic que ce fût avec les Hollandois, Hambourgeois ou autres étrangers, ni à Archangel, ni en aucun aucun autre lieu dépendant des terres de Sa Majesté czarienne.

« Après ces accusations sans preuves, l'on allègue une requête des goses ou facteurs de Sa Majesté czarienne et de tous les autres marchands de Moscovie en général contre les marchands anglois. Pour moi, je ne doute pas que les goses, n'étant qu'un petit nombre de personnes, n'eussent bien voulu s'attirer tout le commerce entre leurs mains, quoiqu'au préjudice de tous les autres sujets de Sa Majesté czarienne en général ; mais de dire que tous les marchands et gens de métier de Russie, qui tirent de grands avantages du traffic qu'ils font avec les Anglois, se soient ainsi opposés à eux par une requête en commun, il y a fort peu d'apparence.

« Enfin, l'on objecte que les marchands qui furent les premiers nommés pour les priviléges sont morts. Mais je pense que les prédécesseurs

du czar et je suis bien assuré que les rois d'Angleterre n'ont jamais entendu que ces immunités ne fussent données qu'à des personnes individues ou particulières, de la mort de qui la cessation des priviléges dépendît : car, si cela étoit, à quoi bon auroit-on toujours compris ces priviléges dans les traités faits entre les deux couronnes par leurs ambassadeurs ? Il faut donc nécessairement conclure que les priviléges ne furent pas seulement donnés aux marchands les premiers nommés, mais aussi à ceux qui leur succéderoient dans le commerce, c'est-à-dire, en un mot, que les priviléges étoient un don fait à la nation.

« Au reste il n'est pas nécessaire que je m'arrête davantage à éplucher tous ces prétextes, puisque cela pourra aisément se faire en d'autres conférences, à moins que la réponse inopinée que j'ai reçue des principaux boyards et conseillers ne m'oblige à ne parler plus d'affaires. Je me contenterai de dire rondement (et j'espère que les principaux boyards en agiront de même de leur côté) que, si les priviléges ont été enlevés à cause de la dernière rébellion et des impostures de Luc Nightingale, comme on l'a donné à entendre au roi mon maître, ces impostures étant maintenant découvertes et la rébellion éteinte et pardonnée, outre que Sa Majesté royale demande par mon moyen que lesdits priviléges soient rétablis comme auparavant, il est temps pour Sa Majesté czarienne de redoubler maintenant l'obligation que le roi mon maître lui a. Que si ces autres prétextes sont les seuls motifs pourquoi on les cassa, ou s'ils ne le sont qu'en partie, Sa

Majesté royale est prête à faire par mon moyen que ces bons ordres que l'on avoit faits autrefois pour prévenir de semblables fraudes soient rétablis dans leur première vigueur, et qu'il y ait de si bonnes précautions et règles pour l'avenir que l'intérêt de Sa Majesté czarienne et de ses sujets soit toujours conservé dans son entier. C'est pourquoi le roi mon maître désire qu'avant toutes choses les priviléges soient remis dans leur force ; non pas qu'il en revienne aucun avantage ou profit à Sa Majesté royale, qui ne feroit pas difficulté de tirer tous les ans à la santé de Sa Majesté czarienne, son cher et bien-aimé frère, autant de poudre que ce à quoi peut monter la valeur de ces priviléges. Ce n'est pas non plus que les marchands ses sujets se soient si fort enrichis par ce moyen, comme on veut le faire accroire ; car, par leur noble façon de vivre dans ce pays, ils ont plutôt tâché de gagner et de conserver l'amitié des habitans que de s'acquérir des richesses. Que si même ils s'étoient enrichis, devroient-ils pour cela être sujets à l'envie et aux reproches de ceux chez qui ils ont attiré les richesses de l'Europe et qui pendant cent années ont reçu de si grands avantages du commerce des Anglois ? Ce n'est pas non plus que Sa Majesté demande ces priviléges comme une récompense de tant de preuves d'amitié que cette couronne a reçues de celle d'Angleterre en diverses occasions, Sa Majeté aimant beaucoup mieux multiplier toutes ces obligations que d'en diminuer le prix par des reproches. Mais, pour vous dire la vérité en toute rondeur, Sa Majesté considère ces priviléges comme l'ancien fondement

de cette heureuse amitié qui a continué si longtemps de père en fils. Et comme on prise un gage d'amitié, pour petit qu'il soit, plus qu'on ne feroit des perles et des diamans, ainsi Sa Majesté se tiendroit bien malheureuse si elle se voyoit frustrée des priviléges, ce précieux gage d'amitié que ses prédécesseurs ont gardé si heureusement. Mais d'autant plus elle en seroit étonnée si cela lui arrivoit après ces belles assurances qu'elle a reçues de Sa Majesté czarienne en deux diverses lettres, dont la première, datée du 28 de juillet 1661, parloit en ces termes sur le sujet dont il s'agit : « Votre Majesté nous ayant écrit touchant quelques autres affaires, à l'occasion desquelles vous avez fait dessein d'envoyer à notre Majesté czarienne les marchands vos sujets avec un ambassadeur qui nous déclarera plus amplement l'affection que Votre Majesté notre cher frère porte à Notre Majesté czarienne, nous répondons que, quand votre ambassadeur sera arrivé et qu'il nous aura déclaré sa commission, il nous trouvera tout prêt à vous accorder tout ce qu'il nous sera possible et à commander qu'on exécute nos ordres en votre faveur selon la sincère affection que nous avons pour Votre Majesté notre bien-aimé frère. » L'autre lettre, qui étoit datée du 23 de juillet 1662, étoit conçue en ces termes : « Notre Majesté czarienne, faisant réflexion sur le florissant état de notre empire et sur la sincère amitié que notre auguste père de glorieuse mémoire Michel Fédérovitz, empereur et grand duc de toute la Russie, et Charles premier, votre auguste père, de glorieuse mémoire, ont eue l'un pour l'autre et ont conservée

inviolablement, et considérant d'ailleurs les avantages que leur correspondance apportoit à leurs peuples, souhaite avec passion que cette amitié ne soit pas seulement continuée, mais aussi qu'elle soit rendue plus intime, plus ferme et vraiment fraternelle, et qu'elle soit soigneusement cultivée par un fréquent commerce. Pour ce qui est de notre part, nous, le grand seigneur, serons toujours prêt à répondre autant qu'il nous sera possible au désir de Votre Majesté notre cher frère. » Ces lettres sont si pleines de tendresse et d'affection et répondent si à propos au désir du roi mon maître, qu'il n'y a personne qui à la vue de ces expressions n'ait conclu que j'obtiendrois les priviléges à ma première requête. Autrement, à quoi serviroient toutes ces belles promesses et ces expressions obligeantes, où Sa Majesté czarienne s'engage manifestement à entretenir cette heureuse correspondance qui est entre les deux couronnes, et comment cela se peut-il faire sans les priviléges qui en sont le fondement ? C'est pourquoi le roi mon maître est d'avis qu'il vaudroit mieux pour l'honneur de Sa Majesté czarienne qu'elle les rétablît d'abord franchement et sans aucun scrupule : car Sa Majesté mon maître seroit bien aise d'être par ce moyen plus obligée à Sa Majesté czarienne, afin qu'elle eût sujet de lui témoigner sa reconnoissance à quel prix que ce fût. Mais il semble que cette demande paroît excessive et déraisonnable aux principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne, et qu'ils craignent qu'on ne les prît pour de mauvais conseillers en cas qu'ils fussent d'avis de l'accorder, bien qu'au fond ce

ne soit que peu de chose. Toutefois, s'il leur plaît de considérer l'exemple que je leur vais mettre maintenant devant les yeux, en attendant qu'ils me fournissent l'occasion de leur proposer d'autres choses pour l'intérêt de Sa Majesté czarienne, je ne doute point que cela les prépare à changer de sentiment. C'est qu'il y a quelques cent ans que l'Angleterre (qui a toujours été si puissante sur mer en vaisseaux de guerre) étoit néanmoins obligée pour une partie de leur traffic aux villes anséatiques, qui faisoient venir dans leurs vaisseaux marchands toutes sortes de marchandises aux Anglois. De là vient que les rois d'Angleterre ont accordé à ces villes là de grandes immunités, outre une maison publique et toute sorte d'accommodement; et, quoiqu'il se soit passé plusieurs siècles depuis l'établissement de ces immunités, et que le commerce ait bien changé de face depuis ce temps-là, les Anglois s'en étant rendus les maîtres il y a long-temps, néanmoins les prédécesseurs du roi mon maître ont toujours fait conscience de conserver ces priviléges aux villes anséatiques, et lui-même les a confirmés depuis son rétablissement: car j'étois à son conseil quand on les fit renouveler. En effet, c'est affaire aux marchands de calculer et de subdiviser leurs comptes à la rigueur; mais c'est aux princes à faire des obligations perpétuelles: ils s'enrichissent plus en donnant que les autres en recevant, et quelquefois il vaut mieux avoir obligé un autre prince généreux et reconnoissant que d'avoir amassé de grands trésors. Or il ne faut pas douter que le roi mon maître, à la parole de qui ses sujets ont déjà recouvré et

augmenté tous leurs priviléges ailleurs, ne prenne en mauvaise part le procédé de Sa Majesté czarienne, si elle seule, qui est le plus ancien et le plus constant de ses amis et alliés, venoit à leur refuser ceux dont ils ont joui si long-temps dans ses terres. Et il le prendra sans doute d'autant plus à cœur, voyant que les autres nations jouissent des priviléges qu'ils ont, qu'ainsi leur trafic égale à peu près celui des Anglois. Que si les Anglois, et principalement leurs princes, sont d'ordinaire les plus francs et les plus fidèles pour rendre un bienfait reçu, aussi par la même raison ne sont-ils pas moins sensibles à un refus, surtout quand il semble choquer leur réputation. Enfin je dirai seulement ceci pour conclusion: que, si l'on n'entend pas mieux l'intention du roi mon maître, on n'avoit pas besoin de faire un refus si périphrasé, et que, si l'on a fait dessein de m'accorder sa demande, cela ressent un peu trop le second jour de mon entrée. C'est pourquoi je requiers que l'on me donne au plus tôt une réponse positive et définitive, afin que, suivant les ordres du roi mon maître, je me dispose à partir dans peu de temps. »

Au reste, pour ce qui est du titre de Très Illustre, dont messieurs les commissaires s'étoient plaints avec fort peu de raison, voici comment monsieur l'ambassadeur s'expliqua là-dessus :

« Je réplique, dit-il, premièrement, que les principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne sont mal fondés dans leurs plainte, puisque je n'ai point envoyé la harangue dont il est question au bureau des ambassades, mais qu'à la requête du conseiller Ivan Offonassevitz Pron-

chissof, je l'ai remise entre ses mains, n'étant pas un papier d'Etat ni écrit en la langue angloise, en laquelle je traite de mes affaires, ni signé de ma main, ni translaté en moscovite par mon interprète, mais seulement comme une pièce curieuse, qui m'a été rendue et dont je suis maintenant rentré en possession. Néanmoins, pour faire voir la signification et la force des mots d'*illustrissimus* et *serenissimus*, afin d'éclaircir cette affaire (puisqu'il nous faut ici tomber des affaires d'Etat sur des chicanes de grammaire), je dis que le mot *serenus* ne signifie proprement que calme; et, bien que depuis peu l'on s'en soit servi pour les titres des grands princes, eu égard à cette aimable sérénité et cette majestueuse gravité avec laquelle ils paroissent ordinairement, et à la contenance modeste et respectueuse de ceux qui les environnent (de quoi je vis un illustre exemple lorsque je fus en la présence de Sa Majesté czarienne), toutefois l'on s'en sert plus proprement pour exprimer la sérénité du temps ou de la saison. Ainsi la nuit se dit également en latin *serena*, même par les meilleurs auteurs, comme Ciceron, *in Arato*, 12, et Lucretius, l. I, 29; au lieu qu'*illustris* signifie proprement, selon son étymologie, ce qui est tout luisant, glorieux et resplendissant, tant par dehors que par dedans, et cela par une lumière primitive et originelle: car, puisque le soleil est sans doute la première source de lumière, et que les poètes se servent d'expressions beaucoup plus relevées que ceux qui écrivent la prose, n'est-ce pas dans ce sens qu'Ovide dit de Phébus parlant à Phaéthon, au 2 des *Métam.* :

.... *Qui, terque quaterque*
Concutiens illustre caput?

Et les orateurs latins, comme Pline, *ép.* 139, quand ils vouloient dire la chose la plus relevée qui se pût dire sur aucûn sujet, s'exprimoient ainsi : *Nihil illustrius dicere possum.* D'ici je laisse à juger aux principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne quelle diminution d'honneur il y a pour Sa Majesté quand j'attribue *Serenissimus* au roi mon maître et *Illustrissimus* à elle, *qua nihil dici potest illustrius.* Mais, comme ceci étoit du temps que la langue latine étoit dans sa pureté, lorsque l'on ne se servoit jamais du mot *serenus* pour le titre d'aucune personne, j'en parlerai en toute sincérité, parceque la pureté de cette langue très éloquente n'est pas fort bien connue en cette nation[1], ce qui a causé ces bévues. Je dis donc qu'en effet, du temps que la langue latine commençoit à être sur son déclin, et que l'on avoit de la peine à trouver assez de mots propres pour suppléer à la moderne ambition des titres, *Serenissimus,* et même plusieurs autres mots, sont venus en usage tant pour les petits que pour les grands princes. De là vient qu'on dit : *Serenissima respublica Veneta, Serenitates electoriæ, Serenitates regiæ;* comme le mot *Celsitudo* ou d'Altesse s'attribue à un duc, à un prince, à un roi, à un empereur,

1. La raison en est parceque ce peuple vit dans un tel état d'ignorance que l'on n'y apprend qu'à lire et à écrire leur langue; tellement qu'à moins qu'il n'y en ait quelques uns dans la cour qui entendent le latin, comme faisoit ce Golozof dont nous avons parlé ci-devant, à peine s'en trouve-t-il ailleurs qui l'entendent. (*Note de l'auteur.*)

de même en est-il d'*Illustris*. Mais, quand même le commun usage auroit donné l'avantage à *Serenus* depuis le temps de la plus pure antiquité, si toutefois *Illustris* est ajouté dans le transcendant degré au titre d'*Empereur*, qui est la plus haute qualité dont un prince soit capable, cela revient à la même chose. De sorte que d'interpréter *Illustrissimus* dans un sens diminutif, c'est trouver un positif dans un superlatif et chercher des ténébres dans la plus brillante lumière. Et je souhaiterois que les principaux boyards et conseillers, puisqu'il leur a plu de faire mention du titre que l'Empereur a donné à Sa Majesté czarienne, m'éclaircissent en ceci, à savoir si quelque empereur a écrit autrefois à cette cour en haut allemand, et s'il a donné à Sa Majesté czarienne le titre *Durchleuchtighste*, qui signifie *Très-Illustre*, et que l'empereur (si je ne me trompe) s'est réservé pour soi-même. Mais, pour couper court, le roi s'est servi d'*Illustrissimus* en la lettre qu'il a envoyée à Sa Majesté czarienne, non pas pour imiter les autres (quoi qu'en la lettre hollandoise du seizième de juin 1663, laquelle s'adressoit à Sa Majesté czarienne, je trouve *Doorluchtighste*, qui veut dire *Illustrissimus*, comme j'ai déjà remarqué), mais, selon la coutume de sa cour, en mettant devant *Très-Haut*, *Très-Puissant*, et en ajoutant après cela *Grand Seigneur Empereur*, qui est un plus haut titre qu'aucun prince dans le monde donne à Sa Majesté czarienne, et un aussi haut titre d'honneur qui puisse être attribué à aucune chose après la Divinité : car le roi mon maître, qui possède des seigneuries aussi considérables, et par un droit aussi juste et aussi indépendant qu'aucun prince,

se contentant néanmoins des titres les plus familiers, et se plaisant plutôt dans l'essence de la chose, donne librement aux autres princes les titres qui leur sont appropriés. Mais, comme ses ancêtres ont toujours donné des titres de reste aux princes de Moscovie, le roi mon maître en agit de même envers Sa Majesté czarienne pour l'amitié qu'il lui porte; de là vient qu'il ajouta le titre de *Très-Illustre*, et, à son exemple, je m'en suis aussi servi dans le latin de ma harangue. Toutefois, pour vous faire voir que je ne m'en suis servi que par distinction, et non pas par quelque critique d'honneur, vous pourrez trouver dans un passage de la même harangue le mot *Serenitas* là où je parle de Sa Majesté czarienne, et j'aurois employé cent fois *Serenissimus* si j'eusse su qu'elle eût mieux aimé ce titre, et j'ose même vous promettre que le roi mon maître le fera après la première information qu'il en aura reçue de moi. Cependant je changerai librement le titre dans la harangue, avec cette protestation qu'en me servant d'*Illustrissimus*, tant s'en faut que j'aie dérogé (ce qu'à Dieu ne plaise) à l'honneur de Sa Majesté czarienne, qu'au contraire j'ai cru de lui en rendre, comme de fait, autant qu'il m'en a été possible, suivant l'exemple du roi mon maître. Ainsi Dieu envoie toute sorte de bonheur à sa très haute, très puissante, très illustre et sérénissime Majesté czarienne, et fasse que la bonne amitié qu'il y a entre elle et le roi mon maître s'augmente journellement. »

Voilà quelle fut sur ce point la réponse de monsieur l'ambassadeur à messieurs les commissaires ; à quoi il ajouta aussi de son côté (puis-

qu'ils étoient si pointilleux dans les titres de leur prince) un *memorandum* pour un des titres du roi dont ils ne s'étoient point servis par le passé.

« Le roi mon maître, dit-il, a un titre qui lui est essentiel et qu'il estime plus que tous ceux de ses royaumes, à savoir DÉFENSEUR DE LA FOI; un titre immémorial et incontestable, qu'il a hérité de ses prédécesseurs, et dont il s'est servi selon sa coutume dans la dernière lettre qu'il a écrite à Sa Majesté czarienne. Mais, comme on l'a toujours négligé dans cette cour depuis mon arrivée, je requiers qu'à l'avenir on le mette entre les titres de Sa Majesté royale, selon qu'il lui appartient. »

Les commissaires ayant reçu cette réponse en général, bien loin de se soumettre à la raison et à l'équité, ils en firent un sujet de querelle; de sorte qu'il y eut beaucoup de temps précieux employé à des répliques choquantes et inutiles[1]. Pour ce qui est de la première partie, ils s'y plaignent d'abord de monsieur l'ambassadeur, comme s'il eût parlé avec mépris des forces de Sa Majesté czarienne et qu'il se fût moqué de ses postes ou de ses courriers; en quoi ils se trompent lourdement. Ensuite ils blâment fort cet en-

1. Le compte-rendu des conférences de l'ambassadeur anglois avec nos boyards, remarque le baron Korf, révèle qu'elles étoient plutôt des chicanes que de sincères négociations diplomatiques. Fières et susceptibles presque dans une égale mesure, les deux parties faisoient assaut de pointilleries. Au lieu de loyalement réfuter son adversaire, de chercher à le convaincre, chacune d'elles ne s'ingénioit qu'à le placer dans une situation ridicule; au lieu d'unir ses efforts pour arriver à la vérité et à la justice, chacune d'elles ne travail-

droit où il est dit qu'il semble que plus on est près de Moscou, moins on en sache le chemin; si bien qu'ils lui disent franchement qu'il n'étoit pas séant pour lui de parler de la sorte.

Pour la seconde partie, ils nient que les priviléges soient le fondement de l'amitié des deux couronnes, et prétendent que cette amitié se soit faite purement par un certain penchant de nature que les monarques de Russie et d'Angleterre avoient à s'entre-aimer. De là vient (disent-ils) que les priviléges furent enlevés à cause de la rébellion d'Angleterre contre le feu roi, et que, le roi régnant étant réduit à la misère, leur grand seigneur, selon sa grande sagesse, le consola par diverses lettres et (comme il leur plaît de dire) le fournit de pain et d'argent [1]. Sur cela ils prennent occasion de se plaindre que Sa Majesté royale ne donne aucun secours à Sa Majesté czarienne contre ses ennemis les Polonois et les Tartares de Crimée, comme avoit fait autrefois son père à celui du czar contre Vladislas, roi de Pologne, et que les marchands anglois avoient refusé aux ambassadeurs de Sa présente Majesté czarienne en Angleterre de lui prêter de l'argent pour suppléer aux frais de la guerre. Néanmoins messieurs les commissaires propo-

loit qu'à donner un sens fâcheux aux expressions de l'autre, et, quand celle-ci n'en fournissoit même pas le prétexte, celle-là abandonnoit la question principale pour ne s'attacher qu'à des bagatelles. Tout en donnant naturellement raison à ses compatriotes, notre narrateur lui-même avoue que ces conférences furent pleines de querelles stériles et de propos injurieux; elles firent perdre du temps et laissèrent les choses au même point.

1. Le fait est authentique.

sèrent que Sa Majesté czarienne s'offroit d'accorder les priviléges à dix marchands anglois, tels qu'il plairoit à Sa Majesté royale de nommer, après que la paix seroit faite avec Jean Casimir, roi de Pologne, et le cham de Crimée.

Touchant la troisième partie de la réponse, ils dirent qu'elle étoit toute pleine d'expressions choquantes; et, pour preuve de cela, ils ne surent alléguer que celle-ci où il est dit au commencement que les principaux boyards et conseillers ne sont pas bien fondés dans leur plainte. Et parcequ'étant en conférence avec eux, il les avoit appelés (à ce qu'ils disent) très éminents, sages et puissants boyards, de là ils ils conclurent, en faisant sans doute réflexion sur monsieur l'ambassadeur, que celui qui loue de bouche et diffame à tort par écrit n'est pas propre pour jeter des fondemens.

Au reste, pour ce qui regarde le titre de Défenseur de la foi, les commissaires ne daignèrent pas répondre un seul mot là-dessus.

Le 22 de mars monsieur l'ambassadeur eut une autre conférence, où il répliqua à tous ces points par écrit. Et pour ce qui est de leur première plainte, il leur dit qu'on l'avoit mal entendu et qu'il étoit fort surpris que les principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne prissent en mauvaise part ce qu'il n'avoit dit qu'à l'honneur de tous ceux qui le méritoient. Touchant l'autre point, il leur dit qu'il semble qu'ils prétendent plutôt de le censurer en qualité de juges assis sur des tribunaux que de traiter avec lui comme des conseillers de Sa Majesté czarienne; ou bien que peut-être, pour s'être trop

hâtés de lui répondre (ce qu'il dit par raillerie, car ils avoient tardé près de trois semaines), ils avoient oublié de modérer un peu la rigueur de leur expression.

Pour ce qui est de cet indigne reproche de l'assistance que le czar avoit faite au roi, monsieur l'ambassadeur répondit qu'il en étoit arrivé comme dit le plus sage de tous les princes : « Jette ton pain sur les eaux, et long-temps après tu le retrouveras » ; mais qu'au reste il n'y a que notre Sauveur qui ait pu multiplier les cinq pains. Cependant il veut bien que les commissaires sachent que, comme on gâte une cédule en la maniant trop, ainsi en est-il des obligations ou faveurs quand on les répète trop souvent. Et comme il leur avoit plu de dire que le roi ne donnoit aucune assistance à leur grand seigneur, comme avoit fait le père de Sa Majesté czarienne, Son Excellence, remarquant par cette expression et plusieurs autres qu'ils sembloient peser les généreux bienfaits des princes à la balance, leur demanda s'ils trouveroient honnête qu'il leur dît que le père de Sa Majesté royale prêta au père de Sa Majesté czarienne, outre un grand nombre de gens de guerre une fois, quarante mille rixdallers une autre fois, et qu'à la seule parole de monsieur le chevalier Hebdon de la part de Sa présente Majesté czarienne, le roi régnant permit que l'on fît une levée de trois mille hommes tant de cavalerie que d'infanterie pour le service de Sadite Majesté. D'où Son Excellence prit occasion de dire que, si on les avoit employés, ils auroient peut être rendu aussi bon service que du pain ou de l'argent, et que, si la

chose ne se fit pas, ce ne fut pas la faute de Sa Majesté royale; tellement qu'à ce compte les obligations étoient égales de chaque côté. Enfin monsieur l'ambassadeur répondit à leur proposition touchant le commerce qu'il rendoit grâces à Sa Majesté czarienne pour sa bonne intention, mais qu'il ne pouvoit pas s'accorder à ces conditions, parcequ'il n'avoit ordre du roi que pour recouvrer les anciens priviléges tels qu'ils étoient avant qu'ils fussent cassés.

Pour ce qui regarde les prétendues expressions choquantes de la dernière partie de la réponse, Son Excellence, voyant que les commissaires sembloient les avoir entièrement réduites à celle-ci, qu'ils n'étoient pas bien fondés, leur dit que ce n'est pas une expression si choquante qu'ils ne s'en puissent librement servir à son égard toutes les fois qu'ils en auroient le sujet, et qu'alors, bien loin de s'en fâcher, elle le prendroit toujours en bonne part. Ensuite, monsieur l'ambassadeur leur déclare que, s'il les avoit appelés sages et éminents boyards, il ne se souvenoit pas de leur avoir donné (comme ils disent) le titre de puissans, et qu'il croyoit de ne l'avoir pas fait, de peur que cela n'approchât trop du titre très puissant, qui est un des propres titres de Sa Majesté czarienne. Cependant il leur dit qu'en cas que la coutume de la cour permît qu'on leur donnât ce titre, il le leur donneroit franchement, et qu'il n'épargneroit aucun terme de civilité, d'estime et d'affection qu'ils voudroient. De là il prend occasion de se plaindre de ce qu'ils avoient obliquement ajouté comme si dans ses écrits il les eût diffamés à tort ou sans vérité et qu'il ne fût pas propre pour jeter

des fondemens, en quoi ils se donnoient toute la liberté qu'un homme peut prendre quand il est dans son pays. « Plût à Dieu (dit-il là-dessus) que vous, les principaux boyards et conseillers de Sa Majesté czarienne, eussiez été aussi bien disposés que moi à travailler si sincèrement et avec autant de zèle que j'ai fait pour le bien des deux couronnes : car, au lieu d'avoir perdu notre temps en de frivoles répliques de part et d'autre, nous aurions pu l'employer facilement à l'avantage commun des deux Etats. »

Outre cette réplique, monsieur l'ambassadeur, se disposant à partir dans peu de temps, donna par écrit, dans un papier à part, quelques demandes en faveur des Anglois qui étoient dans les terres du czar, à savoir : qu'on rendît compte aux marchands anglois de leurs maisons et des obligations ou cédules qu'ils avoient contre plusieurs Moscovites pendant les troubles d'Angleterre, et dont on s'étoit saisi par ordre du czar; qu'on leur fît justice semblablement pour d'autres dettes qui leur étoient légitimement dues; que tous ceux-là d'entre eux qui souhaiteroient de se retirer dans leur patrie pussent avoir librement leurs passeports pour passer la mer, et que tous les autres sujets d'Angleterre, de quelle condition que ce fût, pussent aussi avoir en tout temps la liberté de se retirer, après en avoir demandé la permission. En même temps Son Excellence donna une liste de ceux qui demandoient alors quelque justice ou faveur de cette nature.

Long-temps après ceci les commissaires répondirent, mais ce fut aussi mal à propos qu'auparavant : car ils ne firent autre chose dans cette

réponse que d'insulter lourdement contre Son Excellence et ruer contre l'aiguillon. Et comme il n'y eut ni réparation ni priviléges à obtenir, ainsi toutes ces dernières demandes furent rejetées et n'eurent pas meilleur succès que les précédentes. Il est vrai que l'on accorda la troisième de ces demandes; mais ce fut en vain, puisque la seconde, qui étoit nécessairement annexée, n'eut aucun succès.

Cependant monsieur l'ambassadeur, étant bien persuadé qu'il n'y avoit rien à faire avec messieurs les commissaires, trouva bon à tout hasard, avant que de mettre fin à sa négociation, de demander une audience privée de Sa Majesté czarienne; mais ce fut long-temps avant qu'il pût l'obtenir, et cependant les commissaires l'avertirent qu'en cas d'une telle audience il ne faudroit pas qu'il y parlât d'affaires. Sur cela, monsieur l'ambassadeur leur fit connoître que le propre but de ces audiences privées étoit afin que les princes pussent aussi s'informer plus particulièrement de tout ce qui se passoit et en ôter tous les obstacles. Après cette réflexion, Son Excellence eut enfin la liberté de parler d'affaires, et obtint cette audience le 22 d'avril dans la propre chambre du czar, depuis dix heures de nuit jusqu'à une heure de matin. Alors monsieur l'ambassadeur informa amplement Sa Majesté en quel état ses affaires étoient, répondit aux objections que les commissaires avoient faites contre les priviléges, et révéla le secret de l'affection du roi pour Sa Majesté czarienne; ce qu'il fit dans la harangue qui suit, avec beaucoup d'éloquence et de jugement.

« *Sérénissime et Très-Puissant Czar,*

Six semaines se sont écoulées depuis que Votre Majesté a commis le soin de mes affaires aux plus éminens de son empire qui ont part à ses conseils, et, comme je me trouve de jour en jour plus éloigné de la fin où tendoit mon ambassade, je suis contraint de monter à la source, à l'imitation des voyageurs qui ne peuvent pas fendre les vagues d'une rivière et en surmonter la rapidité. Tout le pouvoir et toute la raison qui se rencontrent dans la vaste étendue de votre empire ne sont que les ruisseaux dont Votre Majesté czarienne est l'unique et la féconde source. Tous vos sujets sont obligés de reconnoître votre puissance et de soumettre leurs sentimens à vos volontés; et pour moi, qui ne reconnois ici que l'empire de la raison, je ne refuserai point d'abandonner le jugement de toute ma négociation à votre raison éclairée : car il me semble que la bonté divine, vous faisant l'objet de ses singulières et diverses faveurs, de même qu'autrefois le roi Salomon, outre les richesses dont elle vous a comblé et la gloire dont elle vous a couvert, vous a aussi donné la sagesse en partage, mais en un si haut degré que celle de vos augustes prédécesseurs étoit beaucoup au-dessous et qu'il y a lieu de croire qu'aucun de vos descendans n'y pourra jamais atteindre. C'est pourquoi j'ai recherché et j'ai obtenu aujourd'hui cette audience de Votre Majesté czarienne, et ma façon d'agir n'est pas si extraordinaire qu'elle ne puisse être autorisée par un exem-

ple : car c'étoit ainsi que le czar Jean Basilovitz, le premier qui lia d'amitié les couronnes d'Angleterre et de Moscovie et qui accorda des priviléges aux marchands anglois, avoit de coutume de parler familièrement et d'agir lui seul avec les ambassadeurs d'Angleterre ; et, malgré la résistance de quelques uns de son conseil, et même de son conseiller, il prit si bien ses mesures, ménagea si adroitement son dessein et l'établit si judicieusement, que, depuis ce temps-là jusques à celui auquel Votre Majesté czarienne a été ornée du sceptre, ou même jusqu'au temps présent, personne n'a pu détruire ou offenser les fondemens de l'amitié qui unit vos deux couronnes. Et je n'ai pas de peine à me persuader que je verrai mon ambassade couronnée d'un heureux succès avant que je m'éloigne des yeux de Votre Majesté czarienne, puisque je n'apporte pas moins de sincérité, de zèle et de circonspection à manier la même matière entre des princes qui se témoignent tant de bienveillance.

« Car, quoi que les plus puissans princes de l'Europe eussent prévenu Sa Majesté royale par des ambassades extraordinaires qui lui découvroient les feux de joie que son miraculeux rétablissement dans ses royaumes avoit allumés dans leurs cœurs, néanmoins, poussée par les mouvements de la particulière affection qu'elle vous porte, elle vous choisit entre tous les princes chrétiens et vous envoya la première une lettre, datée du 10 de mai 1661. Là elle vous informoit de son surprenant retour dans ses états, et vous rendoit grâces de l'affection que vous lui aviez témoignée dans son adversité. Elle portoit

aussi qu'encore que Votre Majesté czarienne n'eût point envoyé de lettres de créance à Sa Majesté pour autoriser la demande du chevalier Hebdon, toutefois la confiance qu'elle avoit en ce chevalier, et qu'elle croyoit que vous aviez pareillement, l'avoit obligée de lui accorder la permission de lever dans ses royaumes pour votre service trois mille hommes, partie cavalerie partie infanterie, sous des chefs qui eussent donné des preuves de leur fidélité et de leur valeur. Sa Majesté royale ajoutoit ensuite qu'elle feroit savoir à vos ennemis, par le moyen de ses ministres, la satisfaction qu'elle recevroit s'ils établissoient une honnête et ferme paix avec Votre Majesté czarienne, et que, si leur opiniâtreté s'opposoit au succès de cette entreprise, elle leur montreroit, et à tout l'univers, la part qu'elle prenoit à tout ce qui vous touche et le zèle qu'elle apportoit à soutenir vos intérêts. Dans cette lettre enfin elle célébroit votre générosité d'avoir refusé votre protection aux marchands anglois qui sembloient être complices de la dernière rébellion, vous prioit en même temps de les remettre dans leurs anciens priviléges, puisqu'ils étoient rentrés dans leur devoir, et de lui donner à connoître votre favorable résolution là-dessus. Et elle vous assuroit que, dès aussitôt qu'elle l'auroit su, elle vous enverroit un ambassadeur pour vous déclarer combien elle étoit sensible à votre bienveillance, et pour vous protester qu'elle embrasseroit toutes les occasions qui s'offriroient pour vous rendre la pareille. Votre Majesté, ayant reçu cette lettre, fit réponse au roi mon maître, le 28 de juillet 1661, qu'elle n'avoit rien plus à cœur que

de voir revivre en Vos Majestés la même amitié qui avoit régné entre vos pères d'heureuse mémoire ; qu'elle n'oublieroit rien de son côté pour la conserver, et qu'elle étoit toute prête à souscrire à toutes les conditions possibles que l'ambassadeur de Sa Majesté royale lui proposeroit. Votre Majesté czarienne envoya par ses ambassadeurs extraordinaires une autre lettre, datée du 31 de juillet 1662, où elle déclaroit qu'ayant considéré le florissant état de son empire, la sincère et l'inviolable amitié que vos pères avoient eue ensemble et qu'ils avoient cultivée par un fréquent commerce, et les grands avantages qui étoient découlés de cette source dans les terres de l'un et de l'autre, elle souhaitoit ardemment que cette affection ne fût pas seulement continuée entre Votre Majesté czarienne et Sa Majesté royale, mais aussi qu'elle fût rendue plus étroite, plus ferme et véritablement fraternelle, qu'elle fût exercée par une fréquente communication, pour en conserver le lustre, et promettoit qu'elle embrasseroit avec promptitude et allégresse toutes les occasions pour seconder les désirs de Sa Majesté royale son très cher frère en tout ce qui dépendroit de son pouvoir. Sa Majesté, étant appuyée sur de si beaux témoignages d'amitié, m'a envoyé vers Votre Majesté czarienne pour lui déclarer en son nom et par son commandement, comme j'ai fait, que son amitié répondoit parfaitement à la vôtre ; et je ne doute point que cette déclaration, que j'ai étalée à la vue de tout le monde, n'ait fait une vive impression dans votre mémoire. Votre Majesté czarienne a ensuite député des personnes d'une haute naissance et

d'une expérience consommée pour démêler nos affaires. Je rends grâce de tout mon cœur à Votre Majesté de ce signalé bienfait, et plût à Dieu qu'ils eussent tous assez de zèle pour l'amitié des deux couronnes, et de promptitude à manier et à débattre les intérêts que vous avez commis à leur soin, en telle sorte que je fusse obligé à vous en témoigner aussi ma reconnoissance. Mais, comme dans la première conférence que j'eus avec eux je leur proposai le rétablissement des priviléges, ajoutant en même temps que, si cet article m'étoit accordé, j'avois ordre du roi mon maître de leur présenter d'autres choses pour récompenser Votre Majesté czarienne, ils m'ont fait une réponse si éloignée de mon attente que, si le ciel se fût écroulé aussi bien que les fenêtres de la chambre furent à ce récit jetées par terre avec un bruit effroyable, sa chute ne m'eût paru ni plus prodigieuse ni plus surprenante. On me refusa absolument les priviléges, et, pour colorer ce refus, ils allèguent premièrement la rébellion des Anglois contre leur prince; ils mettent en avant que Sa Majesté royale de glorieuse mémoire demanda par un certain Luc de Nightingale que les priviléges fussent cassés. Ils colorent leurs discours de la mauvaise foi dont ils accusent les marchands anglois. Ils disent que les péagers et les marchands de toute la Moscovie ont présenté des lettres de supplication où ils se plaignoient de la grande prospérité des marchands anglois. Ils déclarent que ces marchands, dont les noms étoient insérés dans les priviléges, sont morts. Enfin dans leur second papier ils objectent que, Votre Majesté czarienne ayant

guerre avec les Polonois et les Tartares, Sa Majesté royale a refusé de vous secourir d'argent, et que les marchands de la compagnie ont fait de même lorsque vos ambassadeurs les ont requis de vous prêter de l'argent. Ils entassent quelques autres arguments qui ne servent qu'à faire nombre, dont un seul pouvoit suffire si on avoit déjà fait dessein de dénier les priviléges, mais qui tous ensemble se trouveront trop légers s'ils sont pesés à la juste balance de votre solide jugement. Voyant donc que les commissaires de Votre Majesté czarienne repoussoient par ce moyen l'espérance que j'avois conçue d'obtenir ces anciens priviléges, et qu'ils me pressoient à leur communiquer les autres volontés de Sa Majesté royale, je leur ai demandé, s'ils avoient quelque chose à me proposer de votre part, qu'ils me le découvrissent, leur promettant qu'ils recevroient de moi une raisonnable réponse. Et je les ai conjurés de m'éclaircir sur ce doute s'ils avoient le pouvoir de m'accorder les priviléges, en cas que j'eusse ordre du roi mon maître de leur proposer des choses qui fussent capables d'en contrebalancer la valeur; mais, soit par manque de pouvoir, soit par défaut de bonne volonté, ils ne m'ont point donné là-dessus de réponse satisfaisante. J'en appelle à Votre Majesté czarienne : étoit-il à propos que je confiasse les secrets d'une amitié royale à des personnes qui n'avoient aucun pouvoir ou qui avoient seulement celui de refuser, sans être revêtues de la puissance d'accorder et de conclure, moi qui ai reçu de Sa Majesté royale des lettres plénipotentiaires (ce qui pourroit suffire) et qui outre cela ai été orné d'une autorité

particulière, scellée du grand sceau d'Angleterre, pour travailler au recouvrement des priviléges? Ainsi, les réponses non attendues de vos commissaires ayant empêché le cours de ma négociation, il est absolument nécessaire que les affaires soient ôtées de nos mains pour être remises entre les mains de Sa Majesté royale et de Votre Majesté czarienne. Et puisque j'ai l'honneur de représenter en ma charge la personne du roi mon maître, je prendrai la liberté d'imiter en cette occasion son langage, comme si vos deux Majestés étoient en présence et débattoient ensemble leurs intérêts. Non que j'aie la présomption de croire que je puisse égaler la sublimité des pensées de Sa Majesté royale; mais, autant que la foiblesse de mon imagination en peut approcher, voici comment elle s'expliqueroit :

« Si j'avois demandé quelque chose de nouveau à Votre Majesté czarienne, mon très cher frère, ou quelque chose à quoi elle ne se fût point engagée par promesse, je supporterois avec moins de peine l'ennui d'une si longue délibération, et je digérerois avec plus de patience la dureté de ce refus. Mais je n'ai requis de vous que la continuation des priviléges qui ont subsisté plus de cent ans, et dont la durée a prouvé la solidité de la raison d'état sur laquelle ils ont été établis. Je ne vous ai demandé que la persévérance des fondemens d'une vieille amitié et des anciennes résolutions qu'on peut difficilement ébranler ou détruire sans s'exposer à de grands périls. Et, pour ce qui regarde la promesse dont Votre Majesté czarienne s'est liée (pour passer sous silence la déclaration qu'elle fit aux marchands

anglois par le moyen du gouverneur d'Archangel l'année 1645, presque dès aussitôt qu'elle fut montée sur le trône, laquelle portoit que c'étoit la volonté de Votre Majesté czarienne de les confirmer dans les immunités que votre père, d'heureuse mémoire, leur avoit accordées, et que votre bonté pour eux ne seroit en rien inférieure à celle de vos augustes prédécesseurs), quand je demandai que les priviléges abolis fussent remis en leur premier état, Votre Majesté czarienne ne me repartit-elle pas qu'elle n'avoit rien plus à cœur que de voir revivre en Nos Majestés la même amitié qui avoit régné entre nos pères, d'heureuse mémoire; qu'elle n'oublieroit rien de son côté pour la conserver, et qu'elle étoit toute prête de souscrire à toutes les conditions possibles que mon ambassadeur lui proposeroit de ma part? N'est-il pas vrai que, quand j'interrogeai vos ambassadeurs extraordinaires touchant le rétablissement des priviléges, ils me répondirent qu'ils étoient dans ce sentiment, qu'une solennelle et honorable ambassade de ma part obtiendroit sans doute de Votre Majesté czarienne ce bienfait pour mes marchands? Et Votre Majesté czarienne ne m'a-t-elle point fait tenir par les mêmes ambassadeurs une autre lettre écrite de votre chambre privée, autorisée de votre propre main et enrichie de ces paroles dorées qui sans doute ne peuvent être l'image que de votre sublime imagination, et qui ne peuvent avoir été exprimées que par votre plume? C'est pourquoi je les garde tracées dans mon cœur aussi profondément que si elles y avoient été gravées avec une pointe d'aimant; et même j'ai commandé à mon ambas-

sadeur extraordinaire de vous les réciter mot à mot, comme étant très conformes aux sentimens que je porte dans l'âme : « Notre Majesté czarienne, faisant réflexion sur le florissant état de notre empire, etc.[1]. » Une même amitié comprend sans doute les mêmes traités et les mêmes avantages, et par ces premières paroles pleines de zèle votre fidélité se trouve engagée à la restitution des priviléges, à moins qu'un obstacle invincible ne s'oppose à l'accomplissement de votre promesse : car ce sont les seules bornes que vous prescrivez à votre volonté. Or cela ne vous est point impossible, vu qu'il n'y a personne dans l'étendue de vos états qui ne soit soumis à vos volontés, que tous vos sujets adorent en tremblant votre souveraine puissance, et que vous portez à bon droit le glorieux titre de monarque en sa plus haute signification. Que si autant qu'il est possible ou autant qu'il dépend de Votre Majesté czarienne signifie un refus, je me souviendrai désormais du sens de ces termes. Et, pour toucher à votre dernière lettre écrite du 31 de juillet 1661, pouvons-nous nous engager à une plus étroite et plus ferme amitié que la première ne soit aussi proche et aussi ferme qu'elle a été autrefois ? Si pourtant quelque personne mal intentionnée envers notre mutuelle amitié pouvoit découvrir en votre façon de vous exprimer quelque détour par où il semblât que Votre Majesté czarienne pût se sauver pour n'effectuer pas sa promesse, permet-

1. Ainsi la lettre fut répétée ici tout au long comme auparavant, parcequ'elle est tout à fait convaincante ; de là vient que les commissaires se gardèrent bien d'y répondre.

tez-moi de vous dire, mon très cher frère, que telles finesses seroient peut-être utiles, et même quelquefois nécessaires, lorsque vous avez affaire à des princes voisins, avec qui vous avez toujours une guerre ouverte ou une paix mal assurée; mais ce seroit trop au dessous de vous et de moi, qui sommes joints à une amitié de cent années et qui n'avons aucune raison d'entrer en jalousie l'un de l'autre, de conserver de telles pensées dans nos âmes et de nous écouler à travers les filets de nos paroles. Et quoique je tienne notre amitié très précieuse, vous ne trouverez pas étrange que j'en fasse dépendre la vigueur et la destinée de la conservation des priviléges. C'est pourquoi j'ai ordonné à mon ambassadeur extraordinaire d'éprouver votre affection en vous demandant ces immunités qui regardent particulièrement mes marchands, avant que de vous découvrir d'autres indices de l'amitié fraternelle que je vous porte : car c'étoit ainsi que ces priviléges étoient volontairement accordés depuis le commencement, et je ne prends point plaisir de me montrer moindre que mes immortels prédécesseurs, ni je ne suis point réduit à cette dure nécessité, dont je rends grâce au souverain monarque du ciel et de la terre. Vu aussi que ces immunités ne sont qu'une assurée et constante récompense du fruit continuel que les czars de Moscovie et les terres de leur obéissance ont toujours reçu et peuvent encore recevoir du port d'Archangel, que les marchands anglois découvrirent, et où ils introduisirent le commerce, mais non sans perdre plusieurs hommes et plusieurs navires, et sans consumer beaucoup de

biens. Je pourrois dire dans cette rencontre que les grands princes ont accoutumé de donner une récompense éternelle à un homme dont ils ont reçu une seule fois un bon office, encore que le fruit du bienfait périsse avec l'homme et avec le temps. Mais le soin que j'ai pour votre gloire et le respect que je porte à votre réputation (qui me sera toujours sacrée et vénérable) m'ont confirmé surtout dans cette résolution, afin que, comme par une magnanimité héroïque vous avez révoqué les priviléges à cause de la rébellion de mes sujets, de même, en les renouvelant à ma prière, à cause que mes sujets sont rentrés dans leur devoir, vous manifestiez à tout l'univers combien est juste la règle sur laquelle vous formez vos actions, et avec quelle grâce vous savez me favoriser d'un bienfait : car je tiens pour faveur tout ce qui vient au profit de mes sujets, et, si dans mon exil je me suis laissé chatouiller à quelques mouvemens de joie lorsqu'il leur arrivoit quelque chose d'avantageux, il ne peut être qu'après mon heureux retour je ne procure leur bien et ne l'avance de tout mon possible. A quel propos se fait-il tous les jours tant de traités entre les souverains, que pour la sûreté et pour le profit de leurs sujets ? Quelle est la cause de tant de traités de paix, de commerce, de secours et de mariage? Est-ce que les souverains brûlent d'amour les uns pour les autres? N'ont-ils pas plutôt pour but l'utilité de leurs peuples ? Toutefois, de peur que, comme je demande ces priviléges pour le bien de mes sujets, Votre Majesté czarienne ne me les dénie pour l'avantage des siens, pesons les raisons qui ont été avancées

selon l'ordre dans lequel le hasard nous les présente.

« Mes sujets se sont révoltés, il est vrai, mais le soin de me venger de leur insolence est maintenant hors de saison, et Votre Majesté czarienne porteroit trop loin le ressentiment de l'injure que j'ai reçue d'eux si elle continuoit de châtier mes sujets, en faveur de qui j'ai fait proclamer une amnistie générale. Et, puisque moi et mes sujets ne composons qu'un corps, dont je suis la tête, pouvez-vous nuire à quelques uns des membres sans que j'en souffre? Voulez-vous que je porte la peine de la faute qu'ils ont commise? Mais on allègue qu'un certain Nightingale apporta des lettres de mon père d'heureuse mémoire, et traita avec vos boyards pour l'abolition des priviléges. Ce Nightingale étoit en cela un traître et un imposteur, et je suis persuadé que Votre Majesté czarienne, selon l'inviolable droit des gens et suivant la coutume de tous les princes, qui, pour leur propre réputation, sont obligés de manifester ces impostures, remettra entre mes mains ces lettres supposées, puisqu'une mort trop précipitée a dérobé l'auteur au supplice qu'il avoit mérité. Que si mon père eût demandé en ce temps-là, par une raison cachée, la suppression des priviléges (bien qu'au contraire ce bon prince ait jusqu'à son dernier soupir imploré la faveur du Ciel pour son peuple, qu'il ait travaillé au bien de ses royaumes dans ses plus violentes traverses, et qu'il vous ait aussi écrit une lettre, que je conserve religieusement, comme ses autres reliques, par laquelle il vous demandoit de vouloir rétablir les priviléges abolis et vous déclaroit l'aversion

qu'il avoit pour Nightingale, cet impudent faussaire); si, dis-je, mon père avoit désiré de vous qu'ils fussent cassés, moi, au contraire, je vous demande qu'ils soient remis dans leur premier état. Après cela les commissaires se plaignent que les marchands anglois ont passé les conditions dont leurs priviléges étoient limités. Mais, si on pouvoit prouver leur mauvais comportement, ce qu'on n'a pu faire encore, j'ai commandé à mon ambassadeur de mettre ordre à ces attentats, et je m'en montrerois le sévère vengeur, parceque ma réputation s'y trouve intéressée. Ils rapportent que les péagers et les marchands de toute la Moscovie ont présenté des lettres de supplication où ils représentent que les Anglois s'enrichissoient par ces priviléges, au lieu qu'eux, les naturels du pays, s'appauvrissoient. Comment donc se peut-il faire que cette complainte subsiste avec ce que votre Majesté czarienne affirme dans la lettre que j'ai citée ci-dessus, qu'au temps que les Anglois jouissoient des priviléges, le bonheur, la paix et le repos abondoient dans nos deux empires? Pourquoi n'écrivent-ils point des lettres de supplication contre les Hollandois et les Cupshins de Perse? Car quelques uns d'eux se prévalent de l'avantage des priviléges, pendant que tous les Anglois en sont exclus. A Dieu ne plaise que je demande ces immunités pour le désavantage de vos peuples; mais je serois bien aise de savoir si depuis l'an 1649, qu'ils furent supprimés, votre Etat a été plus florissant et vos sujets ont plus abondé en richesses: le temps a été assez long pour en faire l'expérience. Pour mes sujets, qui mériteroient de la louange s'ils avoient pu s'en-

richir par des voies honnêtes, il y en a environ trente de la société de Moscovie qui, dans l'espace de trente ans, après avoir apporté beaucoup de biens dans vos terres, ont été réduits à l'étroit pour avoir suivi opiniâtrement ce commerce. Ils disent encore que tous les marchands dont les noms étoient écrits dans les priviléges sont morts; mais il en reste encore un en vie, ce qui suffiroit pour les conserver, si cette raison étoit valable. Pour moi, j'ai cru que leurs successeurs étoient compris dans les priviléges, et j'ai ordonné à mon ambassadeur de nommer d'autres personnes pour remplir les places de ceux qui sont décédés. On dit que dans les autres pays les étrangers paient un double tribut. D'où vient donc que les marchands aventuriers anglois n'en paient point du tout dans la Hollande, qu'ils y ont une maison publique et qu'ils sont francs de tous les autres impôts que ceux du pays sont obligés de payer? D'où vient qu'ils jouissent des mêmes priviléges à Hambourg, où ils ont un bien plus grand commerce que dans votre empire? D'où vient que les marchands anglois sont non seulement francs d'impôts au port d'Ormus, mais aussi divisent avec le shah de Perse et partagent également les tributs que les autres nations y paient? Toutes ces nations se trouvent-elles affoiblies par le libre trafic des marchands anglois? Ils ajoutent ensuite la guerre avec les Polonois et les Tartares. Que votre Majesté czarienne me pardonne si je suis un peu ému de cette raison, aussi bien que des autres que j'ai rapportées mot à mot, considérant qu'elles ont été déduites de la réponse qui fut faite à Cromwell,

cet infâme usurpateur, comme si un légitime roi méritoit d'être traité de la même façon qu'un tyran. Mais, pour passer par dessus cette considération, n'y avoit-il point de guerre sous le règne du czar Jean Basilovitz, lorsque ces priviléges furent premièrement accordés? Les autres princes qui depuis ont tenu les rênes de l'empire n'ont-ils point eu de démêlé avec leurs voisins? Si vous avez en tête des ennemis si redoutables, mon amitié vous est-elle si funeste que vous ne puissiez la conserver qu'à votre dommage? Et six mille roubles par an (qui ne montent qu'à trois mille livres sterlings [1]) que les Anglois ont payé d'impôts depuis que leurs priviléges ont été cassés sont-ils si nécessaires pour aider aux frais de la guerre qu'ils ne puissent être récompensés par mon amitié et par le commerce de mes sujets? J'ai refusé d'assister d'argent votre Majesté czarienne, il est vrai, mais cette somme étoit si considérable que je ne sais si le plus grand prince eût été en état de la prêter, puis qu'elle montoit à plus de trois millions de roubles [2]. Cependant je veux bien croire que cette somme n'ait pas été demandée pour se faire un honnête prétexte de refuser les priviléges, et que l'on ne m'ait pas proposé l'impossible pour avoir lieu de me refuser ce qui étoit très facile. Le peu de valeur de ce qui est demandé augmente la fâcherie du refus, et la postérité, au tribunal de qui la mémoire des plus grands princes est obligée

1. C'est pour le moins douze mille écus.

2. Ces 3 millions de roubles feroient aujourd'hui 38 millions de francs.

de comparoître, ne me blâmera pas tant pour m'être excusé de vous fournir cette somme immense que Votre Majesté czarienne pour m'avoir refusé si peu de chose. Votre Majesté a sans doute reçu par ses ambassadeurs ma réponse sur ce sujet. Enfin, l'on allègue que les marchands de la compagnie de Moscovie ont aussi refusé de donner à vos ambassadeurs une moindre somme pour subvenir aux frais de la guerre; mais tous les marchands nommés dans les priviléges sont morts, excepté un, et ceux qui vivent maintenant sont extrêmement abattus et appauvris par la suppression des priviléges. Je pourrois ajouter à cela que l'un de vos ambassadeurs, Jean Zelobushkee, se servit de mauvaises couleurs pour les persuader, quand il leur protesta que les Anglois ne seroient jamais francs d'impôts dans la Moscovie.

« C'est avec ces argumens qu'on s'efforce (pour me servir de l'expression de Votre Majesté czarienne) d'ébranler cette muraille d'airain qui a été élevée par la prudence de vos ancêtres, qui a subsisté pendant tant d'années, et dont la conservation dépend présentement de la fidélité de votre promesse. Sera-t-il dit que de si foibles machines auront renversé un ouvrage de cent ans? C'étoit donc pour cela que j'envoyai un de mes vaisseaux dans le Sund pour conduire vos ambassadeurs dans mes états? C'étoit donc pour cela que je les logeai dans le palais d'un des premiers de mon royaume, que je les fis coucher dans mes lits, et que je fis fournir journellement leur table de ma vaisselle d'or et d'argent? C'étoit donc pour cela que, par un honneur nouveau et inouï

jusqu'à eux, je leur permis d'entrer dans la porte de ma cour avec mon carrosse royal, que je leur donnois audience privée toutes les fois qu'ils m'en ont requis, et que je leur faisois part de mes conseils toutes les fois qu'ils l'ont désiré? Ce n'est pas que je me repente de ce que j'ai fait, ou bien que je le reproche : tout cela est peu de chose en comparaison de l'estime que j'ai pour Votre Majesté czarienne, mon très cher frère. Mais je ne puis m'empêcher de soupçonner que quelqu'un d'eux vous aura tu la meilleure partie des marques d'estime que je vous ai données en leurs personnes, et qu'il vous aura celé d'autres choses plus importantes. J'ai outre cela envoyé à Votre Majesté czarienne mon cousin, conseiller en mon conseil privé, Charles, comte de Carlisle, vicomte Howard de Morpeth, Baron Dacre de Gillesland, gouverneur de Cumberland et de Westmorland, pour remplir la charge d'ambassadeur extraordinaire auprès de Votre Majesté, et pour représenter à ma mémoire ce qui tendroit à votre avantage, si tant est que j'en eusse besoin. Enfin je lui ai confié les secrets de mon cœur pour tout ce qui concerne votre service. Et Votre Majesté czarienne me refusera-t-elle une chose de si peu d'importance, et peut-être la seule que j'aurai occasion de lui demander, je veux dire le rétablissement des priviléges? J'en aurai d'autant plus de regret que cela est trop connu et trop public pour ne blesser point votre réputation ou la mienne, et toute la terre regardera un tel refus avec étonnement, surtout quand on se représentera l'utilité que votre couronne a reçue de mes prédécesseurs. Ce furent eux qui découvrirent le port d'Archangel et qui y at-

tirèrent le trafic de toute l'Europe ; ce furent eux qui défirent la flotte qui étoit armée contre vos états, lorsque les princes voisins s'étoient ligués ensemble pour fermer le passage de Narve, et qui mirent entre les mains de vos gouverneurs les prisonniers qu'ils avoient faits ; ce furent eux qui vous prêtèrent de l'argent pour la subsistance de vos armées et qui vous fournirent de soldats et de chefs pour l'affermissement de votre puissance ; ce furent eux qui moyennèrent et qui établirent la paix entre vous et les princes voisins ; ce furent eux qui, lorsque la famine ravageoit votre empire, permirent aux marchands anglois d'y transporter des vivres qu'ils vendirent à vos sujets sans aucun profit, et plusieurs autres choses nécessaires en paix et en guerre dont la jouissance étoit défendue aux autres nations. Je pourrois encore rafraîchir votre mémoire d'un plus signalé bienfait, s'il étoit à propos de le rapporter. Et moi, qui ai commandé à mon ambassadeur de vous déclarer la résolution que j'ai prise de surpasser tous mes ancêtres en zèle pour le service de Votre Majesté czarienne, serai toutefois contraint d'essuyer la honte d'être refusé de certains priviléges que l'industrie, la dépense et la perte de mes sujets ont achetés chèrement, en cherchant, en établissant et en continuant le commerce. Moi-même, depuis que j'ai été rendu dans mes états, sans avoir reçu aucune lettre de créance de la part de Votre Majesté czarienne, j'ai permis à Jean Hebdon de choisir pour votre service trois mille hommes, partie cavalerie, partie infanterie, de la fleur de nos soldats, dont la valeur n'est pas inconnue aux étrangers. Et, si vos ambassadeurs extraordinai-

res avoient requis de moi autre chose que cette somme immense d'argent, ou s'ils m'avoient exposé l'état de vos affaires, je n'aurois point manqué de répondre à vos désirs. Néanmoins, avant que vous envoyer mon ambassadeur, je me suis informé d'ailleurs de l'état de vos affaires. J'ai su que le Polonois persistoit à vous inquiéter, et que, nonobstant votre dernière paix avec la Suède, il restoit toutefois encore quelque semence de division qui pourroit pousser avec le temps. J'ai fait réflexion à part moi que, pour ce qui est du Polonois, ma médiation ne lui seroit point agréable, pour des raisons qui ne sont pas inconnues à Votre Majesté czarienne; et, puisque le roi de Pologne est le seul prince de l'Europe qui ne m'a point encore envoyé d'ambassadeur pour me féliciter de mon heureux rétablissement, il ne seroit pas peut-être fort à propos pour moi de le rechercher. Mais j'ai espéré que ma médiation seroit favorablement acceptée de Votre Majesté czarienne et du roi de Suède, s'il étoit nécessaire d'éteindre ces étincelles cachées de division pour prévenir un embrasement. J'ai aussi examiné le grand nombre que j'ai de chefs et de soldats, la quantité de mes vaisseaux, l'appareil et les instrumens de guerre dont je pourrois vous assister contre vos ennemis. Je me suis représenté l'influence et l'autorité que j'ai sur plusieurs princes de l'Europe et hors de l'Europe pour composer vos différends, si quelqu'un d'eux en vouloit à Votre Majesté czarienne, et j'ai donné à mon ambassadeur les instructions nécessaires touchant ces choses. Et sans doute, après le bienfait dont j'ai été favorisé par Votre Majesté czarienne, après les protestations et les promes-

ses que je vous ai faites, après le choix de la personne de mon ambassadeur, Votre Majesté ne m'auroit trouvé ni ingrat ni oublieux en ces choses ici, ni en des choses d'autre nature. »

« Ayant, selon la petite capacité de mon imagination, représenté ces choses à Votre Majesté czarienne, comme si elles avoient été conçues par l'esprit de Sa Majesté et exprimées par sa bouche, il me siéroit fort mal d'y ajouter quelque chose du mien. Seulement prié-je Votre Majesté czarienne qu'il lui plaise d'examiner ce discours selon les claires lumières dont elle est embellie, d'en résoudre selon la solidité du jugement dont elle est ornée, et de me donner une prompte dépêche, d'une façon ou d'autre, afin que, suivant l'ordre du roi mon maître, je puisse partir d'ici avant la fin du printemps.

« Donné à Moscou, le 22 d'avril 1664.

« CARLISLE. »

La harangue étant finie, M. l'ambassadeur fit mention au czar de la réparation qui lui avoit été promise de sa part à son entrée à Moscou, et dont l'on n'avoit tenu aucun compte depuis ce temps-là. Et, comme Pronchissof étoit celui qui faisoit tous ses efforts pour empêcher le succès de ses affaires et pour rendre sa personne odieuse à Sa Majesté czarienne, Son Excellence voulut bien se servir de cette occasion pour se plaindre à Sa Majesté de quelques impostures et faussetés dudit Pronchissof. Premièrement elle avertit le czar, en sa présence, que Ponchissof lui avoit dit de sa propre bouche qu'il croyoit que les affaires de Sa

Majesté britannique étoient en mauvaise posture, comme si Sa Majesté ne fût pas encore bien affermie sur le trône; tellement que M. l'ambassadeur, étant bien persuadé que Pronchissof avoit rapporté ce faux bruit au czar, se sentit obligé daus cette occasion d'informer Sa Majesté que tout ce que Pronchissof avoit dit à ce propos étoit contraire à la vérité, que la chose avoit été malicieusement inventée par les ennemis de Sa Majesté royale, et que le roi son maître étoit autant chéri de ses sujets et redouté des puissances étrangères qu'aucun prince de la chrétienté. Ensuite Son Excellence informa le czar d'une autre imposture : car Pronchissof lui avoit parlé une autre fois comme si elle eût reçu des marchands une grande somme d'argent pour faire tous ses efforts pour recouvrer leurs priviléges, et qu'en cas que la chose réussît elle en devoit recevoir une autre somme bien considérable; ce qui choqua tellement Son Excellence, comme une chose indigne d'une âme noble et généreuse, qu'elle demanda au czar qu'il lui plût de commander que Pronchissof lui fît réparation pour cette grande calomnie. Enfin Son Excellence se plaignit de Pronchissof qu'en divers autres temps il lui avoit voulu donner à entendre par ses expressions qu'elle avoit transgressé les ordres du roi son maître, qu'elle négligeoit ses affaires pour vaquer à celles des marchands, et que Sa Majesté czarienne le renverroit sans lui faire aucun honneur et se plaindroit de sa conduite à Sa Majesté royale; en quoi il dérogeoit fort au respect qui étoit dû à M. l'ambassadeur, et sans doute passoit audelà des bornes que Sa Majesté czarienne lui avoit mises.

C'est pourquoi Son Excellence le déclara ennemi de la bonne correspondance qui étoit entre le roi son maître et Sa Majesté czarienne, et par conséquent le sien. Elle pria aussi le czar qu'il lui fît cette justice de croire que tout ce que ledit Pronchissof avoit dit ou pouvoit dire contre elle pour la metre en mauvaise odeur auprès de Sa Majesté czarienne étoit très faux, comme elle étoit prête à le prouver, en cas que ce fût le bon plaisir de Sa Majesté d'examiner quelque point de cette nature pour sa propre satisfaction.

Le 27 de mai, cinq semaines après cette audience, les commissaires envoyèrent à M. l'ambassadeur leur réponse à sa harangue; mais ils auroient mieux fait de se passer d'y répondre, puisque dans tout leur discours il ne paroît pas qu'ils répondent beaucoup au sujet. Toute leur affaire est, ce semble, de donner un mauvais sens à de certaines expressions, qu'ils tournent à leur désavantage à dessein d'imprimer dans l'esprit du czar une mauvaise opinion de M. l'ambassadeur. Ainsi, là où il parle en la personne du roi touchant cette prodigieuse somme d'argent que les ambassadeurs du czar avoient demandée au roi, disant : « Je veux bien croire, pourtant, que cette somme n'ait pas été demandée pour se faire un honnête prétexte de refuser les priviléges, et que l'on ne m'ait pas proposé l'impossible pour pour avoir lieu de me refuser ce qui étoit très facile », les commissaires furent si fort effarouchés par cette expression, qu'ils dirent franchement « qu'elle étoit scandaleuse et injurieuse non seulement à l'amitié qui étoit entre les deux princes, mais surtout à la personne du czar, et que, par conséquent,

Sa Majesté czarienne ne manqueroit pas de s'en plaindre hautement à Sa Majesté royale ». Pour ce qui est des priviléges des marchands, ils dirent, comme en passant, « que le czar ne pouvoit pas les accorder jusqu'à ce que la guerre qu'il avoit avec le Polonois et le Tartare de Crimée fût finie ; mais qu'alors il ne manqueroit pas d'être favorable à la compagnie angloise ». Il est vrai que cette promesse n'a servi que d'échappatoire, et c'est ainsi qu'elle fut d'abord interprétée par M. l'ambassadeur[1]. Mais, pour ce qui est de cet endroit du discours où il est parlé de l'offre que le roi faisoit au czar, en quelque façon, de l'assister contre ses ennemis, tant présens que futurs, messieurs les commissaires furent extrêmement ponctuels pour savoir de Son Excellence contre lequel des ennemis du czar Sa Majesté royale vouloit lui donner du secours, de quelle manière et quand cela se feroit. Enfin, touchant

1. En effet, dit le baron Korf, s'il est indubitable que l'assassinat de Charles Ier ait provoqué chez le tzar Alexis un sentiment de profonde répulsion pour les Anglois, il est difficile toutefois d'admettre que cet événement, qui a servi de prétexte pour refuser aux marchands anglois le renouvellement de leurs priviléges, en étoit réellement l'unique et principal motif. Ces priviléges ont été abolis un an avant la mort du roi d'Angleterre. On a bien avancé que c'est lui-même qui l'avoit demandé, mais ce fait n'a pu être démontré et paroît assez invraisemblable. Quelques-uns ont pensé que les affronts que Carlisle a subis, aussi bien que l'insuccès de sa mission, devoient être imputés à son arrogance personnelle et son incroyable susceptibilité ; mais, pour être impartial, il faut reconnoître qu'on commença à lui susciter des embarras dès qu'il posa le pied en Russie, avant même qu'il eût l'occasion d'exhiber ses défauts, d'où il est permis de conclure que le refus qu'il éprouva avoit été arrêté avant son arrivée. C'est donc ailleurs qu'il faut en chercher le véritable motif.

la médiation proposée entre le czar et le roi de Suède ils ne répondirent rien, sinon « qu'il s'étoit fait une paix perpétuelle entre eux, et que, par des messages de chaque côté, il étoit aisé d'étouffer ces étincelles de division qui avoient paru depuis peu. »

Pour ce qui regarde la satisfaction si souvent demandée pour le désordre de notre entrée à Moscou, l'on n'en fit pas mention seulement, et, touchant Pronchissof, Son Excellence eut bien de la peine à en avoir une réponse, mais elle n'en put point avoir de réparation; au contraire, Pronchissof fut justifié, et Son Excellence blâmée pour avoir fait des plaintes contre lui, comme si tout ce que Pronchissof lui avoit dit familièrement, il l'eût dit par amitié, et non pas par malice. Il est vrai que M. l'ambassadeur n'attendoit point de réponse raisonnable de ce côté-là; dès qu'il vit que, nonobstant les plaintes qu'il avoit faites

D'un côté, les Russes ne pouvoient voir sans envie les immenses bénéfices que réalisoient les Anglois, libres de toute imposition; d'un autre côté, la malveillance qu'ils s'étoient attirée par leur morgue nationale aida puissamment les rusés Hollandois à leur enlever le commerce russe, pour le monopoliser à leur tour. Ceux-ci cédoient leurs marchandises à meilleur compte que les Anglois, les calomnioient, rémunéroient généreusement ceux qui leur venoient en aide, et versoient à la caisse du tzar 15 du 100 pour toute marchandise importée ou exportée, ce qui constituoit un revenu d'autaut plus essentiel, à cette époque, à la Russie, qu'elle se trouvoit en hostilité avec presque tous ses voisins. Enfin, le cabinet russe avoit demandé à Charles II de lui prêter 3 millions, somme si considérable, répondit son ambassadeur, que le plus grand prince n'auroit pas été capable de la prêter. Ce refus indisposa encore davantage notre gouvernement contre le cabinet anglois, et le décida à ne pas acquiescer également à ses désirs.

hautement contre Pronchissof, ce fut lui-même qui fut envoyé le lendemain en personne, de la part du czar, pour s'enquérir, comme auparavant, de la santé de Son Excellence, et continua même quelque temps dans cet emploi, jusqu'à ce qu'enfin il se désista lui-même de sa charge par le consentement du czar, comme M. l'ambassadeur en reçut avis; et alors on mit à sa place un autre pristaf, qui étoit plus honnête homme que lui, mais de moindre qualité.

Cependant M. l'ambassadeur répondit aux commissaires, pour ce qui est des points qu'ils souhaitoient de savoir touchant l'offre d'assistance qu'il avoit faite au czar, « qu'il n'étoit point limité dans cette affaire, et que le tout dépendoit de sa discrétion, pourvu que Sa Majesté czarienne donnât premièrement des marques raisonnables de l'estime qu'elle faisoit de l'amitié sincère et fraternelle que Sa Majesté britannique lui portoit».

Mais, comme tout cela ne suffisoit pas pour les persuader à rendre les priviléges, il arriva là-dessus que, par un exprès qui fut envoyé d'Angleterre par la voie de Riga, M. l'ambassadeur reçut des lettres plénipotentiaires du roi pour offrir sa médiation entre le czar et le roi de Pologne: car Sa Majesté britannique avoit mis à part toutes les raisons qui pouvoient l'en dispenser, sous espérance qu'un dessein si louable ne manqueroit pas de succès du côté du roi de Pologne. C'est pourquoi Son Excellence en informa MM. les commissaires et s'offrit de travailler de tout son pouvoir à cette affaire, selon les ordres ou adresses de Sa Majesté czarienne, à condition, toutefois, qu'il plût à Sa Majesté de donner premièrement

des témoignages compétens de l'estime qu'elle faisoit de l'affection très sincère du roi d'Angleterre. L'offre ne manqua pas d'être acceptée de bon cœur (car il vint dans un bon temps), et l'on pria M. l'ambassadeur de le donner par écrit dans une conférence, ce qui se fit le 1er de juin. Mais, comme le czar n'étoit pas disposé à contribuer de son côté par la restitution des priviléges, M. l'ambassadeur lui fit entendre qu'à moins de cela, il n'étoit pas raisonnable qu'il engageât le roi son maître dans une affaire de si longue haleine et de si grande dépense, au préjudice de ses autres occasions, vu que Sa Majesté royale étoit persuadée qu'il étoit déjà venu à bout de ses affaires ici, et que c'étoit la raison pourquoi elle avoit fait cette offre par un principe généreux.

Sur cela il insista fortement sur son départ, et, quoique l'on l'eût déjà remis fort souvent et qu'on l'eût fait passer plusieurs mois à Moscou sans aucun succès, en perdant l'occasion de s'en venir à Riga par la voie des traîneaux, néanmoins il ne put pas obtenir son audience de congé avant le 14 de juin. Voici le langage qu'il tint alors à Sa Majesté czarienne, où il fait bien voir dans peu de mots, et avec beaucoup d'adresse, le peu de satisfaction qu'il emporte de cette cour :

Sérénissime et très puissant Czar,

Le roi mon maître m'a commandé de hâter mon départ pour vaquer à l'expédition des autres affaires que Sa Majesté m'a commises; et, puisqu'il n'a pas plu à Vostre Majesté czarienne de m'ac-

corder le succès de cette ambassade, la plus grande amitié que vous sauriez témoigner au roi mon maître, et la plus grande faveur que vous me sauriez faire, c'est la liberté que Votre Majesté me donne de vous saluer pour partir d'ici au plus tôt. Tout ce que j'ai, sur mon départ, à requérir de Votre Majesté czarienne, c'est que (comme il est juste) tous les autres sujets du roi mon maître aient la même liberté dès que le terme de leurs engagemens sera expiré, et qu'à ceux qui sont obligés cependant d'attendre ici l'on fasse brève justice, ce qui ne s'est point fait par le passé. Je remercie Votre Majesté czarienne du bon traitement que j'ai reçu dans ses terres; je ne manquerai pas à rendre au roi mon maître un fidèle compte de tous les honneurs que j'y ai reçus et de tout ce qui s'est passé dans ma négociation. Enfin, je prie Dieu qu'il bénisse Votre Majesté et qu'il vous fasse régner long-temps et heureusement. »

Là dessus le czar, qui étoit sur son trône, pria M. l'ambassadeur de saluer son frère le roi de la Grande-Bretagne, et lui délivra de sa main propre la lettre qu'il envoyoit au roi. Il témoigna d'être marri que l'état de ses affaires ne lui eût pas pu permettre de lui accorder sa demande, et pria Dieu pour la prospérité de son voyage. Sur cela M. l'ambassadeur, et après lui tous ses gentilshommes, lui baisèrent la main. A son retour on lui apporta du palais un grand dîner.

Mais après cette audience le bruit courut que Sa Majesté czarienne avoit dessein de donner à M. l'ambassadeur et à toute sa suite des marques de sa libéralité. Ce qui étant parvenu aux oreil-

les de Son Excellence, elle resolut aussitôt de ne pas les accepter; et de fait, puisqu'on l'avoit si fort désobligée, il n'étoit pas à propos qu'elle reçût cette nouvelle faveur avant que l'on eût mis ordre à ses affaires. Cependant, afin que ce refus ne passât pas pour un affront dans l'esprit du czar, M. l'ambassadeur fit dessein de prévenir le présent, et (d'abord que les pristafs l'auroient averti de l'intention de Sa Majesté, comme leur charge le portoit) d'envoyer querir deux de ses commissaires, pour leur déclarer son sentiment et ses raisons là-dessus. Mais il n'eut pas assez de temps pour cela, car il arriva le 17 de juin que Golozof (le diack dont j'ai fait mention sur le sujet de notre entrée à Mosco), sans daigner en avertir l'un ou l'autre des pristafs, envoya brusquement l'un de ses clercs à M. l'ambassadeur pour lui dire qu'il s'en venoit lui-même avec un présent de la part de Sa Majesté czarienne. Et comme Son Excellence donnoit ordre pour envoyer quérir les deux commissaires, voici Golozof qui arrive à cheval, avec trente-quatre hommes à pied, portant un grand présent de martes zibelines à la main. Sur cela Son Excellence prit Golozof à part, lui dit qu'elle auroit bien souhaité d'avoir pu prévenir son arrivée, et lui déclara en même temps les raisons qui le dispensoient d'accepter le présent. Golozof, tout étonné, n'eut pas la patience d'écouter ces raisons-là, et il interrompoit toujours Son Excellence, jusqu'à ce qu'enfin il la quitta brusquement, aussi enflé de rage à son départ qu'il etoit bouffi de vaine espérance à son arrivée; et, frappant sa poitrine, il crioit à haute voix que c'étoit

un affront sans exemple dont le grand seigneur tireroit sans doute satisfaction, et que jamais il ne s'étoit passé telle chose dans tout l'empire de Russie. Ainsi il s'en retourna si fort transporté de colère avec le présent qu'on eût dit à le voir que c'étoit fait de nous, et qu'il s'en alloit quérir à toute force un arrêt pour nous bannir dans la Sibérie, une des provinces du czar du côté de l'Orient où l'on exile quantité de malfaiteurs que l'on fait chasser là par force les zibelines pour le service du czar. Et ceux qui virent repasser le présent par la rue, s'imaginant que ce refus n'étoit purement qu'un affront que M. l'ambassadeur faisoit à Sa Majesté czarienne, conclurent aussi d'abord qu'elle ne manqueroit pas de se venger d'une action si hardie et si choquante. Pour nous, qui fûmes à peu près aussi surpris que Golozof et eux du procédé de Son Excellence (qui avoit caché son dessein), nous fûmes d'abord extrêmement sensibles à ce refus; mais, quand nous considérâmes qu'il l'avoit fait purement par un principe de générosité, où chacun de nous avoit de l'intérêt, nous nous consolâmes aisément sur sa prudente et généreuse conduite, et, encore que par ce moyen nous fussions tous frustrés des prétentions que nous avions à ces marques de la munificence d'un grand prince, néanmoins nous en fûmes d'autant moins fâchés qu'elles étoient sacrifiées à l'honneur de notre maître. Pour ce qui est de la portion de Son Excellence, elle revenoit à quelque 2,000 écus, celle de madame à 1,400, et celle de M. le vicomte à 1,000. Le reste devoit se partager entre tous les domesti-

ques, selon le rang que chacun tenoit dans sa maison.

Mais, comme Golozof s'en étoit retourné avec le présent tout entier, marchant à la tête de tout son régiment de peletiers, le czar fit assembler son conseil d'Etat, que lui-même honora de sa présence. La résulte de cette assemblée fut que Volinskoy, un des commissaires, fut député pour savoir de Son Excellence la raison pour quoi elle avoit refusé le présent de Sa Majesté czarienne. Là dessus, M. l'ambassadeur représenta à Volinskoy : que son ambassade n'avoit eu aucun succès, et que par conséquent il n'étoit pas à propos qu'il acceptât la faveur du czar avant que d'en avoir obtenu la justice qu'il lui demandoit; qu'à moins que cela, il auroit pris la moindre faveur de la main de Sa Majesté pour un ornement éternel, tant en soi que pour sa famille, et qu'il étoit encore tout prêt, pourvu que l'on mît ordre à ses affaires, de recevoir quelle marque que ce fût de l'affection de Sa Majesté czarienne. Volinskoy, étant plus discret que Golozof en cette rencontre, parut assez satisfait des raisons de Son Excellence, surtout dès qu'il eut appris la précipitation de Golozof à faire porter le présent et la circonspection de Son Excellence dans le dessein qu'elle avoit de le prévenir. De manière que le diack fut fort censuré pour avoir ménagé l'affaire avec tant d'indiscrétion et de scandale. Et, pour ce qui est de M. l'ambassadeur, Sa Majesté czarienne se contenta de lui renvoyer le présent qu'il lui avoit fait du sien propre avec ceux du roi à la première audience, à savoir : un bassin et

une aiguière d'argent, la moitié dorés, avec deux plats ouvragés et un autre plat d'argent en partie doré. Mais, bien loin que M. l'ambassadeur le prît en mauvaise part, il le reçut avec ce compliment : « Je rends grâces de ceci à Sa Majesté czarienne, et je l'accepte (dit-il) d'aussi bon cœur que si c'étoit quelque chose de plus grand ; je le garderai toujours auprès de moi, parcequ'il a l'honneur d'avoir été en la possession de Sa Majesté czarienne. »

Du voyage de Moscou à Riga par terre.

Le 24 de juin nous partîmes de Moscou pour venir en Suède, et, le 3 d'août, nous arrivâmes à Riga; tellement, que nous fûmes près de six semaines à faire environ 250 lieues : car, depuis Moscou jusqu'aux frontières de la Livonie, nous fîmes quelque 200 lieues, et, depuis les frontières jusqu'à Riga, la capitale de la Livonie, nous en fîmes pour le moins 50 davantage. Mais, parceque depuis les dernières guerres ce pays est fort désert, et, sans comparaison, moins peuplé que la Moscovie, aussi j'en ferai voir en passant la différence dans la description de ce voyage, après avoir fait premièrement quelque réflexion sur la nature de l'été, en Moscovie surtout.

Comme le froid est extrême l'hiver dans ce pays, ainsi la chaleur de l'été y est si excessive qu'à peine seroit-il possible de voyager de jour en cette saison si l'on n'avoit l'avantage d'être à couvert du soleil, sous l'ombre des forêts ; et, de fait, la chaleur y est si grande que cela même

a donné occasion de dire que les arbres y prennent quelquefois feu par la chaleur du soleil, parceque l'on voit, dans les lieux même les plus reculés des villes ou villages, des sapins, les uns tout grillés, et d'autres à moitié brûlés depuis la cime en bas. Pour moi, je croirois plutôt que cela se fait par des exhalaisons grasses ou sulfurées qui, ayant pris feu, peuvent aisément produire quelque effet de cette nature. Cependant, bien que la chaleur du jour soit si grande et si insupportable, les nuits ne laissent pas d'y être ordinairement fort fraîches : car, dès que le soleil se couche, il se lève des vapeurs si froides de la terre qu'au mois même de juillet, après une chaleur étouffante, nous avons vu la terre couverte de frimas pendant la nuit. Il y a encore ceci de très incommode en Russie pour ceux qui voyagent l'été, je veux dire ces nuées de mouches (comme sont les mosketo's et autres) que le soleil engendre dans les étangs et dans les marais. C'est ce qui nous persécuta si fort dans ce voyage, et principalement la nuit, que chaque matin il s'en trouvoit toujours quelques uns qui paroissoient aussi picotés que s'ils avoient été malades de la petite vérole.

Pour ce qui regarde notre façon de voyager depuis Moscou jusqu'à Nihuysen, sur les frontières de la Livonie, ce fut la plupart à cheval ; et toute l'incommodité que nous y trouvâmes fut au regard des selles, qui, étant faites fort hautes et dures dans ce pays, la plupart de nous s'y trouvoient presque aussi gênés que s'ils eussent été montés sur un chevalet. Il est vrai que M. l'ambassadeur avoit toujours trois carrosses : car, ou-

tre le sien, il en avoit deux du czar; et ce fut là que Son Excellence madame l'ambassadrice, M. le vicomte et les principaux gentilshommes firent la plupart du voyage. D'ailleurs il y avoit pour le moins trente petits chariots accommodés en forme de coches, où les uns voyageoient toujours et les autres de temps en temps, quand ils étoient las de voyager à cheval. Outre cela, nous eûmes plus de cent chariots pour transporter le bagage, qui, marchant toujours devant la cuisine, étoit soigneusement escorté par une troupe de strelitz et une autre de nos gens, outre les charretiers. Ainsi nous faisions d'ordinaire 20 ou 25 versts le matin et autant l'après-dînée, et nous ne changeâmes de chevaux et de chariots dans toute cette route que quatre fois, à savoir : à Twere, à Wisny-Volsock, à Soltza et Plesco. Il est vrai que nous fîmes près de 100 versts par eau, de Brunitze à Novogrod la Grande, et de là à Soltza, la plupart sur le lac Ilmin. Enfin nous fîmes ce voyage sous le soin et la conduite de deux pristafs, dont l'un, qui s'appeloit Telepniof, un des stolnics du czar, s'en vint avec nous jusqu'à Novogrod, et l'autre, qui s'appeloit Simon Offonassewitz, nous amena de là jusqu'aux frontières. Mais il faut avouer que de Nihuysen à Riga nous ne fûmes pas la moitié si bien accommodés; et en passant les bornes de la Moscovie, nous trouvâmes presque autant de changement que ceux qui passent sur la mer la ligne équinoxiale. D'abord nous manquâmes de chevaux et de chariots, de sorte que nous fûmes obligés de laisser à Nihuysen une partie de notre bagage et d'entreprendre le voyage avec tel nombre de chevaux que ce pays

désert nous put fournir, et ces chevaux étoient généralement si pesans et si élancés qu'ils ne pouvoient presque marcher que par artifice; ils étoient aussi la plupart si mal harnachés, qu'entre ceux qu'il falloit monter il s'en trouvoit quantité qui n'avoient ni selle ni bride, d'autres qui n'avoient des selles que de bois massif, où l'on étoit misérablement torturé; et entre ceux-ci, il y en avoit plusieurs qui n'avoient qu'un étrier ou n'en avoient point du tout. A ce sujet, il faut que je fasse une brève narration du passe-temps que nous donna un des pages de Son Excellence à son départ de Nihuysen : car, comme il sortoit du château, il eut le malheur d'être monté sur un pauvre petit cheval qui étoit aveugle et qui n'avoit pour tout ornement qu'un simple licou de corde si court que, pour l'attraper, il falloit qu'il se mît sur le cou de son cheval. Etant venu sur le pont-levis, ce bidet fut effrayé tout à coup par le bruit du canon, qui commença pour lors de jouer, et là-dessus il se cabra et rua de telle façon que le page, tout étonné, trouva bon le laisser tout seul dans cet exercice, car peu s'en étoit fallu qu'ils ne fussent tous deux tombés dans le fossé, n'étant pas possible de bien régler un cheval si mal harnaché et dont les yeux sembloient être alors principalement tout convertis en oreilles. Ainsi le cheval s'en alla comme il étoit venu, sans yeux, sans selle et sans bride, pendant que le page se pourvut d'une autre façon. Et, de fait, nous fûmes tellement réduits à l'extrémité ce jour-là, faute de chevaux, qu'il y en eut qui furent obligés d'aller à pied. J'avoue que, dans la suite, nous nous trouvions toujours mieux pourvus, et

que plus nous approchions de Riga moins nous rencontrions d'incommodités et d'obstacles ; mais nous en fûmes redevables d'une façon particulière au roi de Suède, par ordre de qui le comte Oxenstiern, gouverneur de ce pays, avoit envoyé de Riga deux officiers avec deux carrosses et un escadron de cavalerie pour conduire Son Excellence à Riga et la défrayer jusque là. Autrement, nous eussions été sans doute dans une mauvaise posture pour passer ces déserts, et, sans quelque miracle, nous n'eussions pas pu probablement aller à Riga tous ensemble.

Quant à notre logement de Moscou à Nihuysen, nous ne nous servîmes que des campagnes que nous trouvions de temps en temps dans les bois, et ce fut là tout le rendez-vous que nous eûmes pour prendre notre réfection, hormis deux villes, où nous séjournâmes quelque quatre ou cinq jours. C'est pourquoi le czar nous pourvut de tentes, que l'on envoyoit toujours de lieu en lieu par avance avec la cuisine ; et on les dressoit au bout de chaque carrière en quelque large campagne, où il y eût de l'eau tant pour l'usage de la cuisine que pour celui des chevaux. Si bien que M. l'ambassadeur, arrivant avec son train, trouvoit toujours les tentes dressées et son repas bientôt prêt ; mais, faute de commodités nécessaires, il se trouvoit souvent assez mal apprêté. Cependant nous nous fîmes un peu à la fatigue, et, n'eût été la boisson que l'on nous donnoit, nous n'eussions pas été fort mal satisfaits ; mais notre boisson étoit tellement échauffée par le transport qu'à moins que d'avoir un peu de glace pour la rafraîchir (laquelle étoit as-

sez rare parmi nous), à peine pouvoit-on s'en servir. La nuit, les uns prenoient leur repos dans les tentes, les autres dans leurs chariots couverts, pendant que les pauvres voituriers dormoient à l'erte; et le matin on se levoit à bonne heure, au son de la trompette. A Nihuysen nous quittâmes les tentes jusqu'à Riga, et ne logeâmes tout le long qu'en des maisons de campagne, comme elles se présentoient; de sorte que la plupart étoient bien aises de pouvoir passer la nuit dans une grange ou cuisine, où ils portoient leurs lits. Il est vrai qu'au regard des vivres, nous fûmes mieux partagés ici que nous n'avions été de Moscou à Nihuysen : car ici nos cuisiniers avoient des cuisines, ou au moins des huttes faites exprès pour apprêter les vivres, au lieu qu'auparavant ils n'avoient eu pour cet effet qu'une tente en pleine campagne. Et ici nous eûmes d'aussi bonnes provisions et en aussi grande abondance que par le passé, car c'étoit le soin particulier de ces officiers Suédois qui nous conduisoient; autrement, je m'imagine que nous eussions mal vécu dans cette route. Nous eûmes, entre autres choses, une quantité prodigieuse d'écrevisses, dont ce pays produit une si grande abondance, que, bien qu'elles fussent excellentes d'elles-mêmes, elles nous devinrent néanmoins aussi fastidieuses que les cailles l'étoient anciennement aux Juifs dans le désert.

Quoi qu'il en fût, il faut avouer que tout ce voyage ne pouvoit qu'être fort divertissant pour tous ceux qui étoient en état de le faire soit par le moyen d'une voiture aisée ou par un tempérament robuste et propre à soutenir la fatigue :

car, outre que nous eûmes un temps très propice, nous eûmes d'ailleurs l'avantage, surtout en Moscovie, de voyager à l'ombre des forêts[1], et de voir dans notre route un grand nombre de lacs et de rivières dont ce pays est orné. Nous vîmes entre autres lacs l'Ilmin et le Saint-Lac, le premier ayant pour le moins quinze lieues de longueur et presque autant de largeur; si bien que, quand nous le passâmes en venant de Novogrod à Soltza, nous ne voyions la terre que d'un côté. Le Saint-Lac n'est pas véritablement si grand, mais il fournit un aspect admirable à l'occasion de plusieurs petites îles qu'il y a au milieu du lac, qui, étant revêtues d'une aimable verdure et paroissant comme tout autant de bocages, nous charmoient agréablement la vue. Le lac s'appelle en la langue du pays Svèto Ozerò, c'est-à-dire le Saint-Lac, à cause d'un beau couvent qu'il y a dans une de ses îles qui est environnée des autres. Pour ce qui est des rivières, les plus grandes que nous vîmes sont le Volga, que nous traversâmes à Twere, et celles qui arrosent Novogrod et Plesco. Mais, outre le plaisir que nous eûmes de voir une si grande quantité de lacs et de rivières, nous eûmes aussi l'occasion de nous y baigner quelquefois, et cette commodité nous étoit assez nécessaire en cette saison. J'avoue que nous ne fûmes pas divertis par la grandeur ou beauté de quelque ville remarquable, car (comme nous avons déjà dit ci-devant) la Moscovie n'est pas un lieu pour cela.

1. On compte encore en Russie 180 millions d'hectares de forêts, trois fois l'étendue territoriale de la France.

Mais nous y vîmes quantité de bons villages et de petites villes, dont les unes avoient l'avantage d'une situation fort belle, comme, entre autres, Zimnogora et Volday, qui sont toutes deux bâties sur le bord du Saint-Lac. Les plus belles villes que nous vîmes en passant sont Twere, Novogrod et Plesco, toutes trois d'une raisonnable grandeur. Nous ne vîmes pas la première par dedans, car, quand nous vînmes dresser nos tentes auprès, nous trouvâmes les portes de la ville aussi soigneusement fermées que si la peste eût été dans le pays, et elles demeurèrent fermées deux jours entiers, en attendant que nous eussions changé de chevaux et de chariots. Mais par sa circonférence nous la trouvâmes d'une bonne grandeur, et par la situation elle nous parut assez agréable et forte, car elle est bâtie sur une colline, arrosée du Volga et d'une autre rivière qui s'appelle Twere, dont la ville a pris sa dénomination. Novogrod a été autrefois une ville fort grande et bien fortifiée [1], de quoi il y a encore des marques autour de la ville ; mais du temps des guerres ses forces se sont retrécies, et, depuis que le passage du nord-est à Archangel a été découvert, elle a aussi beaucoup perdu au regard du commerce. Elle est située à une lieue du lac Ilmin, d'où sort la rivière qui passe devant la ville. Plesco est aussi plus remarquable par ce qu'elle a été autrefois que par son état présent, quoiqu'au reste elle soit assez commode et agréable,

1. Au temps de sa splendeur républicaine, Novogorod comptoit 400,000 habitans ; elle n'en a plus le quart aujourd'hui.

étant arrosée d'une fort belle rivière sortant d'un lac qui n'est pas loin de la ville[1]. Nous y vîmes (comme à Moscou) un grand pont flottant fait de pieces de merrain jointes ensemble de travers, qui se soutiennent sur la surface de l'eau, et là-dessus on traverse la rivière. Pour ce qui est de la Livonie, nous y vîmes véritablement quantité de lacs; mais nous n'y vîmes point de rivières de remarque, hormis la Duna, que nous découvrîmes près de Riga, par où elle passe. Et en lieu de villes nous ne trouvâmes qu'ici et là un village, hormis deux ou trois vieilles villes; et c'est tout ce que nous rencontrâmes dans l'espace de près de soixante lieues que nous fîmes à travers ce pays.

Ainsi nous avons vu proprement ce qui regarde la manière de notre voyage; voyons un peu maintenant quelques circonstances particulières de ce qui s'y est passé.

Avant que partir de Moscou, il faut avouer que nous n'avions pas sujet d'espérer beaucoup de

1. Pskof, et non *Plesco* ou *Pscoue*, étoit jadis la capitale d'une puissante république. La division s'y étant mise, dit la Motraye, qui rapporte de curieuses choses, le clergé russien implora contre le peuple le secours du grand maître de l'ordre teutonique, qui refusa par un scrupule d'honneur. Le clergé s'adressa alors au czar Basilius. Celui-ci, moins scrupuleux, vint en 1509 avec une nombreuse armée devant Pleskow, et, ayant été introduit secrètement dans la ville par le clergé, il s'en rendit maître, envoya prisonniers à Moscou les principaux, tant sénateurs et ecclésiastiques que citoyens, et unit ce duché à ses Etats. Ainsi Pleskow, croyant trouver un protecteur, trouva un tyran et tomba du plus haut degré de liberté dans le plus profond abîme de la servitude, et cela en une nuit, — car c'est toujours la nuit que se pratiquent ces choses.

satisfaction du côté du czar au regard de ce voyage, après ce qui s'étoit passé entre M. l'ambassadeur et messieurs les commissaires; outre que Pronchissof lui avoit franchement dit que Sa Majesté czarienne le renverroit sans lui faire aucun honneur. A quoi nous pouvons ajouter le refus que Son Excellence fit des présens du czar, qui ne pouvoit sans doute qu'en être fort irrité. Néanmoins il plut à Sa Majesté czarienne d'en agir tout autrement, et (contre le mauvais augure de Pronchissof) de nous renvoyer avec honneur, et de nous fournir tout ce qui fut nécessaire pour notre voyage. Et de fait, à notre départ de Moscou, Son Excellence fut honorablement conduite hors de la ville par un régiment entier de cavalerie, et le czar même n'épargna pas ses propres carrosses pour la commodité de Son Excellence : car, comme j'ai déjà dit, il en envoya deux à six chevaux chacun, qui vinrent avec nous près de 200 lieues.

Mais, comme M. l'ambassadeur avoit reçu un affront à son entrée à Moscou, ainsi (afin qu'il y eût partout une juste proportion) il en reçut un autre à son départ, et ce fut à l'occasion d'un certain M. Calthof, qui s'étoit mis parmi ses gentilshommes à dessein de s'en retourner en Angleterre avec nous. Ce Calthof avoit servi le czar quelques années, et le terme pour lequel il s'étoit engagé étoit échu ; c'est pourquoi M. l'ambassadeur avoit demandé et obtenu son congé. Néanmoins le czar, étant averti qu'il s'en alloit, l'envoya d'abord quérir comme nous sortions de la ville, et (ce qui fut surprenant) le messager ne manqua pas son chemin. Là-dessus, M. l'ambassadeur,

ne trouvant pas à propos de s'opposer à la volonté de Sa Majesté czarienne, renvoya Calthof, sous espérance qu'il seroit bientôt relâché. Mais cinq jours après, étant arrivée à Twere, Son Excellence apprit qu'on l'avoit mis en prison et qu'on l'avoit fort maltraité sous un faux prétexte ; c'est pourquoi, avant de partir de Twere, elle envoya un courrier à Moscou, avec cette lettre en latin, qu'elle adressa à Larivon Lopookin[1], diack ou chancelier du bureau des ambassades :

Domine cancellarie,

Nescio quo fato aut consilio factum sit, quod improsperæ nostræ legationi ultimus hic de Calthofio cumulus accesserit, nisi hoc fortassis decorum existimetis, ut exitus introitum nostrum referret, et postrema primis per omnia responderent. Serenissimus rex meus disertis verbis mihi mandaverat ut Calthofium mecum reducerem; dominis consiliariis, et tibi præsertim, Domine cancellarie, sæpius declaravi tempus effluxisse quo se Calthofius czareæ Suæ Majestati devinxisset, ideoque petii ut mecum posset reverti. Cancellarius etiam czarei arcani significavit, nullam moram esse quominus exiret. Quomodo postea successerit non potes ignorare. Ecce primarius scriba in ipso itinere accurrit, et czareæ Suæ Majestatis nomine Calthofium postulat. Ego, qui optime novi quantum reverentiæ et securitatis legatorum dignitati debeatur, ne tamen

1. Cet *Hilarion Lapoukkin*, prince russe, fut l'oncle de l'épouse répudiée de Pierre I; mère de l'infortuné tzarevich Alexis.

importuno loco cum czarea Sua Majestate altercari viderer, Moscuam illum remisi, ubi, contra quam speraveram, et contra jus et æquum, falso prætextu, eum in custodia detineri audio. Quorsum hæc vergant nescio, neque vos ipsi scitis qui facitis. Me vero interim omnium infelicissimum, qui pro summo meo czareæ Suæ Majestati inserviendi studio cum tam infausto nuntio sim reversurus! Majus enim est hoc negotium quam primo intuitu videtur, et in hoc Calthofio omnium sacræ Suæ Majestatis subditorum hic degentium res agitur, num pro liberis deinceps, an vero pro servis et captivis sint habendi. Oro te, Domine cancellari, pro solita tua humanitate et pro muneris tui officio, ut hæc czareæ Suæ Majestati, sine hac acerbitate quam tamen ipsa rei natura mihi expressit, sed eadem cum efficacia, protinus velis remonstrare, ut czarea Sua Majestas mature de hac re providere et consulere queat, et Calthofius (quod adhuc expecto) bona cum czareæ Suæ Majestatis gratia me antequam limitem transierim assequatur.

Tweræ, 30 Junii, anno Domini 1664.

Carlisle.

« Monsieur le chancelier,

Je ne sais à quel dessein, ou par quelle fatalité, il est arrivé que l'affaire de Calthof ait aussi concouru au malheur de mon ambassade, à moins que peut-être vous estimiez bienséant que ma sortie soit semblable à mon entrée, et que votre dernier procédé ne diffère en rien du premier. Sa Majesté sérénissime mon maître m'avoit commandé,

en termes exprès, de ramener Calthof avec moi. J'ai fait savoir plusieurs fois à messieurs les conseillers, et à vous principalement, que le terme pour lequel Calthof s'étoit engagé à Sa Majesté czarienne étoit écoulé; c'est pourquoi j'ai demandé qu'il s'en revînt avec moi. Le chancelier du cabinet czarien m'a fait aussi entendre que rien n'empêchoit son départ. Au reste, vous ne pouvez pas ignorer ce qui s'est passé depuis : c'est que le premier clerc du bureau des ambassades m'aborda, à mon départ de Moscou, pour me demander Calthof au nom de Sa Majesté czarienne. Sur cela, quoique je sache très bien quel est le respect et la protection que l'on doit à la dignité du caractère que je porte, je le renvoyai à Moscou, de peur qu'il ne semblât que je voulusse contester mal à propos avec Sa Majesté czarienne. Mais j'ai appris depuis, avec étonnement, qu'on l'a mis en prison, à tort, sous un faux prétexte. Je ne sais à quoi butte tout ceci, ni vous-mêmes, qui en êtes les auteurs. Cependant il faut avouer que je suis très malheureux, puisque, tout zélé que je suis pour le service de Sa Majesté czarienne, je suis néanmoins obligé de retourner avec de si fatales nouvelles. Et, de fait, c'est une affaire de plus grande importance qu'il ne semble d'abord : car, en la personne de ce Calthof, il s'agit de savoir si l'on veut tenir pour esclaves tous les sujets du roi mon maître qui sont dans ce pays. Je vous conjure, Monsieur le chancelier, que, selon votre courtoisie accoutumée et comme votre charge vous y oblige, vous représentiez ces choses à Sa Majesté czarienne, sans vous servir, néanmoins, de cette ai-

13

greur à quoi l'état de la chose m'a porté. Mais je vous prie pourtant de le faire avec la même force, afin que Sa Majesté czarienne y mette ordre de bonne heure, et que Calthof (comme je l'espère encore) puisse, sous le bon plaisir de Sa Majesté czarienne, me rejoindre avant que j'aie passé la frontière.

A Twere, le 30 de juin 1664.

« CARLISLE. »

Depuis notre depart de Twere nous remarquâmes que cette route n'étoit pas fort fréquentée par les étrangers, au moins dans la saison de l'été : car il y a beaucoup de villages où nos habits paroissoient si étranges que, quand les villageois apercevoient seulement deux ou trois de nous à cheval, ils prenoient d'abord la fuite, se retirant dans leurs maisons, l'un de çà, l'autre de là, et fermant la porte après eux, comme si nous eussions été des oiseaux de mauvais augure ou des fantômes effroyables; tellement que, si nous avions eu besoin de quelque chose, il ne falloit pas l'espérer de ces gens-là.

A Tarsock, un des pages de M. l'ambassadeur perdit un doigt, où la gangrène s'étoit mise si avant, par un accident, que le chirurgien fut contraint de le couper; mais le page, qui étoit un éveillé, en témoigna si peu de ressentiment qu'il chercha son doigt partout, pour le conserver (dit-il) comme une relique. Environ ce temps-là nous eûmes le divertissement de voir un ours apprivoisé, qu'on nous fit venir, qui dansoit peut-être aussi bien que le plus adroit Moscovite et fai-

soit plusieurs jolis tours d'adresse. Mais nous en avions deux avec nous, que l'on amena de Moscou en Angleterre, dont l'un étoit pareillement apprivoisé, que l'on pouvoit sans aucun danger se jouer ou lutter avec lui : car il se servoit si adroitement de ses dents et de ses pattes qu'il ne faisoit mal à personne. L'autre paroissoit un peu farouche, et néanmoins il prenoit un plaisir extrême à sucer les doigts de quelqu'un ; ce qui me fit souvenir de ce qu'ont remarqué quelques naturalistes touchant ces sortes d'animaux, qu'ils aiment fort à lécher, et que, quand ils sont réduits à une dure nécessité dans la rigueur d'un hiver, cela leur sert de pâture, et trouvent ainsi en eux-mêmes de quoi se nourrir.

A Budeva nous apprîmes les nouvelles d'un grand embrasement qui arriva à Moscou le 29 de juin, cinq jours après notre départ, de sorte que la troisième partie de cette vaste ville fut consumée par le feu. Et, comme je fis réflexion là-dessus sur l'incendie d'Archangel, qui étoit aussi arrivé peu après que nous en fûmes partis, cela me fit imaginer qu'il y avoit quelque chose de fatal dans notre départ : car c'est ainsi que Lot fut préservé de l'embrasement de Sodome avec toute sa famille.

Avant que d'arriver à Novogrod, le gentilhomme qui avoit été rappelé à Londres par le général Monk dans notre premier voyage nous rejoignit à Brunitze. Il étoit venu par mer jusqu'à Riga, où il avoit laissé quelque bagage pour monsieur l'ambassadeur, et de là il étoit venu par la Livonie, avec des lettres du roi pour Son Excellence. Depuis lors il demeura dans sa suite

et fit le voyage avec nous en Suède et en Danemark.

A Novogrod nous fûmes reçus tout à fait solennellement, et pendant le peu de séjour que nous y fîmes on nous traita fort splendidement. Mais comme Son Excellence alloit mettre pied à terre pour entrer dans la ville, il arriva un mauvais accident à celui qui étoit destiné pour son pristaf en la place de Telepniof ; ce qui causa quelque interruption dans cette cérémonie. C'est que, n'ayant pas été, ce semble, aussi prêt qu'il eût dû être à recevoir monsieur l'ambassadeur, le cheval sur lequel il étoit monté en grande pompe le jeta par terre à la vue de toute la ville, et ainsi lui montra son devoir en quelque façon. Là dessus le bon homme, se trouvant fort incommodé de sa chute, fut démis de sa charge par le gouverneur de la ville, et Simon Offonassevitz fut nommé en sa place.

Après on nous fit aussi à Plesco une très bonne reception[1], de sorte que l'on eût dit que le gouverneur de Novogrod et celui de cette ville avoient fait à l'envi qui recevroit le mieux Son Excellence. Nous demeurâmes ici trois jours, en attendant une réponse de Riga au retour d'un exprès que monsieur l'ambassadeur avoit envoyé de Moscou, avec une lettre entre autres pour le gouverneur général de la Livonie, touchant notre

1. Cet aveu, souvent répété dans la *Relation*, rend au moins justice à l'hospitalité russe. Elle est tellement ancree dans les mœurs du pays qu'un indigent, en entrant dans la cabane d'un paysan, salue l'image d'un signe de croix, et ensuite son hôte, en disant : *pain et sel;* puis il s'assied sur le banc et mange avec la famille, comme s'il en étoit.

voyage à travers ce pays désert. Cependant le gouverneur de Plesco fit deux actions bien généreuses au regard de monsieur l'ambassadeur. La première fut à l'occasion d'un gentilhomme de la ville, lequel avoit été si mal avisé la veille de notre entrée que de se saisir de deux de nos chevaux, parce qu'il les avoit trouvés mangeant par hasard son blé dans un de ses champs, tellement que nous eûmes bien de la peine à les ravoir le lendemain, lorsqu'il s'agissoit de faire notre entrée solennelle dans la ville. Le gouverneur ne fut pas sitôt informé de cette action, qu'il fit saisir le gentilhomme et l'envoya garrotté à monsieur l'ambassadeur, pour lui demander la vie. Sur cela Son Excellence, toute surprise d'une si grande générosité, le renvoya avec sa grâce, et témoigna en même temps le ressentiment qu'elle avoit de cette faveur singulière du gouverneur. L'autre action généreuse fut sur le sujet d'un bruit qui couroit pour certain, qu'il y avoit sur les frontières quelque cinq cents Polonois, sous la conduite d'un officier borgne, qui nous attendoient à pied ferme pour nous voler; et ce qui nous rendit la chose assez probable, c'est que ces gens-là avoient déjà pillé plusieurs villages. C'est pourquoi, afin de nous assurer contre les assauts de ce dangereux cyclope, le gouverneur nous donna un convoi de cinq cents hommes bien armés, pour nous escorter environ dix lieues, jusqu'à Nihuysen. Là-dessus l'exprès arriva de Riga, avec cette réponse du comte Oxenstirn, gouverneur général de la Livonie, qu'il avoit déjà député deux officiers pour recevoir Son Excellence aux frontières, et le défrayer de là jusqu'à Riga; au

lieu que Son Excellence lui avoit seulement demandé que, pour faciliter son voyage par la Livonie, il eût la bonté de donner ordre qu'il pût y trouver, à ses propres frais, un nombre suffisant de chevauxet de chariots. Mais, avant que partir de Plesco, monsieur l'ambassadeur, n'ayant point appris de nouvelles de Calthof, envoya un autre courrier à Moscou, avec une lettre en sa faveur. Et, de peur que le czar ne crût que Son Excellence fût plus inclinée à se souvenir des injures que des bienfaits, elle prit occasion dans la lettre d'y marquer au czar la grande faveur et civilité qu'elle avoit reçue du gouverneur de Novogorod et de celui de Plesco. Enfin pourtant elle s'y plaignit aussi du dessein qu'on avoit formé, par ordre de Telepniof, de lui ôter sur les frontières les tentes de Sa Majesté (car pour les carrosses elle n'en étoit pas si en peine), et que cela se dût faire nonobstant que Volinskoy eût dit à Son Excellence à Moscou que Sa Majesté czarienne vouloit bien qu'elle s'en servît jusqu'à Riga. Ce qui lui fâcha d'autant plus que sur cette confiance elle avoit négligé de se pourvoir de tentes à ses propres frais, et qu'ainsi elle se vit malheureusement dépourvue de cette commodité.

La lettre étant envoyée, nous partîmes le lendemain de Plesco avec notre convoi, dont il y avoit près de cinq cents fantassins escortant le bagage, pendant qu'un escadron de cavalerie accompagnoit le carrosse de Son Excellence. Si bien que, sans aucune attaque, nous arrivâmes heureusement aux frontières le 22 de juillet, un mois après notre départ de Moscou. Mais, avant que passer les limites, pendant que nous consul-

tions en quel endroit nous pourrions dîner, voici les deux officiers suédois qui viennent de la part du comte Oxenstirn à monsieur l'ambassadeur, avec deux carrosses et un escadron de cavalerie. Sur quoi un des nôtres, qui s'impatientoit de se voir privé du commerce des Moscovites, n'eut pas sitôt aperçu ces messieurs Suédois, habillés à peu près de même façon que nous, qu'il se mit à crier hautement, en la présence de toute la gendarmerie : « Voici des gens (dit-il) qui ressemblent à des chrétiens », comme si les Moscovites n'étoient rien moins que cela. Néanmoins cette expression, toute hardie qu'elle fût, ne laissa pas de passer parmi nous pour galanterie, eu égard surtout à la jolie figure de rhétorique qu'il y avoit lorsque par le mot de chrétien il entendoit proprement celui de civilisé ; mais ce qu'il y eut de meilleur fut que les Moscovites qui en ouïrent la voix n'en aperçurent pas le sens. Ces messieurs Suédois, étant accompagnés du gouverneur du château de Nihuysen, et ayant tous trois abordé monsieur l'ambassadeur, lui firent la révérence, et l'un d'eux le complimenta en françois d'une manière tout à fait civile et obligeante. Entre autres choses il lui donna à connoître par son compliment qu'ils avoient été députés pour le conduire à Riga et pour le pourvoir de toutes choses nécessaires. A quoi monsieur l'ambassadeur repartit qu'il étoit fort sensible au soin extraordinaire que la couronne avoit pris pour cet effet ; mais qu'il eût bien souhaité de pouvoir continuer son voyage sans se charger d'une obligation si grande.

Après cela, il s'agit de savoir, comme auparavant, où monsieur l'ambassadeur dîneroit : car

jusqu'alors les cuisiniers n'avoient rien pu apprêter, faute d'eau, à moins qu'ils n'eussent passé les limites, ce qu'ils n'avoient point ordre de faire. Les députés suédois invitèrent Son Excellence à dîner au château de Nihuysen; mais le pristaf s'y opposa vigoureusement, pour des raisons qui lui étoient connues. Enfin, après beaucoup de disputes, il fut résolu que nous passerions les limites et que nous nous camperions près d'un ruisseau qui passe par Nihuysen. Sur cela les messieurs Suédois prirent congé de monsieur l'ambassadeur et s'en revinrent au château; et Son Excellence les suivit à cheval avec tout son train et sa gendarmerie, si bien que dans un quart d'heure nous arrivâmes à Nihuysen, qui n'est qu'un pauvre village. Après dîner, le pristaf et les principaux officiers de notre convoi prirent leur congé de Son Excellence, qui (selon sa coutume ordinaire en de semblables occasions) leur laissa des marques de sa générosité. Ainsi nous quittâmes la Moscovie et ses habitans, après y avoir demeuré près d'un an entier; ce qui étoit trop longtemps sans contredit pour une ambassade inutile. Et, quoique le pays soit naturellement fort beau et agréable, cependant nous en fûmes enfin dégoûtés par ses habitans; outre que, chacun y étant comme esclave, hormis le czar, à peine crûmes-nous d'être libres qu'après que nous en fûmes sortis.

Il est vrai que, si nous avions été laissés à nous-mêmes dans ce nouveau pays de la Livonie, il nous en seroit arrivé comme dit le poète: *Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.* Car, outre l'état misérable du pays, le peuple y est

beaucoup plus grossier et barbare qu'en Moscovie[1]; bien qu'au reste, soit dans la langue ou dans son habillement, il ne diffère pas beaucoup des Moscovites. C'est un peuple extrêmement brutal et fort adonné au larcin, comme nous l'avons souvent expérimenté; et, bien que par le soin des Suédois ils aient été convertis à la religion chrétienne selon Luther, néanmoins ils sont si grossièrement ignorans et retiennent tant de

1. Cette supériorité des paysans russes sur les populations qui les environnent a été constatée par tous les voyageurs. « On ne trouve dans aucun pays, dit un d'entre eux, des paysans aussi bien faits et adroits que le sont les paysans de la Russie. Ils sont communément d'une taille médiocre, mais bien prise, carrés des épaules, et ils ont tous la jambe parfaitement bien tournée; aussi peuvent-ils courir comme des Basques, et c'est un plaisir de voir avec quelle adresse ils savent franchir les haies et fossés qu'ils trouvent en leur chemin, là où la plupart des autres paysans de l'Europe sont lourds et roides. — Les paysans de Russie ne surpassent pas seulement tous les autres paysans dans l'extérieur, ils les surpassent encore infiniment du côté de l'esprit et de la vivacité de l'imagination, et j'ai été fort souvent charmé de voir avec quelle facilité ils imitent des instruments et des machines qu'ils n'ont jamais vus auparavant. Enfin, il y a une si grande différence de ce côté entre les paysans de Russie et ceux de Pologne et de Livonie, qui sont leurs voisins, que les derniers paroissent de toute manière de vrais butors en comparaison des premiers; ils sont, outre cela, fort industrieux et pleins d'invention, en sorte qu'ils ne manqueroient pas de se mettre bientôt au dessus de cette misère dans laquelle on voit croupir la plus grande partie d'entre eux, s'ils ne savoient pas trop bien que tout ce qu'ils pourroient faire pour cet effet ne les en sauroit tirer et ne serviroit tout au plus qu'à enrichir les seigneurs, dont ils sont les esclaves, ou leurs officiers; et c'est de là que part cette grande paresse dont on les accuse communément : car, au fond, lorsqu'ils savent que ce qu'ils peuvent gagner avec leur travail leur doit rester, ils ne sont rien moins que paresseux. » (*Hist. générale des Tatars*. Leyde, 1726, p. 680.)

ridicules maximes de l'ancien paganisme, que l'on croit que la plupart ne fait profession de la religion chrétienne que superficiellement. La raison pourquoi ils sont encore si grossiers et barbares est, en partie, leur solitude, étant réduits comme ils sont à un petit nombre, et en partie leur pauvreté et leur grande sujétion aux Suédois, à l'égard de qui ils sont à peu près ce qu'étoient jadis les Ilotes aux Lacédémoniens.

Mais, pour reprendre le fil de notre discours, le pristaf et le convoi de Plesco nous ayant quittés, nous décampâmes d'abord pour nous retirer au château, qui est un vieux bâtiment situé sur une colline et fort affoibli par les divers assauts qu'il a reçus autrefois. Nous y fûmes reçus au bruit des canons; ce qui nous sembla d'abord un peu étrange, parce qu'en Moscovie on ne s'étoit point servi de cette sorte de salutation. Et sur le soir nous eûmes un grand souper, d'où nous conjecturâmes que nous ne manquerions pas de vivres pour le reste de notre voyage. En effet, nous fûmes bien pourvus tout le long, mais surtout en trois ou quatre autres châteaux où nous vînmes (comme, entre autres, celui de Marienborough), où nous ne manquâmes de rien.

Pour ce qui est de notre entrée à Riga, elle fut fort belle, et Son Excellence y reçut des marques illustres d'un respect et d'une amitié sincères. Premièrement, le gouverneur général et le maire de la ville, avec le reste de la noblesse, envoyèrent leurs carrosses au devant de nous; si bien que monsieur l'ambassadeur fut complimenté deux fois sur le chemin, l'une de la part du gouverneur de la province et l'autre de la part du

maire de la ville. Après cela monsieur l'ambassadeur ne fut pas sitôt entré dans la ville, qu'elle retentit du bruit de l'artillerie, jusquà ce que nous eûmes mis pied à terre au logis qu'on lui avoit préparé. Cependant Son Excellence parut, de son côté, avec tant de pompe et de splendeur, que la plupart de la ville s'étoit jetée en foule pour voir cette magnificence. Mais ce qui nous surprit fort, ce fut une horrible tempête dont cette entrée fut suivie; car, d'abord que le bruit du canon fut achevé, l'air parut longtemps tout en feu et ne retentissoit que de tonnerres grondans.

Du séjour de monsieur l'ambassadeur à Riga.

La ville de Riga est assise sur le bord du Ta untus de Ptolomée, qui s'appelle maintenant le petit Duina, pour le distinguer d'avec celui dont nous avons déjà tant parlé, qui se jette dans la mer Blanche. C'est une fort belle rivière, qui a sa source dans la province de Twere en Moscovie et se décharge dans la mer Baltique, à quatre lieues de Riga. La ville est d'une forme ronde, ses bâtimens sont de pierre et de brique, et entre ses fortifications il y a une bonne muraille et de bons fossés et remparts, outre le château du gouverneur de la province. De l'autre côté de la rivière elle a en vue la Courlande, qui dépend en partie du duc qui porte son nom, dont la résidence ordinaire est à Mittau, à six milles de Riga. Au reste il y a ici un grand commerce, à la faveur de la mer Baltique, d'où les navires viennent sur le Duina jusqu'aux portes de la ville, et, l'hiver, les citoyens

font aussi un grand négoce en Moscovie, par la commodité des traîneaux. Le haut allemand est le langage commun de Riga, et l'on y fait profession de la religion luthérienne.

A notre arrivée ici, monsieur l'ambassadeur prit logis dans la maison d'un citoyen; mais, comme il n'y occupoit que cinq ou six chambres, la plupart de son train fut dispersée dans le voisinage. Et là nous eûmes des lits de plume tels qu'on s'en sert en ce pays et dans la plus grande partie de l'Allemagne, de la Suède et du Danemarck, lesquels nous trouvâmes si mous que nos corps s'y tournoient en demi-cercles, si bien que le matin nous avions de la peine à nous dégager de cette étrange posture. De là vint que la plupart de nous renoncèrent à cette sorte de lits, et quelque critique qui déclamoit fortement contre eux les appela des *lits d'ignorant*, suivant le dire du poète : *Non jacet in molli veneranda scientia lecto*, c'est-à-dire : *La science ne gît pas dans un lit délicat*. Pour ce qui est de notre nourriture, nous fûmes traités aux dépens de la ville les trois premiers jours; mais après cela monsieur l'ambassadeur commença de pourvoir à sa famille, ce qu'il n'avoit pas fait à cet égard depuis qu'il étoit arrivé à Archangel. Enfin le meilleur divertissement que nous eûmes ici, outre celui de voir la ville, fut de nous reposer et nous rafraîchir un peu après les fatigues du voyage que nous venions d'achever. Cependant il faut avouer que nous avions bien de la joie d'être dégagés des Moscovites, et de nous voir maintenant parmi de vrais chrétiens.

Au reste, pendant quinze jours que nous de-

meurâmes ici (la plupart en attendant un vaisseau de guerre qui devoit venir de Stockholm pour nous y transporter) nous eûmes tous les jours un temps si tempêtueux, de pluie, d'éclairs et de tonnerres effroyables, que la superstitieuse populace s'imagina qu'il y avoit quelque chose de fatal dans notre séjour; et je ne doute point qu'après notre départ de Riga l'on ne fût encore mieux confirmé dans ce sentiment, car alors il arriva que le mauvais temps cessa et devint assez favorable.

Le lendemain de notre arrivée ici, le gouverneur de la province fit visite à monsieur l'ambassadeur, qui ne manqua pas de lui témoigner alors sa reconnoissance pour le soin qu'il avoit pris de son voyage par la Livonie; et, pour s'acquitter en quelque mesure d'une si grande obligation, il lui proposa de rembourser les frais qui s'étoient faits en sa faveur; mais le gouverneur, bien loin d'y condescendre, répondit fort obligeamment que c'étoit si peu de chose que cela ne méritoit pas d'avoir lieu dans sa mémoire, et que la couronne seroit bien aise de rencontrer quelque occasion de plus grande importance pour lui témoigner plus amplement l'affection singulière qu'elle avoit pour Sa Majesté Britannique. Son Excellence reçut aussi visite du maire et des sénateurs de la ville.

Ensuite Son Excellence rendit visite au gouverneur général, qui, au bout d'une longue conférence, invita monsieur l'ambassadeur à un festin, qui se fit le 10 d'août, avec tant de splendeur et de pompe que, pour le dire en peu de mots, il le traita plutôt en roi qu'en ambassadeur; car,

outre l'abondance et le bel ordre du dîner, il y eut, dans une galerie qui étoit dans la salle où le festin se fit, environ vingt musiciens, dont les uns chantoient à merveille, et les autres faisoient un concert admirable avec leurs divers instrumens de musique. Hors de la salle il y avoit les trompettes et les timbaliers du gouverneur, qui sonnoient à leur tour, et enfin l'artillerie même fut aussi de la partie. Tellement qu'il n'y avoit rien qui ne semblât contribuer à rendre cet entretien glorieux et divertissant, puisque la salle du festin retentissoit au dedans d'un charmant concert de musique, toute la ville du son des timbales et des trompettes, et la campagne même du bruit de l'artillerie. Cependant l'échanson qui portoit à boire à monsieur l'ambassadeur observoit une cérémonie qui n'appartient proprement qu'aux princes : car, toutes les fois qu'il lui présentoit à boire, il goûtoit la boisson en sa présence.

Enfin, après ce splendide festin, le vaisseau de guerre que nous attendions étant arrivé, nous nous disposâmes d'abord à nous embarquer. Le navire s'appeloit *Amaranthe :* c'étoit une des frégates du roi de Suède, tout à fait bien équipée, et portant entre trente et quarante canons, tous de fonte. Elle mouilloit à une lieue et demie de Riga, en attendant Son Excellence et un bon vent pour faire voile.

Du voyage de monsieur l'ambassadeur de Riga à Stockholm, sur la mer Baltique.

La mer Baltique, n'étant pas fort profonde et regorgeant partout d'îles, de rochers et de bancs de sable, n'est pas seulement dangereuse pour y voyager, mais aussi fort incommode, puisque pour éviter le danger de ces rencontres il faut ordinairement avoir plusieurs vents, lors même qu'il ne s'agit pas de faire un fort grand voyage. C'est pourquoi monsieur l'ambassadeur trouva bon de n'attendre pas le vent à Riga pour partir, mais plutost (afin de ne perdre point de temps) de s'embarquer, pour être prêt à embrasser la première occasion. A son départ de Riga, qui fut le 18 d'août, le château tira une volée de quarante canons pour le moins, et, dès qu'il fut venu à bord de l'*Amaranthe*, on le salua avec vingt coups de canon.

Ainsi nous demeurâmes à l'ancre l'espace de cinq jours avant que de faire voile, hormis le 22 d'août; mais ce fut seulement pour faire un peu plus d'une lieue, jusqu'au fort de Dunemund, car le vent n'étoit pas propre à nous porter plus loin. Cependant l'on tiroit, à chaque dîner, pour le moins quarante coups de canon à bord du navire, à la santé du roi d'Angleterre, du roi de Suède, et des reines de l'une et de l'autre nation : car, pendant que ces santés se buvoient à la table de Son Excellence, l'on déchargeoit quatre canons à mesure que chacun de la compagnie buvoit la santé; outre que toutes les fois que

monsieur l'ambassadeur s'en alloit à terre, comme il faisoit quelquefois pour son divertissement, on le saluoit toujours avec quatre coups de canon à sa sortie et autant à son retour. Au reste, à mesure que nous demeurions ainsi à l'ancre, il falloit toujours suppléer de nouvelles provisions, de sorte que nous pussions avoir assez de vivres pour une semaine après notre départ de là, bien que le vaisseau fût venu de Stockholm dans trois jours.

Enfin, le 24 d'août, nous fîmes voile à la faveur d'un bon vent, avec une chaloupe où l'écurie étoit embarquée ; si bien que nous passâmes heureusement à travers un dangereux passage qu'il y a à l'embouchure du Duina. Sur cela notre vaisseau salua le fort de Dunemund, qui étoit à notre main gauche, avec quatre coups de canon, et le fort nous en tira plus de quarante, tous chargés à boulets, que nous entendions la plus part siffler entre nos voiles et que nous voyions tomber en même temps dans la mer, à une bonne distance de nous. Ainsi l'on eût dit que le fort nous en vouloit tout à bon, au lieu que cela se fit pour une plus grande marque d'honneur et de civilité. Toutefois il y eut quelques femmes parmi nous qui, se défiant de l'adresse des canonniers, aimèrent mieux se mettre à quartier qu'à s'exposer au danger de ce spectacle. Cependant nous côtoyâmes quelque temps la Courlande, et de là nous vînmes à voir diverses îles, comme, entre autres, Runen, Abrick et Ouzel.

Mais il n'y en eut point qui nous fit si mal aux yeux que le Domesnez, une île fort dangereuse, près laquelle nous ne demeurâmes pas moins de

trois jours à l'ancre, à quoi nous fûmes obligés par un vent contraire qui nous surprit peu après notre départ. Et ce fut ici que le temps, qui consume toutes choses, selon le dire du poète, *tempus edax rerum*, nous réduisit tellement à l'étroit, faute de vivres, que, si nous n'eussions pas bien ménagé ce qui nous restoit, il nous eût fallu peut-être vivre d'air et de vent, comme autant de caméléons. C'est pourquoi Son Excellence retrancha premièrement de sa table tout ce qu'il pouvoit y avoir de superflu, et se contenta d'un maigre repas par jour, la musique suppléant de temps en temps au manquement de vivres. Et pour ce qui est de ses inférieurs domestiques, le capitaine du vaisseau fut obligé de leur fournir des mêmes vivres qu'il donnoit à ses matelots; mais ce fut une pauvre ressource, car par malheur ces provisions s'étoient presque toutes corrompues. Il est vrai qu'en lieu de bière, que l'on réserva sur tout pour la table de Son Excellence, ils ne burent pour quelque temps que du vin d'Espagne, dont monsieur l'ambassadeur avoit bonne provision; et cela, ce semble, auroit dû radoucir l'état de leur misère; mais ils trouvèrent d'abord que c'étoit plutôt un supplice, puisque, bien loin de pouvoir s'étancher la soif par ce moyen, ce vin, par son extrême douceur, contribuoit plutôt à l'exciter. Cependant il n'en fut pas ainsi de la chaloupe, qui, voyant le vent si contraire, s'en retourna d'abord vers le fort de Dunemund, et ce fut par un grand bonheur; autrement à peine auroit-elle pu résister à une horrible tourmente qui nous arriva dans la nuit.

Enfin, le 29, le vent s'étant un peu changé,

nous désancrâmes, pour tâcher de gagner le cap du Domesnez, ce que nous fîmes heureusement. Et sur le soir, après un peu de bonace, le vent se tourna tout à fait propice et favorable ; si bien que dans un jour et demi nous arrivâmes à sept milles, c'est-à-dire quatorze ou quinze lieues de Stockholm. De là nous passâmes parmi les marais de Stokholm, qui sont des eaux ramassées entre des rochers éminens, qui les divisent en diverses branches comme en tout autant de rivières, mais il ne paroît pas qu'elles aient aucun courant. Ces marais sont d'une longue étendue, assez profonds pour de grands navires, mais fort étroits en de certains passages, particulièrement un endroit où nous passâmes d'abord, qui nous jeta dans une grande appréhension : car à peine y avoit-il assez d'espace pour notre vaisseau, et à nos côtés nous n'avions que de grands écueils, qui sont (comme chacun sait) la terreur de ceux qui font voile. Il est vrai que l'eau est également profonde dans ces marais, aussi bien dans ses bords que dans le milieu ; mais cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse beaucoup de naufrages, de quoi nous vîmes plusieurs preuves en passant. Et de fait, à moins que d'avoir un vent tout à fait propre et une conduite tout extraordinaire, il y a sans doute beaucoup de danger, car ces passages sont affreux et épouvantables. L'eau en est plus ou moins salée, selon qu'elle est plus ou moins éloignée de la mer ; et il y a ceci de remarquable en ces rochers dont elle est environnée, qu'ils portent quantité d'arbres, sans qu'il paroisse qu'il y ait aucune substance où ces arbres puis-

sent prendre racine et dont ils se puissent nourrir.

Dès que nous fûmes arrivés à ces marais, monsieur l'ambassadeur envoya par avance son secretaire à Stockholm, pour donner avis de son arrivée au maître des cérémonies, afin qu'on lui fît sa réception au plus tôt. Le lendemain le maître des cérémonies fut envoyé à Son Excellence par Leurs Majestés le roi et la reine-mère pour lui porter le compliment sur son arrivée. Mais, avant qu'il eût le temps de s'en acquitter (vu que c'étoit à trois heures du matin qu'il nous rencontra), notre vaisseau échoua si fort à la poupe contre un rocher, que peu s'en fallut que nous ne fissions naufrage : car, comme nous eûmes levé l'ancre ce matin pour nous rapprocher de la ville, le vaisseau se rencontra tout à coup si près du rocher, à mesure que nous tâchions d'engager la pointe pour avoir ensuite l'avantage du vent, que le pilote, voyant le danger, fut contraint d'abord de faire tourner les voiles; et comme le vaisseau tournoit, il donna du côté de la poupe contre le rocher, ce qui causa une violente secousse qui réveilla en sursaut tous ceux qui étoient endormis. Mais par la grâce de Dieu nous n'eûmes point d'autre mal que la crainte d'en avoir, et peu après nous gagnâmes cette pointe qui avoit manqué de nous perdre; enfin nous vînmes mouiller en vue de Stockholm, ayant des provisions fraîches.

Là-dessus madame l'ambassadrice, étant enceinte, se retira par avance dans la ville, et prit possession la première de l'hôtel que l'on y avoit préparé pour le séjour de Son Excellence. En même temps l'écuyer, qui étoit arrivé le jour

précédent à Stockholm, vint rendre compte de son voyage à monsieur l'ambassadeur, et, entre autres choses, de l'accident qui étoit arrivé sur mer à un des chevaux de carrosse, qui s'étoit trouvé si malade qu'il avoit été contraint de le faire jeter dans la mer. Cependant l'on envoya presque tous nos meubles en ville, et tous ceux qui devoient paroître à l'entrée se mirent d'abord en posture pour cela. Les livrées étoient, comme celles que l'on avoit portées à Moscou, de drap couleur d'écarlate, à l'imitation de celles du roi d'Angleterre, qui sont de la même couleur. Mais elles étoient garnies d'une autre façon, selon la mode qui étoit pour lors en Angleterre, d'où on les avoit fait venir par mer jusqu'à Riga toutes faites, avec quantité d'autres hardes.

De l'entrée solennelle de monsieur l'ambassadeur à Stockholm.

Ce fut un jeudi, le 8 de septembre, que cette entrée se fit, avec beaucoup de gloire, dans l'ordre et selon les circonstances qui suivent. Premièrement on nous envoya quatre ou cinq bateaux de plaisir, avec le maître des cérémonies et quelques autres de la cour, pour nous mener par eau jusque dans la ville. Dès que nous fûmes entrés dans ces bateaux, l'*Amaranthe* déchargea tous ses canons, qui firent un horrible tintamarre parmi ces rochers, qui redoubloient chaque coup par un écho; et, à mesure que nous avancions, l'on en tira une grande quantité à bord de terre, qui faisoient le même effet. Enfin, nous eûmes l'entre-

tien des canons pendant une heure entière ; si bien que l'artillerie, qui est la foudre redoutable de la guerre, fut ici l'agréable messagère de la paix et de l'affection. En passant, l'on nous fit voir un plongeur à mesure qu'il sortoit d'un lieu fort profond, où on l'avoit lâché d'une chaloupe en bas avec une corde, pour ravoir les canons d'un vaisseau de guerre qui étoit coulé à fond. Ce plongeur étoit habillé de cuir de pied en cap, assis sur un traversier dans un couvert de la forme d'une cloche et ayant une corde à son côté par laquelle il faisoit signe, à ceux qui en avoient la conduite, de le lâcher ou tirer d'une façon ou d'autre, comme il le trouvoit à propos. Pour avoir sa respiration, il avoit (si je ne me trompe) un tuyau de cuir bouilli, quoique pendant qu'il étoit assis dans son couvert l'eau ne lui montât pas, à ce qu'il dit, plus haut que sa poitrine. Après cet étrange spectacle, nous abordâmes enfin à un pont de bois que l'on avoit tapissé de haute lice ; et ce fut là que monsieur l'ambassadeur fut complimenté de la part du roi et de la reine régente par un des premiers de la cour, ayant à sa compagnie plusieurs autres personnages de la noblesse. De là, monsieur l'ambassadeur entra dans le carrosse du roi, et ses gentilshommes prirent place les uns dans celui de Son Excellence et les autres en d'autres carrosses qui étoient là en grand nombre, pendant que les gens de livrée marchoient à côté de Son Excellence. Et comme elle avoit compagnie d'un côté du carrosse, aussi ses gentilshommes furent accompagnés de plusieurs gentilshommes de la cour, et ses livrées des pages et valets de pied du roi et de la reine, qui

marchoient tous ensemble à pied. Ainsi nous fûmes conduits à l'hôtel des ambassadeurs, y ayant à chaque côté de la rue des soldats rangés en haie, et partout une foule prodigieuse de monde, comme c'est la coutume dans ces grandes solennités. Il est vrai qu'il n'y eut pas tant de bravoure, d'éclat et de cérémonies, qu'à notre entrée à Moscou ; mais il y eut ce qui n'est pas moins aimable, la sincérité, la bienséance et la franchise. Et, au lieu qu'en celle-là les Moscovites se piquoient de faire paroître leur grandeur et leur vanité, ici la cour de Suède fit gloire principalement de donner à Son Excellence des marques de respect et d'amitié.

Du séjour de M. l'ambassadeur à Stockholm.

La ville est bâtie sur une île de ce nom, qui signifie proprement l'île de tronc d'arbre, car *holme* signifie une île, et *stock* un tronc d'arbre. Elle fut ainsi appelée lorsque, la ville capitale de Suède étant autrefois brûlée, un tronc d'arbre fut jeté dans l'eau, afin que là où il s'arrêteroit la ville fût rebâtie; et, comme il s'arrêta ici, la ville y fut conformément bâtie, et fut appelée, aussi bien que l'île même, du nom de Stockholm. Mais, depuis ce temps-là, elle s'est si bien agrandie, qu'il y a des endroits qui sont bâtis sur des pilotis dans l'eau, comme à Venise ; tellement que toute son étendue, y comprenant les faubourgs, est à peu près comme celle de Rouen en Normandie. Ses bâtimens sont la plupart de pierre, et une partie de bois. Le palais du roi est de

pierre, mais il est plus à remarquer pour sa force que pour sa beauté; sa situation est au bord de l'eau, d'où vient que l'on y peut toujours voir quantité de navires qui mouillent tout près de là, et particulièrement plusieurs vaisseaux de guerre. Enfin cette ville, tout environnée qu'elle soit de rochers, est un port de grand commerce; et, pour ce qui est de sa force, elle est si bien fortifiée par nature et par art qu'on la croit presque imprenable. Mais le plus grand ornement qu'il y ait dans cette ville, c'est la noblesse, qui est, à mon avis, aussi bien faite et aussi bien civilisée qu'en aucune cour de l'Europe. Et de fait c'est ce qui nous surprit fort, de voir que, dans un pays si raboteux et désagréable, qui semble avoir été le rebut de la nature, l'on pût y trouver une cour si pleine de douceur et de politesse; au lieu qu'en Moscovie, qui est un fort beau pays, nous n'avions trouvé qu'un peuple grossier et barbare, tant ceux de qualité que les autres.

M. l'ambassadeur n'ayant à faire que fort peu de séjour dans cette cour de Suède, nous demeurâmes tout ce temps-là dans l'hôtel des ambassadeurs, que nous trouvâmes assez commode et tout garni. Cela n'empêcha pas pourtant que l'on n'érigeât le dais de Son Excellence dans une chambre, où elle recevoit toutes les personnes de qualité qui venoient lui faire visite. Cependant nous fûmes splendidement traités les trois premiers jours aux dépens du roi de Suède, et après cela Son Excellence tint fort bonne table elle-même. Pour ce qui est de nos divertissemens, outre celui que nous eûmes de voir la

ville, tout le passe-temps que nous eûmes consista principalement (comme il se verra dans la suite) en festins et réjouissances, tant chez nous que dehors.

Le onzième de septembre, qui étoit un dimanche, trois jours après l'entrée, M. l'ambassadeur eut audience du roi. Mais, comme les cérémonies qui s'y observèrent sont les mêmes dont on se sert ordinairement dans la plupart des cours de l'Europe, je ne m'arrêterai pas à en faire une description exacte. Je dirai seulement, touchant la personne du roi, que pour lors c'étoit un prince si jeune qu'il n'avoit pas encore atteint l'âge de neuf ans. Il étoit parfaitement beau, agréable et plein de feu, et, outre ces charmantes perfections, il avoit de si ravissans principes de toutes les vertus royales qu'il ne promettoit rien que de grand [1]. Sa chevelure étoit fort blonde, et son habit étoit de toile d'argent, avec une épée au côté, et sur son chapeau un bouquet de plumes blanches. Il se tenoit debout devant sa chaise royale sous un dais, avec les régens du royaume à ses côtés et quantité d'au-

1. Elevé à dissimuler ses sentimens, inculte au point de ne pas savoir signer son nom, ce jeune roi *n'a guère fait revivre les vertus de ses prédécesseurs,* et, si son pays tient encore à quelque tradition, il pourroit l'ensevelir au tombeau de perpétuelle oubliance. Autrefois en Suède, comme partout, il existoit un corps qui protégeoit la liberté et les priviléges de la nation. Le sénat avertissoit le roi quand il passoit les bornes de son pouvoir, et Charles XI jura de ne gouverner que selon ses avis. Il viola son serment, et bientôt sa puissance sans contrôle devint également sans frein. Il s'affranchit de tout ce qui bridoit l'autorité royale, dit Saint-Simon (II, 2), parvint au pouvoir arbitraire, et, incontinent après qu'il l'eut affermi, le tourna en tyrannie.

tre noblesse. M. l'ambassadeur, l'ayant approché sous le dais, lui fit un compliment en anglois, le chapeau sur la tête, et il fut d'abord interprété en latin. Cependant, toutes les fois que le mot de Majesté se prononçoit, ils se découvroient tous deux, et remettoient leurs chapeaux en même temps. Voici le compliment que Son Excellence fit, et que ce jeune prince écouta avec une gravité et une grâce admirables.

SIRE,

Le roi mon maître m'a envoyé à Votre Majesté pour cultiver de sa part et célébrer l'amitié qui est heureusement établie entre Vos Majestés, pour vous féliciter de votre présent bonheur, dont il vous souhaite une éternelle durée, et pour vous assurer que là où il pourra l'augmenter, en quelle façon que ce soit, selon la sincère affection qu'il vous porte, il ne vous manquera jamais de son côté. Et quand Sa Majesté dit cela, elle ne parle pas seulement de cette amitié publique qui est entre Vos Majestés, car elle croit cette amitié trop petite qui se borne en des traités; mais elle entend outre cela une affection personnelle et très intime pour Votre Majesté, une affection aussi grande que les cœurs des rois en sont capables, sans borne et sans réserve, et qu'elle s'engage à vous faire paroître toutes les fois qu'elle aura l'occasion de vous en donner des marques. Et afin que Votre Majesté, eu égard au retardement de ces déclarations, ne fût pas moins persuadée de l'honneur que le roi mon maître vous porte, je puis dire que cette ambassade a eu le même avantage que la fin a sur le

commencement, d'avoir été la première dans l'intention de Sa Majesté. Que s'il y a quelque faute dans ce retardement, il n'y a que mon propre malheur qui en soit la cause, puisque je viens d'un climat où il falloit beaucoup de temps pour ne rien faire. C'est pourquoi je ne puis qu'estimer d'autant plus le bonheur que je possède maintenant de voir un si grand monarque en la personne de Votre Majesté, qui êtes un prince déjà si achevé dans cette tendre jeunesse, et de qui l'on pourroit dire à bon droit ce que l'on disoit d'Hercule dans son enfance :

. . . . parvusque videri
Sentirique ingens ;

enfin, qui représentez, comme un modèle très parfait, toutes les vertus héroïques de vos prédécesseurs, que l'on voit heureusement revivre en votre personne. Ainsi je ne puis assez admirer la fortune de votre royaume, en faveur duquel il semble que la Providence divine ait changé son cours, puisqu'en y faisant régner un pupille, elle a fait le plus grand bonheur de tous vos sujets de ce qui servoit jadis de malédiction. Au reste, je me déclare tout prêt à témoigner et à faire voir en toute occasion le désir très sincère qu'a le roi mon maître d'avoir une parfaite intelligence avec Votre Majesté, à votre joie commune, et pour le bien de vos deux couronnes.

Ce compliment étant répété en latin par M. Marvel, le secrétaire des ambassades, le chancelier du roi, M. le comte Magnus Gabriel de La Garde, répondit en suédois au nom du roi, et sa réponse fut aussi rendue en latin à M. l'ambassadeur. La substance de cette réponse étoit :

que Sa Majesté étoit très sensible à l'honneur qu'elle recevoit du roi de la Grande-Bretagne par cette splendide ambassade; qu'elle prenoit beaucoup de part à sa prospérité, et que de son côté elle seroit toujours prête à entretenir une amitié très étroite avec lui; enfin, que Sa Majesté avoit beaucoup d'estime et d'amitié pour la personne de M. l'ambassadeur.

Le lendemain M. l'ambassadeur eut audience de la reine-mère, une princesse qui, outre les grâces de l'esprit qu'elle possède, n'étoit pas moins embellie des avantages du corps [1]. Elle se tenoit debout sous un dais, ayant autour d'elle ses dames d'honneur et plusieurs de ses gentilshommes. Son Excellence, l'ayant abordée, lui fit ce compliment, tête nue, qui fut ensuite traduit en françois à peu près de cette façon :

MADAME,

Le roi mon maître m'a donné ordre très exprès de saluer Votre Majesté de sa part, et de vous témoigner le plus sensiblement l'estime extraordinaire et la sincère amitié qu'il a pour votre personne. Et il s'y trouve engagé non seulement par la grandeur de votre qualité, mais aussi par l'intérêt que vous avez au gouvernement de ce royaume, avec lequel il est allié, et parceque vous avez le bonheur d'être la mère

1. C'étoit Hedwige Eléonore de Holstein-Gottorp, fille d'Adolphe, évêque-souverain du Schleswig et fondateur de cette branche des Holstein qui descendent de l'antique maison de Saxe, qui a pour père Vitikind, l'antagoniste de Charlemagne.

d'un prince son ami qui dans son bas âge promet de si grandes choses. C'est pourquoi Votre Majesté peut bien croire que le roi mon maître, qui prend plus de part qu'aucun prince à vos intérêts, a infiniment de la joie de voir vos affaires dans un é at si heureux; et, comme il a des sentimens fort avantageux et fort justes de votre grande conduite, aussi c'est vous, Madame, qu'il reconnoît pour la source de ce signalé bonheur. Et, puisque dans cette conjoncture de la minorité du roi il n'y a point d'autre différend que celui-ci, savoir si c'est Votre Majesté ou le royaume qui doive prendre le plus de part au bonheur du roi votre fils, Sa Majesté mon maître s'offre de faire le troisième pour entretenir cette aimable controverse, et est résolu de ne se tenir jamais neutre pendant que vous aurez des différens de cette nature. La reine m'a aussi commandé, Madame, de vous témoigner l'affection singulière qu'elle a pour votre personne royale, et son désir ardent de vous faire paroître par tous les moyens possibles l'estime qu'elle a pour vous. A mon particulier, Madame, je vous demande très humblement la permission de faire offre à Votre Majesté de mes très humbles services, comme je fais avec un profond respect.

Ce compliment étant traduit en françois par le secrétaire de M. l'ambassadeur, il fut répondu au nom de la reine, en suédois et en françois, que Sa Majesté étoit bien obligée au roi et à la reine de la Grande-Bretagne pour cette grande faveur et civilité; qu'elle prenoit beaucoup de part à leur prospérité, et qu'elle contribueroit tout ce qui lui seroit possible pour entretenir une ferme et très

étroite amitié entre les couronnes de Suède et d'Angleterre; enfin, qu'elle faisoit une estime toute particulière de la personne de Son Excellence.

Pour ce qui regarde la négociation de M. l'ambassadeur dans cette cour, Son Excellence proposa à messieurs les régens de faire une ligue très étroite entre l'Angleterre, la Suède et le Danemark, et leur fit voir les grands avantages qui en reviendroient. Le dessein fut assez bien approuvé par les régens, qui étoient déjà tout portés pour l'Angleterre, si bien qu'ils ne manquèrent pas de leur côté à travailler à une affaire de telle importance. Mais, parcequ'elle demandoit plus de temps que M. l'ambassadeur n'avoit à demeurer dans cette cour, Son Excellence ne fit qu'en donner les premiers traits, et laissa le reste entre les mains de M. Henri Coventry, que Sa Majesté britannique envoya pour ce sujet en qualité d'envoyé extraordinaire à cette cour, avant que nous en fussions partis. En même temps M. le chevalier Talbot fut envoyé avec la même qualité à la cour de Danemark, pour tâcher de conduire cette affaire à une heureuse fin.

Cependant M. l'ambassadeur intercéda aussi dans cette cour en faveur de plusieurs Anglois, marchands et autres, qui avoient quelques affaires ici. Et, au lieu qu'en Moscovie on rejetoit sans raison toutes ses demandes, ici il trouva une cour si favorable et si généreuse qu'il se lassoit plutôt de demander qu'on ne se lassoit de lui accorder.

Mais, si nous passons plus avant et que nous venions à considérer la manière dont Son Excel-

lence fut régalée et caressée ici pendant tout le séjour qu'elle y fit, nous verrons plus amplement le respect et l'amitié extraordinaire que cette cour lui portoit. Premièrement, Son Excellence eut l'honneur d'être splendidement traitée par Leurs Majestés, dans un palais éloigné de quelques lieues de Stockholm. Après dîner le roi et Son Excellence montèrent à cheval et s'en allèrent à la chasse du daim dans le parc royal, qui en étoit assez bien fourni. D'abord il se présenta un des plus beaux daims de la troupe à la portée du fusil de M. l'ambassadeur, qui ne voulut pas tirer dessus, parcequ'il se contentoit d'un des moindres pour son divertissement. Ce que le roi remarquant, il prit occasion de lui demander pourquoi il ne tiroit pas, et, quand Son Excellence lui eut donné sa raison, ce jeune prince lui dit très obligeamment que, pourvu qu'elle lui laissât un daim dans le parc, elle pouvoit librement disposer de tout le reste. Enfin M. l'ambassadeur se retira ce jour-là, après une longue chasse d'un daim qui vint enfin mourir aux pieds de Son Excellence, et qui fut d'abord envoyé chez elle à Stockholm. Quelques jours après il se fit un fort beau bal dans la ville, où M. l'ambassadeur fut prié de se rencontrer; ainsi nous eûmes là l'occasion de voir le beau monde de Stockholm, et la politesse de ceux qui composoient la plus belle partie de cette cour. Deux jours ensuite, Son Excellence alla voir les vaisseaux du roi; et de là le comte Stenbock, grand amiral de Suède, la mena dans sa maison, où il lui donna une belle collation, parmi le bruit des timbales, trompettes et canons. Le lendemain

M. l'ambassadeur fut traité hors de la ville par le chancelier dans une maison tout à fait magnifique, avec la principale noblesse de la cour, et là il reçut toutes les marques possibles d'honneur et d'amitié. D'abord qu'il fut arrivé (à savoir à une heure après midi), on lui présenta la collation dans une belle salle, où il y avoit un dôme fort haut, en forme d'une tour ronde. Et là il y avoit beaucoup au dessus de nous une excellente musique, qui remplissoit cet espace d'une charmante mélodie, comme si quelques unes des intelligences célestes d'Aristote fussent venues là exprès pour nous divertir. Ensuite il y eut neuf comtes qui coururent la bague en sa présence pendant une heure de temps, avec beaucoup d'agilité et d'adresse. De là il fut conduit à dîner, où il trouva de quoi contenter tous ses sens, car toutes choses y alloient du plus bel air. Enfin, après avoir demeuré cinq ou six heures à table, nous nous retirâmes sur les neuf heures de nuit au bruit de l'artillerie, et dans moins d'une heure nous fûmes de retour en ville.

Cette réjouissance en attira une autre le lendemain chez M. l'ambassadeur, qui traita la même compagnie avec beaucoup de caresse et de magnificence. Mais auparavant il avoit déjà régalé fort splendidement à souper une douzaine des seigneurs et dames de la cour. Il traita aussi avec tout l'accueil possible les résidens étrangers qui étoient pour lors à Stockholm, et premièrement celui de France, ensuite celui de Danemark, et enfin celui de Hollande, après avoir eu diverses conférences chez lui avec chacun d'eux.

Cependant *le Centurion*, un vaisseau de guerre

anglois, monté d'environ 40 pièces de canon, arriva d'Angleterre aux Dolles, à quelque dix lieues de Stockholm, pour transporter Son Excellence de là à Copenhague, la métropolitaine de Danemark, et de Copenhague à Londres. M. Coventry, qui étoit venu dans ce vaisseau jusqu'à Copenhague avec M. le chevalier Talbot, arriva peu de jours après à Stockholm par terre. Et dès qu'il fut arrivé, M. l'ambassadeur mit ordre à son départ.

Mais, avant qu'il pût partir, il arriva un funeste accident eutre deux de ses gentilshommes, au sortir d'un grand festin que les marchands anglois à Stockholm firent à Son Excellence et sa suite le 3 d'octobre, de nuit : car, ces deux gentilshommes s'étant déjà regardés de mauvais œil depuis quelque temps, leur animosité tout à coup se convertit en querelle dans cette fatale occasion, et la fin de cette querelle fut un meurtre, car l'un d'eux fut blessé à mort. Ce malheur arriva environ minuit, dès que M. l'ambassadeur se fut retiré; cependant l'homicide, plutôt que de s'éclipser, se laissa saisir dans la rue, et là-dessus il fut mené en prison. Le lendemain matin M. l'ambassadeur s'informa de toute l'affaire au long, et par des preuves suffisantes l'on fit voir que celui qui avoit été tué s'étoit attiré lui-même ce malheur, et avoit été l'auteur du combat qui s'étoit passé entre eux avec leurs épées. Ce témoignage étant confirmé, la partie fut délivrée; mais par respect elle s'éloigna pour quelque temps de la personne de M. l'ambassadeur, et s'en alla nous attendre en Danemark. C'étoit lui qui avoit été envoyé de Londres à Moscou avec les lettres

du roi pour M. l'ambassadeur touchant la médiation entre la Pologne et la Moscovie. L'autre étoit un colonel allemand, qui, étant prisonnier de guerre à Moscou quand nous y vînmes, obtint sa liberté avant que nous en partîmes, et dès lors suivit toujours Son Excellence, en qualité de gentilhomme suivant, jusqu'à ce qu'il fut malheureusement tué dans cette conjoncture. Au reste, ce fut la seule personne qui mourut dans la famille de M. l'ambassadeur pendant tous nos voyages.

Huit jours après cet accident, madame l'ambassadrice alla faire visite à la reine; et, bien qu'elle se fût auparavant excusée à cause de sa grossesse, néanmoins Sa Majesté témoigna tant de passion pour la voir qu'elle ne put pas se dispenser plus long-temps de lui aller rendre ses respects dans le palais. Et ce ne fut pas sans raison que la reine témoigna tant d'empressement pour la voir, puisque le bruit de ses belles qualités avoit fait beaucoup d'impression sur son esprit. En effet, il faut avouer sans flatterie que madame étoit ornée d'une beauté extraordinaire, d'une taille digne d'une reine, et d'un esprit transcendant. Mais elle avoit encore cet avantage signalé par dessus les personnes de son rang et de son sexe, qu'elle avoit le cœur noble et généreux, et n'étoit pas si fort adonnée aux délices et tendresses des dames de qualité qu'elle ne pût aisément résister aux incommodités et fatigues des voyages que nous avions faits, tant par mer que par terre. Après qu'elle eut été quelque temps avec la reine, le roi vint pour la saluer, et,

au bout de quelques discours familiers, elle prit congé de Leurs Majestés.

En ce temps-là monsieur l'ambassadeur avoit déjà reçu du roi un présent fort considérable, à savoir sa propre medaille, avec une épée tout enrichie de diamans autour de la garde, de la poignée et du bout. C'est pourquoi Son Excellence voulut reconnoître en quelque façon la valeur de ce présent par ceux qu'il fit avant son départ aux gentilshommes, pages, musiciens et autres serviteurs du roi et de la reine-mère qui avoient été employés à son service pendant le traitement qui lui avoit été fait ici dès son arrivée : car il leur donna près de mille écus en ducats, que l'on distribua à chacun selon son rang. Le maréchal ou maître d'hôtel eut pour sa part soixante ducats dans une bourse d'argent; l'introducteur des cérémonies vingt-cinq ducats, aussi dans une bourse d'argent; l'échanson, l'écuyer tranchant et le principal gentilhomme qui avoit servi à la table de madame en eurent chacun vingt dans une bourse d'argent; le reste fut donné sans bourses.

Le onzième d'octobre, de nuit, monsieur l'ambassadeur prit congé de Leurs Majestés avec les mêmes cérémonies que celles de la première audience. Voici le compliment qu'il fit premièrement au roi :

SIRE,

Le roi mon maître s'étant acquitté par mon moyen de l'ambassade qu'il vous devoit pour la confirmation de la sincère amitié des deux couronnes, je suis maintenant obligé par son ordre de me retirer. Et de fait il étoit nécessaire que je fusse rappelé d'ici; autrement, comme ceux qui s'attachent à la connoissance des astres, je me serois peut-être oublié moi-même en admirant votre splendeur : car j'assure Votre Majesté que j'ai pris un contentement indicible à vous voir, dans cette tendre jeunesse, briller avec tant d'éclat parmi les régens, et remplir avec eux le juste nombre de votre septentrion[1]*. C'est pourquoi Votre Majesté peut bien croire que je ne manquerai pas de confirmer le roi mon maître dans la grande opinion qu'il a de votre personne et de vos inclinations royales, en quoi je suis bien assuré qu'il n'y a aucun prince qui prenne plus de part et plus de plaisir que lui. Cependant Sa Majesté m'a commandé de vous redoubler les assurances que j'ai déjà données à Votre Majesté de la très sincère affection qu'elle vous porte. Et puisque l'amitié est si grande de chaque côté qu'il semble qu'elle soit dans son plus haut point, je ne doute pas que Votre Majesté ne soit bien satisfaite au moins du zèle que j'ai apporté pour sa conservation. Au reste, je rends grâces infi-*

1. M. l'ambassadeur fait ici allusion à la constellation du Nord : car, comme elle est composée de sept étoiles, d'où vient qu'elle s'appelle Septentrion, ainsi, par une figure de rhétorique, il applique ce nom-là fort à propos au roi, à la reine et aux cinq régens du royaume. (*Note de l'auteur.*)

nies à Votre Majesté de toutes vos faveurs royales, et, comme je suis incapable de les reconnoître, le roi mon maître en tiendra compte lui-même. Enfin je prie Dieu qu'il conserve toujours cette heureuse correspondance qui est maintenant entre les deux couronnes, qu'il y ait toujours la même union dans le Conseil de Votre Majesté, que vos vertus et votre félicité puissent toujours prendre de semblables accroissemens, et que le bonheur de la paix dont vous jouissez puisse enchérir par dessus les trophées de tous vos prédécesseurs.

Ce compliment étant interprété en latin, il fut répondu conformément avec des termes tout pleins d'amitié pour Sa Majesté britannique et de faveur pour la personne de monsieur l'ambassadeur. Cela fait, monsieur l'ambassadeur fut conduit dans l'appartement de la reine, dont il prit congé en ces termes :

MADAME,

Puisque je suis maintenant sur mon départ, je suis obligé, par le commandement du roi mon maître et de la reine, de vous réitérer les assurances de leur affection envers Votre Majesté, et de vous remercier en même temps pour tant de faveurs dont il a plu à Votre Majesté de me combler en leur considération. Et, bien qu'il n'y ait point de paroles assez fortes pour m'en acquitter comme il faut, je trouve pourtant de la bienséance dans cette imperfection; et si je manque de langage, le roi mon maître n'en sera point surpris, puisqu'en des occasions si extraordi-

naires l'éloquence la plus hardie demeureroit interdite. Cependant je souhaite à Votre Majesté toute sorte de bonheur et de prospérité, et je fais mes vœux pour ce qui en fait la plus belle partie, je veux dire la santé du roi votre fils, qui est à bon droit le centre de tous les soins et de toute la joie de Votre Majesté. Et partout où je passerai, mais particulièrement à Leurs Majestés, je ferai un fidèle rapport de vos perfections royales, en conservant de mon côté très religieusement le souvenir que j'ai de vos faveurs.

Mais, environ vers le milieu de ce compliment, là où il est dit « que l'éloquence la plus hardie demeureroit interdite », il arriva une chose qui surprit fort toute l'assemblée : c'est que Son Excellence y fit une longue pause, comme si elle eût fait dessein de prouver ce qu'elle disoit. Toutefois, quand je vis le secrétaire hésiter dans le même endroit lorsqu'il interprétoit le compliment en françois, je m'imaginai d'abord que la chose avoit été faite à dessein. Enfin, après que le discours fut fini de côté et d'autre, il fut répondu au nom de Sa Majesté avec toute sorte de témoignages réciproques d'amitié et un éloge fort avantageux touchant la personne de monsieur l'ambassadeur.

Son Excellence, ayant ainsi pris congé du roi et de la reine mère, fut conduite dans une salle où elle fut traitée au nom de Leurs Majestés avec beaucoup de pompe et de magnificence.

Du voyage de monsieur l'ambassadeur, de Stockholm à Copenhague, par mer, étant de cent lieues pour le moins.

Le 13 d'octobre, deux jours après l'audience de congé, nous partîmes de Stockholm pour le Danemark ; de manière que nous ne demeurâmes que cinq semaines à Stockholm. Et de fait, le long séjour que nous avions fait parmi ces torpilles de la cour de Moscovie obligea Son Excellence de ne faire que peu de séjour ici, pour pouvoir se rendre au plus tôt en Angleterre.

Le lendemain matin nous nous embarquâmes aux Dollers, et sur le soir le maître des cérémonies et le maréchal de la reine, qui avoient accompagné Son Excellence jusque là, prirent congé d'elle après qu'elle les eut régalés le mieux qu'il lui fut possible avec le bruit des canons. Au reste, bien que ce vaisseau de guerre fût beaucoup plus grand que l'*Amaranthe*, où nous étions venus de Riga à Stockholm, cependant il fut assez mal aisé à la plupart de la suite de Son Excellence d'y trouver assez de place pour pouvoir se loger commodément, parce que dans ce navire il n'y avoit pas moins de cent soixante-dix mariniers, au lieu que dans l'*Amaranthe* il n'y en avoit pas plus de soixante.

Le 18 nous partîmes des Dollers, ayant avec nous (outre les deux ours que l'on avoit amenés depuis Moscou) deux grands chats sauvages dont l'on avoit fait présent à Son Excellence à Stockholm, étant tous deux tachetés à peu près

comme sont les léopards et n'étant guère moins féroces et dangereux. Pour ce qui est de l'écurie, elle fit le voyage par terre, et, quoiqu'elle partît devant nous, elle n'arriva pourtant qu'après nous à Copenhague. Cependant, dès que nous fûmes partis, le temps se fit si sombre que nous fûmes enfin obligés de jeter l'ancre, de peur des rochers, parmi lesquels nous avions encore quelque douze lieues à faire. C'est pourquoi le capitaine du vaisseau avoit pris des pilotes du pays qui savent mieux la route, et qui ont accoutumé de conduire les vaisseaux par ce passage.

Le 19 nous fîmes voile, le vent étant favorable ; mais, sur le midi, le temps n'étant pas fort clair, nous fûmes jetés dans un grand épouvantement : car nous crûmes de nous être égarés, de manière que les pilotes, tout étourdis dans cette appréhension, ne savoient de quel côté se tourner, et le capitaine nous tenoit déjà pour perdus. Enfin nous nous trouvâmes heureusement près du Lantsort, que nous laissâmes à la droite, et de là, ayant renvoyé les pilotes, nous vînmes en pleine mer. Le lendemain matin nous passâmes près de l'île de Gothland, que nous laissâmes à la gauche; le jour suivant nous passâmes près d'une autre île, qui s'appelle Bonholm, et le 22, sur le soir, nous vînmes mouiller entre deux îles à douze lieues de Copenhague.

Le 23 le vent fut contraire jusqu'à la nuit, dans laquelle nous fîmes cinq ou six lieues à la clarté de la lune; puis l'on jeta l'ancre, pour éviter le danger des bancs de sable. Le lende-

main la mer fut couverte d'un si grand brouillard et agitée par une si horrible tourmente que l'on trouva bon de mouiller tout ce jour-là. Enfin, le 25 au matin, les brouillards s'étant dissipés, nous fîmes voile, et sur les dix heures nous vînmes mouiller vis-à-vis de Copenhague, que nous saluâmes d'abord avec dix coups de canon.

Mais, une heure avant que d'ancrer, nous découvrîmes un vaisseau de guerre hollandois, venant après nous, qui demeura long-temps sans baisser le pavillon ; si bien que notre capitaine se disposoit à tirer dessus d'abord que l'on seroit à la portée du canon, pour avertir par ce moyen le capitaine hollandois de son devoir. Cependant, avant que d'être tout à fait à la portée du canon, nous aperçûmes le pavillon baissé, et peu après nous jetâmes l'ancre. Demi-heure ensuite, le vaisseau de guerre hollandois passa tout près du nôtre et nous salua avec cinq coups de canon ; notre capitaine là-dessus en fit tirer trois de ceux qu'il avoit fait charger de boulets, qu'on tira en l'air. Le Hollandois répondit avec trois coups de canon, et nous n'en rendîmes qu'un. Ainsi nous nous quittâmes bons amis, celui-là s'en retournant en Hollande, pendant que nous étions à l'ancre, en attendant le jour de notre entrée à Copenhague.

C'est pourquoi monsieur l'ambassadeur envoya d'abord son secretaire en la ville, lequel s'en revint la nuit avec monsieur le chevalier Talbot et le vice-amiral du roi, dans un des bateaux de plaisir de Sa Majesté. Le vice-amiral fut envoyé de la part du roi pour complimenter Son Excellence sur son heureuse arrivée et pour

lui donner avis de se tenir prêt à faire son entrée le lendemain. Au reste, madame l'ambassadrice, étant sur le point d'accoucher, voulut bien se servir de cette occasion pour se retirer par avance dans la ville, bien qu'il fût fort obscur et que nous fussions à deux lieues du bord pour le moins.

Le lendemain matin le vice-amiral nous envoya deux pilotes de Copenhague pour nous mener plus près de la ville, afin de faire notre entrée; mais, comme le temps fut tout le matin fort sombre et tempêtueux, nous n'osâmes pas désancrer avant midi. Enfin, à une heure après midi, le temps s'étant éclairci et le vent n'étant pas si fort, nous fîmes voile; mais d'abord, soit par la malice ou l'ignorance des pilotes, notre navire échoua si fort qu'il se trouva enfoncé d'un pied dans la terre. Cependant, par la grâce de Dieu, nous le dégageâmes avant qu'il fût nuit, de sorte que nous vînmes à sept brasses d'eau; et ce ne fut pas à la faveur de la marée, car il n'y a presque point de flux et reflux dans la mer Baltique[1], mais par le moyen de plusieurs ancres et câbles, de la manière qu'on s'en sert dans ces occasions. Ainsi, au lieu de faire notre entrée solennelle dans la ville, nous nous trouvâmes fort en peine de sauver notre vaisseau du danger qui nous menaçoit; et dans le temps qu'on devoit nous faire

1. Il est vrai qu'il est à peine sensible. Ce qu'il y a de remarquable dans la Baltique, c'est qu'il y est constaté un décroissement progressif des eaux, que les géologues s'accordent à considérer comme la conséquence d'un soulèvement général, très lent, mais continuel, de cette partie du globe.

une réception magnifique, ce fut alors que nous fûmes sur le point de faire naufrage au port. Cela n'empêcha pas pourtant que l'entrée ne se fit le lendemain selon l'ordre et les circonstances qui suivent.

De l'entrée solennelle de monsieur l'ambassadeur à Copenhague.

Le 27 d'octobre, un jeudi, cette solennité se fit avec toute la gloire et la magnificence digne de la grande amitié qui étoit pour lors entre la couronne d'Angleterre et celle de Danemark. Premièrement il y eut deux belles galères et une galiote qui vinrent quérir M. l'ambassadeur et sa suite; car le vent s'étoit tourné si contraire qu'il étoit impossible à notre navire de s'approcher plus près de la ville. C'est pourquoi nous le quittâmes là, et aussitôt que nous fûmes débarqués il tira vingt coups de canon, puis dans une heure et demie nous arrivâmes enfin au havre des vaisseaux du roi. Là nous trouvâmes d'abord vingt bateaux de plaisir, fort bien parés, qui nous attendoient, et, quand nous y eûmes tous pris place, les valets de pied et les trompettes alloient les premiers, ensuite les pages et les gentilshommes, après eux M. de Morpeth, et enfin M. l'ambassadeur, étant accompagné entre autres du vice-amiral et du maître des cérémonies. Ainsi nous traversâmes tout le havre, les bateaux se suivant de file, et en passant nous eûmes le plaisir de voir les vaisseaux du roi, qui étoient tous pour lors ornés de leurs banderoles, aussi bien que nos bateaux, qui en

étoient pareillement tout couverts. Mais, pour nous divertir l'ouïe aussi bien que la vue, ces vaisseaux ne cessèrent point pendant une demi-heure de saluer M. l'ambassadeur, à mesure qu'il passoit, avec le bruit de leurs canons, qui étoient tous chargés à boulets. Enfin nous abordâmes à un endroit tout couvert de tapisseries, où Son Excellence reçut le compliment de la part de Sa Majesté. Cela fait, elle entra dans le carrosse du roi, et de là elle fut conduite de la même manière qu'en la cour de Suède, à l'hôtel des Ambassadeurs.

Du séjour de Son Excellence à Copenhague.

Copenhague, dans la langue du pays, signifie proprement le havre des marchands, et de fait c'est une ville qui leur est assez propre, à cause de sa situation. Pour ce qui est du havre du roi, dont je viens de parler, c'est une place tout enfermée du côté de la mer de grands pilotis, et il n'y a que les vaisseaux du roi qui aient la liberté d'y entrer. La ville y est bâtie sur un fond plat et uni, et, au lieu que Stockholm est environné de rochers de tous côtés, cette ville a l'avantage d'une situation tout à fait agréable : car d'un côté elle regarde sur un pays beau et fertile, assavoir l'île de Séland, où elle est bâtie, et de l'autre un bras de la mer Baltique, qui sépare cette île du pays de Scanie, qui ne laisse pas pourtant d'être un peu en vue de Copenhague. Sa forme est circulaire, et elle est bien fortifiée; mais son étendue n'est pas fort considérable, et

quoiqu'elle soit la ville capitale, non seulement de Séland, mais même de tout le royaume de Danemark, néanmoins ses bâtimens ne sont que médiocres, étant faits la plupart de bois avec de la terre ou du plâtre, et ceux qui sont de brique n'ayant rien d'extraordinaire. Il est vrai que le palais du roi est bâti de pierre, mais tout ce que j'y ai trouvé de plus remarquable ce sont les chambres des raretés, où il y a quantité d'excellentes pièces de manufacture, et plusieurs autres curiosités, dont la plupart sont venues des pays éloignés. Il y a cinq ou six chambres où sont toutes ces raretés, et ces chambres sont contiguës, de sorte que l'une répond à l'autre. A quelque distance du palais il y a une haute tour, dont la montée est assez curieuse, n'étant autre chose qu'un pavé qui monte insensiblement, sans degrés, si bien qu'un carrosse y pourroit monter jusqu'au sommet. Cette tour a été bâtie pour l'usage des astronomes, et c'est par là que l'on entre dans une belle bibliothèque qui est à côté de la tour. L'arsenal, entre autres choses, mérite aussi la curiosité des étrangers qui vont à Copenhague.

Pour ce qui est de notre façon de vivre dans cette Cour, ce fut à peu près la même chose que dans la Cour de Suède, car premièrement nous eûmes ici la liberté de continuer pendant tout notre séjour dans l'hôtel des Ambassadeurs, comme il arriva à Stockholm. C'est pourquoi l'ambassadeur de France, M. de Treslon, qui ne faisoit que d'y arriver, fut obligé d'en sortir de bonne heure pour faire place à Son Excellence. Cependant nous fûmes ici traités, comme en

Suède, trois jours aux dépens du roi, et après cela M. l'ambassadeur tint bonne table lui-même. Touchant nos divertissemens, outre ceux que nous avions ordinairement chez nous (comme étoit la musique entre autres), nous eûmes le plaisir de voir la ville avec tout ce qu'il y a de curieux, et d'avoir part à beaucoup de festins et de réjouissances qui se firent à l'occasion de M. l'ambassadeur, comme la suite le fera voir.

Le 30 d'octobre, trois jours après notre arrivée ici, M. l'ambassadeur eut audience du roi et de la reine, comme aussi du prince Christian, présentement roi de Danemark, et de son frère le prince George. Le roi étoit d'une grosse taille et d'un port majestueux, et, bien que pour lors il eût soixante ans pour le moins, néanmoins il nous parut fort frais et vigoureux[1]. Il étoit tout botté, à la cavalière, ayant son épée au côté et sur son chapeau un bouquet de plumes blanches, avec une longue casaque toute chamarrée en broderie d'or et d'argent. Il se tenoit debout (comme fit le roi de Suède) sous un dais, avec cinq ou six de ses principaux ministres d'Etat à côté de lui, et un rang de dix ou douze gardes au milieu de la salle. M. l'ambassadeur, étant entré dans cette salle, aborda Sa Majesté sous le dais, après quelques révérences de part et d'autre, et lui harangua ainsi tête couverte :

1. Ce roi fut presque constamment en hostilité avec les Suédois durant ses vingt-deux ans de règne, et déploya un grand courage à la défense de sa capitale et de ses droits.

SIRE,

Bien que la fortune des rois soit si grande et si relevée qu'il semble que rien ne lui puisse être ajouté, néanmoins il y a ce désavantage qu'à peine peuvent-ils avoir entre eux une si intime et sincère correspondance que celle qui se voit fréquemment parmi leurs sujets : car, outre que ce haut faîte de grandeur et de puissance où ils sont également élevés ne fomente souvent parmi eux que de l'envie, les intérêts de leurs peuples, qu'ils sont toujours obligés de soutenir, font qu'ils sont ordinairement jaloux les uns des autres; et même il semble que la prudence et la fidélité de leurs conseillers servent plutôt à les engager à de perpétuels soupçons, pour les obliger à se tenir sur leurs gardes, qu'à maintenir une sincère amitié entre leurs princes. Mais il en est tout autrement entre le roi mon maître et Votre Majesté, et peut-être n'y a-t-il que vous deux entre les princes de l'Europe à qui le voisinage ne donne occasion de se nuire réciproquement. Ainsi vos deux Majestés ont l'avantage qu'étant jointes par tous les liens imaginables d'amitié, votre souveraine puissance fait que vous pouvez exercer et cultiver cette amitié avec beaucoup plus de succès et de dignité. Et de fait, on ne sauroit assez admirer cette heureuse correspondance qui étoit entre l'aïeul de Sa Majesté et le roi votre père, d'où s'est dérivée cette très étroite alliance qui est entre Vos Majestés; vu que l'amitié de ces deux princes étoit si désintéressée, et l'union si merveilleuse, qu'à peine pourroit-on trouver plus de concorde et de sincérité entre les sujets d'aucun prince.

Ils se visitoient l'un l'autre dans leurs royaumes aussi familièrement que les citoyens dans une même ville, et consultoient ensemble avec autant de candeur que des frères pourroient faire dans une même famille. Et depuis ce temps-là il y a eu toujours une si grande liaison d'amitié et communication de conseils entre les rois d'Angleterre et Danemark, tant dans l'adversité que dans la prospérité (particulièrement pendant les derniers troubles d'Angleterre, où Votre Majesté à toujours fait paroître une si grande constance que le souvenir en sera toujours très précieux au roi mon maître), et en un mot une si grande sympathie, que même la plus grande antiquité ne sauroit fournir un exemple d'une amitié si précieuse et si constante. Que si Vos Majestés sont étroitement unies, non seulement par des liens réciproques de bienfaits et d'amitié, mais même par des liens du sang, aussi les deux nations dont vous êtes les légitimes monarques ont une si grande communication ensemble par le moyen du commerce, qu'il n'y a rien (ce semble) qui puisse les désunir. Ce sont ces intérêts publics qui ont été si heureusement réglés dans le temps de votre dernière ambassade en Angleterre. C'est pourquoi le roi mon maître a voulu se servir de moi pour rendre à Votre Majesté l'honneur de cette ambassade; et pour vous témoigner de sa part qu'il ne veut pas seulement persévérer d'une manière inviolable en cette très ferme alliance qui s'est nouvellement faite entre Vos Majestés par la prudence de votre ambassadeur, mais qu'il vous donnera aussi en toute occasion des preuves infaillibles de cette ancienne, naturelle et très intime affection que les ancêtres de chacune de Vos Majestés ont fait descendre si heureusement jusqu'à vous. Il n'y a qu'une chose

dont le roi mon maître soit fâché, c'est qu'il ait tant tardé à vous faire ces déclarations, et que tant ses urgentes affaires que les obstacles imprévus de mon retardement lui aient dérobé le temps qu'il avoit destiné pour la confirmation de l'amitié qu'il vous porte. Néanmoins il espère que Votre Majesté recevra cette ambassade comme étant envoyée depuis lors que je reçus de sa main la lettre qu'il vous a écrite; et cependant, pour mieux excuser le retardement à quoi j'ai été obligé, il a dépêché à Votre Majesté un envoyé extraordinaire, qui (comme j'espère) vous a bien satisfait à cet égard, selon sa prudence et son zèle. C'est pourquoi j'estime qu'il est superflu d'y ajouter maintenant quelque chose du mien, sinon que, puisque la souveraine puissance de Vos Majestés ne sert qu'à vous mieux unir, et que les intérêts communs de vos peuples ne sauroient vous donner aucune occasion de soupçon ou de jalousie, je n'oublierai rien de mon côté, selon la fidélité que je dois au roi mon maître et selon ma propre inclination, pour faire connoître à Votre Majesté la sincère amitié qu'il vous porte, et, pendant le séjour que je ferai dans la Cour de Votre Majesté, je m'emploierai uniquement à vous en donner des marques indubitables.

Ce discours étant fini, il fut traduit (comme en la Cour de Suède) d'anglois en latin, par M. le secrétaire Marvel. Cela fait, le chancelier répondit au nom du roi en danois, et sa réponse fut aussi rendue en latin. Ensuite M. le vicomte et tous les gentilshommes de Son Excellence allèrent par ordre baiser la main du roi. Et ce furent là toutes les cérémonies de cette audience; car ici il n'y eut point de présent à faire, non plus

qu'au roi de Suède. Tellement que M. l'ambassadeur fut conduit après cela vers la reine[1] dans son propre appartement, où elle se tint debout sous un dais dans une grande salle, avec deux des jeunes princesses à ses côtés. M. l'ambassadeur, s'étant approché de Sa Majesté, lui fit ce compliment, tête nue, en anglois, et le secrétaire l'interpréta ensuite en françois :

MADAME,

Le roi mon maître m'a commandé de voir Votre Majesté de sa part, de vous déclarer en toute rondeur l'estime et l'amitié singulière qu'il a pour Votre Majesté. Et de fait, Madame, puisque vous êtes non seulement sa proche parente, mais aussi une reine si fameuse par vos rares vertus, Votre Majesté ne doit point douter que le roi mon maître n'ait tous les sentimens d'honneur et de respect que l'on doit à vos perfections, et qu'il ne s'intéresse plus qu'aucun prince de l'Europe dans votre prospérité. La reine m'a aussi commandé, Madame, de vous déclarer de sa part les mêmes sentimens d'estime et d'affection, de témoigner à Votre Majesté que le bruit de vos illustres vertus a fait une si grande impression sur son esprit, qu'elle considère Votre Majesté comme la gloire de son sexe et comme une princesse qui mérite d'être l'exemple des reines. Pour moi, je ne saurois mieux témoigner mes respects et offrir mes très-humbles services à Votre Majesté que (comme je fais) avec un profond silence.

1. Sophie-Amélie, fille du duc George de Brunswick-Lunebourg.

Là dessus on fit conformément la réponse au nom de la reine, en danois et en françois. Et de là Son Excellence fut conduite vers le prince Christian[1], qui avoit pour lors quelque 18 ans. Voici le compliment que Son Excellence lui fit, tête couverte :

Monsieur,

Le roi mon maître m'a donné un ordre très-particulier de voir de sa part Votre Altesse royale. Et, comme il se sent fort obligé à Sa Majesté votre père de ce qu'il lui plut dernièrement, selon l'ancienne bienveillance et familiarité des rois d'Angleterre et de Danemark, de lui confier un gage si précieux que votre personne, aussi il vous prie de croire que, dans ce peu de séjour que vous avez fait chez lui, il a néanmoins reçu des preu es si certaines de vos belles qualités, que, quand même il n'auroit point d'alliance avec le roi votre père, il trouveroit pourtant dans votre personne tout sujet de vous aimer et d'avoir une estime toute particulière pour Votre Altesse royale. C'est selon ces sentiments que Sa Majesté vous souhaite toute sorte de prospérité, et qu'elle s'offre de vous faire paroître en toutes les occasions combien est sincère l'affection qu'elle vous porte. A mon particulier, je ne saurois avoir l'honneur de voir Votre Altesse royale sans avoir en même temps le désir d'être reçu au nombre de vos serviteurs.

1. Ce prince régna sous le nom de Christian V et fut premier roi de Danemark par droit d'hérédité, la couronne y ayant été élective jusqu'en 1660.

Sur cela Son Altesse répondit elle-même en deux ou trois mots. Cela fait, M. l'ambassadeur fut conduit dans l'appartement du prince George[1], à qui Son Excellence fit ce compliment de la part du roi, en anglois, et il fut traduit en françois, comme les deux autres :

Monsieur,

Le roi mon maître m'a commandé de voir Votre Altesse de sa part, tant par affection que par curiosité : car, comme étant le second prince du sang dans ce royaume, vous avez de très justes prétentions sur l'amitié du roi mon maître ; ainsi, Sa Majesté, ayant ouï parler de vous comme d'un prince si parfait dans une jeunesse si tendre, a été fort curieuse de savoir ce qui en est. Je suis ravi de cette occasion, par laquelle je puis l'informer avec combien de raison la renommée a dit ce qu'elle a dit, et j'assure Votre Altesse que Sa Majesté y prendra beaucoup de plaisir et d'intérêt, et qu'elle ne souhaitera que d'en être témoin elle-même en vous voyant un jour dans sa Cour tel que vous êtes déjà dans son âme. Pour moi, je suis tout à fait serviteur de Votre Altesse.

Sur cela il fut conformément répondu au nom du prince, en danois et en françois, avec des termes de reconnoissance et de respect envers le roi d'Angleterre, et de remercîments pour la personne de M. l'ambassadeur. Après cela, Son Excellence fut reconduite chez elle.

1. Il fut duc de Cumberland et épousa Anne, fille de Jacques II.

Pour ce qui regarde la négociation de M. l'ambassadeur dans cette cour, elle consistoit surtout à faire réussir la ligue proposée entre l'Angleterre, le Danemark et la Suède ; en quoi M. le chevalier Talbot avoit déjà fait quelque progrès avant notre arrivée. Et, pour faciliter la chose, Son Excellence n'épargna ni ses soins ni sa grande industrie, pendant le peu de séjour qu'elle fit ici. (Car alors se faisoient déjà les préparatifs pour cette malheureuse guerre qui a si long-temps affligé l'Angleterre et la Hollande.) Le roi de Danemark y témoigna aussi beaucoup de disposition ; et la plus grande difficulté qu'il y eût étoit de s'accorder avec le roi de Suède, car il restoit encore, depuis les dernières guerres, quelque matière de jalousie entre eux. Au reste, voici des déclarations qui furent données par les commissaires du roi de Danemark à M. l'ambassadeur sur quelques points dont il demanda l'éclaircissement avant son départ, touchant cette triple alliance.

Premièrement, messieurs les commissaires déclarèrent : que, pour mieux réussir dans ce dessein, le roi leur maître croyoit que l'un des principaux points étoit de porter la couronne de Suède à céder en quelque façon l'exemption qu'elle avoit des gabelles au Sund, et à demeurer d'accord que la tolle, au regard des Hollandois, y fût remise dans l'état où elle étoit l'an 1642, afin que les trois royaumes de Danemark, d'Angleterre et de Suède, pussent exercer leur commerce à l'avenir avec un avantage égal ; et, en cas que cette proposition ne fût pas acceptée par la couronne de Suède, que le roi leur maître laissoit au juge-

ment de Sa Majesté Britannique quels autres moyens pourroient être employés pour faire réussir l'union proposée, et s'il seroit à propos d'offrir à la couronne de Suède un équivalent en argent pour ladite exemption, en lui donnant une garantie suffisante pour la somme dont l'on demeureroit d'accord.

Secondement, il fut jugé nécessaire que les sujets et les navires des trois royaumes pussent réciproquement trafiquer dans les ports de chaque roi, avec les mêmes priviléges que les habitants du pays, sans aucune distinction ou limitation, comme étant un moyen très utile et nécessaire pour maintenir les trois rois dans une parfaite union.

Ensuite il fut proposé qu'aucun des trois rois n'eût à souffrir dans ses Etats les traîtres ou rebelles des deux autres ou de l'un d'eux, et que la même maxime fût observée envers tous les sujets qui sortiroient des terres de leur prince contre son bon plaisir.

Pour ce qui est de l'exemption des Anglois de payer la tolle au passage du Sund, messieurs les commissaires déclarèrent à Son Excellence qu'ayant examiné les registres des gabelles du Sund, comme elles avoient été payées de temps en temps par toutes les nations qui s'étoient servies de ce passage, et particulièrement par les Anglois, ils avoient trouvé que Sa Majesté de Danemark ne pouvoit pas demander moins de cent vingt mille risdalles ou écus par an pour rendre les sujets du roi d'Angleterre exempts de payer la tolle audit passage, Sa Majesté de Danemark s'y réservant toujours son droit de sou-

veraineté, sans que cette exemption y pût déroger, soit directement ou indirectement [1].

Touchant le dessein de détourner le commerce d'Archangel et de le faire passer par le Sund, il fut répondu que le roi de Danemark n'avoit point d'alliance particulière avec le czar de Moscovie, et qu'il y avoit même quelque différend entre eux touchant les limites, là où les frontières de la Norvége aboutissent aux terres du czar; et, par conséquent, que, quand Sa Majesté sauroit à quelles conditions le roi de la Grande-Bretagne prétendoit de se joindre à la couronne de Suède pour ce dessein-là, elle se déclareroit plus amplement là-dessus et donneroit des marques évidentes de la bonne volonté qu'elle avoit de favoriser autant qu'il lui seroit possible le commerce des Anglois; mais que cela se devoit entendre en cas que l'article précédent ne réussît pas, parce qu'autrement les marchandises d'Angleterre passant par le Sund n'auroient pas besoin d'aucun autre privilége; et qu'en cas que cette exemption ne réussît pas, l'on pourroit faire néanmoins une transaction particulière pour régler le paiement de la tolle au Sund pour toutes les marchandises de Moscovie qui passeroient par là.

Cependant, comme il s'agissoit d'équiper une flotte pour le printemps suivant en faveur du roi d'Angleterre, messieurs les commissaires dirent là-dessus que, le roi leur maître faisant état d'équiper vingt navires de guerre avec 980 ou 1,000

1. On voit que la question du passage du Sund, dont s'occupe actuellement la diplomatie, n'est pas neuve, comme tout ce qui tourmente, du reste, la vieille Europe.

pièces de canon, et 5,000 tant mariniers que soldats, outre les officiers, il étoit raisonnable qu'on lui payât 2,500 écus d'extraordinaire par mois, outre la dépense qu'il seroit obligé de faire de son côté pour l'entretien de cette flotte sur mer.

Enfin, les commissaires insistèrent au nom du roi que Sa Majesté Britannique fît en sorte que le roi de Suède se déclarât sur l'union proposée, et que rien ne se fît à cet égard à l'insu ou sans le consentement du roi leur maître.

Voilà quelles furent les déclarations du roi de Danemark faites par ses commissaires à Son Excellence, touchant la ligue proposée. Mais tout cela fut en vain, car la chose ne réussit pas; et ce qui empêcha le succès de ce grand dessein fut que la couronne de Danemark ne put jamais tomber d'accord avec celle de Suède.

Au reste, pendant le séjour que nous fîmes dans la cour de Danemark, monsieur l'ambassadeur eut la curiosité de bien voir la ville et tout ce qu'il y a de plus remarquable, tellement qu'outre ses fortifications, qui sont fort considérables, nous vîmes les raretés dans le Palais-Royal, la Tour avec la Bibliothèque royale et l'Arsenal, avec quantité d'autres magasins et machines pour la guerre. Depuis le haut de la Tour nous vîmes plusieurs marques du dernier siége fait par les Suédois, particulièrement sur un clocher tout près de la Tour, lequel fut tellement battu du canon que le roi de Danemark (pour en éterniser la mémoire) en avoit fait dorer tous les trous. A notre entrée dans l'Arsenal, que nous trouvâmes fort beau et en très bon ordre, nous fûmes

un peu surpris de voir un coche marcher vite devant nous de son propre mouvement, car nous ne vîmes ni homme ni bête qui le tirât. Et de fait son mouvement étoit par ressort, avec un timon; mais il y avoit deux hommes cachés dans le coche, dont l'un tournoit la roue qui le poussoit en avant, et l'autre tenoit le timon. Outre cela, monsieur l'ambassadeur eut deux ou trois diverses fois l'occasion de se divertir à la chasse du lièvre avec Son Altesse Royale, et Sa Majesté, par la bonté qu'elle avoit de faire beaucoup d'honneur et de caresses à Son Excellence, l'invita à son palais royal de Fredericsburg, qui est sans contredit d'une fort belle structure.

Pour ce qui est des festins et réjouissances que nous eûmes dans cette cour, outre le traitement magnifique qui nous fut fait de la part du roi les trois premiers jours, et le splendide entretien que nous eûmes à Frédéricsburg, l'amitié singulière et la grande familiarité que Son Excellence contracta avec l'ambassadeur de France, qui étoit chevalier de Malte, causa plusieurs autres festins, et voici comment l'affaire se passa : C'est que le jour après notre entrée à Copenhague, l'ambassadeur de France (qui n'étoit arrivé que trois ou quatre jours devant nous) envoya son secretaire avec un compliment de sa part à Son Excellence sur son heureuse arrivée, et le jour suivant il vint lui-même en personne à Son Excellence et lui fit visite le premier. Le lendemain Son Excellence lui rendit visite, et l'ambassadeur de France vint au devant d'elle jusqu'à la porte de la rue, lui donnant la préséance et la main droite pendant qu'elle fut chez lui, suivant la même récep-

tion que Son Excellence lui avoit faite chez elle. Deux ou trois jours ensuite, monsieur l'ambassadeur le traita splendidement, et quelque temps après l'ambassadeur de France le traita réciproquement. Après cela ils se firent l'un à l'autre plusieurs visites et entretiens, avec beaucoup de franchise et d'amitié. Mais, comme l'ambassadeur de France étoit arrivé devant nous à cette cour, aussi il en partit devant nous ; et il n'y demeura que trois semaines, au lieu que nous en demeurâmes sept. Cependant madame l'ambassadrice étant accouchée d'un garçon le 3 de novembre, il fut baptisé dans notre hôtel le 17 du mois, un dimanche au soir, avec beaucoup de solennité, car presque toute la cour fut présente à cette cérémonie, l'enfant étant présenté par le roi, la reine et son altesse royale, en qualité de parrains et de marraine, de sorte qu'il reçut le nom de Frédéric Christian. Le baptême étant administré, toute l'assemblée s'en alla dans la chambre de Madame, pour la féliciter de son heureux accouchement, et de sa chambre l'on passa dans une salle où il y avoit une grande table couverte d'un fort beau dessert de toutes sortes de fruits en confiture, avec beaucoup d'ornement. Le roi ne s'assit point, mais se tint tout le long debout, tête nue, à un bout de la table, et but diverses santés avec monsieur l'ambassadeur et quelques uns des principaux ministres de la couronne, et la reine se tint pareillement debout à l'autre bout de la table, avec son altesse royale et deux des princesses, monsieur de Morpeth, le fils de Son Excellence, s'entretenant surtout avec la reine, à qui monsieur l'ambassadeur s'adres-

soit aussi de temps en temps. L'on demeura dans cet état environ une demi-heure, au bout de laquelle le roi et toute sa cour se retira, et monsieur l'ambassadeur lui fit compagnie jusqu'au palais. Trois jours après cette solennité, monsieur l'ambassadeur donna à dîner à son altesse royale, et après dîner son altesse voulut bien se divertir quelques heures à danser avec Son Excellence et ses principaux gentilshommes. Je laisse à part plusieurs autres entretiens de cette nature, que je pourrois alléguer, n'étoit l'impatience que j'ai de nous voir de retour à Londres.

Cependant il se fit un plaisant combat devant le palais du roi, en sa présence, avec des pompes portatives, dont on se sert proprement dans les incendies. Il y en avoit six ou sept, avec autant de combattans, qui, se tenant debout chacun sur sa machine, faisoient leur décharge en guindant le tuyau de la pompe l'un contre l'autre, pendant qu'ils avoient des gens qui tiroient la pompe à grande force et d'autres qui la fournissoient toujours d'eau à la faveur du canal qui passe par la ville. Ainsi ils s'exposoient dans la distance de quinze ou seize pas à la roideur de l'eau, et firent si bien que l'un d'eux ne remporta qu'un œil en sa maison.

Une autre jolie rencontre qui arriva, fut à l'occasion du *Centurion*, le vaisseau de guerre où nous avions fait notre voyage de Stockholm ici, et qui nous attendoit pour nous transporter à Londres : car il arriva qu'un jour le roi, par surprise, eut la curiosité d'aller voir ce navire en l'absence du capitaine, et il y laissa des marques de sa visite, par un présent considérable qu'il

envoya d'abord au capitaine et à tous les matelots. Le capitaine, étant de retour au vaisseau, voulut nécessairement reconnoître la faveur du roi, et crut ne le pouvoir mieux faire que par le bruit des canons. Mais, comme c'étoit de nuit, la ville en fut si fort alarmée, que le tambour battoit par la ville et par tout l'on couroit aux armes, jusqu'à ce qu'on vit la fin et que l'on sut le sujet de cette décharge nocturne, qui servit après de risée.

C'étoit environ ce temps-là que monsieur l'ambassadeur reçut des lettres de Moscou par où il eut avis touchant monsieur Calthof (celui que le czar fit arrêter à Moscou sur notre départ) que Sa Majesté czarienne l'avoit contraint de se rengager pour deux ans à son service, et que la lettre qui avoit été envoyée de Twere en sa faveur, bien loin d'avoir fait quelque impression favorable sur l'esprit de Sa Majesté, l'avoit tellement aigrie que (tant pour cette raison que pour d'autres) elle envoyoit des ambassadeurs de sa part au roi d'Angleterre, expressément pour se plaindre et pour tirer raison du procédé de Son Excellence. Ce qui irrita principalement le czar, dans cette lettre, fut cette expression qu'il y a : *Quorsum hæc vergant nescio*, *neque vos ipsi scitis qui facitis,* laquelle fut ainsi tournée : Je ne sais à quoi butte tout ceci, et vous ne savez vous-même ce que vous faites; comme s'il y avoit eu dans le latin . *Neque vos ipsi scitis quid facitis*; au lieu que le sens des paroles étoit, comme je l'ai tourné : Je ne sais à quoi butte tout ceci, ni vous-même qui en êtes les auteurs. Ainsi l'on

prit un *qui* pour *quid*, ce qui est presque aussi ridicule que de prendre un *qui* pour *quo*.

Le premier jour de décembre, M. le vicomte, fils aîné de Son Excellence, partit pour l'Angleterre à dessein de faire la plupart du voyage par terre ; c'est pourquoi il y eut, outre sa suite, quatre des gentilshommes de M. l'ambassadeur qui lui firent compagnie en ce voyage. Cependant Son Excellence se préparoit à faire tout le voyage par mer. Mais le temps devint si excessivement froid, que la mer même se glaça devant Copenhague, de sorte que notre navire devint immobile dans l'eau. Là dessus Son Excellence prit la résolution de suivre M. le vicomte par terre, et sur ce dessein elle eut son audience de congé, l'onzième de décembre. Voici le discours qu'elle prononça au roi :

Sire,

Puisque je suis aujourd'hui sur le point de quitter le caractère public que j'avois reçu du roi mon maître, je suis obligé par son commandement de vous renouveler les assurances de la très sincère affection qu'il a pour Votre Majesté. Mais, pour le faire, je n'ai pas besoin d'un grand ornement de discours, puisque Votre Majesté en est déjà assez bien persuadée, et que le roi mon maître aime mieux en donner des marques par les effets que de la faire valoir par des paroles. C'est pourquoi, sans m'attacher aux règles de l'art, je n'emploierai d'autre force en ce discours que celle que la nature de cette occasion me fournit, ce qui se dit sur le départ faisant d'ordinaire une

plus grande impression. Je dis donc que le roi mon maître n'est pas seulement votre ami par intérêt, ou par cette alliance publique qui est entre Vos Majestés, mais qu'il l'est aussi par un sacré lien de nature, et par une sincère reconnoissance qu'il a de vos bienfaits. Ce sont là des raisons qui l'obligeront toujours à s'acquitter fidèlement de l'amitié qu'il vous porte. Et, comme vos deux Majestés ont été dans une même circonstance de temps exposées aux rudes traverses d'une cruelle fortune, et que le Ciel semble verser les mêmes influences sur l'une et l'autre de vos sacrées personnes, ainsi le roi mon maître n'oubliera rien pour faire que sa présente prospérité et la vôtre puissent aussi toujours avoir un même rapport. Et Sa Majesté ne croira pas y être moins obligée quand elle saura les faveurs et les grands honneurs que Votre Majesté m'a faits en sa considération, bien que je ne sois dans cet emploi qu'une ombre de Sa Majesté, et même d'autant plus obscure que je suis plein d'imperfections. C'est pourquoi je ne manquerai pas à rendre au roi mon maître un fidèle compte de la grande affection que Votre Majesté lui porte, et de tous les bienfaits dont vous m'avez honoré; et je ferai tous mes efforts, selon mon devoir et ma grande inclination, pour conserver l'heureuse correspondance qui est entre Vos Majestés. Au reste, je souhaite à Votre Majesté toute sorte de bonheur et de prospérité, et que votre gouvernement puisse servir d'exemple et de matière de joie à tous les autres monarques.

Ce compliment étant interprété en latin, le chancelier répondit au nom du roi (comme la première fois) avec toutes sortes de protestations

réciproques d'amitié, et de témoignages de faveur et d'estime pour la personne de M. l'ambassadeur. Là dessus les gentilshommes de M. l'ambassadeur s'avancèrent pour faire la révérence à Sa Majesté. Et cela fait, Son Excellence alla prendre congé de la reine, avec ce compliment :

Madame,

Le roi mon maître ne me le pardonneroit jamais, si je manquois, à mon départ, de vous donner de nouvelles assurances touchant l'honneur et l'amitié qu'il vous porte, et, bien que Votre Majesté lui ait déjà fait cette justice de n'en douter nullement, et que par conséquent il semble qu'il soit superflu de s'y étendre davantage, il faut pourtant que je témoigne encore à Votre Majesté avec combien de joie il reçut dernièrement des nouvelles de la santé de votre maison royale. Et comme elle est sans contredit l'une des plus florissantes familles de toute l'Europe, Sa Majesté souhaite à tous ceux qui la composent des fortunes qui répondent à leur haute naissance et à leurs belles qualités. C'est là une partie du bonheur que Sa Majesté vous souhaite, et qu'elle seroit ravie de vous procurer elle-même par ses soins. A mon particulier, je me trouve si fort engagé pour l'honneur que Votre Majesté m'a fait en la considération du roi mon maître, que, si je devois prendre tout le temps qui me seroit nécessaire pour rendre mes actions de grâces, je n'aurois jamais audience de congé. Mais j'assure Votre Majesté qu'en quelque lieu que j'aille, je porterai toujours avec moi le souvenir que je dois à

vos faveurs, que j'aurai toujours un très profond respect pour Votre Majesté, enfin qu'à mon retour je ne manquerai point d'informer le roi mon maître de tant d'obligations dont Votre Majesté a bien voulu me combler.

Là dessus il fut répondu conformément avec des termes tous pleins d'affection. Et de là Son Excellence fut conduite vers Son Altesse Royale, dont il prit congé en ces termes :

MONSIEUR,

Le roi mon maître est si bien connu de Votre Altesse Royale, que je n'ai pas besoin d'autres preuves, en vous donnant comme je fais de nouvelles assurances touchant la sincère affection qu'il a pour Votre Altesse. Toutefois, s'il falloit me servir de quelque témoin, je n'appellerois que votre propre mérite; car il est impossible qu'un prince si clairvoyant que le roi mon maître eût de l'indifférence pour un prince dont la naissance est si éminente et les qualités si sublimes. Que si l'exemple des autres avoit plus de crédit auprès de Sa Majesté que son propre jugement, elle ne pourroit manquer de vous estimer et de vous chérir comme font tous ceux qui ont l'honneur de connoître Votre Altesse. Mais le roi mon maître, bien loin d'imiter les autres, prétend de leur servir d'exemple et de les devancer toujours lorsqu'il s'agira de donner à Votre Altesse Royale des preuves d'une véritable amitié. Cependant il vous prie de lui en fournir les occasions, car c'est alors qu'il s'estimera heureux quand il pourra vous obliger, en quelle façon que ce soit. Pour moi, qui ne saurois jamais assez

reconnoître les faveurs que Votre Altesse m'a faites, je ne désire rien avec tant de passion que de continuer toujours dans vos bonnes grâces. Et je supplie Votre Altesse de vouloir m'honorer de ses commandemens, puisque je quitte à cette heure mon caractère public pour entrer dans la qualité d'un très humble serviteur de Votre Altesse Royale.

Le prince répondit sur cela en deux ou trois mots de sa propre bouche, comme la première fois. Cela fait, M. l'ambassadeur alla saluer le prince George avec ce compliment :

MONSIEUR,

Je suis fort heureux que le dernier emploi de cette ambassade soit de vous saluer encore une fois de la part du roi mon maître, et j'assure Votre Altesse que je le tiens pour la plus douce et la plus glorieuse récompense de tous mes travaux de pouvoir les couronner de la sorte. Il est vrai que, dans ce grand tour du Nord que je viens d'achever ici, j'ai vu beaucoup de choses dignes de remarque, et particulièrement le roi votre père, un prince d'une générosité, d'une constance et d'une bonté admirables; la reine, la plus vertueuse princesse du monde, et dont toutes les actions sont à la renommée autant de sujets de triomphe; Son Altesse Royale, qui sans autres forces que celles de son propre mérite, a déjà gagné l'estime de toute l'Europe. Mais, après tout cela, il faut avouer que je n'ai jamais vu un prince si petit et si grand que Votre Altesse, ou qui dans une si tendre jeunesse présageât sitôt quelque chose de grand et d'extraordinaire. Je laisse penser à Votre Altesse avec

combien de plaisir et de contentement le roi mon maître entendra ces nouvelles, car j'assure Votre Altesse qu'il s'intéresse fort en tout ce qui vous regarde. A mon particulier, je supplie Votre Altesse de me vouloir continuer l'honneur de ses bonnes grâces, et de disposer toujours de ma personne comme étant tout à fait dédiée à votre service.

On répondit à cela au nom du prince avec des termes de reconnoissance, d'affection et de respect envers le roi d'Angleterre, et monsieur l'ambassadeur reçut aussi dans cette réponse divers témoignages de l'affection particulière que Son Altesse avoit pour sa personne.

Après cette audience, il se fit un grand bal dans le palais, à l'occasion de monsieur l'ambasdeur, qui y passa une bonne partie de la nuit. Et cependant il se leva un vent du midi qui radoucit le temps, de sorte que dans trois ou quatre jours la mer fut dégelée, et notre vaisseau en état de faire voile. Là-dessus Son Excellence changea le dessein qu'elle avoit fait de s'en aller par terre et se disposa à s'embarquer au plus tôt; mais, avant son départ, elle se défit de son carrosse et de ses chevaux, et en fit présent au maître des cérémonies.

Du voyage de monsieur l'Ambassadeur de Copenhague à Londres, étant de deux cent cinquante lieues pour le moins.

Le 25 de décembre, quatre jours après l'audience de congé, monsieur l'ambassadeur partit de Copenhague, et le 30 de janvier suivant, dans l'année 1665, il fut de retour à Londres.

Premièrement il s'en vint par terre à Elseneur, à six milles de Copenhague, avec la moindre partie de son train, pendant que le reste y vint par mer dans le vaisseau de guerre. Là étant tous arrivés, nous attendîmes une semaine entière avant que de pouvoir partir, à cause du vent contraire; enfin, le 23 de décembre, nous quittâmes Elseneur de bon matin, le vent nous étant assez favorable pour cela; mais, quand nous eûmes fait environ vingt lieues dans le Sund, il se tourna si contraire que nous fûmes contraints de relâcher. Sur cela monsieur l'ambassadeur, qui s'ennuioit et prenoit à honte de croupir si longtemps dans un même lieu, résolut de faire le voyage par terre, et ainsi de laisser la mer à son incertitude; et, afin que ce voyage se fît dans moins de temps, il laissa madame dans le navire, avec la plus grande partie de sa maison, et ne prit avec lui que neuf de ses domestiques, du nombre desquels je fus. Ainsi le 29 de décembre nous partîmes d'Elseneur, et dans deux journées de chemin nous traversâmes l'île de Seland, d'où nous vînmes à celle de Funhen, que nous traversâmes dans moins d'un jour; et de là

nous vînmes au duché de Holstein. De ce duché nous passâmes par la Westphalie, la terre de Mark et Clèves en Allemagne, aux terres de Berg et de Cologne, d'où nous vînmes aux pays de Juliers et Flandres, et ainsi à Calais en France; de Calais nous passâmes à Douvres, et de Douvres nous vînmes dans un jour à Londres.

Son Excellence aima mieux passer par la Flandre que par la Hollande, qui étoit le plus court chemin, parce qu'alors le dessein de la guerre entre le royaume d'Angleterre et les Etats des Provinces-Unies du Pays-Bas étoit si fort avancé, que bien qu'elle ne fût pas encore formellement déclarée, néanmoins il se faisoit partout de part et d'autre des actes d'hostilité, les biens et les personnes de ces deux puissans partis étant déjà sujets aux maximes de la guerre; et, comme il falloit que Son Excellence passât près des frontières de la Hollande, elle trouva aussi à propos de cacher sa qualité et de voyager incognito, surtout dès qu'elle eut quitté les terres de Danemark. Ainsi elle évitoit une autre incommodité, à savoir les réceptions et les cérémonies que la dignité de son caractère lui auroit sans doute attirées dans ce voyage, et qui lui auroient apporté du retardement, au préjudice de ses occasions.

Ce tour, par où nous remplîmes le cercle de tous nos voyages, étant (comme j'ai déjà dit) de deux cent cinquante lieues pour le moins, nous en fîmes quelque trente-deux par eau, en cinq diverses reprises : car premièrement nous fîmes deux trajets par mer, le premier de sept lieues entre Seland et Funhen, et le second de trois

lieues entre Funhen et Holstein. Après nous fîmes huit lieues sur un canal, de Gand à Bruges en Flandres, et sept lieues davantage de Calais à Douvres sur mer, enfin, de Gravesend à Londres, nous fîmes encore sept lieues sur la Tamise. Notre manière de voyager par terre fut en chariots de poste d'Elseneur jusqu'à Cologne, et, comme ils n'étoient point couverts, nous nous trouvâmes si fort incommodés du froid qu'il nous étoit presque insupportable : car le temps, qui s'étoit converti en pluie sur notre départ de Copenhague, retourna maintenant dans sa première rigueur, et c'étoit un temps si âpre qu'il nous fit presque avouer qu'à peine avoit-il fait plus froid en Moscovie l'hiver précédent. Cependant, pour résister en quelque façon aux injures de l'air, nous avions le soin de bien garnir nos chariots de foin et de paille, et celui de Son Excellence en étoit aussi bien garni qu'aucun qu'il y eût à sa suite. Dans cet état nous faisions souvent huit milles d'Allemagne par jour; mais, parce qu'en ce temps-là les jours étoient extrêmement courts, nous en faisions une partie la nuit. Il est vrai que depuis Cologne jusqu'a Calais nous eûmes la commodité des coches et des carrosses. Depuis Douvres en Angleterre nous fîmes quelque treize lieues par la poste, jusqu'à Gravesend.

Pour ce qui est de notre logement et nourriture dans ce voyage, nous prîmes l'un et l'autre dans les auberges ou logis comme ils se présentoient dans la route, ce qui ne nous étoit point encore arrivé dans tous nos voyages. Et pour ce qui touche notre divertissement, si nous eussions fait ce voyage dans toute autre saison de l'année,

sans doute nous aurions eu bien du plaisir et de la satisfaction de voir tant et de si beaux pays et de si belles villes que nous vîmes. J'avoue que, soit en Seland ou Funhen, nous ne trouvâmes pas des villes fort remarquables; mais dans l'Holstein nous vîmes Hambourg sur l'Elbe, une ville anséatique et impériale; dans la Westphalie, nous vîmes Brême et Munster; ensuite Cologne sur le Rhin, et une partie des meilleures villes de Flandre, comme Malines, Bruxelles, Alost, Gand, Bruges, Newport, Dunkerque et Gravelines.

Cependant, avant que de partir d'Elseneur, nous apprîmes que les ambassadeurs du czar de Moscovie étoient arrivés en Angleterre, et que le roi ne leur avoit fait qu'une réception fort froide, à proportion du climat d'où ils venoient, pour leur faire ressentir par ce moyen le peu de satisfaction que le czar lui avoit donné dans cette splendide ambassade qu'il avoit depuis peu reçue de sa part. Et, comme c'étoit environ ce temps-là que nous découvrîmes la grande comète qui parut en cette saison dans l'Europe, quelqu'un prit de là occasion de dire que les ambassadeurs du czar en avoient déjà ressenti des influences. Mais peu s'en fallut qu'il ne nous en arrivât bien pis, car, la dernière nuit que Son Excellence mouilla devant Elseneur, nous eûmes une tourmente si furieuse, parmi l'horreur d'une nuit toute couverte de ténèbres épaisses, que le lendemain matin nous fûmes tout surpris de nous voir à l'ancre tout près de l'île d'Amager, à deux lieues plus loin d'Elseneur que nous n'étions. C'est ce qui nous parut étrange, de voir qu'un grand vaisseau

(comme étoit le nôtre) à l'ancre pût être repoussé si loin avec ses ancres.

A Cossor, où nous nous embarquâmes en Seland pour Funhen, M. l'ambassadeur y fut rencontré par une personne de qualité envoyée de la part du roi de Danemark pour conduire Son Excellence jusqu'à Hambourg, hors des terres de Danemark. A Hambourg (nonobstant que nous y vînmes incognito) M. l'ambassadeur reçut un compliment de la part du magistrat, par où le magistrat témoignoit d'être fâché que Son Excellence n'eût pas été reçue dans la ville avec toutes les marques publiques de respect et d'amitié que l'on devoit à sa qualité. Mais son Excellence, après ses actions de grâces, leur fit connoître que la plus grande faveur qu'ils pouvoient lui faire dans cette conjoncture étoit de permettre qu'il suivît sa route incognito, afin qu'il pût se rendre en Angleterre au plus tôt. De là vint que nous ne demeurâmes que deux jours à Hambourg, et c'est plus que nous ne fîmes depuis en aucun lieu. Néanmoins, comme nous étions déjà si bien connus, Son Excellence permit que le résident d'Angleterre, avec les marchands anglois à Hambourg, vinssent l'accompagner quelque espace de chemin hors de la ville, à notre départ. Et alors par accident je fis rencontre d'un jeune marchand du lieu avec qui j'avois contracté une amitié très étroite à Moscou, d'où il étoit venu par la voie d'Archangel, à dessein d'y retourner par terre dans quelques jours. Ce fut une fatale rencontre, puisqu'elle nous déroba l'un à l'autre dans si peu de temps, et, s'il y eut de la joie tout à coup, ce fut une cruelle

joie, puisqu'elle nous laissa d'abord dans un déplaisir si sensible.

Ce même jour nous eûmes une surprenante escarmouche à notre départ de Bockstoudt, une ville qui est entre Hambourg et Brême, et là il faut avouer que nous fûmes un peu maltraités. L'occasion de cette aventure fut l'impertinence et l'opiniâtreté d'un paysan, contre qui un gentilhomme de Son Excellence s'emporta avec juste sujet, voyant qu'il n'avoit jamais pu par douceur le faire venir à la raison. Mais, comme il se mettoit en posture de se servir de la force, voici une troupe barbare de paysans et gens mécaniques qui se jetèrent sur lui avec tant de violence, qu'il eut bien de la peine à s'en démêler. Et pendant que nous autres faisions nos efforts pour le délivrer de leurs mains, nous nous vîmes aussitôt environnés d'une grande foule, dont les uns s'attachoient à maltraiter nos personnes, et les autres à voler nos hardes, tellement que l'un de nous perdit sa perruque, un autre ses pistolets, outre d'autres armes à feu que nous avions avec nous. Sur cela Son Excellence, qui ne faisoit que partir, revint, et perdit un épagneul qu'elle avoit. Enfin, sans nous amuser à conter toutes nos pertes, nous nous défîmes de ces gens le mieux que nous pûmes, après avoir composé le différend. Au reste, le mauvais traitement que nous reçûmes dans cette Poncropolis nous persuada fortement, au moins, que M. l'ambassadeur n'y étoit point connu.

Le lendemain, étant arrivés à Brême, nous apprîmes par la Gazette que M. le vicomte de Morpeth et toute sa suite avoient été pris par les

Hollandois, tout près de Munster, comme ils s'en alloient à Cologne, et qu'on les avoit menés prisonniers à Wesel. C'est pourquoi Son Excellence, ayant le même chemin à passer, tâcha d'autant plus soigneusement d'en éviter le danger, en se faisant passer pour un simple gentilhomme et ne faisant que fort peu de séjour dans un endroit, de peur de donner l'occasion ou le temps d'être découvert. Si bien qu'alors il sembloit représenter la personne du roi au regard de son exil, comme il venoit de le faire au regard de son rétablissement. Etant arrivés de Brême à Munster dans trois jours, nous y apprîmes la vérité des nouvelles, et comment M. le vicomte avoit été trahi dans cette ville. Ce qui nous obligea d'en partir d'abord, de sorte que nous n'y demeurâmes que quatre ou cinq heures; ainsi nous évitâmes le danger d'être surpris.

Enfin, à notre arrivée à Londres, nous y trouvâmes madame la comtesse avec tous ceux de la maison qui avoient fait le voyage par mer dans le même navire, arrivés depuis quinze jours, et trois jours ensuite M. le vicomte et tous ses gens furent aussi de retour, ayant été relâchés par messieurs les Etats après quelques jours d'emprisonnement à Wesel.

L'apologie de Son Excellence contre les ambassadeurs du Czar nouvellement arrivés dans la Cour d'Angleterre.

Monsieur le comte de Carlisle, étant de retour à Londres, alla d'abord rendre ses devoirs à Sa Majesté, et lui porta en même temps la lettre que le czar avoit remise entre ses mains à Moscou. Le roi, lui ayant témoigné la joie qu'il avoit de le revoir après un si long voyage, lui parla entre autres choses du sujet de cette ambassade que le czar lui avoit nouvellement envoyée, et, quoique Sa Majesté fût fort satisfaite de la prudence et généreuse conduite de M. le comte pendant ses trois ambassades, néanmoins elle jugea à propos, pour convaincre les ambassadeurs moscovites de la justice de son procédé et du peu de raison que le czar avoit de faire cette poursuite, qu'il fit mettre par écrit succinctement un narratif des principales choses qui s'étoient passées dans sa première ambassade ; ce qui fut fait conformément, par des témoins dignes de foi, à la confusion des ambassadeurs du czar. C'est pourquoi, bien que la plupart des choses qui y sont contenues aient été déjà avancées auparavant, toutefois, puisqu'elles sont ici fort brièvement rapportées, et qu'il y en a d'autres assez remarquables que j'ai passées jusqu'ici sous silence, et que j'ai réservées expressément pour cette occasion, j'ai cru qu'il étoit à propos de produire cette apologie dans la même forme qu'elle fut présentée au roi et aux ambassadeurs du czar.

Les ambassadeurs de Sa Majesté czarienne ayant délivré un écrit où il est fait mention de l'affection extraordinaire que Sa Majesté czarienne porte à Sa Majesté royale, et des grands honneurs qui furent faits dernièrement au comte de Carlisle à cette considération, où ils justifient d'ailleurs toute la procédure des commissaires de Sa Majesté czarienne qui traitèrent avec lui, et condamnent au contraire toute sa conduite par divers articles qu'ils ont dressés contre lui, nous répondons à cela par un narratif de tout ce qui s'est passé sur ce sujet dans l'ambassade dudit comte en Moscovie, comme il a été ordonné par le roi pour sa justification.

Premièrement, quand M. le comte prit terre sur le pont d'Archangel, il fut rencontré par un certain Bogdan, qui lui fit entendre qu'il étoit établi pour être son *pristaf*, et M. le comte le salua selon sa qualité. Mais, comme ils devoient marcher vers la maison qu'on lui avoit préparée, le *pristaf* prit la main droite sur l'ambassadeur et lui dit qu'il avoit reçu cet ordre de Knez [1] Cherbatof, gouverneur d'Archangel. M. le comte, ne voulant pas lui céder, fut obligé de demeurer sur le pont, en la présence d'un grand nombre d'étrangers de diverses nations, près d'une demi-heure, en attendant l'ordre du gouverneur, à qui

1. Lisez *Kníaz*, prince. Ce mot, remarque l'érudit M. Schnitzler, a une grande analogie avec *Koenig*, *King*, *Konung*. d'origine scandinave, et a sans doute été importé en Russie par Rurik. En effet, l'arbre généalogique de toutes les familles princières russes part de Rurik (860) ou de ses compagnons. Il y en a de fraîche date, comme on sait; mais la plupart ont anciennement joui des immunités dont elles ne conservent que le trop brillant titre.

le *pristaf* envoya un message au château sur ce sujet. Enfin le gouverneur changea l'ordre qu'il avoit donné au *pristaf*.

Après cela, le comte de Carlisle étant prêt à partir d'Archangel pour Vologda, le *pristaf* fit avertir par avance Knez Ivan Michailovitz, gouverneur du Vaga, que par son ordre il eût, à l'arrivée de l'ambassadeur, des hommes prêts à Arsinoa pour tirer de là les barques jusqu'à Yagrish ; mais, au lieu de cela, le gouverneur menaça les *strelits* qui furent envoyés, se moqua du *pristaf*, parla légèrement de l'ambassadeur, et ne se mit en peine de rien : tellement que M. le comte fut laissé à sa discrétion dans un pays étranger, où il ne savoit de quel côté se tourner, jusqu'à ce que par un grand soin ayant ramassé des hommes, il fut obligé de s'en servir à ses propres frais d'Arsinoa jusqu'à Yagrish. Il est vrai qu'on lui remboursa l'argent sur son départ de Moscou.

Ensuite le stolnic Offonassy Ivanovitz Nestrof, et le diack Ivan Stepanovitz Davidof, étant venus à Vologda pour conduire l'ambassadeur à Moscou en qualité de *pristaf*, le *stolnic*, la première fois qu'il fit visite à M. l'ambassadeur, lui dit que Sa Majesté czarienne avoit ordonné qu'eux et l'ambassadeur s'en allassent à Moscou, se nommant avec son associé devant l'ambassadeur.

Et quand M. le comte lui demanda qu'il fournît à ses gentilshommes de bons traîneaux pour voyager de Vologda à Moscou, il refusa absolument de leur en donner d'autres que ceux dont les voituriers se servent ordinairement ; de sorte que ces traîneaux étant d'ordinaire fort minces. et crevassés, M. le comte fut contraint de pourvoir

ses gentilshommes de traîneaux à ses propres frais.

D'ailleurs le *stolnic* traita l'ambassadeur si mesquinement qu'on ne faisoit pas difficulté de lui refuser un œuf s'il en avoit besoin, et il disposoit des vivres avec tant de rigueur que les *chalavalnicks*, ou ceux qui achetoient des vivres, n'osoient distribuer quoi que ce fût sans son ordre.

En voyageant de Vologda à Moscou on détint l'ambassadeur en divers endroits sans aucune nécessité.

Et quand il fut enfin arrivé au Yaze, à une lieue et demie de Moscou, qu'il eut demeuré là deux jours, il fut averti par le *stolnic* son *pristaf*, le quatrième de février sur le soir, qu'il feroit le lendemain son entrée à Moscou, et qu'il devoit se tenir prêt à partir à neuf heures du matin; ce qu'il fit. Et néanmoins il fut détenu avec tout son train au Yaze le lendemain jusqu'à quatre heures du soir, étant dépourvu de toute sorte de vivres, et ce fut à cette heure-là seulement qu'on reçut ordre de partir pour Moscou.

Dès qu'on fut venu à moitié chemin de Moscou, l'on renvoya ordre que M. l'ambassadeur ne fît pas son entrée cette nuit-là, mais qu'il passât la nuit dans un village qui n'étoit pas moins incommode que le Yaze.

Là étant arrivé, il reçut un message de la part du czar en la personne d'un diack, nommé Loukian Timopheovitz Golozof, qui remettoit la faute sur les courriers qui avoient été envoyés pour donner le mot de partir, disant qu'ils s'étoient égarés du grand chemin.

M. l'ambassadeur avoit souffert patiemment

jusque là toutes les autres défaveurs ; mais, parceque celle-ci s'étoit faite si publiquement, il demanda qu'on lui fît réparation, et résolut de n'entrer point à Moscou qu'on ne lui eût donné satisfaction là-dessus.

Néanmoins, se fiant sur la parole de Dementé Bashmacof, diack du cabinet czarien, qui vint le voir le lendemain matin et lui promit de la part de Sa Majesté czarienne qu'on lui donneroit toute sorte de satisfaction sur le sujet de ce désordre, il se disposa d'abord à faire son entrée et fut prêt dans moins d'une demi-heure.

Et c'est fort mal à propos que les ambassadeurs de Sa Majesté czarienne allèguent maintenant, comme avoient fait les commissaires, que le comte de Carlisle s'amusa ce jour-là, de sorte qu'il ne partit que fort tard. Il est vrai qu'il entra de nuit à Moscou, mais ce fut en partie à l'occasion du doomnoy dvoranin Ivan Offonassevitz Pronchisof, qui, bien qu'il fût envoyé à l'ambassadeur pour le conduire à Moscou comme son pristaf, demeura long-temps assis dans son traineau à dessein que l'ambassadeur sortît le premier du sien pour aller au devant de lui. Enfin, étant tombés d'accord qu'ils sortiroient tous deux en même temps, le doomnoy dvoranin, voulant tromper l'ambassadeur, feignit de mettre pied à terre au même moment que lui, et demeura pendu en l'air entre les bras de ses goujats.

Mais ce qui causa aussi un grand retardement, ce furent des troupes de gentilshommes et autres qui furent présens à cette réception, pour faire en sorte que la garde continuât jusqu'au faubourg de la ville par où l'on entra. C'est pourquoi ils

étoient obligés de temps en temps de faire des pauses, afin que les gardes qui étoient demeurés derrière l'ambassadeur pussent attraper au galop ceux qui étoient les premiers, et prendre place devant eux, pour suppléer ce qui se seroit autrement rencontré vide.

Ainsi il fut nuit pour la seconde fois avant que l'ambassadeur pût entrer dans la ville; ce que l'on auroit bien pu prévenir en attendant un jour davantage, comme monsieur le comte l'avoit proposé au diack du cabinet czarien.

Mais ces grands cierges dont les ambassadeurs font mention dans leur papier étoient en si bon ordre qu'il est aisé par là de juger que l'on avoit résolu de bonne heure que cette entrée se fît de nuit.

Après cela on donna parole à l'ambassadeur qu'il auroit audience le neuvième de février, et le doomnoy dvoranin lui dit que c'étoit une grande marque de la faveur de Sa Majesté czarienne que ce fût son plaisir de lui donner si tôt audience. Néanmoins elle fut d'abord renvoyée de deux jours, et l'ambassadeur n'en a jamais su la raison.

A sa première audience il représenta à Sa Majesté czarienne qu'il avoit quelque chose à lui déclarer de particulier touchant la personne de monsieur le chevalier Hebdon; mais on ne voulut point lui permettre qu'il délivrât entre les mains de Sa Majesté czarienne la lettre de recommandation qu'il avoit pour monsieur le chevalier, de sorte qu'il fut obligé de la remettre entre les mains des commissaires.

Et, quand il alloit en conférence, messieurs

les commissaires ne bougeoient jamais de la chambre où on la tenoit pour venir au devant de lui, et en toutes les conférences ils prenoient le haut bout de la table.

La première fois qu'il fut en conférence avec eux, il leur donna par écrit une demande fort paisible et modeste, touchant la réparation qui lui avoit été promise sur le sujet du désordre qui s'étoit fait à son entrée.

Et, quoiqu'il leur fît entendre en même temps qu'il ne vouloit pas traiter d'autres affaires d'Etat avant qu'on l'eût satisfait sur ce point, néanmoins, par la persuasion des commissaires, qui le sollicitèrent fort et lui promirent sur leur honneur qu'on lui feroit une due réparation, il leur délivra en même temps un autre papier touchant la restitution des priviléges, qui est une affaire d'Etat qui regarde la véritable et fraternelle amitié des monarques d'Angleterre et de Moscovie, laquelle n'a eu d'autre fondement et principe que ces priviléges.

Quelque temps après, les commissaires répondirent à ces deux propositions de monsieur l'ambassadeur, et dans leur réponse ils mettent au long tous leurs titres et se nomment devant monsieur l'ambassadeur; mais, pour ce qui est de lui, ils se contentent de l'appeler simplement *Knez* Charles Howard.

Et quand ils parlent du père de Sa Majesté royale, ils disent seulement qu'il est *slavopamite*, de glorieuse mémoire; au lieu qu'ils disent du père de Sa Majesté czarienne qu'il est *blagenniopamite*, c'est-à-dire d'heureuse mémoire.

Touchant l'entrée de l'ambassadeur, ils ajou-

tent un autre prétexte, c'est qu'on avoit été longtemps à ranger tous les gentilshommes et les troupes militaires qui furent à la réception.

Ils disent que l'ambassadeur ne devoit pas demander d'être satisfait du renvoi de son entrée avant qu'il fût à Moscou.

Ils l'accusent d'avoir trop tardé lui-même le second jour.

Et enfin ils allèguent que les courriers qui avoient été la cause de ce désordre avoient été châtiés, ce qui n'étoit pas. Que si l'on se fût disposé en quelque façon à faire cette justice à monsieur l'ambassadeur, il n'auroit plus parlé de cette affaire ; et même il témoigna fort souvent aux commissaires qu'il auroit intercédé lui-même pour obtenir leur pardon.

Pour ce qui est des priviléges, au lieu d'y répondre on accuse hautement de rébellion toute la compagnie angloise d'Archangel, et cela de mot à mot comme on l'avoit proposé à Prideaux, agent de la part de Cromwell, sans toutefois en donner aucune preuve.

On allègue, pour faire nombre, que Sa Majesté czarienne avoit donné à connoître à Sa Majesté royale que les priviléges n'avoient été abolis qu'en détestation de la dernière rébellion d'Angleterre.

Mais les commissaires s'appuient particulièrement sur une lettre qu'ils soutiennent avoir été envoyée par feu Sa Majesté royale à sa Majesté czarienne, et disent que Luc Nightingale fut envoyé secrètement de sa part avec cette lettre pour demander la cassation des priviléges.

Ce sont les raisons sur lesquelles ils fondent

leur refus des priviléges, qu'ils refusent en effet si incivilement dans cette réponse qu'il ne se peut rien voir de plus désobligeant. L'on n'en usa pas de même envers Cromwell dans une semblable occasion : car, si même il fut refusé, il le fut au moins d'une manière beaucoup plus civile et en de meilleurs termes, comme on le peut voir dans la réponse que Sa Majesté czarienne lui renvoya : « Nous le Grand-Seigneur, nous trouvant dans un temps de guerre, ne sommes pas présentement en état de considérer ces affaires; mais nous mettrons si bon ordre à l'avenir en faveur des marchands anglois que le tout se rapportera au bien et à l'avantage des deux nations et à la conservation de l'amitié établie entre elles. »

Il est vrai qu'en d'autres écrits qui furent délivrés ensuite, les commissaires allèguent pour excuse les guerres où Sa Majesté czarienne étoit engagée, et semblent laisser encore quelque espérance de les obtenir après la fin de ces guerres. Mais on ne dit cela qu'en des termes généraux, et qu'il faut entendre selon le temps et les occasions, comme l'ambassadeur le remarqua fort bien lors qu'étant avec le doomnoy dvoranin Ivan Offonassevitz Pronchissof, il le sonda sur ce point. Non pas qu'il eût dessein de conclure à de telles conditions (puisqu'il n'en avoit point d'ordre), mais seulement pour mieux s'informer du sens qu'on donnoit à cette ouverture.

Enfin, dans le premier papier, les commissaires se piquent du titre de Très-Illustre que l'ambassadeur avoit donné à Sa Majesté czarienne, un titre dont Sa Majesté royale s'étoit servie dans sa

lettre, et que ses ancêtres ont toujours employé quand ils écrivoient aux ancêtres de Sa Majesté czarienne. Sans doute c'étoit le prendre trop mal dans une harangue qui ne tend qu'à la gloire de Sa Majesté czarienne, et qui étaloit avantageusement avec tout l'éclat possible l'honneur et la grande amitié que Sa Majesté royale lui portoit.

Néanmoins le possolskoy diack Almaze Ivanof, un des commissaires de M. l'ambassadeur, ne fit pas difficulté de dire ouvertement dans son office que ce titre de Très-Illustre dont l'ambassadeur s'étoit servi étoit un terme bien incivil.

Enfin l'ambassadeur, bien loin de recevoir quelque réparation pour l'affront qui lui avoit été fait à son entrée, se trouva plutôt lui-même couvert de blâme par ses commissaires dans leur première réponse, et, au lieu de recevoir une favorable réponse à la demande qu'il fit des priviléges, il se vit tout à coup frustré de ses espérances, tellement qu'il n'étoit pas en état d'entamer d'autres affaires. C'est pourquoi il s'attacha seulement à repliquer aux commissaires, suivant l'occasion qu'ils donnoient dans leur papier.

Premièrement, pour ce qui regarde la faute qu'on imputoit aux courriers, il dit qu'il y avoit fort peu d'apparence qu'ils eussent manqué leur chemin si près de Moscou, puisque, ce même jour-là, ceux qui furent envoyés au même endroit à M. le chevalier Hebdon, de la part de Sa Majesté czarienne, sur un sujet fort déshonnête, trouvèrent aisément leur chemin.

Et, comme on eut ensuite ajouté un autre prétexte, à savoir le rangement des troupes, qui

prit tant de temps qu'on ne put pas être prêt le premier jour (au lieu que les ambassadeurs disent maintenant eux-mêmes dans leur papier que ces troupes attendirent ce jour-là le comte de Carlisle depuis le matin jusqu'au soir), il dit qu'il a de la peine à comprendre (puisque Sa Majesté czarienne peut à son absence, par le bon ordre de ses généraux, faire lever dans ses pays même les plus éloignés de si grandes armées pour combattre un ennemi dans les plus surprenantes rencontres), qu'après être venu si lentement de Vologda, et avoir logé trois jours si près de la ville capitale, ceux qui assistent continuellement devant sa personne, qui voient toujours un si bel ordre dans sa Cour, ne pussent dans un jour entier se mettre en état de recevoir l'ambassadeur d'un ami. Ces expressions sont si obligeantes, et représentent si bien la grandeur et la puissance de Sa Majesté czarienne, qu'il ne se pouvoit rien dire au delà. Néanmoins ce sont les termes dont les commissaires se sont choqués, et dont les ambassadeurs de Sa Majesté czarienne se plaignent aujourd'hui, comme si le comte de Carlisle eût choqué les armées de Sa Majesté czarienne.

Et, parceque M. le comte leur dit ensuite dans sa replique qu'ils avoient donné un mauvais sens à son langage contre sa propre intention, les commissaires firent encore de cela une matière d'injure, et ne manquèrent pas de le quereller là-dessus, comme font encore maintenant les ambassadeurs. De même en est-il arrivé dans un autre endroit où le comte de Carlisle dit qu'ils sont mal fondés dans leur plainte tou-

chant *Illustrissimus*, comme s'il n'étoit pas permis à un étranger en Moscovie de dire la vérité, et qu'il fallût qu'un ambassadeur y fût si esclave que de n'avoir pas la liberté de dire ses sentimens.

Il demanda aussi au nom de Sa Majesté qu'on lui fît voir la lettre de Nightingale, et qu'elle fût remise entre ses mains, comme étant supposée et choquant hautement l'honneur de feu Sa Majesté royale. Mais les commissaires se gardèrent bien de le faire, et après diverses sollicitations ils trouvèrent à propos de dire que la lettre étoit perdue, et que, si on pouvoit la trouver (de quoi ils se passoient fort bien), elle seroit délivrée entre ses mains.

Il représenta que Sa Majesté czarienne avoit promis à Sa Majesté royale, dans une de ses lettres, que, quand son ambassadeur seroit arrivé dans sa Cour, elle rétabliroit les priviléges.

Il répondit en faveur des marchands que l'on avoit accusés mal à propos; il répliqua au sujet d'*Illustrissimus*, et avertit les commissaires d'employer le titre de Défenseur de la foi pour Sa Majesté royale; et c'est à quoi les ambassadeurs feroient bien de prendre garde.

Après cela l'ambassadeur fut invité à dîner avec Sa Majesté czarienne.

Schellimetof, un des principaux stolnics de Sa Majesté, dit à monsieur l'ambassadeur, quand il vint l'avertir que le dîner étoit prêt, que le czar lui commandoit de venir dîner.

Le doomnoy dvoranin Ivan Offonassevitz Pronchissof lui fit savoir, de la part de Sa Majesté czarienne, qu'il y auroit à dîner deux *tzars*, l'un

de Casimous et l'autre de Sibérie, et que leur table seroit au-dessus de la sienne.

Et, quoique Sa Majesté czarienne n'eût alors que son bonnet sur la tête, elle ne daigna pas le tirer quand l'ambassadeur entra dans la salle où il dîna, et elle en usa de même à l'audience privée dont il est fait mention dans la suite.

L'ambassadeur ne fut pas admis à la table de Sa Majesté czarienne, mais on le fit seoir à une autre table beaucoup au-dessous de la sienne, avec un doomnoy dvoranin et un Stolnic.

Cependant les boyards dînèrent au haut bout de la salle, tout près de Sa Majesté czarienne, et furent toujours servis devant l'ambassadeur.

On ne donna pas seulement une serviette à l'ambassadeur.

Après ce traitement, il se passa encore quelques écrits de côté et d'autre entre le comte de Carliste et les commissaires. Mais, comme il vit qu'il ne pouvoit pas réussir par cette voie, et que les commissaires sembloient faire tous leurs efforts pour agrandir la brèche, il trouva bon de tenter une autre voie : ce fut d'obtenir une privée audience de Sa Majesté czarienne. Il la demanda le 22 de mars, mais il ne put l'obtenir que dans un mois.

Et cependant les commissaires firent entendre à monsieur l'ambassadeur qu'en cas qu'il eût cette audience, il ne devoit pas prétendre d'y parler de ses affaires.

Environ ce temps-là il se fit une procession, le jour des Rameaux. L'ambassadeur fut invité de la part de Sa Majesté czarienne à en voir les cérémonies; mais le stolnic qui vint pour le con-

duire ne manqua pas d'entrer le premier dans le carrosse et d'occuper d'abord la place la plus honorable. Monsieur l'ambassadeur, refusant d'y aller à ces conditions, fut obligé d'attendre que Sa Majesté czarienne eût envoyé un ordre contraire.

Le 22 d'avril l'ambassadeur eut son audience privée de Sa Majesté czarienne, à qui il communiqua l'état de ses affaires, examina la foiblesses des raisons sur quoi les commissaires fondoient le refus des priviléges, et révéla le secret de la grande affection que Sa Majesté royale avoit pour elle. Enfin il demanda qu'on lui fît réparation touchant son entrée, et fit des plaintes contre le doomnoy dvoranin Ivan Offonassevitz Pronchissof.

Car il savoit très bien que ce doomnoy dvoranin tâchoit sur toutes choses de le rendre odieux et d'empêcher le succès de ses affaires, comme on peut le remarquer par ces preuves.

Premièrement, l'ambassadeur, étant arrivé à Moscou, fit savoir au doomnoy dvoranin qu'il trouvoit fort étrange qu'on ne voulût pas seulement permettre aux femmes angloises de venir saluer sa femme avant l'audience, et demanda qu'il y eût un peu plus de liberté que cela dans sa maison. Le doomnoy dvoranin en fit d'abord le rapport à Sa Majesté czarienne, mais il l'expliqua si mal et lui donna à dessein un si mauvais sens que la demande en parut fort ridicule à Sa Majesté czarienne.

Il y avoit dans la maison de l'ambassadeur un certain Hollandois nommé Beuchlin, qui avoit là son appartement, qui servoit de prétexte ou de

rendez-vous à une troupe d'espions hollandois qui épioient continuellement les affaires ou les actions de l'ambassadeur. Et cependant on refusoit à toute personne l'entrée dans la maison, si c'étoit touchant les affaires de l'ambassadeur, avant sa première audience; et depuis l'audience même on étoit si rigoureux qu'on examinoit la plupart de ceux qui venoient pour quelques affaires avant qu'ils pussent entrer, d'autres étoient renvoyés ou repoussés avec violence. Le comte de Carlisle, trouvant ce procédé bien rude, demanda qu'au moins ont fit retirer Beuchlin, surtout puisqu'on étoit tellement à l'étroit dans la maison que Almaz Ivanof Posolskoy Diack (un des commissaires) avoit dit franchement qu'il étoit bon que les gentilshommes anglois couchassent tous ensemble, de peur que par hasard les rats ne les emportassent; outre que les Flamands se vantoient ouvertement qu'en dépit de l'ambassadeur, Beuchlin ne sortiroit point de là. Le doomnoy dvoranin, à qui l'ambassadeur s'étoit adressé, comme à son pristaf, pour mettre ordre à cette affaire, la négliga entièrement ou en empêcha le succès, de sorte qu'en effet Beuchlin eut l'avantage sur monsieur l'ambassadeur.

D'ailleurs il arriva qu'un jour le doomnoy dvoranin dit au comte de Carlisle que le roi de Pologne avoit nouvellement envoyé une personne à Sa Majesté czarienne pour lui demander la grâce qu'elle ne continuât plus à lui faire la guerre. L'ambassadeur, tout surpris d'une nouvelle si étrange, lui répliqua que ces termes étoient bien bas et que les princes les plus abattus par les malheurs de la guerre n'avoient jamais témoigné

autrefois tant d'humilité ; mais qu'au reste il étoit bien aise d'apprendre que les affaires de Sa Majesté czarienne fussent en si bon état. Là-dessus le doomnoy dvoranin ne manqua pas de rapporter à Sa Majesté czarienne la première partie de la réponse donnée par l'ambassadeur, en lui donnant de si mauvaises couleurs que Sa Majesté czarienne fut par ce moyen extrêmement irritée contre le comte de Carlisle.

Après cela, Sa Majesté czarienne ayant fait l'honneur à monsieur le comte de l'inviter à voir la procession solennelle dont il a été parlé, ledit Pronchissoff lui demanda, quelque temps après, son opinion touchant les cérémonies de cette procession et s'il ne trouvoit pas que ce fût une plaisante comédie. L'ambassadeur lui répondit civilement qu'il avoit été très satisfait de voir une si belle procession. Mais le doomnoy dvoranin, selon le talent qu'il avoit de déguiser les choses, alla d'abord dire à Sa Majesté czarienne que l'ambassadeur avoit dit que c'étoit une plaisante comédie, ce qui choqua aussi Sa Majesté czarienne extrêmement.

Et comme monsieur le comte discouroit une autre fois avec le même doomnoy dvoranin touchant le mariage qui s'acheminoit autrefois entre le tzar Ivan Basilevitz et une dame angloise du sang royal, le doomnoy dvoranin eut l'effronterie de dire que ce tzar avoit beaucoup de semblables femmes, voulant dire que ni l'un ni l'autre n'avoit le don d'être chaste.

D'autre part, le même doomnoy dvoranin ne fit pas difficulté plusieurs fois de mépriser le présent que Sa Majesté royale avoit envoyé à Sa

Majesté czarienne, et de dire à l'ambassadeur que quand il vit luire l'étain il croyoit bien que ce fût de bon argent.

Néanmoins l'ambassadeur ne se plaignit jamais de ces choses, quoiqu'il en fût fort choqué.

Mais ce ne fut pas la fin des impostures du doomnoy dvoranin. Il dit encore ces faussetés à monsieur le comte : que les affaires de Sa Majesté royale étoient en mauvais état ; qu'il avoit reçu de la compagnie angloise une grande somme d'argent pour l'obliger à faire tous ses efforts pour obtenir les privilèges, comme s'il n'eût été qu'un *posolnick* ou agent de la compagnie, et qu'ensuite de cela il négligeoit les affaires de Sa Majesté. Puis il le menaça qu'il encourroit la disgrâce de Sa Majesté czarienne, et qu'elle ne manqueroit point de se plaindre de lui à Sa Majesté royale, comme ayant transgressé ses ordres. C'est ce que le doomnoy dvoranin ne pouvoit pas savoir, car il est certain que l'ambassadeur ne lui communiqua jamais quels ordres il avoit de la part du roi.

Ce sont les raisons qui obligèrent enfin monsieur le comte à se plaindre du doomnoy dvoranin, et c'est ce qu'il fit quand il eut audience privée de Sa Majesté czarienne.

Cette audience n'eut point d'autre effet que celui-ci : L'ambassadeur ayant donné par écrit deux copies de sa harangue, l'une en anglois, qu'il avoit signée, et l'autre en latin, qui n'étoit signée que de la main de son secrétaire, Golozof, un des commissaires fut employé diverses fois pour persuader l'ambassadeur à signer aussi la

translation latine, qui n'avoit été faite que pour servir d'aide à translater le discours en leur langue, parceque Golozof entendoit le latin; c'est pourquoi l'on avoit eu un soin particulier de conserver autant de conformité qu'il étoit possible entre le latin et l'anglois.

Ce Golozof se servit de ce prétexte pour obliger l'ambassadeur de condescendre à son dessein: que, puisqu'en cette harangue il y avoit tant de précieux témoignages de l'affection que Sa Majesré royale portoit à Sa Majesté czarienne, et qu'elle contenoit d'ailleurs de si belles expressions à l'honneur de Sa Majesté czarienne, il étoit fort juste qu'on en conservât éternellement la mémoire; que, pour ce sujet, il étoit bon que monsieur l'ambassadeur signât aussi la copie latine, et que cela sembleroit rendre la chose de plus grand poids, si elle étoit appuyée sur deux témoignages conformes. Mais l'ambassadeur refusa de signer le latin, puisque ce n'étoit pas son langage naturel.

Enfin pourtant il voulut bien donner cette satisfaction à Sa Majesté czarienne (quoiqu'il s'imaginât bien qu'elle désiroit cela pour quelque raison cachée) et signa la copie latine. Cela fait, ils découvrirent d'abord quelle étoit leur véritable intention.

Premièrement ils se plaignirent comme s'il eût parlé du czar Jean Basilowitz sans aucun respect, quand il dit au commencement de sa harangue: « C'étoit ainsi que le czar Jean Basilowitz, le premier qui lia d'amitié les couronnes d'Angleterre et de Moscovie, etc.» Et, parcequ'il n'ajouta pas tous ses autres titres, ils re-

quirent que l'ambassadeur changeât cette expression ; ce qu'il fit pour leur complaire, car il n'avoit point d'autre raison pour le faire.

Cependant les commissaires, dans un papier qu'ils donnèrent à l'ambassadeur le 24 de mai, nommoient le feu roi simplement roi Charles, et monsieur Culpeper, que Sa présente Majesté avoit envoyé en Moscovie en qualité d'ambassadeur, le messager Guillaume Culpeper. Ce qui apparemment fut fait à dessein : car, quelque insupportable que fût cet abus, on ne voulut point se mettre en peine de le corriger qu'après que l'ambassadeur eut pris congé de Sa Majesté czarienne.

Ensuite on blâma fort le comte de Carlisle (comme font maintenant les ambassadeurs) parcequ'il avoit fait mention du grand bruit qui s'ouït à la chute des fenêtres de la chambre où il étoit en conférence avec les commissaires pendant qu'ils lisoient leur première réponse, dans laquelle ils refusèrent les priviléges. La chose arriva ainsi, et l'ambassadeur trouva bon de l'alléguer, parceque, peut-être, il lui sembla qu'il y avoit quelque chose de fatal dans cet accident.

Mais la plus grande invective fut contre une expression dont l'ambassadeur se servit touchant cette grande somme que Knez Pierre Simonovitz demanda à Sa Majesté royale. C'est ce de quoi on se choqua tellement qu'on accusa l'ambassadeur d'avoir mal parlé à Sa Majesté czarienne, qu'il tenoit un langage indigne de l'amitié qui étoit entre elle et Sa Majesté royale, qu'il avoit transgressé les ordres du roi son maître, et que le Grand Seigneur ne manqueroit pas de s'en plaindre, comme il a fait maintenant par ses am-

bassadeurs. Néanmoins, voici tout ce que l'ambassadeur dit, parlant en la personne du roi : « Je veux bien croire (dit-il) que l'on n'ait pas demandé cette somme pour se faire un honnête prétexte de refuser les priviléges, et Sa Majesté est encore dans ce sentiment. »

Après, au lieu de répondre aux plaintes que l'ambassadeur avoit faites à Sa Majesté czarienne contre le doomnoy dvoranin, Sa Majesté czarienne voulut bien se servir encore de lui comme auparavant pour savoir de temps en temps comment l'ambassadeur se portoit, de sorte que le doomnoy dvoranin retint encore long-temps cet emploi.

Il est vrai qu'on mit enfin un autre pristaf à sa place, une autre personne de moindre condition que lui, mais qui le surpassoit en civilité : c'est le présent ambassadeur de Sa Majesté czarienne. Mais Gregoire Cosmevitz, l'autre pristaf, fit savoir à M. le comte, de la part même de Sa Majesté czarienne, que ce changement s'étoit fait en faveur du doomnoy dvoranin, parcequ'il l'avoit desiré.

Et quelque temps après on donna un papier à l'ambassadeur, où, bien loin de recevoir quelque réparation de la part du doomnoy dvoranin, ce fut lui qui fut justifié dans tous les points que l'ambassadeur avoit avancés contre lui ; et M. le comte fut accusé lui-même qu'il n'avoit pas voulu parler des affaires de son ambassade au doomnoy dvoranin depuis l'audience privée, comme il avoit fait auparavant, de sorte que le doomnoy dvoranin se croyoit être affronté lui-même par M. l'ambassadeur.

Sur le sujet de l'entrée, on ne fit non plus aucune réparation.

Cependant l'ambassadeur offrit à Sa Majesté czarienne la médiation du roi entre elle et le roi de Pologne, dès que la commission fut arrivée de la part de Sa Majesté royale. Sa Majesté czarienne accepta l'offre; mais, comme il ne lui plut pas d'accorder les priviléges, la chose en demeura là.

C'est pourquoi l'ambassadeur (qui depuis le 29 de fevrier avoit déjà déclaré le dessein qu'il avoit de partir au plus tôt, et qui néanmoins avoit été toujours renvoyé de mois en mois sans aucun succès, de manière qu'on lui fit perdre, au préjudice des affaires de Sa Majesté royale, la commodité d'aller à Riga à la faveur des traîneaux) pressa fort pour son départ; et, après qu'il eut été long-temps suspendu, il arriva qu'étant sur le point de l'obtenir, il reçut dans le même jour trois fois des ordres contraires sur ce sujet.

Quand l'ambassadeur prit congé de Sa Majesté czarienne, elle remit entre ses mains une lettre pour Sa Majesté. Le titre de défenseur de la foi n'y étoit point, et l'on refusa au comte de Carlisle de lui en donner la copie, quoique ce soit du droit d'un ambassadeur.

Après qu'il eut pris congé de Sa Majesté czarienne, Sa Majesté lui envoya des présens pour soi et pour sa famille; et, parcequ'il les refusa, les ambassadeurs se plaignent maintenant de ce procédé. Mais voici comment la chose se passa: L'ambassadeur avoit beaucoup de raisons qui l'obligeoient à ne pas accepter ce présent; néanmoins, pour en rendre le refus plus tolérable, il résolut de communiquer ces raisons à deux de ses commissaires, avant que l'on envoyât les présens. C'est pourquoi il attendoit que ses pristafs (qui,

selon leur charge, devoient l'en avertir) lui eussent fait connoître l'intention de Sa Majesté czarienne. Mais, au lieu de cela, le diack Loukian Timopheovitz Golozof envoya parole à l'ambassadeur, comme il étoit à dîner, qu'il s'en venoit avec les présens. Là-dessus l'ambassadeur, quittant son dîner, fit toute la diligence possible pour envoyer quérir l'Ockolnichey Vasili Semonovitz Volinskoy et Larivon Mitrevitz Lopookin Posolskoy Diack; mais, avant qu'il eût envoyé, Loukian entre tout à coup avec les martes zibelines. M. le comte lui représenta d'abord familièrement qu'il étoit fort surpris de son arrivée, et lui dit les raisons pourquoi il ne pouvoit pas accepter le présent de Sa Majesté czarienne. Loukian, ne pouvant pas souffrir le langage de l'ambassadeur, l'interrompoit à tout moment par des transports d'impatience, et enfin le quitta brusquement avec de grandes exclamations.

Le lendemain Vasili Semonovitz Volinskoy fut envoyé à l'ambassadeur de la part de Sa Majesté czarienne pour savoir les raisons pourquoi il avoit refusé ses présens.

L'ambassadeur avoit fait auparavant plusieurs demandes en faveur des Anglois qui étoient dans les terres de Sa Majesté czarienne, à sçavoir :

Qu'on rendît compte aux marchands anglois de leurs maisons et des obligations ou cédules qu'ils avoient contre plusieurs des sujets de Sa Majesté czarienne, pendant les derniers troubles d'Angleterre : les commissaires réduisirent les dettes à 26 roubles à leur compte, et ne se mirent point en peine pour les maisons;

Que l'on fît justice auxdits marchands pour ce

qui leur étoit légitimement dû d'ailleurs : de quoi l'on ne prit aucun soin, au contraire on les traitoit fort sévèrement ;

Que tous les marchands anglois qui voudroient se retirer dans leur patrie pussent toujours avoir des passeports pour s'en aller quand bon leur sembleroit avec leurs familles : cette demande fut accordée, mais c'étoit en vain, puisque l'article précédent ne le fut pas ;

Que tous les sujets du roi en général eussent la liberté de sortir des terres de Sa Majesté czarienne, après en avoir demandé la permission : A cela l'on ne voulut point donner de réponse par écrit, mais on dit seulement de bouche à l'ambassadeur que ceux qui s'engageoient au service de Sa Majesté czarienne étoient obligés de le servir aussi long-temps qu'il lui plairoit, quand ils ne limitoient dans leur engagement un certain nombre d'années ; et c'est ainsi qu'on en a voulu agir envers le général Dyell et le lieutenant-général Drummond, qu'on fit promener si long-temps à Moscou avec les lettres du roi, n'y ayant personne qui voulût les recevoir ;

Qu'on jugeât au plus tôt l'affaire d'un colonel nommé Baily, et d'un autre nommé Coningham, tous deux accusés de trahison : l'on promit que la chose se feroit, mais on en demeura là ;

Que Jacques Mein, colonel, étant exilé en Sibérie avec sa femme et ses enfans, obtînt sa grâce s'il étoit coupable, ou, s'il étoit innocent, qu'on lui fit justice : voici l'obligeante réponse qui fut rendue : « Le colonel Jacob a été exilé en Sibérie pour une grande faute qu'il a commise, et il n'est pas à propos qu'il en soit rappelé » ;

Que mademoiselle Rose, en faveur de qui Sa Majesté royale avoit écrit une lettre, eût, selon cette lettre, la liberté de revenir en Angleterre, son mari y donnant son consentement : cela fut platement refusé, sous prétexte qu'elle étoit de la religion grecque.

L'ambassadeur, ayant fait réflexion sur ces choses et sur beaucoup d'autres qui s'étoient passées dans sa négociation, donna ces raisons pour le refus des présens : qu'on avoit négligé, entre les titres de Sa Majesté royale, celui de défenseur de la foi ; qu'on n'avoit point voulu corriger le titre du feu roi ni de monsieur Culpeper ; que le désordre de son entrée et les affronts de Pronchissof étoient demeurés dans leur force, pour n'avoir point reçu de réparation ; que Sa Majesté czarienne avoit résolu de se plaindre de lui comme l'ayant affrontée, etc. ; le refus des priviléges, la suppression de la lettre de Nightingale, le peu de compte qu'on faisoit de rendre justice aux marchands anglois et de donner la liberté aux sujets de Sa Majesté royale de se retirer quand le terme de leurs obligations seroit expiré ; l'affaire de mademoiselle Rose et des colonels Mein, Baily et Coningham, et qu'on avoit assuré par écrit que la Compagnie angloise avoit trempé ses mains dans le sang du feu roi ; de sorte que tout le succès de cette ambassade étoit d'avoir délivré trois communs soldats anglois qui étoient prisonniers de guerre, dont il n'avoit pu obtenir la liberté qu'avec beaucoup de peine, et qu'à condition que de ces trois il y en eût deux qui demeurassent au service de Sa Majesté czarienne ; ajoutant à cela que pour toutes ces rai-

sons il savoit bien que, n'ayant pas atteint le but de son ambassade et étant encore sujet aux calomnies de Pronchissof, outre qu'il étoit accusé par Sa Majesté czarienne d'avoir mal parlé contre elle, il n'étoit pas à propos qu'il reçût ses présens; qu'autrement il eût fait gloire d'accepter la moindre faveur de la part de Sa Majesté czarienne, et que, pourvu que l'on mît ordre à ses affaires, il étoit prêt à recevoir quel témoignage que ce fût de son affection.

Après cela, l'ambassadeur partit de Moscou, le 24 de juin, Calthof allant à sa suite à cheval. Quand il fut éloigné d'un quart de lieue de la ville, il y eut un clerc du bureau des ambassades qui vint demander Calthof au nom de Sa Majesté czarienne. L'ambassadeur, ne trouvant pas à propos de faire dépendre son voyage de Calthof, le laissa enfin aller, lui promettant qu'il feroit tous ses efforts pour obtenir son congé; c'est pourquoi il écrivit deux lettres au posolskoy diack.

Ce sont les lettres dont les ambassadeurs se plaignent en deux endroits, comme si le comte de Carlisle y disoit que les commissaires ne savoient ce qu'ils faisoient; mais voici comme il y a : *Quorsum hæc vergant nescio, neque vos ipsi scitis qui facitis:* je ne sçais à quoi bute tout ceci, ni vous-mêmes qui le faites. Et de fait, qui peut sçavoir quel événement auront toutes ces actions, à moins que d'avoir un esprit de prophétie ? Et si l'ambassadeur avoit eu dessein de blâmer le jugement des commissaires, il se seroit blâmé lui-même le premier, comme il est aisé de voir par l'expression.

Les ambassadeurs de Sa Majesté czarienne

prétendent que Calthof fut retenu parceque le temps de son service n'étoit pas encore écoulé, et que l'ambassadeur n'avoit pas demandé son congé avant qu'il partît; mais il en est tout autrement, car l'ambassadeur sollicita souvent pour obtenir son congé, et enfin le diack du cabinet czarien lui donna parole que Calthof pouvoit librement sortir de la Moscovie. Il avoit passé le temps pour lequel il s'étoit engagé, et par conséquent il pouvoit librement, selon le droit des gens, suivre l'ambassadeur de son prince sans qu'il demandât congé ou qu'il se servît d'aucune formalité de cette nature; au lieu que, par le mauvais traitement qu'il reçut après le départ de monsieur l'ambassadeur, il fut contraint de se rengager pour deux ans davantage.

Voilà quelle fut la déposition en faveur de M. le comte de Carlisle, touchant sa première ambassade, contre les objections des ambassadeurs du czar. La réponse qui leur fut donnée par le roi fut : que Sa Majesté, bien loin d'avoir sujet de blâmer son procédé, trouvoit fort étrange qu'on l'eût traité si indignement en diverses occasions, de sorte qu'elle avoit bien plus sujet de se plaindre que Sa Majesté czarienne. Et pour ce qui regarde cette prétendue affection du czar pour Sa Majesté britannique que ces ambassadeurs avoient tant étalée dans leur papier, il fut répondu : que Sa Majesté auroit bien de la peine à s'en persuader, jusqu'à ce qu'elle en vît les fondemens ıétablis, assavoir les priviléges des marchands ses sujets. Son Excellence, ayant été justifiée, à la confusion des ambassadeurs moscovites, qui s'imaginoient de le perdre, ne laissa

pas que de leur faire visite avant leur départ. Et quelque temps après M. le chevalier Hebdon fut envoyé à Moscou en qualité d'envoyé extraordinaire ; mais ce fut sans aucun succès : tellement que les choses sont encore dans le même état entre les deux couronnes d'Angleterre et de Moscovie.





DESCRIPTION

DE

LA MOSCOVIE

La Moscovie n'étant pas un pays fort connu des autres nations, parcequ'il en est très peu qui y voyagent et que les gens du pays n'ont pas la liberté d'en sortir, j'ai cru qu'il étoit à propos, pour la satisfaction du lecteur, de finir cet ouvrage par une exacte et succincte description de ce pays. C'est pourquoi je diviserai toute ma matière en deux parties principales : l'une touchant l'état du pays proprement, et l'autre touchant l'état de ses habitans.

LA PREMIÈRE PARTIE.

I

Du nom, de l'étendue et des limites du pays. De ses forêts, lacs et rivières. De son air et de ses climats.

La Moscovie n'est proprement que le nom d'une province ainsi appelée, dont Moscou est la ville capitale. Mais comme la province de France communique son nom à tout le royaume de France, ainsi par la Moscovie l'on entend ordinairement tout l'empire du czar. Anciennement ce pays étoit connu par le nom de Sarmatie, et faisoit partie de ce que l'on appeloit *Sarmatie européenne*, qui du côté du nord n'étoit pas connue plus avant que la source du Tanaïs. En ce temps-là ce pays étoit divisé en plusieurs états et nations, entre lesquelles les Russiens étoient les plus forts, de sorte qu'ils devinrent dans la suite du temps les premiers maîtres du pays en général, les Moscovites n'ayant qu'une province à soi. De là vient que ce pays, depuis plusieurs siècles, a été généralement connu par le nom de Russie[1]. Enfin,

1. On fait dériver le mot *Russie* de *ross*, *dispersé*. Procope appelle les Russes Σπορᾶδες; mais, en langue teutonique, *ross* signifie *cheval* : les Russes primitifs pouvoient bien être désignés comme un *peuple cavalier*; ou bien n'ont-ils simplement emprunté leur nom qu'à cette foible rivière de Ross qui se jette dans le Dniéper, prés de Korsun? Je n'avance

Jean, fils de Daniel, étant prince de Moscovie, et ayant transféré le siége de sa principauté de Volodimir à Moscou, les états de Russie, tant par mariages que par fraude et conquête, vinrent à être unis peu à peu à cette principauté, et depuis ce temps-là le nom de Moscovie a prévalu, surtout parmi les étrangers, la première province donnant la dénomination au reste de l'empire.

Cet état s'étend du côté du septentrion jusques à la mer Glaciale, au-delà du cercle arctique; vers l'orient il a le fleuve d'Oby, qui passe par le pays des Samoièdes, du côté de Nova-Zembla; vers le midi il s'étend jusques à la mer Caspienne, et du côté d'Occident il aboutit à la Pologne et la Livonie. Tellement que, si l'on en prend la longueur du nord au sud, comme de Kola en Laponie jusqu'à Astracan vers la mer Caspienne, il y a bien six cents lieues, et sa largeur de l'occident à l'orient n'en contient guères moins. Si bien que la Moscovie est sans contredit le plus grand état de l'Europe.

Il est vrai qu'il est tellement plein de forêts que, dans l'espace de cinq cents lieues que nous fîmes à travers ce pays-là, nous en eûmes toujours en vue, quoique ce fût la partie la mieux peuplée du pays. Ces bois sont des restes de la grande forêt d'Hercynie, qui s'étendoit autrefois par tout le nord, et qui est encore plus à remarquer ici que dans aucun des pays circonvoisins :

qu'en tremblant cette dernière étymologie, quoiqu'elle ne contredise pas Pline, qui place les Roxolains dans le pays *au delà* du Palus Méotide, et dit qu'ils ne tardèrent pas à s'y *étendre*.

car la Moscovie n'est pas assez peuplée pour en défricher les terres, et ce qu'il y a déjà de défriché suffit pour suppléer aux nécessités de ses habitans. Les bois sont presque tous de sapin et de bouleau, qui croissent si épais qu'à peine les rayons du soleil peuvent percer à travers ; ce qui fait qu'il y a bien du plaisir à y voyager l'été.

Mais ce qui rend ce pays extrêmement plaisant et agréable à la vue, c'est que, comme il est fort plat, il est arrosé d'un grand nombre de lacs et de rivières. Entre autres lacs il y a le Ladoga, qui n'est pas loin du golfe de Finlande, et qui a environ trente lieues de longueur et presque autant de largeur. Après il y a l'Onéga, qui n'est pas tout à fait si large, mais il est bien aussi long. Ensuite il y a le Biola Ozera, l'Ilmin, sur lequel nous avons passé dans nos voyages, et plusieurs autres de moindre considération, lesquels je passe sous silence.

De ces lacs il sort quantité de rivières qui serpentent de côté et d'autre parmi ces vastes forêts. Ainsi d'un petit lac qu'il y a dans la province de Twere sort le Volga, dont nous avons déjà fait mention, le plus beau fleuve qu'il y ait non seulement dans la Moscovie, mais même dans toute l'Europe. Le Don, que les anciens géographes appeloient Tanaïs, et qui le faisoient diviser l'Europe d'avec l'Asie, a pareillement sa source d'un lac dans la province de Rhezan, à quelque trente lieues de Moscou ; d'où, après une longue course du côté de l'est, il revient vers le midi et se jette dans le Palus Mæotis. Mais, outre ces fameuses rivières, il y a le Borysthène, que les gens du pays appellent maintenant

Nieper, qui sépare la Moscovie de la Lithuanie ; il prend sa source dans la forêt de Volkonskoy, du côté de Smolensco, fait une course considérable vers le midi, et enfin se va rendre dans le Pont-Euxin. De plus, il y a le grand Duina, sur lequel nous fîmes voyage ; le Vuyma, qui s'y jette, et, du côté de l'est, l'Oby, dont j'ai parlé. Le Mosca, qui arrose Moscou, et le Duina, qui passe par la Livonie et se jette dans la mer Baltique, sont aussi deux rivières fort considérables. Mais je pourrois encore en nommer quantité d'autres de remarque, dont la plupart se perdent dans le Volga, ce grand réceptacle qui, étant grossi comme il est par le concours de tant de rivières, entre dans la mer Caspienne (par manière de dire) en grande pompe, se divisant en plusieurs branches, par où il se jette dans la mer en divers endroits, de sorte qu'il a pour le moins dix ou onze embouchures.

Pour ce qui est de l'air de ce pays, il est fort piquant et extrêmement froid l'hiver ; mais, comme les provinces sont plus ou moins éloignées du nord, aussi il y a divers degrés de froid. Du côté de Moscou, qui est situé presque au cœur du pays, l'hiver ne dure d'ordinaire que six ou sept mois au plus ; au lieu que, dans les provinces les plus éloignées du côté de l'est et du nord, il dure bien davantage, puisque les rivières, qui ne dégèlent qu'au mois de mai, regèlent au mois d'août. Quoi qu'il en soit, le froid est si âpre partout que toutes les eaux du pays se glacent tous les hivers et changent tellement de face qu'à peine peut-on les discerner de la terre. Les lacs les plus vastes, les fleuves les

plus grands et les plus rapides, sont tous sujets à cette métamorphose ; et, comme il semble qu'alors ils changent de nature, ils changent aussi d'usage : car, après avoir servi l'été de passage aux bateaux, l'hiver les traîneaux y passent aussi librement que sur terre, n'y ayant point de lac ou de rivière dont la glace ne soit d'ordinaire de trois ou quatre pieds d'épaisseur. Et il est assez probable que cette grande abondance d'eaux qu'il y a dans la Moscovie, étant une fois congelée, contribue aussi à rendre dans la suite l'air si froid et si âpre qu'il est dans cette saison, de sorte qu'on a souvent de la peine à le surmonter par les exercices du corps ; que quelquefois la terre s'ouvre comme par la sécheresse ; que, quand on jette un peu d'eau froide en l'air, elle se convertit en glace à mesure qu'elle tombe à terre ; d'où vient aussi que, quand on sort d'une chambre chaude à l'air, d'abord on se trouve l'haleine si surprise par le grand changement d'air, qu'à peine peut-on respirer, et, s'il arrive qu'au cœur de l'hiver on touche quelque pièce de fer ou d'étain, ou de quelque autre métal exposé à l'air, avec des doigts mouillés de salive, d'eau chaude, ils s'y attachent tellement que la peau y demeure quand on les retire. Enfin, comme si c'étoit un froid venimeux, ce n'est pas une chose extraordinaire d'y rencontrer sur les chemins des hommes transis de froid, beaucoup moins d'y voir quelques membres gelés, comme les lèvres, le nez, les oreilles, les mains et les pieds, où le froid fait plus d'impression. C'est une chose dont je puis raisonner moi-même par expérience. Au reste, il y a au moins cette commodité ès hivers de Moscovie, qu'il

n'y a ni pluie ni boue dès que l'hiver s'est une fois établi, car pendant tout ce temps-là on ne voit tout le pays couvert que de neige; et elle tombe presque toute au commencement de l'hiver, après quoi le temps d'ordinaire est fort serein, l'air brillant partout de ces plus minces et plus subtiles parties de la neige congelée qui s'élèvent en l'air, et qui font le plus de mal aux voyageurs. Ainsi, la neige étant ferme et bien congelée, elle fournit d'ailleurs la commodité de voyager par la voie des traîneaux, qui est tout à fait commode, comme on a pu le remarquer dans la description du voyage que nous fîmes de Vologda à Moscou. Mais le plus grand avantage qui résulte du froid de Moscovie, c'est que le pays en est fort sain, de sorte qu'il n'est point sujet aux maladies populaires et à tant d'intempéries qui se trouvent dans les pays chauds : car, pourvu qu'on soit bien couvert, les corps en sont plus robustes et la santé plus vigoureuse. Il est vrai qu'en été les chaleurs y sont excessives le jour et presque insupportables, et qu'au contraire les nuits y sont si fraîches, que dans nos voyages d'été nous avons vu des frimas au mois de juillet, ce qui arrive sans doute par la froideur naturelle de la terre, qui prévaut dans la nuit. Or il ne faut pas douter qu'un changement de temps si grand et si subit ne pût causer bien de l'altération dans la santé, à moins que d'y être tout à fait accoutumé, comme sont les Moscovites, ou que d'avoir le soin de se couvrir d'abord autant qu'il est nécessaire pour suppléer à la chaleur du soleil.

Mais, comme il y a en Moscovie divers degrés

de froid, selon les différens climats sous lesquels tout ce vaste continent est situé, ainsi par la même raison il y a bien de la différence dans la longueur des jours : car, au lieu que du côté de Moscou le plus grand jour n'est que d'environ dix-huit heures et la nuit à proportion, du côté du nord et de l'est, comme en Laponie, Condora et Petzora, il y a six mois consécutifs de jour et six mois de suite de nuit.

II

De l'état du pays au regard des nécessités de l'homme.

Pour ce qui est des alimens nécessaires à l'homme pour sa subsistance, premièrement la Moscovie produit de fort bon blé, et cela dans moins de temps que l'on ne s'imagine : car, bien que du côté de Moscou et des provinces voisines la terre soit ordinairement découverte au commencement d'avril, néanmoins les semailles ne se font pas devant le mois de mai, parcequ'il faut du temps à la terre pour se dégeler; mais cela n'empêche pas que les blés ne soient prêts pour la moisson au mois de juillet. La neige qui se fond au printemps, après avoir long-temps croupi sur la face de la terre, l'amollit tellement et la prépare si bien à recevoir la vertu des rayons du soleil, qu'avec la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit, le blé pousse d'abord, et dans moins de deux mois vient à sa maturité. Il est vrai que le

terroir n'est pas également fertile partout, et que les provinces les plus avancées du côté du nord et du nord-est ne produisent presque point de blé; mais le reste du pays est si fertile qu'il y croît assez de grain non seulement pour le corps du pays, mais même pour d'autres nations. Et, comme il y a grande abondance de blé, aussi le pays produit beaucoup de fruits, comme des prunes, cerises, poires, pommes, groseilles, fraises et framboises; mais il n'y en a pas de ceux qui demandent beaucoup de temps à mûrir, comme des noix, des raisins, etc. Pour des légumes et des herbes potagères, il y en a suffisamment; et pour ce qui est des oignons et de l'ail, il n'est rien de si commun que cela. Il y a aussi quantité de concombres, citrouilles et melons, et entre ceux-ci il s'en trouve qui sont d'une grandeur prodigieuse. D'ailleurs il y a dans le pays une source inépuisable de miel, les abeilles faisant elles-mêmes leurs ruches dans les bois, sans l'intervention de l'homme. Et quant au sel, les provinces septentrionales en pourvoient abondamment le reste du pays. Mais, comme ce pays est riche en pâturages, aussi il produit quantité de bon bétail pour du beurre, du fromage et de la viande; et pour de la venaison, il y a assez de lièvres, de daims et de porcs-sangliers. Le gibier y est aussi fort commun: car, outre la volaille domestique, il y a un grand nombre, entre autres, de faisans, perdrix, gelinottes, bécasses, canards sauvages, coqs de bruyère et pigeons ramiers. Les forêts sont aussi toutes pleines de petits oiseaux, comme de tourdes, alouettes, grives, etc. Il y a même quantité d'oiseaux de proie, et du

côté d'Archangel il se trouve des faucons qui sont tout à fait blancs. Que si les bois produisent tant de gibier pour le service de ses habitans, les rivières, les lacs et les étangs ne sont pas moins garnis de poissons, qui sont fort bons, chacun selon son espèce. Pour la boisson, le pays produit de quoi faire de bonne bière, et, comme il y a si grande quantité de miel, il y a de quoi faire assez d'hydromel. Enfin, au lieu de vin, les habitans peuvent faire de l'eau-de-vie, qui est beaucoup plus propre pour ces climats.

Pour ce qui regarde le vêtement, la Moscovie produit du chanvre et du lin pour faire du linge; mais pour du drap, il n'y a que de la laine fort grossière. D'ailleurs, les forêts sont tellement remplies de bêtes sauvages qu'il n'y manque pas de fourrures pour l'hiver, afin de résister aux injures de l'air : car, outre les fourrures communes, comme celles des loutres, martes, lièvres et renards communs (dont les deux derniers prennent une couleur tout à fait blanche l'hiver), il y en a aussi des plus précieuses, comme celles des renards noirs, des martes zibelines, de castor, d'hermine et de petit gris. Et pour parfumer les habits, il s'y trouve une espèce de rat d'eau dont la peau exhale une odeur semblable à celle de musc. Du côté du nord, il y a quantité de buffles; et si la peau des ours et des loups est bonne à quelque chose, le pays est si plein de ces animaux que même il n'y fait pas bon de voyager, l'hiver principalement, car alors ils vont d'ordinaire en troupe, et, étant pressés par la faim, n'épargnent rien de tout ce qui peut l'assouvir. De chaque sorte il s'en trouve des blancs et des

noirs, et ordinairement les blancs sont les plus féroces. Du côté d'Astracan il y a une espèce de citrouille (selon le rapport de M. Olearius, lequel me fut confirmé), de la figure d'un agneau, qui change de place à mesure qu'elle croît, fait sécher l'herbe partout où elle se tourne, et, étant mûre, se couvre d'une certaine peau velue, qui sert de fourrure après qu'on l'a préparée[1]. Touchant le cuir de Russie, c'est quelque chose de si connu dans l'Europe que je n'ai pas besoin d'en parler davantage.

Pour ce qui est des bâtimens ou maisons en Moscovie, j'avoue qu'il y a fort peu de pierre[2], mais en récompense il y a une quantité excessive de bois. Et je trouve que c'est beaucoup plus commode, non seulement parcequ'une maison de bois se peut bâtir dans peu de temps et à peu de frais, mais aussi parceque naturellement le bois (et surtout le sapin) est beaucoup moins froid et moins humide que la pierre. Il est vrai qu'il y a ce désavantage que, comme le bois

1. C'est cette plante animale dont parle Margeret, « de laquelle autrefois quelques autheurs ont écrit, à sçavoir des moutons qui croissent hors la terre, lesquels sont attachez à la racine comme par un boyau de deux ou trois brasses au nombril. Ledit mouton mange l'herbe à l'entour de soy, et puis meurt. Ils sont de la grosseur d'un agneau, la laine un peu frizée : des peaux s'en trouve aucunes toutes blanches, et d'autres un peu picotées. J'en ay veu diverses peaux. »

2. Ce n'est, en effet, dit Orlof, que sous la régence de Sophie que le prince Basile Galitzin inspira aux Russes, par son exemple, le goût de l'architecture et des édifices solides. « Ce ministre se distingua par son esprit, son urbanité et sa magnificence ; il traitoit les étrangers avec bienveillance, il savoit apprécier le mérite, évitoit toute débauche, et consacroit à d'utiles entretiens le loisir que lui laissoient les

est une matière tout à fait combustible, aussi les bâtimens qui en sont faits sont sujets aux embrasemens. En lieu de verre pour les fenêtres, il y a dans la Corélie, du côté d'Archangel, du talc, dont les peintres en miniature se servent aussi fort fréquemment pour mettre devant leurs portraits. On tire cela d'un rocher qui se fend de soi-même en plaques minces et unies, de sorte qu'il est pour le moins aussi transparent que le verre; mais il ne se casse point.

Enfin il y a en Moscovie, pour divers usages, premièrement grande quantité de chevaux, qui sont généralement d'assez petite taille, mais ils ne laissent pas que d'être fort robustes et de rendre bon service. Il y a aussi beaucoup de soufre et de salpêtre, et du bois de sapin l'on tire une quantité prodigieuse de térébenthine, poix, goudron, résine, surtout du côté du nord et de

affaires. Sa maison, surmontée d'un toit de cuivre, pouvoit rivaliser avec les plus élégantes habitations européennes, et étoit comble de riches étoffes et de tableaux des plus célèbres maîtres. Il en bâtit une pareille au Kremlin pour les ambassadeurs, construisit beaucoup d'édifices publics, jeta sur la Moskova un pont de vingt arches, et pava la ville. A son instigation, les habitants de la vieille capitale l'ornèrent de plus de trois mille maisons en pierre. Galitzin fit venir de l'étranger vingt docteurs et considérablement de livres rares. Il engageoit les boyards à se préoccuper de l'éducation de leurs fils, soit en les envoyant à l'étranger, soit en en faisant venir des instituteurs. Il aimoit à converser avec les jésuites, qui furent chassés de Moscou en même temps que lui. » (*Histoire des princes Galitzin*, par Serchévskiy. S. Pg., 1853.) Les éminens services que rendit à son pays cet homme, capable, d'après les dépêches de Neuville, de le changer, s'il en avoit eu le temps comme il en avoit eu la volonté, n'empêchèrent pas Pierre Ier de le faire mourir dans le plus dur exil.

l'ouest. Pour des mines de métal, s'il y en a, elles sont en petit nombre. Mais, comme il n'y manque pas de bétail ni de miel, aussi l'on en peut tirer beaucoup de suif et de cire. D'ailleurs, le pays produit des fleurs et des herbes fortes, et de la racine d'un arbre que les Moscovites appellent *berozevites*[1] ils font une certaine eau fort saine, dans les mois d'avril, mai et juin, qui se boit alors jusqu'à ce que la moelle de l'arbre se sèche, et qu'ainsi l'eau en soit tarie. Au baye de Saint-Nicolas, il y a un poisson semblable au veau marin, de la graisse duquel il se fait de l'huile qui sert à beaucoup de choses, la plus pure à préparer la laine pour faire du drap, et le reste à faire du savon et à rendre le cuir souple. Du côté de Petzora, il y a un autre poisson que l'on appelle morse, qui a de grandes dents, dont on se sert pour des manches de couteaux et des poignées de cimeterres; et la Sibérie produit une certaine colle qui sert particulièrement à coller du papier ensemble : car, en humectant la colle seulement du bout de la langue, et la passant par dessus le bord de deux feuillets que l'on veut coller ensemble, ils s'unissent si fort et si bien dès que les bords sont appliqués l'un sur l'autre qu'à peine paroît-il qu'ils aient été collés.

1. Le bouleau.

LA SECONDE PARTIE.

I.

De l'origine, complexion, génie, langue et habillement des Moscovites.

Les Moscovites proprement sont ceux qui habitent dans la province que l'on appelle Moscovie, et (comme il est assez probable) ils tirent leur nom des *Moschi* dont il est fait mention dans la *Pharsale* de Lucain, qui avoient leur situation, selon Pline, près la source de la rivière Phasis, laquelle sort des montagnes d'Arménie et se jette dans le Pont-Euxin. Ces Moschi apparemment sont ainsi appelés de Mesech ou Mosoch (selon les anciens), fils de Japhet, qui se vint habituer après le déluge au nord et nord-est de Syrie, sur les frontières de Cholcis et d'Arménie, où Pline, comme nous venons de dire, a placé les Moschi, et où il y a une grande suite de montagnes que la plupart des auteurs anciens ont appelées *Montes Moschici.* Mais présentement ce nom de Moscovites ne s'étend pas seulement aux habitans de la province de Moscovie, mais même à ceux qui sont Russiens d'origine, hormis ceux qui dépendent du royaume de Pologne. Il en est pourtant qui leur donnent encore assez fréquemment le nom de Russes ou Russiens, et c'est ce que j'ai fait moi-même diverses fois dans ma relation. Enfin, comme par le nom de Moscovie

l'on entend d'ordinaire tout le corps de cet état, ainsi par les Moscovites on entend généralement tous ceux qui le composent conjointement; à moins que l'on ne veuille excepter entre autres ceux qui ont un langage à part, comme les Lapons au nord, les Samoïèdes à l'est, et les Tartares au sud. Et de fait, puisqu'il n'y a rien qui distingue tant les nations que la différence des langues, l'on peut bien ne pas comprendre ceux-ci sous le nom de Moscovites. Aussi c'est suivant cette considération que je parle d'ordinaire de la Moscovie sans avoir égard à ces trois différens pays.

Entre les Moscovites, les hommes en général sont de grosse taille et d'une proportion carrée; ils sont robustes de corps et ont les pieds assez légers pour la course. Il y en a quantité qui sont fournis de grosses panses, et surtout les principaux d'entre eux, qui font gloire d'avoir de gros ventres, comme si c'étoit la marque de leur noblesse. Ils sont assez bien faits de visage, et ils ont généralement les yeux gris; mais ils paroissent un peu basanés. Les femmes sont d'une taille médiocre et bien proportionnées; elles ont le visage assez bien fait, et leur teint n'est pas désagréable.

Pour ce qui est du naturel ou génie des hommes, premièrement ils sont tous faits à la misère et à la fatigue, car ils y sont élevés dès le berceau, comme nous verrons dans la suite[1]; et,

1. Moscorum populi ea sunt laboris ac famis tolerantia quam ulla alia natio, et si omni alio, tam campo quam præsidio, careant alimonio, solo pane, sale et aqua perdurare possint; iter prosequentes farinæ contenti sacculo, ex

puisqu'ils ont d'autre part assez de cœur, il n'y a point de doute que l'on n'en pût faire de bons soldats pour la guerre[1]. Ils sont fins et ne manquent pas de génie ou d'esprit; mais ils sont si bien élevés à l'esclavage qu'ils y sont presque insensibles[2]. Cependant ils s'adonnent tellement à l'oisiveté qu'elle semble être le partage de cette nation : car ils sont d'ordinaire fainéans ou lâches dans le travail; ils préfèrent bien souvent les coups de bâton et le fouet à une honnête occupation[3]. D'où vient que l'ivrognerie est si com-

qua aqua reperta proxima, injecto sale, absque decoctione pulmentum formant, famem eo mortificant, eaque mortificata, ita sunt vegeti, et hilares, ut canant et modulentur. (Sebastianus Glavinich, *De rebus Moschorum.*)

1. « Il s'y trouve des gens de cœur en grand nombre qui ont la main aussi bonne que la langue. Et d'autant que dès leur jeunesse ils vivent grossièrement et de peu de chose, s'accoutumant à souffrir les incommodités de la vie, on en fait de fort bons soldats, capables de rendre de très signalez services sous des chefs étrangers. Ils sont fort bons dans une place assiégée, où ils se deffendent merveilleusement et ne se rendent qu'à l'extrémité. » (*Estats du grand duc de Moskovie,* par le sieur Davity. Paris, 1660, in-fol..). Sévastopol, forteresse improvisée contre quatre armées réunies, a bien prouvé cette dernière assertion. Aussi l'officier distingué qui en a décrit le siége s'est-il plu à répéter que les Russes se battent avec bravoure et énergie. (V. *l'ouvrage du baron de Bazancourt*, 9, 51, 114.) M. Thiers dit, en racontant une autre guerre : « L'héroïsme, de quelque genre qu'il soit, est la consolation des grands désastres. » Nous aussi nous pouvons dire que cette consolation nous fut accordée tout entière.

2. Sans doute, comme l'observe Vauvenargues, la servitude abaisse quelques hommes jusqu'à s'en faire aimer; mais elle est complétement opposée au génie aussi bien qu'aux origines de la race slave.

3. Quand on reproche au peuple russe d'être paresseux on oublie qu'il est difficile de chérir le travail lorsqu'on ne travaille pas pour soi ou pour ses enfants. Le peuple russe a

mune parmi eux qu'il n'y a que peu de personnes qui en soient exemptes; et c'est proprement l'eau-de-vie qui, semblable au breuvage de Circé, les transforme souvent, par manière de dire, dans un état de pourceaux. Mais, comme le vice a plusieurs crochets (dit Plutarque) par le moyen desquels il donne aux passions qui en dépendent plusieurs prises pour s'engager les unes avec les autres, de là vient que les Moscovites, pour avoir trop d'aversion pour le travail, s'adonnent non seulement à l'ivrognerie, mais aussi à l'impudicité, de sorte que la sodomie même leur est fort familière. Et, outre toutes ces inclinations vicieuses et criminelles, ils passent d'ailleurs pour des gens extrêmement perfides : en effet, comme ils ne manquent pas de génie et d'adresse, ils ne font pas grand scrupule de s'en servir frauduleusement. Pour ce qui est d'ambition ou d'orgueil, il faut avouer que le commun peuple n'en est guère coupable, tant il est plein de respect

des vertus innées qui rappellent les mœurs patriarcales ; ses vices tiennent à une servitude destinée peut-être à cesser sous le règne d'un Empereur dont on peut attendre les plus grandes choses. *Summa profecto omnia a tali principe expectanda !* La religion des paysans, pour me servir d'une remarque de poids, est sans doute plutôt la conséquence d'une foi instinctive que d'un développement raisonné du sentiment religieux : elle ne préserve pas la famille d'une certaine inclination vers l'intempérance, la dissimulation, la supercherie, ou même la fraude dans les transactions d'intérêt ; mais elle lui inspire une résignation stoïque dans les souffrances physiques et morales, elle contribue à maintenir le respect profond et la déférence absolue des enfants envers les parents, enfin elle inspire, en présence de la mort, une assurance et une sérénité qui ont un véritable caractère de grandeur. (Le Play, *les Ouvriers européens.*)

et de soumission envers ses supérieurs : car, entre autres choses, il est fort libéral de ses bonnetades et profondes révérences, qui se font sans remuer le pied, avec un profond penchement de tête sur le devant. Les femmes font aussi la révérence de même, hormis qu'elles baissent la tête plus lentement que les hommes, et laissent pendre les mains aux côtés, sans toucher au bonnet. Mais, quand un bourgeois ou un paysan s'adresse en particulier à quelque boyard pour lui demander une grâce, alors il se baisse le corps jusqu'à terre et se prosterne de temps en temps à ses pieds, comme si les boyards avoient les oreilles aux pieds. C'est cette grande soumission qui rend la noblesse si fière et si insolente qu'à peine sait-elle ce que c'est que civilité. Partout ils se piquent d'honneur, soit qu'il soit à propos ou non; et, comme ils aiment à avoir de gros ventres, ils se plaisent aussi à posséder un cœur bouffi d'orgueil, tout impertinent ou ridicule qu'il soit.

La langue des Moscovites est un dialecte de l'ancien esclavon, qui se parle encore en beaucoup d'autres nations, comme en Livonie, Pologne, Silésie, Bohême, Moravie et une partie de la Hongrie, en Istrie, Esclavonie, Dace, Epire, Georgie et Mingrélie (qui sont tous deux dans l'Asie), et généralement parmi la milice du Turc : car cette langue s'est merveilleusement étendue dans tous ces pays, tant par la conquête des anciens Sarmates, qui appeloient leurs conquis du nom d'Esclavons, que par la nécessité du négoce et d'autres transactions publiques qui se sont passées entre eux. Au reste, dans tous ces

lieux, elle est plus ou moins changée ou corrompue, selon qu'elle a souffert dans la suite plus ou moins de mélange des autres langues. L'alphabet est composé d'environ quarante lettres [1], d'où vient qu'il y a quantité de consonnantes et de doubles lettres, et leur figure a quelque rapport aux caractères grecs.

Enfin, pour ce qui regarde l'habillement des Moscovites, les hommes portent, à peu près comme les Grecs, de grandes robes dont le bord va jusqu'au talon, avec des manches fort longues et étroites; c'est pourquoi ils les retroussent sur le bras en plusieurs plis, mais cela n'empêche pas qu'ils ne les fassent venir jusqu'aux jointures des doigts, de sorte qu'ils n'ont que la moitié de la main de libre; et, quand ils n'ont rien à faire l'hiver, ils ont de coutume de les laisser pendre en bas dans toute leur longueur, tellement qu'elles leur servent aussi de gants ou de manchons. Mais, sous ce prétexte, ils prennent quelquefois occasion, quand ils ont quelque mauvais dessein sur quelqu'un, d'y cacher des bâtons, des pierres ou des poignards [2]. Sous ces robes il y en a qui portent des vestes qui vont jusqu'au gras de la jambe, avec de grand collets qui pendent sur le derrière, comme ceux des manteaux que l'on portoit autrefois; au lieu que les personnes de qualité surtout portent des caftans ou vestes qui ne vont que jusqu'aux genoux, et qui ont des collets de la façon de ceux des

1. L'alphabet russe n'a que 35 lettres, le slavon en a 41.
2. Cette malveillante supposition est toute gratuite : le poignard a toujours été inconnu en Russie, et les crimes y sont fort rares.

jésuites, hormis qu'ils sont un peu plus larges, de sorte qu'ils font le tour de la tête par derrière un peu plus haut. Leurs chausses sont fort étroites et fermées, et, au lieu de chapeaux, ils ne portent que des bonnets qui sont hauts, ayant une petite ouverture sur le devant et une autre sur le derrière ; mais, comme ils n'ont point de bord qui avance à côté, ils ne sont pas propres à soulager un homme (comme font nos chapeaux) contre l'importunité des vents, de la pluie ou de la neige, ni à le préserver du hâle ; de là vient sans doute que les Moscovites paroissent basanés. Pour leurs jambes, ils portent généralement des bottines qui viennent sur le devant jusqu'au genou, et sur le derrière jusqu'au haut du gras de la jambe, avec des talons fort hauts. Ajoutons à cela qu'ils portent de longues barbes et des cheveux extrêmement courts, l'hiver aussi bien que l'été. En effet, il n'y a que les religieux, et entre les seigneurs de la cour ceux qui sont dans la disgrâce du czar, qui portent les cheveux longs[1]. Ceux-là le font par ordre de l'Eglise, et ceux-ci pour témoigner le ressentiment qu'ils ont de leur malheur, à l'imitation des anciens Grecs : car, quand il leur arrivoit quelque calamité publique, les femmes tondoient leurs cheveux et les hommes les portoient longs, au lieu qu'ordinairement ils fai-

1. « Les grands seigneurs se coupoient les cheveux en rond ; mais étoient-ils tombés dans la disgrâce, ils les laissoient croître sans mesure et n'osoient plus lever les yeux. Le peuple, qui les reconnaissoit à ces deux signes, disoit, en les regardant : Voilà un seigneur qui a fâché le tzar. (Karamzin, *Mœurs russes avant Pierre-le-Grand*.)

soient tout le contraire. Cependant il faut avouer que les Moscovites ont très bonne mine avec leur habillement, et qu'outre l'avantage qu'ils ont d'une belle taille et d'une bonne complexion, ils paroissent infiniment mieux avec leurs grandes robes, leurs bonnets et bottines, leurs cheveux courts et leurs grandes barbes, que ne font la plupart des autres chrétiens avec les habits qu'ils portent. Et, au lieu que ceux-ci changent incessamment de mode, il ne se voit rien de tel parmi les Moscovites : car ils portent toujours la même façon d'habit, et tout ce qui fait la différence entre le noble et le paysan, c'est l'étoffe et la garniture. Les personnes de qualité font faire ordinairement leurs robes de satin ou damas, d'écarlate ou brocard ; les bourgeois, de drap tanné, violet-rouge ou vert-brun ; et les personnes de la plus basse condition, d'un certain grossier drap tanné qui se fait dans le pays. L'hiver, chacun fait fourrer ses robes selon sa qualité : les uns des plus précieuses fourrures, comme de martes zibelines, de castor ou de petit gris ; les autres de celles qui sont plus communes, comme des martes ordinaires, des renards communs et des lièvres, soit dans leur couleur d'été ou dans celle de l'hiver, qui est naturellement aussi blanche que la neige. Pour les paysans, la plupart d'eux se contentent alors de porter des robes toutes faites de peau de mouton, qui ont ceci d'incommode qu'elles exhalent d'ordinaire une odeur très désagréable. Les grands, qui portent sous leurs robes les caftans dont j'ai parlé, avec avec un tour de collet sur le derrière, à la jésuite, le font doubler d'ordinaire de velours ou

de brocard ; et, comme il paroît assez avantageusement, ils l'ornent tout autour de perles et de pierreries. Cette vanité passe souvent jusqu'à leurs chemises, dont ils ont coutume de faire broder le collet, les poignets et l'ouverture de devant avec du fil d'or et de la soie de diverses couleurs, en l'ornant quelquefois de perles. Pour ce qui est des bonnets, les personnes de qualité les font faire ordinairement d'écarlate ou de velours, avec divers rangs de perles à chaque côté ; les bourgeois les font de drap ordinaire, et les plus pauvres de feutre, hormis quelques uns qui ne font pas scrupule d'en porter de drap tout faits de pièces rapportées de diverses couleurs, comme ces bateleurs qui montent sur les théâtres. L'hiver, chacun fait fourrer ses bonnets selon ses moyens, ou selon sa qualité. Enfin leurs bottines sont faites de leur propre cuir de Russie, teint communément en rouge ; ils en garnissent bien les talons de clous, et elles leur servent de poches. Il est vrai que la noblesse porte la plupart des souliers faits à leur mode, avec des bas de soie ou d'estame ; et les paysans se contentent la plupart des souliers qu'ils font eux-mêmes d'osier, avec des pièces de feutre ou de drap grossier qu'ils enveloppent (faute de bas) avec une ficelle autour de la jambe et du pied. Au reste, l'habillement des femmes ne diffère pas beaucoup de celui des hommes, hormis que leurs robes sont un peu plus larges et que les manches y sont attachées, en sorte qu'on peut les mettre ou les laisser pendre à côté, selon les occasions que l'on a. Et, quand elles ne les mettent pas, alors on peut voir leurs manches de

chemise, fort étroites, mais longues de trois ou quatre aunes; d'où vient qu'elles en font un si grand nombre de plis que leur bras paroît tout plissé jusqu'à la jointure des doigts. Elles portent des bottines aussi bien que les hommes; mais leurs bonnets sont faits tout d'une autre façon, et c'est ce qui fait la plus visible différence entre les hommes et les femmes. Pour ce qui est des cheveux, les filles en font deux tresses qu'elles laissent pendre en bas sur le dos, et les femmes mariées les serrent dans une coiffe qu'elles portent sous leurs bonnets. Enfin, il y a ceci de remarquable dans l'extérieur des femmes, que, bien qu'elles aient généralement le visage assez bien fait et qu'elles soient d'une assez bonne complexion, néanmoins elles sont si fort adonnées au fard qu'à peine peuvent-elles croire d'être belles sans être fardées; et, au lieu que les autres femmes cachent leur laideur par le fard, la plupart de celles-ci en ternissent leur beauté mal à propos; outre que le fard dont elles se servent est quelque chose de si grossier qu'il n'est pas besoin d'en être fort près pour s'en apercevoir [1].

1. Oléarius raconte, dit encore Karamzin, que, pendant son séjour à Moscou, la femme du prince Ivan Tcherkaski, jeune et fort jolie, ne voulut absolument point se plâtrer le visage. Quand les dames de sa condition virent que c'étoit de sa part un parti pris de se montrer sans masque à la cour ainsi qu'à la ville, elles conjurèrent, cabalèrent, engagèrent même leurs maris à soutenir l'honneur du fard, et, à la suite d'une guerre assez vive de toutes contre une, elles ne déposèrent les armes qu'après avoir forcé la jeune princesse à peindre son charmant visage, qu'il fallut bien ensuite produire au parti victorieux.

II.

De la façon de vivre des Moscovites, au regard de l'économie.

Premièrement, pour ce qui regarde les maisons en Moscovie, nous avons déjà remarqué que, faute de pierre, elles sont bâties de bois, et qu'il y a cet avantage que l'hiver elles sont moins susceptibles du froid et qu'elles sont toujours à meilleur marché. Mais, parceque d'autre côté il y a ce désavantage, qu'elles sont tout à fait sujettes aux incendies, de là vient que les habitans les bâtissent avec fort peu d'artifice et d'ornement, car ils ne font qu'entasser plusieurs rondins de sapin les uns sur les autres, qu'ils affermissent ensemble à chaque coin; et, comme ces rondins ne sont que des moitiés de troncs de sapin qu'on scie par le milieu, ils mettent le côté rond au dehors, l'écorce en étant ôtée, et garnissent de mousse toutes les jointures. A cause de l'hiver ils les bâtissent fort basses, avec des toits la plupart couverts d'écorce d'arbre ou de gazon, et des fenêtres si petites que, quand on y met la tête, l'on semble être au pilori. Dans une chambre il n'y a d'ordinaire que deux ou trois de ces trous, séparés loin l'un de l'autre; et, au lieu de vitres, on fait les fenêtres avec le talc dont j'ai parlé ci-devant. Il y a quantité de maisons qui n'ont point de cheminées, mais seulement des poêles d'hiver, où ils font toute leur cuisine; de sorte que, quand

ils font le feu dans ces poêles, qui sont de brique ou de pierre, il faut que la fumée passe par la chambre et sorte par la fenêtre; d'où vient que ces maisons sont toutes noires de fumée. Et, comme elles n'ont la plupart qu'un appartement ou deux, il faut que tout cela serve pour père, pour mère et enfans, pour les pourceaux et les poules, ne faisant tous qu'un ménage et couchant pêle-mêle. Au reste, il faut avouer qu'à la réserve des poêles, ces pauvres gens suivent à peu près dans leurs bâtimens la maxime de Lycurgue, qui ne voulut pas que les Lacédémoniens bâtissent leurs maisons qu'avec la hache et la scie.

Mais, si l'appréhension des incendies (dont ils voient souvent des exemples funestes) fait qu'ils sont si peu curieux dans la structure de leurs bâtimens, par la même raison ils sont aussi peu soigneux de les garnir; tellement qu'en cas d'un embrasement, ils ne sauroient perdre grand'-chose outre les quatre murailles de leurs maisons; et ainsi ils se consolent aisément sur la commodité qu'ils ont d'en pouvoir bientôt rebâtir.

Enfin, comme ils sont assez mal logés et garnis, ainsi ils ne vivent d'ordinaire que de peu de chose et ne savent pas se prévaloir des avantages de leur pays. Il est vrai qu'ils mangent d'assez bon pain; mais il pourroit être meilleur s'ils le cuisoient un peu mieux qu'ils ne font. Avec leur pain, ils ne mangent principalement que du poisson frais et salé, des œufs, légumes, choux, concombres frais ou confits au sel et au vinaigre, navets et choses semblables que les jardins produisent, sans oublier l'ail et les oignons, qui

sont tout leur haut goût ; de sorte que l'on a presque aussi tôt découvert un Moscovite par le nez qu'avec les yeux. Ils ont aussi depuis peu appris des Anglois et Hollandois à manger des herbes en salade, car auparavant ils s'imaginoient que c'étoit une brutalité de manger des herbes crues. Pour ce qui est de leur beurre et de leur fromage, ils font l'un et l'autre si mal que les étrangers ont de la peine à s'en servir. Mais, avec les œufs d'un espèce d'esturgeon que l'on pêche dans le Volga, ils font un excellent ragoût qu'ils appellent *ikary,* et les Italiens (qui en sont grands amateurs) *cavayar.* On réduit ces œufs en pâte, et, après qu'on les a préparés avec du sel pendant dix ou douze jours, on les mange en salade, avec du poivre, des oignons, de l'huile et du vinaigre. La viande ne se mange parmi eux que bien rarement, quoiqu'il semble que la froideur du climat dût les obliger à en faire leur principale nourriture ; mais ils sont élevés à cette abstinence par leur sévère religion, qui leur ordonne plus de la moitié de l'année en jours maigres [1]. Cependant ils ne laissent pas d'être généralement gros et gras et d'une complexion robuste, lubriques, comme j'ai déjà remarqué, et propres à la génération, témoin le grand nombre d'enfans qu'il y a dans leurs familles ; ce qui me fait approcher du paradoxe de ceux qui croient que le poisson, entre autres choses (car c'est ce

1. L'Église russe a 116 jours d'abstinence dans l'année, et il ne faut pas croire que cette abstinence ne soit pas observée. L'homme du peuple préférerait mourir plutôt que de l'enfreindre, et les plus opulentes maisons de S. Pétersbourg ne rougissent pas d'y être fidèles.

dont les Moscovites vivent une bonne partie du temps), est aussi nutritif que la viande. Au reste, pour boire, les Moscovites ont du *quaz*[1], une espèce de petite bière qui n'est pas désagréable; ils ont aussi de la bière forte, et assez de glace en été pour boire frais; outre qu'avec leur miel ils font une quantité prodigieuse d'*hydromel*, qui est une boisson fort commune parmi eux, et surtout l'hydromel blanc. Ils le font du miel cru, qu'ils battent dans de l'eau chaude; et après l'avoir long-temps remué avec un bâton, ils le couvrent et le laissent reposer quelque douze heures; ensuite on le fait bouillir, on l'écume, et on le coule à travers un linge; et alors le voilà fait. Mais la meilleure sorte qui se fasse est l'hydromel rouge, que l'on prépare avec plus de soin et d'ingrédiens, savoir avec des cerises ou des groseilles rouges, des fraises ou bien des framboises; et, comme elles lui donnent un goût différent et divers degrés de couleur, aussi il en prend diverses sortes de noms, comme *maliéno*[2], *chercunikyna*[3], *visnova*[4] *et amarodina*[5]. Le vin qu'ils ont, c'est par le moyen des Anglois et des Hollandois, qui le leur transportent par mer, par la voie d'Ar-

1. M. Le Play, auteur de la meilleure monographie de la Russie qui ait paru, ne dédaigne pas de recommander beaucoup le *kvass* comme la boisson la plus saine et la plus rafraîchissante que le voyageur puisse se procurer chez les ouvriers européens. Elle a pour base la farine de seigle aromatisée par divers végétaux.

2. *Malina*, framboise.

3. *Tchernoslivka*, liqueur faite avec des prunes sèches.

4. *Vichnovka*, vin de cerises.

5. *Smorodinovka*, liqueur faite avec des groseilles ou du cassis.

changel. Mais généralement ils sont beaucoup plus amateurs de l'eau-de-vie, dont ils sont de grands buveurs; et, quoiqu'ils en aient de la plus forte qui soit, néanmoins ils ne laissent pas quelquefois d'y mêler un peu de poivre, de peur qu'elle ne perde sa force par les conduits. Ceux qui ont le moyen d'en boire ordinairement ne se mettent pas à table qu'ils n'en aient bu; ils en boivent pendant le repas, et, pour aider la digestion, ils ne manquent pas d'en boire encore un coup sur la fin. Pour ce qui est du commun peuple, ils sont toujours prêts pour en boire, soit qu'ils soient déjà soûls ou non; et ils y sont si fort adonnés qu'ils ne s'en passent guères que par contrainte. Il s'en fait une partie de blé ou de bière, et celle qui se fait du vin leur est la plupart transportée par la voie d'Archangel. Autrefois ils se servoient aussi du tabac, avec autant de passion et d'excès qu'ils se servent maintenant de l'eau de vie, jusqu'à ce qu'il fut rigoureusement défendu l'an 1634, à cause des divers abus qui se commettoient : car, outre que les pauvres gens, au lieu d'acheter du pain, dépensoient mal à propos leur argent en tabac, il y en avoit plusieurs qui, s'étant enivrés de tabac, mettoient le feu dans leurs maisons; et, ce qui porta principalement le patriarche à retrancher cet abus, ils se présentoient devant les images de leurs saints avec une haleine puante après qu'ils avoient fumé. Aujourd'hui pourtant on s'en sert avec plus de liberté, parceque l'on est moins exact en la recherche et en la punition de ceux qui en font trafic.

Après dîner, les Moscovites ont accoutumé de

dormir ; et alors ils se couchent, comme ils font la nuit, sans lits, hormis quelques personnes de qualité qui s'en servent. Anciennement ceux de Capoue ne donnoient point de lit à leurs enfans avant qu'ils fussent mariés, parceque (disoient-ils) les lits n'avoient pas été inventés pour les jeunes gens qui n'ont point encore de barbe, mais seulement pour les gens caducs et chargés d'années. La coutume des Moscovites est bien plus rigoureuse, puisqu'ils ne s'en servent ni avant d'être mariés, ni dans l'état de mariage, non pas même dans une extrême vieillesse et décrépitude. Ils se contentent de se coucher de leur long sur un simple ais, avec leurs habits l'été, et l'hiver sur quelque pièce de drap ou de fourrure.

Pour être éclairé la nuit, les personnes de qualité se servent de bougies, les bourgeois de chandelles, et, au lieu de cela, les paysans, qui vivent d'épargne, se contentent, la plupart du temps, de se servir de grands lumignons de bouleau ou de sapin, qui, étant fort minces et secs, prennent feu facilement et rendent beaucoup de clarté ; mais, comme ils sont d'abord consumés, il faut en avoir bonne provision, pour suppléer à tout moment, si l'on veut éviter les ténèbres.

Pour sortir par la ville, toute la voiture dont on se sert l'hiver, ce sont les traîneaux, qui, ne coûtant que peu de chose, outre l'entretien d'un cheval, il y a peu de maisons, pour peu riches qu'elles soient, qui ne tiennent chacune un traîneau ou davantage. Mais, au lieu que les traîneaux de voyage sont faits (comme j'ai dit ci-devant) pour s'y coucher de son long, la plupart avec un petit couvert de drap sur le derrière pour

tenir la tête du voyageur à l'abri, les traîneaux de ville, et surtout ceux des gens de qualité, ont une place à s'asseoir et sont tout à fait découverts. Cependant ils ornent toujours le derrière avec un tapis ou une peau d'ours quand ils sortent, et alors le traîneau est conduit par un garçon qui monte sur le cheval, dont la tête est ornée de plusieurs queues de loups et de renards, et aux pieds de celui qui est dans le traîneau il y a une peau d'ours pour les tenir chaudement. Au reste, ceux qui ne tiennent point de traîneau chez eux en peuvent trouver à toute occasion de louage, tels qu'ils sont, à assez bon prix. L'été, au lieu de traîneaux, on va par la ville à cheval, et (si je ne me trompe) personne ne tient carrosse, hormis le czar. Que si un boyard a quelques affaires hors de chez soi, il ne manque pas d'y aller à cheval, pour peu de chemin qu'il y ait; et c'est dans cette posture que les pristafs venoient toujours, l'été, chez monsieur l'ambassadeur. Pour ce qui regarde les femmes, celles qui sont de qualité se servent l'hiver de ces traîneaux fermés dont j'ai fait la description sous le nom de *caftanaze;* et l'été elles se servent de certains coches, à peu près comme ceux de France ou de Flandre, avec un grand nombre de goujats à leur suite pour les garder.

Il est vrai que c'est bien rarement qu'elles sortent, car les femmes de ce pays ont ceci de particulier qu'elles sont fort retirées, surtout les femmes de condition. D'où vient que c'est une grande faveur quand un gentilhomme fait voir sa femme à un autre, et qu'il lui donne la liberté de la saluer. Cette façon de vivre des femmes est

si conforme à la nature, et a été si religieusement observée parmi les anciens, qu'il n'y a personne qui, ayant mis à part les sentimens de la chair, ne blâme la liberté à quoi la plupart des femmes de l'Europe s'abandonnent. Plutarque dit que la femme sage doit se comporter tout autrement que la lune; qu'elle ne doit paroître dehors que quand elle est avec son mari, et qu'à son absence elle doit se tenir cachée en la maison. Et Phidias, faisant le portrait de Vénus aux Eliens, la représenta ayant le pied sur l'écaille d'une tortue. Pourquoi cela, sinon pour montrer que c'est à faire aux femmes de s'attacher à leurs maisons, et non pas à trotter dans les rues? En la Bœoce on brûloit, en la présence de l'épouse, l'essieu du coche qui l'avoit amenée à la maison de l'époux, pour faire voir à la nouvelle mariée qu'il n'y avoit plus moyen de sortir. Et parmi les anciens Romains il n'étoit pas permis que la nouvelle mariée passât d'elle-même par dessus le seuil de la porte quand elle entroit chez son mari; mais il falloit que ceux qui l'accompagnoient la levassent par dessus et l'emportassent dedans, montrant par là que désormais elle ne devoit point sortir de la maison que par force, comme elle y étoit entrée. Je pourrois encore alléguer sur ce sujet l'institution de Lycurgue, ce grand oracle de Sparte, qui ordonna sagement que les femmes fissent les affaires de la maison, et leurs maris celles de dehors. C'est ainsi qu'il en est à peu près parmi les Moscovites. Mais, si les femmes mariées vivent si privément, les filles le font beaucoup plus, et s'il arrive qu'elles sortent quelquefois, c'est en couvrant leur visage avec un grand voile. Laquelle cou-

tume est si ancienne qu'elle étoit même du temps d'Abraham : car il est dit de Rebecca (*Genèse*, 24, v. 65) lorsqu'elle venoit de chez son père Béthuel pour épouser Isaac, fils d'Abraham, qu'aussitôt qu'elle eut aperçu Isaac, elle prit un voile et s'en couvrit, ce qui se faisoit sans doute en signe de pudeur et de chasteté, comme le font aujourd'hui les Moscovites. De là vient que les mariages se font seulement entre les parens, de chaque côté : car il n'est pas permis que les garçons et les filles s'entrevoient, ni qu'ils se mêlent de faire entre eux, en quelle façon que ce soit, des promesses de mariage. Ainsi il arrive parfois, par la fraude des parens, qu'un homme qui espéroit d'avoir une belle femme se voit marié avec une femme difforme et désagréable. Au reste, il faut avouer que cette coutume est tout à fait pernicieuse, et qu'elle n'est pas si raisonnable que la maxime de ce peuple de jadis, où il ne se faisoit point de mariage que les deux partis ne se fussent visités tout nus.

Pour ce qui est de la conduite ou du comportement des femmes moscovites envers leurs maris, elle est toute pleine de respect et d'obéissance [1], et en un mot leurs désirs (pour me servir des termes de l'Ecriture sainte) se rapportent à

1. « Les femmes moscovites estiment estre bien aimées de leurs maris quand elles sont bien batues, et croyent qu'elles ne sont pas mieux traictées que quand elles rencontrent des maris revesches et cruels. Un certain Allemand estoit allé en Moscovie, homme du commun ; et si vous en desirez sçavoir le nom en chose de si peu de conséquence, il se nommoit Jordan. Il s'habitua en ce païs et y prit femme : il la caressoit et luy monstroit toute sorte d'amour afin qu'elle l'aimast ; elle au contraire estoit triste, soupiroit

leurs maris. Mais, d'autre côté, les maris, qui devroient gouverner leurs femmes, comme l'âme fait le corps, par une amitié réciproque, les traitent d'ordinaire du haut en bas, avec beaucoup de mépris et de rigueur, car il y en a beaucoup qui ne s'en servent que comme d'un mal nécessaire, les battant même fort souvent, et les tenant plutôt pour des esclaves de leurs corps que pour une partie d'eux-mêmes. Et comme ils traitent indignement leurs femmes, ils sont aussi extrêmement farouches à leurs enfans, de sorte qu'ils sont sans doute un peu trop rigoureux dans leur discipline.

Que s'ils regardent leurs femmes et leurs enfans d'un œil si fier et si sévère, que peut-on es-

souvent, et faisoit paroistre tous signes d'une âme mal contente. Le mary, s'informant de la cause de sa tristesse, disoit qu'il ne luy avoit jamais manqué d'amour. « Voire, dit-elle, vous faictes bien semblant de m'aimer ! Pensez-vous que je ne vois pas bien que vous faictes peu d'estat de moy ? » Puis commença à pleurer amèrement. Lui tout estonné l'embrasse, la prie de lui déclarer en quoy il l'avoit offencée, et que s'il estoit ainsi il la rendroit contente. A quoy elle respond : « Hé quand est-ce que vous m'avez battue pour me faire croire que vous m'aymez si fort ? » car c'est en cela que les femmes cognoissent en ce païs que leurs maris leur portent de l'amour. Jordan entendant cela, l'estonnement l'empêcha de rire. Mais l'un et l'autre estant passé, il creut estre obligé de traicter sa femme comme elle le désiroit. Peu de temps après il prit sujet de la batre ; elle, estant bien bastonnée, commença d'aimer et caresser grandement son mary. Mais il ne s'en arresta par là : car, estant devenu plus rude que sa pauvre femme n'eust desiré, enfin il la batit tant, que l'on dit qu'il luy rompit un jour bras et jambes. » (*Le Tableau des Esprits de M. Jean Barclay*. Paris, 1625.) C'est ainsi à peu près qu'agissent les Allemands chez les Russes : ils commencent par s'en moquer et finissent par se comporter pire qu'eux.

pérer de leur manière d'agir envers leurs serviteurs ? En effet, le service n'y est qu'un pur esclavage ; et, bien qu'il n'y ait guère à gagner outre la vie pendant le temps que l'on sert, néanmoins les maîtres ont généralement un pouvoir si absolu sur leurs serviteurs qu'ils en disposent à peu près comme bon leur semble. Je parle de ces valets surtout qui par nécessité se sont engagés eux-mêmes, ou l'ont été dès leur enfance par leurs propres parens, au service de quelque personne de qualité pour tout le temps de leur vie : car c'est une chose fort commune en Moscovie, et telles gens sont purement dans un état d'esclavage, puisqu'ils ont tout à fait perdu leur liberté. Et dans cet état je laisse à penser quelles soumission et diligence les grands, qui sont si altiers et si impétueux, requièrent de leurs serviteurs, et quel contentement ces serviteurs peuvent espérer de tels maîtres.

III.

Des exercices et divertissemens des Moscovites, et du remède universel dont ils se servent pour se conserver la santé ou guérir les maladies.

Entre les exercices et divertissemens des Moscovites, je mettrai au premier rang une certaine machine assez curieuse qu'ils ont pour se branler. Elle est à peu près de la hauteur d'un moulin à vent, bâtie sur deux grands pilotis s'élevant de la terre en haut, à l'opposite l'un de l'autre, avec une bonne

distance. Au milieu de ces pilotis il y en a un autre qui les traverse, du milieu duquel sortent en croix quatre places à s'asseoir, au bout de quatre inventions de bois d'une même grandeur et distance, à peu près comme les ailes d'un moulin à vent. Sur ces quatre places s'asseoient autant d'hommes, qui, après avoir pris leur place l'un après l'autre, tournent assez rapidement tout autour du pilotis du milieu, et cela purement par le contre-poids qu'ils se donnent : car, pendant que les uns montent, les autres descendent, et ainsi alternativement, jusqu'à ce que quelqu'un des spectateurs les retienne. Les jours de fête, les jeunes gens ont de coutume de s'assembler et de se divertir à coups de poing et de bâton, qu'il n'est pas de bonne grâce alors parmi eux de prendre en mauvaise part. Et c'est ainsi qu'ils s'endurcissent tellement aux coups qu'ils s'y rendent presque insensibles ; si bien qu'il ne faut pas trouver étrange s'ils témoignent plus d'aversion pour le travail que pour le fouet ou le bâton, quand même on les emploie avec beaucoup de rigueur. Il en est aussi qui entendent assez bien la lutte, à quoi ils s'exercent quelquefois à l'imitation des Anglois, qui sont forts adroits en cette sorte d'exercice. L'hiver, ils ont (comme en Hollande) des patins dont ils se servent quand les eaux sont gelées, non pas pour faire des voyages, mais seulement pour s'exercer et s'échauffer sur la glace. Ces patins sont faits de bois, avec un fer dessous long et étroit, bien poli, mais courbé sur le devant ; et, afin que le fer puisse mieux mordre la glace, on tourne les pieds en dedans lorsqu'on s'élance en avant; ainsi l'on marche tout

droit avec une grande vitesse. Pour ce qui est de la musique, hormis celle dont on se sert dans la milice, ils n'ont que des cornemuses[1]. Ils se servent de la danse, mais avec des postures si malséantes et brutales qu'il ne se peut rien voir de plus ridicule : car ils font de certaines grimaces par le mouvement des mains, des épaules et des hanches, comme s'ils ne cherchoient qu'à exciter ainsi leurs appétits déréglés; et ne font au reste que trépigner des pieds, de sorte qu'ils ne bougent presque pas d'une même place. Pour les femmes il y a un exercice tout particulier, par le moyen d'un ais que l'on couche sur un bloc; et à chaque bout de l'ais se met une femme, l'une donnant le branle à l'ais en sautant en l'air, comme font ceux qui se mêlent de danser sur la corde; et, à mesure qu'elle retombe sur son bout, l'autre se jette en l'air à son tour par un mouvement violent. Ainsi elles continuent réciproquement le branle avec beaucoup d'adresse et d'agilité, et se branlent de cette façon un quart d'heure ou davantage de suite sans se reposer. Les femmes de condition mêmes se divertissent quelquefois chez elles de cette manière avec leurs propres servantes.

1. Il n'est pas surprenant que notre voyageur resta peu satisfait de la musique qu'il entendit à Moscou. Un préjugé religieux s'opposoit alors à ses progrès, tant l'Eglise grecque a toujours été peu favorable aux arts : Nicon venoit de faire saisir à domicile, chez tous les particuliers, les instruments de musique, pour en faire un auto-da-fé solennel. Mais le peuple russe a bien le sentiment de la musique : l'écrivain que j'ai volontiers cité precisément parce qu'on ne sauroit être plus défavorable que lui à la Russie, M. de Custine lui-même, le lui concéde.

Au restes, les Moscovites ont nn remède universel (dont j'ai déjà fait mention auparavant) pour se conserver la santé ou guérir leurs maladies : c'est l'usage des bains. Il est vrai que naturellement le pays est fort sain, et, comme j'ai déjà dit, qu'il n'est pas sujet à beaucoup d'intempéries qui se trouvent dans les pays chauds. Néanmoins, comme la plupart des maladies viennent plutôt de nous-mêmes que de dehors, il n'est pas possible que les Moscovites n'en soient quelquefois atteints ; et, soit pour les prévenir ou pour les guérir, ils vont fréquemment au bain : d'où vient qu'il n'y a point de ville dans leur pays où il n'y ait des bains publics et particuliers, car c'est là presque tout le remède qu'ils ont pour les maladies. La manière dont on s'en sert a été suffisamment expliquée dans la description de notre séjour à Vologda.

IV.

De la religion des Moscovites.

La religion de ce peuple est la même que celle des Grecs, car ils suivent leur foi, leurs rituels et leurs cérémonies ; mais ils y sont si mal instruits qu'à peine savent-ils eux-mêmes de quelle religion ils sont. Ils voudroient pourtant bien nous persuader qu'ils ont été convertis au christianisme par la prédication de l'apôtre saint André ; mais ceux qui s'entendent mieux dans la chronologie trouvent que cette nation ne reçut le christianisme

que dans le IXe siècle, et que ce fut par le ministère des Grecs, sous la conduite du patriarche qui étoit pour lors à Constantinople[1]. Ainsi, en tant qu'ils suivent les sentimens de l'église grecque, ils nient que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ils croient qu'il soit nécessaire d'avoir trois immersions au baptême. Ils communient sous les deux espèces[2], se servant de pain levé et mêlant de l'eau tiède dans le vin, qu'ils distribuent tous deux ensemble dans une cuiller. Ils reçoivent les enfans depuis l'âge de sept ans au sacrement de l'Eucharistie[3]. Ils tiennent que les prêtres ont le droit, communément avec les évêques, d'administrer la confirmation. Ils font divorce pour peu de chose[4] et défendent le quatrième mariage. Ils ne donnent les ordres qu'à des gens mariés, et néanmoins ils ne permettent pas que l'on se remarie à moins de quitter les ordres. Ils rejettent les images en bosse, et admettent celles qui sont en plate peinture. Ils observent quatre carêmes l'année, outre deux jours maigres chaque semaine, savoir le mercredi et le vendredi. Ils croient, selon le premier concile de Jérusa-

1. En parfaite communion avec Rome.

2. Pas toujours — *Darff mann auch Brod under den Wein thun wann man eineim Krancken des Herren Leichnam gibt? Es ist genug an dem Wein* (*Fragstück des Cyrillen an Niphoten einen Bischoff zu Novogardia*).

3. Et même bien avant sept ans.

4. Le divorce est, au contraire, très-difficile à obtenir en Russie; mais, d'aprés les récents *Règlements des Consistoires* (art. 231 et 233), quand un homme est condamné à être relégué en Sibérie, sa femme a immédiatement le droit de se remarier si elle ne l'y suit pas volontairement, ce qu'elle fait presque toujours; et quand un des deux époux est absent durant cinq ans, cette absence suffit pour casser leur mariage.

lem, que c'est mal fait de jeûner le samedi ou de manger du sang et des choses étouffées. Ils nient le purgatoire, et ne laissent pas que de prier pour les morts [1]. Enfin, ils croient que les âmes des fidèles ne jouissent pas de la présence de Dieu avant la résurrection. Voilà les points de religion qui leur sont particuliers, à eux et aux Grecs, et en quoi ils diffèrent de l'église romaine et de celle des protestans. Cependant, bien que dans l'extérieur de leur religion il y ait beaucoup plus de rapport ou de ressemblance entre eux et les Romains qu'avec ceux de la religion réformée, ils ne laissent pas pourtant que d'avoir beaucoup plus d'aversion pour ceux-là, particulièrement à cause de l'usurpation du siége et de l'orgueil tyrannique des papes [2]. D'où vient que les Moscovites ont une si grande animosité contre eux qu'ils ne sauroient presque les souffrir dans leur pays. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y en ait toujours quelques uns qui, soit pour gagner leur vie ou pour y semer peu à peu leur religion par des voies secrètes et clandestines, y demeurent comme *incognito* : tant est le clergé de Rome diligent et adroit à s'insinuer sous un masque parmi ses plus grands ennemis, afin de verser doucement sa doctrine dans leur sein !

Pour ce qui est de l'exercice de leur religion, il est certain qu'il y a bien de la superstition ; et, quoiqu'ils ne diffèrent pas des Grecs en aucun point essentiel de la religion, néanmoins ils ont

1. Touchant ce dogme, l'Eglise russe croit et professe en pratique ce que l'Eglise catholique croit et professe en théorie et en pratique.

2. C'est un Anglois qui parle.

entre eux quelques superstitions qui leur sont plus particulières. Touchant le baptême, ils l'administrent d'ordinaire le dimanche, immédiatement après la naissance de l'enfant, avec beaucoup de cérémonies, sur lesquelles je ne prétends pas d'insister. Je dirai seulement qu'il s'y fait beaucoup de croisades et d'onction, et que (comme j'ai déjà dit) l'on y fait trois immersions, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Après cela on attache une croix au cou de l'enfant, laquelle doit pendre tout le temps de sa vie sur son estomac, comme une marque indélébile qu'il est chrétien. Cependant les Moscovites savent si peu ce que c'est que de la religion chrétienne que c'est une chose commune parmi eux d'ignorer la prière dominicale, tant il est vrai qu'ils vivent dans une profonde ignorance, bien qu'ils aient leur Bible translatée en la langue du pays. Tellement que tout le sommaire de leur religion consiste (après le baptême) à aller à l'église les dimanches et les jours de fête, à invoquer les saints avec le culte des images en se faisant fréquemment le signe de la croix, à observer leurs carêmes et leurs autres jours maigres, à se confesser, à recevoir la communion, à aller en procession et quelquefois en pèlerinage.

Le dimanche et les jours de fête, ils vont trois fois à l'église : au matin, à midi et au soir. Mais, au lieu d'entrer dans l'église, ils se tiennent pour l'ordinaire à la porte, à moins que l'on ait été nouvellement au bain, car alors on a la liberté d'entrer dans l'église ; et là chacun se tient debout tout le temps du service, n'y ayant rien pour s'asseoir dans leurs églises ; et chaque homme se

tient tête nue, soit qu'il soit dedans ou non. Alors le prêtre, ayant ses habits sacerdotaux, lit en langue vulgaire l'office, selon l'ordre de leur liturgie, savoir avec des psaumes et chapitres de la Bible, et le symbole d'Athanase. Et, quand ils viennent à dire le *Gospody pomiluy*, c'est-à-dire : « Seigneur, aie pitié de nous », ils baissent tous la tête jusqu'à terre, en faisant bien dévotement le signe de la croix avec les trois doigts de la main droite. En lieu de prédication, le prêtre lit quelquefois une homélie de saint Chrysostôme, ou la vie de quelque saint [1]. Pour ce qui est de leurs jours de fête, ils observent la Naissance de la Vierge Marie, le 8 de septembre; l'Exaltation de la Croix, le 14 du même; l'Oblation de la Vierge, le 21 de novembre; la Naissance de Christ, le 25 de décembre; l'Epiphanie ou la fête des Rois, le 6 de janvier; la Chandeleur, le 2 de février; l'Annonciation de la Vierge, le 25 de mars; ensuite Pâques fleuries, le jour de Pâques, l'Ascension et la Pentecôte; la fête de la Trinité, le jour après celui de la Pentecôte; celle de Toussaint, le dimanche suivant; la Manifestation de la gloire de Christ sur la montagne, le 6 d'août, et l'Ascension de la Vierge,

1. En dépeignant le genre de vie des Russes au XVIIe siècle, Orlof dit que l'ignorance du clergé rendit indispensable la confirmation d'une ancienne loi portant sévère défense aux prêtres de prêcher dans les Eglises. Cette défense n'est pas encore levée. Au mépris des S. Athanase, des S. Chrysostôme, la religion ne s'enseigne pas publiquement en Russie (*La Russie en* 1840, l. 17); le langage du prédicateur, le style de la chaire, y sont encore à créer (Tourguénief, *la Russie et les Russes*).

le 15 du même[1]. Au reste, j'ai commencé par la Naissance de la Vierge Marie, selon l'ordre des Moscovites, qui (à l'imitation des Grecs) commencent leur année le premier jour de septembre, parcequ'ils ne tiennent d'autre époque que celle de la création du monde, qu'ils croient avoir été fait en automne. Et, comme ils diffèrent de nous à cet égard, aussi le font-ils au regard de la dimension du jour : car ils ne tiennent que le jour que nous appelons *artificiel*, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; tellement que la première heure du jour parmi eux commence au lever du soleil, et la première heure de la nuit à son coucher[2].

Pour ce qui regarde l'invocation des saints et le culte des images, c'est quelque chose de si commun parmi les Moscovites qu'elle fait la principale partie de leur dévotion. Mais, encore qu'ils soient d'accord avec les Latins au regard de la chose même, néanmoins ils diffèrent beaucoup au regard de la manière : car premièrement les Moscovites, de même que les Grecs, invoquent des saints que l'Eglise romaine ne reconnoît point, et réciproquement celle-ci en recon-

1. Ils célèbrent pareillement, le 9 décembre, la fête de la Conception de la S. Vierge, et plusieurs antiques Eglises lui ont été dédiées sous ce vocable. « Le 1er may 1195, rapporte Nestor, le vénérable évêque Jehan jette à Kief les fondemens de l'Eglise en pierre, qu'il appelle l'Eglise de la Conception de la Vierge. » Il est vrai que ce Jehan, quatrième du nom, reconnoissoit le Pape pour chef de l'Eglise, comme cela est constaté par une lettre à Alexandre III qu'on possède de lui. —Sur 48 fêtes inscrites aujourd'hui dans le calendrier officiel, 20 sont célébrées en l'honneur de la famille Impériale.

2. C'est à peu près ainsi que l'on compte encore les heures en Italie.

noît quantité que l'Eglise grecque rejette ; secondement, il faut savoir que les images, dans l'Eglise grecque, sont toutes de plate peinture, et qu'elle a en horreur les statues ou images en bosse, dont ils appellent le culte une idolâtrie, comme étant contraire au second commandement de la loi, où les images taillées sont défendues. Quant aux images des saints parmi les Moscovites, outre celles du crucifix et de la Vierge Marie, il n'y en a que fort peu dans leurs églises, et les principales sont celles de saint Jean l'évangéliste, de saint Georges et de saint Nicolas, le patron de Moscovie [1] ; mais ils ont ces images en telle vénération qu'à tout moment ils leur rendent un culte religieux dans les églises, dans les rues publiques et dans leurs propres maisons. En effet, il n'est point de maison où il n'y ait d'image de quelque saint pendue vers une fenêtre, avec une bougie devant ; et, quand ils l'invoquent, ce n'est pas sans beaucoup de profondes révérences et de signes de croix ; laquelle cérémonie est tellement en usage parmi eux qu'ils s'en servent à tout moment, car le signe de la croix est aussi la préface ordinaire de toutes leurs actions civiles. Dans les rues il y a pareillement de ces images expo-

1. L'extraordinaire confiance de la Russie pour S. Nicolas révèle ses affinités primitives avec l'Eglise romaine. Au XIe siècle, Ephraïm occupant le siége de Kief, Urbain II lui enjoignit par une bulle de solenniser le 9 mai la translation des reliques de S. Nicolas à Bari, et il s'y conforma, preuve évidente que les Russes étoient alors bien plus unis avec l'Eglise occidentale qu'avec l'Eglise orientale, car celle-ci se seroit bien gardée de permettre qu'on se réjouît du préjudice que des marchands italiens venoient de lui causer. V. *La Vie admirable de S. Nicolas, patron de la Russie.* Paris, Techener, 1857.

sées au public pour la dévotion, la plupart en des caisses vitrées, soit sur les portes de la ville ou d'une église, ou bien dans quelque carrefour; et, quand un Moscovite passe auprès de ces images, il faut qu'il soit bien empressé s'il ne s'arrête tout court pour dire tout bas une petite prière tête nue, en faisant (au lieu de s'agenouiller) trois ou quatre profondes révérences, avec autant de signes de la croix. Ces images doivent être faites par des gens de la même religion que les Moscovites; et, quand ils en achètent, ils se gardent bien de dire qu'ils les achètent, mais ils disent qu'on les troque contre de l'argent. Enfin, ils ont tant de respect pour ces images que, lorsqu'elles sont pourries de vieillesse ou par quelque autre accident, ils les enterrent ou bien les exposent au courant d'une rivière.

Touchant leurs jeûnes, il faut avouer que cette religion est extrêmement rigoureuse à cet égard, puisque, outre les deux jours maigres de chaque semaine et les veilles des jours de fête, il n'y a pas moins de quatre carêmes l'année. Le premier commence le 12 de novembre et dure jusqu'à Noel; le second est de sept semaines et finit à Pâques, comme celui des Latins; le troisième commence huit jours après la Pentecôte, et dure jusqu'à la Saint-Pierre; et le quatrième dure depuis le 1er d'août jusqu'au 16[1]. Pendant ces carêmes, l'on s'abstient de toute sorte de viande, et l'on ne vit communément que de pain et de poisson, de légumes, d'herbages, et surtout d'ail et d'oignons; si bien que partout l'on sent le ca-

1. Jusqu'au 14, veille de l'Assomption.

rême. Il n'y a que la première semaine du carême de Pâques, laquelle leur servant de carnaval, ils ont la liberté d'y manger des œufs, du beurre et du lait, et en un mot de faire toute sorte d'excès, hormis de manger de la viande. Et de fait il se fait alors des excès insupportables; ils se préparent au jeûne par la débauche, et l'insolence des ivrognes est si grande pour lors, qu'à Moscou principalement il ne fait pas bon être de nuit dans les rues. Mais après cela on vit si austèrement que les plus dévots ne mangent guère de poisson sinon le dimanche, et ne boivent que du *quas* ou de l'eau pure; et, à moins que de courir le risque d'être excommunié un an, il ne faut point que le mari jouisse de sa femme pendant carême. Les religieux ne mangent jamais de viande dans leurs couvens et n'y boivent que du *quas*; de sorte que l'on peut bien dire qu'ils font un carême perpétuel. Cependant j'ai trouvé ceci particulièrement de bon durant leurs carêmes, c'est qu'alors les voisins ont accoutumé de se visiter les uns les autres, se baisant d'un baiser de paix, et s'invitant par là à vivre chrétiennement, en concorde et charité fraternelle.

Quand on se confesse, on se tient debout dans l'église, devant l'image d'un saint; et le prêtre, en donnant l'absolution, ordonne de certaines pénitences, comme de dire tant de fois le *gospodi*, de faire un certain nombre de révérences aux saints, ou de se laver avec de l'eau bénite qu'il vend. Autrement il ordonne de jeûner tant de jours, de s'abstenir de l'eau-de-vie, ou (en cas que ce soit un homme marié) de ne point jouir de sa femme pendant le temps qu'il lui prescrit.

Ainsi il arrive souvent qu'une femme est punie pour les péchés de son mari.

La communion se donne ordinairement un jour de jeûne ; au moins, le jour que l'on communie il ne faut pas manger de la viande, et, pour éviter, ce jour-là, les occasions de pécher, il y en a qui vont dormir après qu'ils ont reçu le sacrement. Au reste, je n'ai point aperçu qu'ils croient la transsubstantiation, comme l'affirme M. Olearius[1]; et, pour dire en peu de mots les raisons que j'en avois données dans ma première édition, c'est que les Grecs, qui sont (comme chacun en demeure d'accord) de même sentiment qu'eux sur le point de l'Eucharistie, ne sont pas dans cette créance ; et, pour preuve de cela, ni les uns ni les autres n'adorent point le sacrement de l'Eucharistie, comme il se fait dans la communion de Rome ; outre que les doctrines qui suivent nécessairement celle de la transsubstantiation leur sont tout à fait inconnues. J'en aurois pu alléguer quelques autres aussi convaincantes ; mais je me suis contenté, pour l'information du public, et sans avoir beaucoup d'égard à la dispute qui est entre M. Arnaud et M. Claude sur ce point, d'alléguer ces trois raisons en passant, avec la brièveté requise. J'ai beaucoup d'estime pour M.

1. Adam Oléarius, bibliothécaire du duc Fréderic de Holstein-Gottorp, fut chargé par son prince de deux missions en Russie, en 1633 et 1640, dont il a laissé une Relation justement estimée, qui, publiée en allemand en 1646 à Schleswig, et quoique plusieurs fois traduite en différentes langues, ne se rencontre que difficilement. Nous rêvons de la placer dans la *Collection de vieux ouvrages sur la Russie* que nous avons entreprise.

Olearius : c'est un homme de lettres, et à qui le public est obligé pour cette ample Relation qu'il a faite de la Moscovie, car au fond je veux bien lui faire cette justice de croire qu'il est le plus exact de tous ceux qui ont écrit de ce pays devant lui. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il faille conniver à la bévue qu'il a faite au regard de la créance des Moscovites sur le sujet de l'Eucharistie, puisque c'est une chose de si grande conséquence, et que néanmoins il dit positivement, sans s'être assez bien consulté, qu'ils croient la transsubstantiation. L'occasion de cette méprise a été sans doute, comme le fait voir M. Claude, que, les Moscovites disant, suivant le langage des Grecs, que dans le sacrement de l'Eucharistie le pain est changé au corps de Jésus-Christ et le vin en son sang, il a cru que le mot de *changer* et celui de *transsubstantier* sont en effet la même chose, comme il le donne assez à connoître. Or c'est une bévue qu'il est bon d'excuser, mais non pas d'y ajouter foi [1].

1. N'en déplaise au narrateur calviniste, les Grecs et les Russes professent touchant l'Eucharistie une croyance parfaitement identique à celle de l'Eglise. Précisément à cette époque le métropolitain Païsi Ligarides venoit de le prouver dans son *Tractatum de fide Græcorum et Moscovitarum circa sacrosanctum Eucharistiæ mysterium. Moscua*, 1660. Voyez *la créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, *par Richard Simon*. Paris, 1687, in-12. — Et à ce sujet, pour ne pas être infini, nous remarquerons que Paul Jove, après avoir reproché aux Moscovites de tenir le Purgatoire d'une autre manière que les théologiens latins, et de ne pas se soumettre au chef de l'Eglise, affirme, ce qui est encore exact de nos jours, que sur tous les autres articles ils croient les mêmes choses que les catholiques : *In cæteris eadem uæ a nobis de religione sentiuntur constantissime credunt.*

Pour ce qui regarde les processions des Moscovites, la plus considérable est celle que nous vîmes à Moscou à Pâques fleuries. Et Troitza, dont j'ai fait mention dans notre voyage de Vologda à Moscou, est l'endroit le plus fameux où l'on aille en pèlerinage.

Touchant la célébration du mariage parmi eux, hormis les cérémonies qui se font à ce sujet dans l'église[1], il s'y passe tant de choses absurdes et ridicules que je me trouve obligé de les passer sous silence. Je dirai seulement qu'après le premier congrès, il faut que l'époux et l'épouse aillent se purifier ne bain.

Dans leurs funérailles ils observent aussi quantité d'absurdités, dont ils tiennent la plupart des anciens Grecs : car ils ont de coutume de prendre des gens exprès pour pleurer à haute voix pendant que l'on porte le corps du défunt au cimetière, de lui laisser des habits et de l'argent, de peur que rien ne lui manque dans ce long voyage qu'il s'en va faire en l'autre monde ; et, en cas que le défunt ait vécu en bon chrétien selon la religion grecque, le prêtre lui laisse entre les mains un certificat qui s'adresse à saint Pierre ou au patron saint Nicolas[2]. Là-dessus on l'en-

1. V. : *Office du mariage selon le rite de l'Eglise catholique orthodoxe d'Orient*, *traduit du grec et du slavon en françois par l'archiprêtre Joseph Wassilieff, aumônier de l'ambassade imp. de Russie à Paris*. Imp. F. Didot, in-16.

2. Le *British Museum* possède l'original d'un semblable certificat, dont je me suis procuré la traduction suivante :

« Macaire, par la grâce divine, archevêque de Kief, de Halicz et de toute la Russie, à notre Seigneur et ami S. Pierre, portier du Dieu tout-puissant.

« Nous te signifions qu'il est décédé en ce jour un certain

terre, à moins que ce ne soit en hiver : car alors, à cause de l'extrémité du froid, c'est la coutume de ce peuple d'entasser leurs morts dans les clochers de leurs églises ; et là ils demeurent sans se corrompre tout l'hiver, jusqu'au mois d'avril, lorsque, l'air commençant à se tempérer, la terre devient pénétrable ; et alors chaque famille sort ses morts et prend soin de les enterrer. Cela fait, les parens et les principaux amis de chaque défunt ont de coutume de se bien réjouir ensemble, à l'exemple des anciens Grecs, qui le faisoient pour témoigner la joie qu'ils avoient de voir le défunt délivré des misères de ce monde. Après cela, le prêtre va chaque jour sur le sépulcre pendant quarante jours, pour encenser le mort et prier en sa faveur ; outre qu'annuellement la veille de la Pentecôte il se fait pour les morts des cérémonies qui sont tout à fait ridicules : car, bien que les Moscovites ne croient point de purgatoire, néanmoins ils tiennent qu'il y a deux diverses places où les âmes séparées de leurs corps se retirent en attendant le jugement. L'une est celle des âmes bienheureuses, où l'on croit qu'elles aient la conversation des anges, avec toute sorte de plaisir et de délices ; et l'autre celle des mal-

serviteur de Dieu, appelé le prince Théodore Vlodimirsky : nous t'enjoignons de l'introduire directement, sans aucun obstacle ni délai, dans le Royaume de Dieu. Nous l'avons absous de tous ses péchés et lui avons octroyé notre bénédiction. Par conséquent, rien ne s'oppose à ce que tu le laisses passer, et, afin qu'il en soit ainsi, nous lui avons délivré ces présentes lettres d'absolution en notre Laure de Kief, ce trentième jour de juillet 1541.

« L'humble Macaire, archevêque de Kief, de Halicz et toute la Russie. »

heureuses, savoir une triste vallée, où elles séjournent avec les démons. Mais ce qui rend la charge des prêtres plus lucrative, c'est le secret que l'on a trouvé de faire croire au peuple qu'il y a cette ressource pour les âmes malheureuses, que par les prières et les parfums des prêtres on peut les détourner de la route des enfers et les faire entrer au chemin de paradis.

V.

Du gouvernement de la Moscovie.

Avant que d'entrer dans la description de ce gouvernement, il est bon de faire voir en premier lieu comment cet Etat s'est rendu si grand et si considérable. Ce fut environ le milieu du IXe siècle, du temps de Michel III, empereur de Constantinople, que les Russiens (qui étoient pour lors la plus considérable nation de cette partie du nord) commencèrent à faire des invasions du côté du Pont-Euxin et eurent la hardiesse d'attaquer la ville même de Constantinople. Il est vrai qu'ils furent repoussés, mais plutôt que de s'en retourner ils se jetèrent avec leurs associés sur les côtes de la mer du côté du nord-ouest, et là ils étendirent leurs limites avec moins de résistance. Du temps de Constantin VII ils assiégèrent Constantinople encore une fois en vain. Après, ils vinrent à être d'assez bonne intelligence avec les empereurs d'Orient, et depuis qu'Helène, fille de Nicéphore Phocas, fut donnée en mariage au prince Volodimir, ils tournèrent leurs armes du

côté de la Pologne et des quelques autres pays foibles d'alentour, où ils ne manquèrent pas de succès. Mais le malheur fut ensuite qu'après tant d'attentats, de victoires et de triomphes, ils furent subjugués par les Tartares, l'an 1240, et là-dessus tout cet Etat fut divisé en plusieurs petites principautés, selon le caprice et l'insolence des vainqueurs. Ainsi les princes de Moscovie entre autres devinrent tributaires et vassaux aux Tartares, sous la tyrannie desquels ils gémirent fort longtemps, quoiqu'ils devinssent toujours plus puissans; de sorte que les Russiens, soit par mariage ou par fraude, furent peu à peu unis à leur principauté. Enfin, les Tartares, étant divisés entre eux et s'affoiblissant tous les jours, ne furent pas seulement chassés de cet empire du temps de Basilius, l'an 1494, mais perdirent d'ailleurs les deux royaumes de Cazan et Astracan. Il est vrai qu'à la fin des guerres il fut conclu et arrêté entre le prince des Tartares et celui des Moscovites, que le grand duc fît hommage une fois l'an dans son propre palais à Moscou au Crim de Tartarie, en donnant lui-même en personne de l'avoine à son cheval dans son propre bonnet; mais cet hommage fut bientôt changé en un tribut de fourrures, et enfin l'on vint à le refuser; ce qui fut l'occasion d'une grande guerre qu'il y eut entre les deux nations. Et, nonobstant tout le pouvoir et tous les efforts du Tartare, le Moscovite a eu enfin l'avantage et ainsi s'est fait souverain.

Venons maintenant à parler du gouvernement, que nous diviserons pour cet effet en deux parties principales, l'une touchant le gouvernement

civil et l'autre touchant l'ecclésiastique. Dans la première, nous examinerons brièvement la personne qui gouverne, la manière de son gouvernement, et la tranquillité de l'Etat qui en résulte.

La Moscovie ayant secoué le joug des Tartares, comme nous venons de dire, a toujours été depuis ce temps-là une très considérable monarchie, gouvernée par ses propres princes. Et, comme ç'a été la coutume des nations barbares, leur pouvoir a été si grand qu'ils ont toujours gouverné leurs sujets comme des esclaves, disposant de leurs biens et de leurs vies comme il leur a semblé bon. Ce qui a fait dire à un bassa de Turquie que son maître et le czar de Moscovie étoient les deux plus absolus monarques de l'Europe. En effet, leur pouvoir n'est point limité, leur volonté passe pour loi, et, tout opposée qu'elle puisse être aux lois divines ou humaines, elle est irréfragable. Ainsi le gouvernement de Moscovie n'est pas seulement monarchique, mais aussi despotique ou tyrannique, puisque les czars ne sont pas seulement monarques, mais de plus les seigneurs et maîtres absolus de la vie et des biens de leurs sujets.

De là il est aisé d'inférer que le czar peut amasser autant de trésors qu'il lui plaît, et qu'il peut régler ses revenus comme il veut. Cependant voici les moyens ordinaires dont il se sert pour avoir de l'argent, outre son propre domaine, qui est fort considérable. C'est qu'il tient partout des facteurs qui font la plupart du négoce de Moscovie et qui le règlent selon que Sa Majesté le trouve à propos pour son avantage. Il entretient tous les cabarets du pays, qui lui font une somme

immense d'argent toutes les années. Il n'y a que lui qui trafique en *cavayar*, car il s'est entièrement réservé cela à lui-même. Il tire des marchandises cinq pour cent à l'entrée et à la sortie. Enfin il est héritier de tous ses sujets qui meurent sans postérité. Mais, outre tous ces moyens et tant d'autres qu'il a pour lever de l'argent, il sait bien se servir en cas de besoin du pouvoir extraordinaire qu'il a sur ses sujets : car en tout temps ils sont à sa discrétion et il les taxe comme il veut.

Il est vrai que, si ses revenus sont grands, sa dépense est aussi fort grande, vu la pompe extraordinaire dans laquelle il s'entretient. Et de fait, à dire le vrai, sa cour est si belle, si magnifique et si bien réglée, que je puis dire franchement qu'entre tous les princes chrétiens le czar de Moscovie l'emporte en gloire et en magnificence. Je n'en veux pas d'autres preuves que celles que l'occasion m'avoit déjà fournies dans la description de notre séjour à Moscou ; car je n'aurois jamais fait si je voulois parler en détail de toute sa cour. Je dirai seulement que pour ses gardes il ne tient pas moins de vingt-deux mille hommes, la plupart de cavalerie. J'avoue que c'est aussi tout ce qu'il y a de beau à voir dans la Moscovie, et qu'il semble que toute la gloire du pays se soit concentrée là. D'où vient que tous ses sujets, étant surpris de tant de splendeur et d'éclat, ont un si profond respect pour leur monarque, qu'ils le considèrent plutôt comme un Dieu que comme un roi, et l'honorent comme des esclaves plutôt que comme des sujets. De là vient aussi cette indifférence qu'ils ont pour les autres princes chrétiens, qu'ils s'imaginent

n'être que des roitelets auprès de leur grand seigneur, témoin la manière dont ils traitent souvent leurs ambassadeurs.

Ses titres sont : grand seigneur, czar et grand duc. Celui de czar signifie roi ou empereur, et son étymologie vient apparemment de *Cæsar*. Mais dans toutes les solennités et écrits publics, il affecte aussi bien que le roi d'Espagne d'y faire venir les titres de ses provinces, afin que leur grande étendue donne d'autant plus à connoître la grandeur de sa monarchie. Ses armes (comme on le voit dans sa monnaie) sont, d'un côté, une aigle à deux têtes [1], portant trois couronnes, qui représentent proprement la Moscovie et les royaumes de Cazan et Astracan; et de l'autre il y a saint Georges en écusson, qui est représenté combattant un dragon.

Voilà pour ce qui regarde le pouvoir absolu du czar de Moscovie, ses revenus immenses, sa cour magnifique et ses titres. Il s'agit maintenant de voir quelle est la manière de son gouvernement civil, pour le règlement duquel il a en premier lieu son conseil d'Etat, qui est composé d'un certain nombre de boyards [2] et d'autres personnes,

1. C'est Ivan III qui prit cette aigle éployée de sable, becquée, lampassée, membrée et diadémée de gueules, lorsqu'il épousa, grâce au concours de Sixte IV, la dernière des Paléologues, dont les fiançailles furent solennellement célébrées en présence du Pape, le 1er juin 1472, dans la basilique de saint Pierre. V. *La science héraldique russe de Lakier*, *S. Pg.*, 1855, 2 v. in-8, splendide ouvrage que nous sommes heureux de mentionner ici avec éloge.

2. « Faute d'être instruits de nos coutumes, beaucoup d'auteurs ont nommé boyars tous les nobles de Russie, tan-

et qui se tient ordinairement la nuit. Et, selon les ordres ou arrêts de ce conseil, où il préside d'ordinaire, les affaires se ménagent dans des cours subalternes qu'il y a, et qui sont six en nombre à Moscou : car il y en a deux où l'on reçoit tous les revenus du czar, deux autres où il s'agit des procès civils et des criminels, et dans les deux dernières il se traite des affaires de dehors et de la guerre. En effet, comme il n'est pas possible qu'un prince, à moins que d'être ubiquitaire et infatigable, puisse gouverner lui seul un Etat d'une si vaste étendue, il faut, ainsi que l'Océan communique une partie de ses eaux à l'orbe terrestre par un flux continuel, que le prince se communique à tout son Etat par le moyen des puissances subalternes, qui sont comme les canaux par où il verse ses influences. C'est aussi pour

dis que ce nom de boyar se donnoit par le souverain à quelques seigneurs de l'Etat seulement. C'étoit un titre qu'on ne donnoit qu'avec quelque commandement notable : les généraux d'armée, les gouverneurs de provinces importantes, les grandes charges du ministère et de la cour, étoient remplis par des boyars. Mais ce titre n'étoit point héréditaire.» (*L'Antidote, ou Examen du mauvais livre superbement relié, intitulé : Voyages en Sibérie, par l'abbé Chappe d'Auteroche. I.* 152). C'est l'impératrice Catherine qui nous fournit cette explication du mot *boyard*. Nous pouvons ajouter que ce titre ne servoit pas uniquement de parade, et donnoit réellement le droit de participer activement au gouvernement de l'empire. Aucune ordonnance ne paroissoit naguère à Moscou sans cette formule : *Les boyards ont arrêté et le tzar a ordonné*. Ce dernier ne signoit même aucun acte ; c'étoit aux boyards qu'étoit confié ce soin. Telle étoit l'organisation du gouvernement sous les Romanof jusqu'à Pierre Ier. Sous les Rurik elle étoit encore plus libérale. S. Vladimir, dit Nestor [994], consultoit fréquemment son peuple pour le bien de l'Etat, les choses de la guerre, et même les lois du pays.

cette raison que le czar substitue des gouverneurs en sa place en chaque province, à qui il donne un pouvoir presque absolu, particulièrement au fait de la justice, soit au regard des procès civils ou des criminels. Mais il a cette politique de les changer de trois en trois ans.

Il y a en Moscovie quatre maximes d'Etat fondamentales, qui sont de grand poids, pour tenir le peuple dans les règles de l'obéissance. La première est que le czar donne beaucoup de pouvoir à la noblesse sur le peuple [1]; de sorte que par

1. On ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails sur la noblesse russe, que nous puisons également dans l'*Antidote* : « Les familles nobles étoient de deux espèces : celles du pays et celles qui étoient venues s'établir dans le pays. La noblesse qui possédoit des fiefs, *pomestié*, alloit à la guerre, quand elle en étoit requise. Elle comptoit son ancienneté d'après ses ancêtres ; cela étoit fondé dans les usages et soutenu par des loix faites en conséquence. Les plaintes contre ces arrangements se portoient au prince, qui nommoit des seigneurs pour en juger. Les loix qui précédèrent celles du czar Iwan Wasilievitz avoient établi les combats singuliers nommés dans d'autres pays *le jugement de Dieu*, en cas qu'on ne pût finir autrement une cause. Ce prince les laissa exister. Un noble ne pouvoit combattre que contre un noble, les non nobles contre leurs pareils ; les détails de ces combats sont infinis dans ces loix, et l'on y trouve partout des distinctions pour la noblesse. Elle faisoit corps dans les provinces ; il y a des suppliques dans les archives où il est dit que les nobles d'une telle province prient ou bien se plaignent d'une telle chose. La préface des loix du czar Alexis Michailowitz, nommé *Oulogenié*, dont on se sert encore en Russie, fait foi que le czar demanda des députés de la noblesse et des villes pour aider à composer ce code. Le czar Iwan Wasiliewitz en avoit usé de même. La noblesse de la province de Moscou, outre cela, ne pouvoit être jugée que dans cette capitale. Nos loix défendent de donner la question à un noble ; aucun arrêt de mort porté contre un noble ne sçauroit être mis en exécution sans être porté à la confirmation du souverain. Aucun mortel

ce moyen il a tous les grands du royaume à sa dévotion, et ceux-ci ne manquent pas de tenir le peuple en bride. Cependant il se ménage si bien avec eux d'autre part, qu'ils ont toujours tout le respect et toute la soumission pour lui qu'un sujet ou un esclave peut avoir pour son prince : car, outre le pouvoir qu'il a sur leurs biens et sur leurs personnes, il ne faut pas douter que la splendeur et l'éclat qui l'environnent n'impriment dans leurs âmes des sentimens qui ne respirent que l'amour et l'obéissance. Il n'y a qu'une chose à craindre dans cette maxime, c'est l'abus ou la tyrannie des magistrats, qui, se voyant en pouvoir presque de tout faire, ont bien quelquefois de la peine à se modérer, et s'abandonnent aisément à tyranniser le peuple qui leur est

ne sçauroit être condamné sans avoir été entendu et jugé. Tout noble de toute antiquité pouvoit tester. Ces testamens même étoient fort respectés; j'en ai vu qui ont près de cinq cens ans Il existe des traités aussi anciens faits entre tel noble et tel souverain de Russie pour l'échange de terres. Il y en a qui contiennent de la part du noble une simple promesse de fidelité avec des assurances qu'il ne s'engagera pas à servir contre son souverain ni qu'il ne quittera pas le royaume sans permission, et en revange on lui promet toute sorte de grâces. Ces pièces existent dans la grande archive à Moscow, et font foi que jamais la noblesse n'a été esclave. Beaucoup de familles tirent leur origine des anciennes familles souveraines; beaucoup d'autres des familles nobles étrangères. Mais, qui plus est, jusqu'au tems du czar Téodore Iwanowitz (1584-1598), fils du czar Iwan Wasiliewitz, il n'y avoit point de serf en Russie, le peuple même n'étoit point attaché à la terre (*I*, 229). * »

* Celui qui voudroit approfondir cette question vitale pourroit consulter avec fruit le beau travail que lui a consacré M. Tchitchérin dans le *Messager russe*, mai 1856.

soumis. De là viennent à peu près toutes les séditions qui arrivent dans ce pays, et je ne doute point que cette étrange rébellion d'aujourd'hui, dont l'issue nous est encore incertaine, n'ait tiré de là sa source ou son prétexte[1]. J'avoue que c'est un accident extraordinaire, et une rébellion sans exemple, au moins dans ce pays-là. On y a vu quelquefois des tumultes et des séditions, mais qui ont été bientôt supprimés et qui n'ont pas fait grand bruit. C'est pourquoi le czar, au lieu d'étouffer ce monstre en sa naissance, l'a peut-être trop négligé, s'imaginant que ce n'étoit qu'un éclair qui passeroit et qui s'éteindroit de soi-même. Mais l'événement a bien fait voir le contraire. Il faut donc de deux choses l'une, ou prévenir ces malheurs par des mesures qui soient justes et bien prises, ou s'opposer d'abord à leur naissance, selon le sentiment d'Ovide, *principiis obsta*. Or en ceci les czars de Moscovie ont cet avantage, que leurs sujets, comme nous verrons ci-après plus amplement, sont nés à l'obéissance et la sucent avec le lait.

La seconde maxime d'Etat dont les czars se servent pour tenir leurs sujets en bride, c'est de ne souffrir point qu'ils sortent hors de leurs terres[2]; et la raison est de peur qu'en voyageant dehors ils n'apportassent quelques nouvelles coutumes à leur retour, et qu'ayant une fois goûté la

1. L'auteur veut parler de la rébellion de Stenko-Razin.
2. On sait combien cette vieille maxime vient d'être récemment modifiée; on sait surtout tout ce que l'on peut espérer du successeur actuel du tzar Alexis, *que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions.*

liberté dont les autres nations jouissent, ils ne vinssent à rompre les chaînes de leur esclavage. Cette maxime est sans doute fort bonne pour des sujets comme sont les Moscovites, qui se contentent de leur condition, et se consolent aisément sur la grandeur de leur pays, où ils ont assez d'espace pour voyager. Il est vrai que les Lacédémoniens, qui se vantoient de vivre dans la plus grande liberté, étoient néanmoins sujets à la rigueur de cette loi. Mais, au lieu que par ce moyen les Moscovites conservent parmi eux tout ce qu'il y a de plus vicieux dans l'Europe, ce que les autres en faisoient par l'institution de Lycurgue fut afin de conserver parmi eux la vertu, qui sembloit n'avoir autre refuge que Sparte. D'où vient que Lycurgue leur défendit absolument le commerce avec les nations étrangères, au lieu que les Russiens ont la liberté de jouir au moins dans leur pays du commerce des étrangers. Ce qui me fait espérer qu'avec le temps ils se corrigeront : car ils aiment assez la conversation des gens civilisés, et commencent déjà à se plaire dans leur façon de vivre. Que s'ils avoient un gouvernement plus doux et un libre commerce partout, il n'y a point de doute que cette nation ne devînt dans peu de temps très amoureuse de la bienséance et de la civilité [1]. Mais cette maxime dont

1. A cette bonne prédiction, que nous touchons de la main, on peut ajouter celle d'un voyageur moderne qu'on ne peut soupçonner de nous avoir flatté; je veux parler encore du marquis de Custine et rappeler ses réflexions : « Il y a autant d'avenir et peut-être plus dans ce pays longtemps compté pour rien par nos penseurs modernes, tant il leur paraissait arriéré, qu'il y en a dans les sociétés anglaises

il s'agit présentement, qui sert à maintenir aussi bien leur religion que leurs coutumes civiles, s'observe si exactement, qu'elle s'étend même sur les étrangers qui sont au service du czar ou qui ont embrassé la religion du pays : car, pour avoir été le serviteur du czar, il faut être son esclave, et, pour avoir embrassé sa religion, il faut se résoudre à donner un adieu pour jamais à sa propre patrie, et à être toujours confiné dans la Moscovie. J'avoue que, lorsqu'on s'engage au service du czar, l'on a la liberté de s'engager pour un certain temps ; mais cela n'empêche pas, si l'on se rend nécessaire, qu'on ne se moque de cette limitation. C'est ce qui arriva dans la personne de M. Calthof, qui, nonobstant la demande de Sa Majesté Britannique, l'intercession de M. l'ambassadeur et sa propre inclination, fut contraint de s'en retourner à Moscou à mesure que nous en sortîmes.

Une autre politique qui est en usage en Moscovie est que les czars ne se marient qu'avec leurs propres sujettes, de peur qu'en introduisant une princesse étrangère elle ne causât du changement dans l'Etat. Mais il y a ce danger dans cette maxime, que les parens de celle que le czar épouse ne prennent occasion de devenir insolens

implantées dans le sol de l'Amérique, et trop vantées par des philosophes dont les systèmes ont enfanté notre démocratie actuelle avec tous ses abus. — Avec la foi catholique les Russes acquerroient bientôt des idées générales basées sur une instruction raisonnable et sur une liberté proportionnée à leurs lumières ; quant à moi, je suis persuadé que de cette hauteur, s'ils y pouvoient atteindre, ils domineroient le monde. »

et impérieux, comme en effet il est arrivé dans la conduite de Miloslausky, le beau-père du czar régnant. Outre que c'est une chose sans contredit plus digne de la Majesté d'un monarque d'épouser une princesse étrangère qui ne soit point du nombre de ses sujets : car, ainsi, le mariage en est plus égal, et leur postérité en est tout à fait royale. Au lieu que de prendre une femme qui soit tellement au-dessous de soi, et de descendre comme de son trône pour y élever une personne qui n'a jamais appris d'y monter, cela semble choquer la majesté d'un monarque [1].

Enfin, il y a cette quatrième maxime en usage, assavoir l'ignorance des lettres, qui est si bien établie en ce pays, que l'on n'y apprend qu'à lire et à écrire [2]. Et de fait les arts libéraux ne sont pas propres pour les esclaves, mais bien pour ceux qui vivent dans un Etat libre : car la science ne s'accorde pas avec la servitude si bien que fait

1. Cet usage des tzars de n'épouser que leurs propres sujettes n'etoit pas traditionnel ; on est au contraire frappé, en ouvrant les annales russes, de découvrir comme ils commencèrent de bonne heure à s'allier aux plus considerables puissances de l'époque. Jaroslaf [1019], pour n'en citer qu'un seul, marié lui-même à Inguerherde, fille de S. Olaf, marie son fils aîné à la fille d'Harold, dernier roi anglois de la race saxonne ; son troisième à la sœur de Burchard, évêque de Trèves ; son quatrième à la fille de Constantin Monomaques. Et ses filles n'épousent que des rois : une est reine de Norwége, l'autre reine de Hongrie, et Anne, la plus belle, dit la *Gallia christiana*, devint reine de France, quadrisaïeule de saint Louis. Ces alliances sont faites pour jeter un grand jour sur l'attitude des premiers souverains russes, et attestent en même temps les anciens liens qui les rattachoient à l'Eglise de Rome.

2. Inutile de dire que cette maxime n'est plus mise en pratique.

l'ignorance. C'est ce qui a fait dire à Valentian et Lucinius, tous deux empereurs romains, que les sciences étoient la peste et le venin d'une république. Lycurgue même étoit à peu près de ce sentiment, quand il établit l'ignorance en Lacédémone, qui ne faisoit pourtant profession que d'être libre. Et c'est aujourd'hui la politique du Turc, qui s'en trouve bien, de même que le grand duc. Ainsi, les Moscovites, étant toujours ensevelis dans une profonde ignorance, à peine savent-ils de quelle manière les livres se relient en Europe : car pour leurs manuscrits ils ne se servent en lieu de livres que de rouleaux de papier, comme étoient autrefois parmi les Juifs les rouleaux de parchemin dont nous parlent tant les prophètes. Ils collent chaque feuille de papier ensemble, de la manière dont j'en ai parlé ci-devant, avec de la colle qu'ils ont de Sibérie, de sorte qu'ainsi ils peuvent faire des rouleaux aussi longs que bon leur semble.

A ces quatre maximes d'Etat générales, je pourrois en ajouter une cinquième : c'est le soin particulier que l'on prend en Moscovie de prévenir et d'empêcher le progrès des catholiques romains en ce pays : car, tout ignorant que l'on soit dans ces climats, l'on sait fort bien le zèle ardent qu'ont les Romains pour étendre leur empire et leur religion, et l'on n'ignore pas cette fatale dispensation que l'on peut avoir du pape pour être à couvert du crime de rébellion.

Maintenant, après ces réflexions générales sur la politique des czars de Moscovie, disons brièvement quelque chose en particulier de l'administration de la justice, et puis nous passerons

à d'autres considérations. La justice s'administre, en Moscovie, au regard des procès civils, en fort peu de temps, de sorte que la chicane n'y a point de lieu, non plus que la philosophie. Et au regard des procès criminels, s'il s'agit d'un crime capital, on se sert de l'estrapade pour donner la question; et en cas que l'accusé soit trouvé coupable, on le condamne à être pendu ou décapité. Mais, à moins que d'avoir été convaincu de plus de deux vols, à peine souffre-t-on la mort pour un larcin ni deux. Il est vrai qu'au lieu de la mort, on se sert d'un supplice bien rude, savoir, quand on fouette publiquement le coupable par la main de l'exécuteur, dont le fouet est de peau d'élan coupée par aiguillettes qui percent tellement la peau, que le premier coup laisse déjà quelquefois des impressions sanglantes sur le dos. Que s'il ne s'agit que de quelques subites querelles, ou de petits larcins et choses semblables, le magistrat du lieu, sans autre formalité, fait donner le *battoki*, un châtiment qui a beaucoup de rapport à celui que Dieu ordonna, du temps de Moïse, au peuple d'Israel, comme il est décrit au vingt-cinquième chapitre du *Deutéronome*. L'on fait dépouiller le coupable jusqu'à la chemise, puis on le fait coucher sur son ventre à terre, et à ses côtés il y a deux hommes postés pour le battre tour à tour sur le dos avec des baguettes. Mais, au lieu que le nombre de coups étoit limité sous les Juifs, de sorte que l'on ne pouvoit pas en donner plus de quarante, ici le nombre dépend de la volonté du magistrat qui l'ordonne. Et, dès que le coupable a reçu son compte, il se lève et fait la révérence à celui qui

l'a condamné, à l'imitation des Perses, qui remercioient le roi quand il les avoit fait fouetter, parce qu'il avoit eu la bonté de se ressouvenir d'eux. Cette sorte de châtiment est aussi fort en usage dans les familles des grands, dont les serviteurs ou esclaves sont obligés quelquefois, nonobstant leur société, de se battre les uns les autres de cette manière, si fort que le sang en coule parfois des reins.

Pour ce qui regarde le commerce, soit au regard des habitans du pays entre eux, ou au regard des étrangers, il se présente quatre choses à considérer : les marchandises dont on fait négoce, les commodités qu'il y a pour les transporter d'un lieu à un autre, les poids et les mesures, et enfin la monnoie du pays. L'Etat de Moscovie étant un vaste pays compris sous divers climats, il y a des provinces si stériles du côté du nord et de l'est (comme nous avons déjà remarqué dans un autre endroit) que les habitans, à moins que de vivre entièrement comme les bêtes farouches, sont obligés de chercher leur pain et d'autres choses nécessaires dans les provinces méridionales; et, comme par reconnaissance, elles pourvoient celles-ci de sel, de poisson salé et de plusieurs autres choses pour la vie. En quoi il est bon de remarquer en passant avec combien de sagesse la Providence divine a partagé inégalement les biens de la terre pour entretenir les hommes, en faisant que les uns ont besoin de l'assistance des autres. Ainsi, la Moscovie en général fournit les pays étrangers de plusieurs choses, particulièrement celles dont j'ai fait le dénombrement dans ma description d'Archangel, et les pays

étrangers réciproquement pourvoient la Moscovie de plusieurs marchandises utiles et nécessaires. Or, pour les faire toutes transporter d'un lieu à un autre à travers ce grand pays l'hiver, il y a la commodité des traîneaux, et l'été celle des lacs et rivières dont la nature a si sagement pourvu ce pays : car, comme c'est un grand continent, dont la plupart est fort éloigné de la mer, on n'y pourroit pas subsister si facilement s'il n'avoit la facilité du commerce et de la navigation par le moyen de ces rivières, qui, se jetant les unes dans les autres, se rendent toutes dans la mer. Maintenant, pour les étrangers, il y a deux célèbres ports de mer, Archangel au nord, sur le Duina, et Astracan au sud, sur le Volga. Dans le premier ce sont principalement, comme j'ai déjà dit, les Anglois, les Hollandois et les Hambourgeois qui trafiquent; et dans le second, qui est presque sur le bord de la mer Caspienne, ce sont les Persans, les Turcs et les Arméniens. Pour ce qui est des poids et des mesures de Moscovie, je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'en parler. C'est pourquoi je finirai ce sujet par sa monnoie, qui est fort petite : car il n'y en a que d'un coin, qui s'appelle *copéka,* dont cinquante font la valeur d'un écu. C'est une monnoie d'argent faite en ovale, et qui tient si peu de place, qu'avec une petite poignée l'on en fait une grande somme. Un *altin*, c'est trois *copékas,* un *grifna* dix, et un *rouble* cent; mais tout cela ne se trouve point en espèces.

Il ne reste plus maintenant, pour finir ces réflexions que je me suis proposées sur le gouvernement civil, que de parler un peu de la milice :

car, comme il est nécessaire que dans un Etat l'on administre la justice pour rendre à chacun le sien et pour punir les malfaiteurs, et qu'il y ait du commerce pour entretenir la société et suppléer les uns aux nécessités des autres, ainsi il est expédient pour la sûreté du prince et de l'Etat qu'il y ait une milice réglée, tant pour supprimer les ennemis de dedans que de dehors, quand l'occasion s'en présente. La milice de Moscovie est d'une telle importance qu'elle seroit extrêmement redoutable à ses voisins si les officiers qui en ont le commandement ne manquoient souvent de conduite, ou plutôt de fidélité. Que s'il s'agit de lever de grandes armées, il n'y a point de prince en Europe qui puisse le faire avec plus de facilité que le czar; et s'il est question d'avoir des soldats faits à la fatigue, expérimentés à la guerre et qui aient du cœur, il n'y a point de doute que la Moscovie n'en puisse fournir autant qu'une autre nation. En effet, s'il s'agit de faire de grandes levées, bien que le pays ne soit pas peuplé en comparaison de son étendue, il est fort aisé au czar, dans une occasion, de mettre sur pied cent ou deux cent mille hommes : car, outre ces vingt-deux mille hommes qu'il tient auprès de sa personne, et quelque cinq mille hommes qui sont en divers endroits en garnison, il a une armée de soixante-cinq mille hommes toujours prête pour la première occasion, sous la conduite de cent dix officiers choisis par Sa Majesté czarienne, qui sont obligés de tenir l'armée toujours prête avec toutes les choses nécessaires pour la guerre; et pour cet effet, ils ont des terres qui leur sont assignées. D'ailleurs les boyards,

qui ont une grande partie des meilleures terres du pays entre leurs mains, sont obligés, en cas de besoin, de fournir et d'entretenir chacun un certain nombre de cavaliers, à proportion de leurs terres. Mais tout le défaut qu'il y a, ce me semble, dans la milice du czar, c'est qu'elle est presque toute composée de cavalerie; au lieu que s'il y avoit des fantassins ou piétons à proportion, le czar s'en trouveroit bien mieux. Il y en a aussi qui trouvent un peu étrange la maxime qu'il a de donner la plupart des charges entre les mains des étrangers, comme les Allemands, Anglois, Ecossois, etc., non pas qu'ils ne soient peut-être autant ou plus entendus aux intrigues de la guerre que ceux du pays, mais comme si leur fidélité lui dût être suspecte. Je n'ai rien à dire là-dessus, sinon qu'en effet il y en a quantité, qu'ils ont tous de fort bonnes pensions, bien payées, et que cela les attire fort. Si bien que, du temps que nous étions à Moscou, il y eut deux médiocres Ecossois qui étoient venus d'Angleterre avec nous sous la faveur de M. l'ambassadeur, et qui furent d'abord reçus, à la parole de Son Excellence, l'un pour capitaine et l'autre pour lieutenant. Entre les armes de la cavalerie, l'on se sert fort encore des arcs et des flèches, l'arc se portant dans un étui sous le bras droit, et le carquois pendant au côté gauche. L'infanterie se sert fort aussi d'une espèce de hache ou hallebarde légère, qui est sans doute très propre à faire beaucoup de carnage, le tranchant étant fait en forme de demi-lune, avec un manche d'une longueur convenable pour frapper; et cela se porte d'ordinaire, outre le mousquet et le sa-

bre, derrière le dos, où cela se tient attaché jusqu'à ce qu'on en vienne aux coups. Mais, outre tout cela, ils ont comme nous l'usage du canon. Pour ce qui est de la musique, la cavalerie se sert des timbales, trompettes et quelques autres instrumens, avec lesquels ils ne font que du bruit et peu d'harmonie; mais les piétons ont l'usage du hautbois, dont ils se servent à mon avis beaucoup plus agréablement. Les forteresses et châteaux sont de bois comme leurs maisons, et par conséquent sujets à l'embrasement; et comme ils n'ont point de ville agréable qui ne soit telle proprement par sa situation, ainsi ils n'en ont presque point de forte qu'à cet égard. Autrefois l'infanterie se servoit fort d'une forteresse mobile faite de bois, qui n'étoit que de quelque dix pieds de largeur, mais elle pouvoit s'étendre environ deux lieues en longueur; c'est pourquoi elle étoit construite en sorte que dans peu de temps on pouvoit la démonter lorsqu'il s'agissoit de la faire transporter en quelque endroit, et là on la remontoit en peu de temps. Ainsi sous cette machine l'armée étoit à l'abri et faisoit quelquefois, si l'occasion se présentoit, sa décharge contre l'ennemi. Au reste, il ne faut pas douter que les Moscovites ne soient fort propres pour la guerre, car premièrement ils sont assez faits à la fatigue, vivant comme ils font d'ordinaire de peu de chose, et ne laissant pas que d'être toujours robustes; outre qu'ils souffrent patiemment les injures du temps, et sont dès leur naissance si bien accoutumés à coucher sur la dure, qu'à tous ces égards l'on peut dire que les Moscovites sont déjà soldats par avance. D'ailleurs il ne se peut

faire que généralement ils n'entendent assez bien l'art militaire, puisque le czar a presque toujours des démêlés avec l'un ou l'autre de ses voisins, qu'il fait de grandes armées, et qu'ainsi ses sujets ont assez souvent l'occasion de faire la guerre. Enfin il est très certain qu'ils ne manquent point de cœur, car (bien loin de cela) ils exposent leur vie avec tant de chaleur dès que le combat est livré, que l'on peut dire avec raison qu'ils manquent plutôt de conduite que de courage pour se battre. Mais, outre qu'ils ont ce principe naturellement, la profession de soldat y est si fort considérée, et particulièrement celle d'un soldat généreux, qu'ils font gloire d'aller à la guerre et d'exposer honorablement leur vie pour le service de leur prince; tant est vrai ce que dit le poète : *Immensum gloria calcar habet.* En effet chaque soldat en Moscovie est gentilhomme par sa profession, et tous ceux qui sont gentilshommes de naissance portent le titre et font la plupart la fonction de soldat dès qu'ils sont en âge pour cela. Et quand quelqu'un d'eux a donné quelques marques d'une valeur extraordinaire, le czar lui fait présent entre autres choses d'une médaille d'or où saint Georges est représenté à cheval. Cette médaille se porte sur une manche ou sur le bonnet, et c'est là à leur avis le plus grand honneur qu'un sujet puisse recevoir de son prince.

Ainsi nous avons vu le pouvoir et la grandeur des czars, et en quoi consiste leur gouvernement civil; voyons maintenant de quelle manière les Moscovites goûtent ce gouvernement. Agésilas disoit autrefois des habitants de l'Asie qu'ils ne

valoient rien pour être des hommes libres, mais qu'ils étoient de fort bons esclaves. Je ne sais si l'on pourroit dire tout à fait la même chose des Moscovites; mais je n'hésite pas de déclarer, au moins, qu'ils sont de fort bons esclaves, c'est-à-dire qu'ils sont très propres à souffrir la pesanteur du joug qu'on leur impose. En effet, ils se soumettent tellement à la volonté de leur prince, qu'ils confessent franchement que leurs biens et leurs personnes appartiennent à Dieu et à lui. Ils ne parlent que des yeux brillans de leur prince, eût-il la vue aussi trouble que Denis de Syracuse; car, s'il arrive que quelqu'un d'eux ait eu le bonheur de voir le czar, il ne manque pas de dire qu'il a eu l'honneur de voir les yeux brillants du grand seigneur. Et si la modestie chrétienne ne modéroit un peu le religieux respect qu'ils lui portent, ils s'émanciperoient peut-être à dire de sa parole ce que l'on crioit autrefois au roi Hérode : Voix d'un dieu, et non pas d'un homme. Ils se disent publiquement ses esclaves; et pour marque d'une grande humilité, ils ne se nomment jamais à lui qu'en un sens diminutif, comme si quelque suppliant s'appelant Pierre se nommoit simplement Pierrot. Enfin ils ont un soin particulier d'insinuer ce respect dans l'esprit de leurs enfans, et de leur faire connoître de bonne heure la grandeur de leur monarque. Que si l'on m'oppose à tout cela cette grande rébellion qui ravage maintenant tout ce pays, j'avoue qu'en cette rencontre une bonne partie des sujets du czar régnant se sont éclipsés par l'interposition de la force ou des promesses de l'usurpateur. Mais, bien loin que tout le pays soit coupable de la ré-

bellion, j'espère que les choses changeront bientôt de face, et que les rebelles viendront enfin se ranger avec les autres sous l'obéissance de leur légitime monarque.

Jusqu'ici nous avons traité du gouvernement civil dans toutes ses vues : il ne reste plus maintenant, pour la fin de cet ouvrage, que de dire deux mots de la hiérarchie. Premièrement il y a un patriarche [1], et sous lui deux métropolitains et dix-huit évêques, à qui en général le gouvernement de cette église est commis. Les évêques sont choisis d'entre les religieux, les métropolitains d'entre les évêques et le patriarche d'entre les métropolitains. Le patriarche est élu par le czar, et consacré par deux ou trois de ses suffragans. Sa résidence est à Moscou, dans la cour du grand-duc, qui l'honore comme étant le chef de cette Eglise, et particulièrement le jour des Rameaux, quand il marche à pied devant lui, menant son cheval par la bride, et au mois de janvier, lorsque, s'agissant de bénir la rivière de Moscou avec beaucoup de cérémonie, le czar se tient debout sur la glace, pendant que le patriarche est magnifiquement assis sur une chaise. Les métropolitains demeurent l'un à Rostof et l'autre à Novogorod, dont ils portent le nom. Et les principaux évêques sont ceux de Saint-Nicolas, près d'Archangel, d'Ustiga, Vologda, Yeroslaf,

1. Le premier chef de l'Eglise russe fut Michel Syrus, délégué à Kief par Michel Chrysoberge. Le dernier patriarche russe, Adrien, étoit un esprit foible, qui déshonora sa dignité par des débauches. V. *Document relatif au patriarcat moscovite.* Paris, Techener. 1857.

Twere et Plesco, desquelles villes nous avons souvent fait mention dans nos voyages. Sous eux il y a l'ordre des religieux et celui des prêtres. Ceux-là sont tous de l'ordre de saint Basile, qui vivent dans leurs couvents avec grande austérité et se piquent tous de vivre fort religieusement, sous espérance de parvenir un jour à l'épiscopat[1]. Les prêtres, qui s'appellent papas dans leur langue, sont des gens qui ne diffèrent pas beaucoup du commun peuple, hormis quand ils font le service.

Au reste, il y a ceci de déplorable dans ce clergé, c'est qu'ils sont ensevelis généralement dans une si profonde ignorance, faute de livres, d'écoles et d'académies, qu'à peine savent-ils eux-mêmes les principes de leur religion. De sorte que, bien loin de pouvoir instruire et édifier leur peuple, ils auroient besoin eux-mêmes

1. *Doch diese Quelle,* observe le docteur Wimmer (*Die griechischekirche in Russland*) *fliesst keineswegs so reichlich wie in den rœmischkatolischen Lændern. Korb* a consacré l'article suivant à ces religieux : *Monachos habent et moniales, quorum vitæ austeritas, jejunii frequentia, rigor, paupertas religiosorum nostrorum disciplinam crudelitate excedit, non pietate. Ubi enim tempus jejunii est, corpus adeo macerant, ut etiam nefas habeatur ægrotis adhibere medicinam; elapso autem jejunii tempore omnem licentiam usurpant, ganeonibusque quam monachis similiores, ebrii bacchantur in plateis, et omni pudore exuto, sæpe inveniuntur publicis in plateis lascivientes. Longâ nigrâque toga appenso ad collum cucullo inducuntur. Vilis omnibus amictus; qui vero officiis in monasterio conspicui sunt, pretiosius vestiuntur. Tria quoque vota emittunt : castitatis, paupertatis et obedientiæ. Litteris imbuti non sunt; aliquando Poloni ad eorum schisma deficientes iis cætibus immiscentur, qualem inveni in monasterio sex miliaribus a Moscua dissito, et vulgo Hierusalem nominato.*

d'instruction. Il est vrai que cette ignorance s'y est établie par une maxime d'Etat et d'Eglise tout ensemble, de peur qu'en voulant trop pénétrer dans les mystères de la religion, l'Eglise et l'Etat ne vinssent à se déchirer par de nouvelles doctrines; au lieu qu'en se servant simplement (comme ils font) d'une liturgie et de quelques vieilles homélies, l'on a cru que cela suffisoit pour le salut des âmes, et que, par ce moyen, l'Etat seroit exempt de schismes et d'hérésies. Mais comme l'ignorance est la mère de superstition, il s'est glissé parmi eux tant de folies et d'extravagances que l'on peut dire avec raison qu'ils ont presque tout à fait converti leur religion en grimaces.

FIN.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Préambule. . . . .
A monseigneur le vicomte de Morpeth. . . 1
La Préface au lecteur. 3
La Relation de trois ambassades. 5
De notre voyage de Londres à Archangel. 8
De l'entrée de M. l'ambassadeur à Archangel et du séjour qu'il fit en cette ville. 15
Du voyage d'Archangel à Vologda. 30
Du séjour de Son Excellence à Vologda. 40
Du voyage de Vologda à Moscou. 49
De l'entrée de Son Excellence à Moscou. 63
Du séjour de M. l'ambassadeur à Moscou. 70
Du voyage de Moscou à Riga par terre. 181
Du séjour de M. l'ambassadeur à Riga. 203
Du voyage de M. l'ambassadeur de Riga à Stockholm . 207
De l'entrée solennelle de M. l'ambassadeur à Stockholm. 212
Du séjour de M. l'ambassadeur à Stockholm. 214
Du voyage de M. l'ambassadeur de Stockholm à Copenhague.. 230
De l'entrée solennelle de M. l'ambassadeur à Copenhague.. 234
Du séjour de Son Excellence à Copenhague. 235

Du voyage de M. l'ambassadeur de Copenhague à Londres.. 258
L'Apologie de Son Excellence contre les ambassadeurs du czar nouvellement arrivés dans la Cour d'Angleterre. 265

DESCRIPTION DE LA MOSCOVIE. 293

PREMIÈRE PARTIE.

I. — Du nom, de l'étendue et des limites du pays. De ses forêts, lacs et rivières. De son air et de ses climats. 294
II. — De l'état du pays au regard des nécessités de l'homme. 300

SECONDE PARTIE.

I. — De l'origine, complexion, génie, langue et habillement des Moscovites. 306
II. — De la façon de vivre des Moscovites, au regard de l'économie. 316
III. — Des exercices et divertissemens des Moscovites, et du remède universel dont ils se servent pour se conserver la santé ou guérir les maladies. 326
IV. — De la religion des Moscovites. 329
V. — Du gouvernement de la Moscovie. 342

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.